

ÉDIFIER UN MONDE

*AUTOUR DE LA NOTION
D'AUFBAU CHEZ CARNAP
ET EN PHÉNOMÉNOLOGIE*

Julien Farges,
Jean-Baptiste Fournier
& Dominique Pradelle (dir.)



PHILOSOPHIES

On associe la notion d'*Aufbau* à l'ouvrage *Der logische Aufbau der Welt* de Carnap. Cette assimilation n'a pourtant rien d'évident, d'une part parce que le titre même de l'œuvre n'a pas été véritablement choisi par Carnap, d'autre part parce que le concept même d'*Aufbau* n'apparaît presque nulle part dans le texte de 1928, où il se trouve remplacé par le concept de *Konstitution* ou de *logische Nachkonstruktion*. Cette substitution soulève la question suivante : la logique, ou plus précisément la « logistique » dont Carnap se réclame, peut-elle produire autre chose qu'une reconstruction ou post-construction du monde, et y a-t-il même un sens à parler d'une édification ou d'un *Aufbau* « logique » ?

Encore faut-il déterminer la nature exacte de cet *Aufbau*, ce qui implique d'effectuer un retour sur les origines du concept d'*Aufbau* dans la philosophie de langue allemande, et plus particulièrement dans la phénoménologie, du début du XX^e siècle. Husserl semble jouer dans l'élaboration de ce paradigme un rôle de pivot, en introduisant dans la description phénoménologique le vocabulaire de la construction. C'est pourquoi une part de cet ouvrage consistera en une mise au jour de la *prétention édicatrice de la phénoménologie husserlienne*.

L'intérêt de la notion d'*Aufbau* tient cependant au fait que, loin de se prêter uniquement à un usage phénoménologique, elle semble délimiter un champ extrêmement large qui rassemblerait aussi bien le néokantisme que le phénoménalisme, et dont les usages s'étendraient du premier post-kantisme jusqu'à la sociologie phénoménologique. Il s'agira donc, à travers l'archéologie du concept d'*Aufbau*, de mettre au jour l'unité d'une tradition philosophique allemande.

Sorbonne Université Presses
www.sup.sorbonne-universite.fr

ÉDIFIER UN MONDE
AUTOUR DE LA NOTION D'*AUFBAU*
CHEZ CARNAP ET EN PHÉNOMÉNOLOGIE

Julien Farges, Jean-Baptiste Fournier & Dominique Pradelle (dir.)

Collection « Philosophies »
dirigée par Marwan Rashed

série « Histoire des philosophies »

L'Or dans la boue.

Leibniz et les philosophies antiques et médiévales

Vincent Carraud (dir.)

Montrer l'Âme.

Lecture du Phèdre de Platon

Anca Vasiliu

Malebranche.

Mathématiques et philosophie

Claire Schwartz

La Jeune Fille et la Sphère.

Études sur Empédocle

Marwan Rashed

série « Philosophie contemporaine »

Les Arts et les Images.

Dialogues avec Dominic McIver Lopes

Laure Blanc-Benon (dir.)

Le Monde en projets.

Une lecture de la théorie des symboles de Nelson Goodman

Alexis Anne-Braun

ÉDIFIER UN MONDE

*AUTOUR DE LA NOTION
D'AUFBAU CHEZ CARNAP
ET EN PHÉNOMÉNOLOGIE*

Julien Farges,
Jean-Baptiste Fournier
& Dominique Pradelle (dir.)

Ouvrage publié avec le concours des Archives Husserl de Paris (CNRS : UMR 8547),
de l'École universitaire de recherche Translitterae (programme « Investissements
d'avenir » ANR-10-IDEX-0001-02 PSL et ANR-17-EURE-0025)
et de Sorbonne Université.

Sorbonne Université Presses est un service
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

ISBN de ce PDF : 979-10-231-5316-3
© Sorbonne Université Presses, 2026

ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0701-2
© Sorbonne Université Presses, 2021

Mise en page : Emmanuel Marc Dubois (Issigeac) / 3d2s

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

AVANT-PROPOS

*Julien Farges, Jean-Baptiste Fournier
& Dominique Pradelle*

On associe généralement la notion d'*Aufbau* à l'ouvrage *Der logische Aufbau der Welt* de Carnap¹, publié en 1928 mais rédigé quatre ans plus tôt, alors que le Cercle de Vienne n'est pas encore véritablement constitué et que Carnap fréquente les séminaires de Husserl à Fribourg².

- 1 R. Carnap, *Der logische Aufbau der Welt*, Hamburg, Meiner, 1961 (trad. fr. Th. Rivain revue par É. Schwartz, *La Construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2002).
- 2 On a longtemps considéré, sur la base d'une indication fournie à Karl Schuhmann par Ludwig Landgrebe en 1976 (*Husserl-Chronik. Denk- und Lebensweg Edmund Husserls*, Hua Dokumente 1, 281), que c'est au cours du semestre d'hiver 1924-1925 que Carnap avait pris part au séminaire de Husserl. Mais le journal de Carnap, conservé aux Archives of Scientific Philosophy (« Carnap Papers », Hillman Library, University of Pittsburgh), révèle qu'il s'agit plutôt du semestre d'hiver 1923-1924. L'entrée du 13 novembre 1923 indique en effet que Carnap a suivi une leçon de Husserl (qui correspondrait alors à la 7^e Leçon du cours intitulé « Philosophie première », consacrée à la thèse selon laquelle la logique, intégralement développée, coïncide avec la science de la subjectivité opérant la connaissance), et que c'est à partir du 17 novembre qu'il assiste au séminaire associé à ces leçons, ce qui lui permet de se joindre au groupe d'étudiants qui côtoient Husserl de plus près, et de se lier en particulier avec Ludwig Landgrebe. L'entrée du 24 janvier 1924 nous apprend que Carnap a présenté, dans le cadre de ce séminaire, un exposé sur la quasi-analyse. À partir du mois de février 1924, les mentions du séminaire husserlien se font de plus en plus rares. Cette chronologie a été reconstituée par A. W. Carus en lien avec la question de la nature de l'évolution philosophique révélée par les diverses esquisses préparatoires de l'*Aufbau*: « Carnap and Phenomenology: What Happened in 1924? », dans Ch. Damböck (dir.), *Influences on the Aufbau*, Cham, Springer, coll. « Vienna Circle Institute Yearbook » 18, 2016, p. 137-162, en part. p. 142-145.

Cette assimilation n'a pourtant rien d'évident, et cela pour plusieurs raisons. D'une part, le titre même de l'œuvre n'a pas été véritablement choisi par Carnap, mais bien plutôt suggéré par Schlick au moment où Carnap rejoint le Cercle de Vienne ; l'idée d'édification n'est donc pas à prendre sans nuance pour un concept fondamental de la pensée carnapienne. La notion d'*Aufbau* semble même porter une prétention que la construction logique, qui n'est jamais pensée que comme *reconstruction* ou post-construction, ne peut en aucun cas avoir. Le titre *Der logische Aufbau der Welt* serait donc tout aussi impropre pour décrire la véritable visée de Carnap – celle d'établir l'unité de la science – que le titre initialement choisi, *Vom Chaos zur Wirklichkeit* : « Du chaos à la réalité effective ».

D'autre part, le concept même d'*Aufbau* n'apparaît presque nulle part dans le texte de 1928, où il se trouve remplacé par le concept de *Konstitution* ou de *logische Nachkonstruktion*. Or cette substitution soulève la question suivante : la logique, ou plus précisément la « logistique » dont se réclame Carnap, peut-elle produire autre chose qu'une reconstruction ou post-construction du monde, et y a-t-il même un sens à parler d'une édification ou d'un *Aufbau* « logique » ? Encore faudrait-il déterminer, pour répondre à cette question, la nature exacte de cet *Aufbau*, concept obscur s'il en est de l'ouvrage de Carnap, au point que ses traducteurs ont pu le traduire en anglais par « *structure* » et en français par « *construction* », donc par un glissement vers deux autres termes du vocabulaire technique de la constitution carnapienne. Or, pour rendre compte de cet impensé de la philosophie de Carnap, il semble nécessaire d'effectuer un retour aux origines du concept d'*Aufbau* dans la philosophie de langue allemande, et plus particulièrement dans la phénoménologie, du début du xx^e siècle. Si la clarification du concept d'*Aufbau* commence donc par Carnap et y revient sans doute *in fine*, toujours est-il qu'elle ne s'y réduit pas, et que la compréhension même de l'entreprise carnapienne ne peut que gagner à cette réinscription dans un contexte plus large.

Le vocabulaire de l'édification semble en effet indissociable de la théorie de la constitution, voire de la philosophie transcendantale en général, si bien qu'en tracer le paradigme permet de mettre en évidence

l'importance du modèle constitutionnel dans la pensée philosophique, mais également logique, scientifique et épistémologique du tournant du XIX^e et du XX^e siècles, dont le premier Carnap apparaît dès lors comme l'héritier, au même titre, par exemple, que Heidegger.

Husserl semble jouer dans l'élaboration de ce paradigme un rôle de pivot : en effet, non seulement il donne pour but à la phénoménologie constitutive la clarification de l'*Aufbau* corrélatif du monde et de la subjectivité transcendante, mais, au tournant des années 1920, il intègre pour ce faire à la méthode phénoménologique des procédures de déconstruction (*Abbau*) et de construction (*Konstruktion*), voire de reconstruction (*Rekonstruktion*), sans renoncer pour autant au parti pris descriptiviste et intuitionniste de sa phénoménologie. Cette prétention edificatrice de la phénoménologie, en germe dès les *Recherches logiques* mais thématisée et développée après le tournant transcendantal puis dans la phénoménologie génétique, constitue en elle-même un problème. Tout comme la logique chez Carnap, de quel droit peut-on affirmer que la vocation d'une science descriptive soit d'édifier le monde ? En outre, de quelle manière l'*Aufbau der Welt* s'articule-t-il à la constitution des différentes régions de la réalité ? On retrouve ici le problème, déjà signalé chez Carnap, de l'écart existant entre le vocabulaire de l'*Aufbau* et celui, apparemment synonyme, de la *Konstitution*.

L'objet de cet ouvrage est donc double : en clarifiant le concept d'*Aufbau* chez les auteurs qui en ont fait un objet plus ou moins thématique, et en lui assignant une place au sein du programme constitutionnel, tenter de saisir à sa source, dans une perspective plus englobante, la distinction entre construction logique et constitution phénoménologique.

L'intérêt de la notion d'*Aufbau* tient en effet à ce que, loin de se prêter uniquement à un usage phénoménologique, elle semble délimiter un champ extrêmement large qui rassemblerait aussi bien le néokantisme que le phénoménalisme, et dont les usages s'étendraient du premier postkantisme jusqu'à la sociologie phénoménologique d'Alfred Schütz (*Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt*, 1932). Il s'agira donc, à travers l'archéologie du concept d'*Aufbau*, de mettre au jour l'unité ainsi que l'actualité d'une tradition philosophique allemande.

La construction de ce livre répond à ces deux objectifs de clarification et de confrontation. La première partie est dévolue à la position générale des problèmes liés à la notion d'*Aufbau* à travers la délimitation des différentes méthodes d'édification du monde. La confrontation entre Husserl et Carnap y joue donc un rôle déterminant, puisque la question posée est précisément de savoir si le concept d'*Aufbau* peut être pertinemment appliqué à d'autres entreprises constitutionnelles que la construction logique carnapienne.

10

Ainsi, dans « Ambiguïtés de la constitution : constitution logique *vs.* transcendante » qui ouvre le recueil, Dominique Pradelle part du constat qu'après une longue période où l'œuvre de Carnap a été davantage lue à partir de la thèse physicaliste de sa seconde phase, se fait jour la tentation de la lire en phénoménologue et d'interpréter la constitution en un sens transcendantal. Carnap ne dit-il pas pratiquer la réduction phénoménologique, ne fait-il pas référence à des sphères de réalité évoquant les régions matérielles et, dans le système à base autopsychique, ne reconduit-il pas tout objet au flux des vécus élémentaires ? L'auteur montre que derrière les similitudes se cachent des divergences (neutralité métaphysique de Carnap, réversibilité de la reconduction du physique au psychique) qui tiennent à une différence de fond : la constitution carnapienne est désontologisée et se réduit à une méthode logique de définition, dont les modèles sont logico-mathématiques.

Dans « Construction et reconstruction comme méthodes phénoménologiques : à la croisée du statique et du génétique », Julien Farges analyse plusieurs usages husserliens de la notion de construction afin de préciser à quel point et en quel sens Husserl a pu concevoir sa phénoménologie comme une entreprise constructive. À côté du développement que Husserl donne à l'idée d'une construction phénoménologique telle qu'elle fut formulée par Eugen Fink, l'article met en évidence deux usages proprement husserliens de la construction, beaucoup plus précoces et directement liés à la mise en évidence de l'*Aufbau* stratifié du monde de l'expérience, le premier s'articulant à la méthode de variation eidétique et le second à la méthode de déconstruction (*Abbau*). En montrant que la construction ressortit tout autant à la phénoménologie statique qu'à la phénoménologie génétique, cette

enquête permet notamment de discuter l'idée que la phénoménologie serait vouée à sacrifier la perspective structurale à la quête de l'originare.

Le texte qui clôture cette première partie est celui de Bruno Leclercq, « Construction logique et constitution transcendantale du monde », dont le propos est le suivant : dans l'*Aufbau*, Carnap se propose de reconduire, voire de réduire chaque objet de la pensée scientifique – même les plus complexes et le plus abstraits – à des relations entre objets plus simples et, en définitive, à des expériences élémentaires. Ou plutôt, puisqu'en fait sa démarche se veut progressive plus que régressive, il se propose de (re)constituer pas à pas et niveau par niveau l'ensemble des objets de la science à partir des données les plus simples et les plus immédiates. La proximité d'une telle entreprise avec le projet constitutif de la phénoménologie husserlienne est patente, et même explicitement revendiquée. Pour l'évaluer rigoureusement, il convient toutefois de préciser ce que les deux auteurs entendent par « donné », par « objets », et par le fait de « construire » ou « constituer » certains objets à partir d'autres. Or, à tous ces égards, des différences très significatives séparent la phénoménologie transcendantale, qui procède par synthèses, de l'empirisme logique, qui entend s'en tenir à une démarche purement analytique.

La deuxième partie du livre se consacre à la clarification de la méthode carnapienne, ainsi qu'à la distinction entre *Aufbau*, *Konstitution* et *Konstruktion*.

Dans « Construction et fiction dans l'*Aufbau* de Carnap », Pierre Wagner analyse le sens du mot « construction » comme traduction de l'allemand *Aufbau* dans l'usage qu'en fait Carnap. Qu'est-ce qui est construit ? Selon quelles modalités ? Avec quel objectif ? Et quels sont les relations des constructions carnapiennes au monde et à la connaissance ? Pour éclairer ces différentes questions, soulevées au sujet du célèbre ouvrage de Carnap *Der logische Aufbau der Welt* (1928), il s'avère utile d'avoir recours aux textes dans lesquels Russell décrit ses propres constructions logiques comme des fictions, ainsi qu'à l'analyse critique que donne Gödel de ces fictions russelliennes.

Dans « Les méthodes logiques et le programme philosophique de la *Konstitution* dans *Der logische Aufbau der Welt* », Elisabeth Schwartz

envisage le rapport entre inspiration logique et phénoménologique au sein de l'*Aufbau*, envisagé comme programme d'application, à un système de constitution progressive et stratifiée de la totalité des concepts de la science, des méthodes de la logique des relations et de la conception frégréenne des concepts et relations comme fonctions. À l'encontre de travaux récents et des thèses de Dominique Pradelle, Bruno Leclercq et Jean-Baptiste Fournier dans ce recueil, elle montre qu'au niveau du programme systématique, la référence au concept husserlien de *constitution* dans les travaux des années 1920 n'y est pas désavouée au profit d'un retour au néokantisme de Cassirer, ni éliminée par la substitution de nouvelles méthodes d'analyse logique à celles de la description phénoménologique ; la méthode logique de mise en ordre des vécus par *quasi-analyse* exposée dans les manuscrits de 1922-1923 y est maintenue au niveau inférieur, pour lequel elle avait justement été construite. La référence fréquemment soulignée à la théorie russellienne des types pour une philosophie des objets de la science comme *quasi-objets* pour les niveaux intermédiaires et supérieurs, est uniquement d'ordre philosophique et demeure programmatique dans l'*Aufbau* pour la constitution des sphères d'objets, tout comme pour la thèse de l'unité de la science.

Dans « Mes vécus sont-ils vécus ? De quelques faux-amis phénoménologiques de la constitution carnapienne », Jean-Baptiste Fournier s'intéresse au vocabulaire constitutionnel emprunté par Carnap à la tradition transcendantale et plus directement à la phénoménologie husserlienne, et en particulier à la notion de vécu autopsychique. Il montre que ce concept, comme d'autres concepts clés de l'*Aufbau* carnapien du monde, est en grande partie privé de sa dimension phénoménologique, nuancant ainsi les tentatives d'assimilation de la construction carnapienne à une constitution au sens que ce terme reçoit dans la pensée transcendantale.

Cette deuxième partie se termine sur « Carnap contre Brentano sur l'intentionnalité », où Denis Seron vise à confronter la théorie de l'intentionnalité de Brentano à sa critique carnapienne. D'abord, l'auteur discute quelques convergences et divergences entre la première et la conception fonctionnelle de l'objet défendue par Carnap dans l'*Aufbau*, détaillant en quel sens l'une et l'autre s'enracinent dans une commune entreprise de *critique du langage*. Ensuite, il énonce contre

l'intentionnalité de Brentano quatre objections directement inspirées de la conception carnapienne, dont il suggère qu'elle est, à certains égards, moins problématique.

La troisième partie élargit la perspective en mettant au jour la prégnance du concept d'*Aufbau* chez des auteurs apparemment plus éloignés de cette tradition que Husserl et Carnap, dans des domaines aussi divers que la philosophie des mathématiques, la sociologie et la métaphilosophie.

Dans « Hilbert et l'*Aufbau* simultané de la logique et de l'arithmétique : le prolongement du travail », Vincent Gérard examine le projet hilbertien d'un « *Aufbau* simultané de l'arithmétique et de la logique » qui, au début du xx^e siècle, fut le point de départ de ce qui allait devenir dans les années vingt la théorie de la démonstration. On a pu considérer que cette idée d'une construction simultanée allait à l'encontre de tout projet de fondation philosophique, puisque l'autofondation des mathématiques permettait de transférer les problèmes de fondements de la sphère philosophique à celle de la mathématique. En analysant l'interprétation proposée par Dietrich Mahnke de la construction hilbertienne dans les années vingt, on montre que ce transfert n'a pas liquidé le problème *philosophique* de la fondation des mathématiques, mais qu'il a précisément permis à la théorie de la connaissance de prendre clairement conscience de la tâche qui était la sienne : non pas construire des théories et déduire des théorèmes, mais élucider (*aufklären*) le sens de la méthode axiomatique et la nature de ses objets, en pratiquant des analyses constitutives. Ainsi pratiquées, ces analyses, guidées par l'architectonique du monde dégagée par les analyses eidétiques, devaient s'intégrer au vaste projet husserlien de reconstruction (*Neubau*) d'une culture scientifique en Allemagne.

L'article de Laurent Perreau, « D'un *Aufbau* à l'autre : modalités et significations de la "construction" de monde, de Carnap à Schütz », se propose de comparer les projets respectifs de Carnap et de Schütz afin de voir comment ceux-ci mobilisent et font jouer de diverses manières la notion d'*Aufbau*, présente tout à la fois dans le titre du maître-ouvrage de Carnap (*Der logische Aufbau der Welt*) et dans celui de Schütz (*Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt*). D'un *Aufbau* à l'autre, où passent donc les différences, comment se manifestent-elles ? Comment et pourquoi le concept d'*Aufbau* se maintient-il, malgré tout, d'un projet

à l'autre ? L'auteur montre qu'une certaine parenté peut se découvrir entre les deux ouvrages, autour d'une double exigence de reconstruction rationnelle et d'inventaire structural, même si les différences – qu'elles soient ou non implicites – persistent.

Quel est l'héritage légué par Rudolf Carnap dans l'*Aufbau* ? Dans « L'héritage de l'*Aufbau* et la thèse de scrutabilité », Arnaud Dewalque explore l'idée selon laquelle l'*Aufbau* est un projet métathéorique et métaphilosophique offrant un cadre général pour comparer différentes théories philosophiques. Il soutient qu'en dépit d'importantes divergences, ce projet a été poursuivi de manière impressionnante par David Chalmers dans *Constructing the World* (2012). Après une brève introduction, il revient brièvement, dans la première section, sur la réception et l'échec du projet initial de Carnap, expose dans la deuxième les principales modifications apportées par Chalmers à ce projet, et illustre enfin dans la troisième le caractère métathéorique de la « thèse de scrutabilité » à partir d'un cas particulier, celui des vérités intentionnelles.

14

Les articles rassemblés dans ce volume sont issus d'un colloque qui s'est tenu les 10 et 11 mai 2019 à l'École normale supérieure, sous le patronage des Archives Husserl de Paris (UMR 8547, CNRS/ENS) et sous la responsabilité conjointe des trois éditeurs de ce volume. Qu'il nous soit donc permis ici de remercier cette institution pour l'aide accordée à l'organisation de ce colloque ainsi qu'à la publication de ce livre, ainsi que l'EUR *Translitterae* pour son aide financière à la publication. Les éditeurs tiennent également à remercier les SUP, notamment le responsable de la collection de philosophie, M. Marwan Rashed, ainsi que M. Guillaume Boulord pour son excellent travail de confection du volume. Enfin, nous remercions les auteurs pour la variété des perspectives offertes sur cette notion importante, voire fondamentale au sein de la philosophie de langue allemande du début du XX^e siècle, ainsi que pour le nouvel éclairage jeté sur la pensée de Carnap, fort différent de celui qui prévaut dans la tradition d'exégèse analytique de cet auteur.



Edmund Husserl



Rudolf Carnap

PREMIÈRE PARTIE

Aufbau et constitution
phénoménologique :
entre édification
et structure logique

AMBIGUÏTÉS DE LA CONSTITUTION : CONSTITUTION LOGIQUE VS. TRANSCENDANTALE

Dominique Pradelle

À la mémoire de notre défunt ami Jacques English et à mon camarade Jocelyn Benoist, qui ont tous deux déployé avant moi cette interrogation¹.

« Mépris chez moi du matériel de la pensée »

Paul Valéry, *Cahiers*, XIII, p. 316 (1928)

- ¹ Cf. Verena E. Mayer, « Die Konstruktion der Erfahrungswelt : Carnap und Husserl », *Erkenntnis*, n° 35, 1991, p. 287-303 ; – Jocelyn Benoist, « L’*Aufbau* comme phénoménologie », dans Sandra Laugier (dir.), *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001, p. 189-218 ; – R. Creath et M. Friedman, *The Cambridge Companion to Carnap*, Cambridge, CUP, 2007 ; – A. W. Carus, « Carnap’s intellectual development », dans *The Cambridge Companion to Carnap, op. cit.*, p. 19-42, et *Carnap and Twentieth-Century Thought. Explication as Enlightenment*, Cambridge, CUP, 2007 ; – É. Schwartz, « L’intentionnalité dans l’*Aufbau* de Carnap », *Revue philosophique de Louvain*, 114/3, 2016, p. 547-578 ; – J.-B. Fournier, *Carnap et la question transcendantale*, Paris, Vrin, 2021. J. English avait analysé le même objet dans une conférence intitulée « La troisième *Recherche logique* et l’*Aufbau* », donnée en 2002 à l’Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand. Nombreux sont les points de convergence entre les excellents articles de J. Benoist et É. Schwartz et le nôtre, la thèse générale et l’ordre des arguments s’avérant cependant différents. J. Benoist part des divergences entre Carnap et Husserl pour dégager ensuite le sens de la phénoménologie mise en œuvre dans l’*Aufbau* ; É. Schwartz entend mettre en question la lecture anglosaxonne de l’*Aufbau* en termes de « réductionnisme phénoméniste des concepts scientifiques », et en montrer l’ascendance husserlienne, brentanienne, voire aristotélicienne (« L’intentionnalité dans l’*Aufbau* de Carnap », art. cit., n. 8, p. 549). Nous adoptons ici le chemin inverse.

Jusque dans les années 1990, l'œuvre de Carnap était essentiellement lue dans la perspective physicaliste de sa seconde phase de pensée (celle de la *Syntaxe logique du langage* et des articles des années 1930 portant sur le physicalisme et la réduction aux énoncés protocolaires), ou dans une optique engagée en faveur du Cercle de Vienne contre la phénoménologie. Depuis quelques années s'ouvre au contraire la possibilité d'une lecture de l'ouvrage de 1928, *Der logische Aufbau der Welt*, qui s'affranchit de l'horizon des thèses physicalistes ou réductionnistes des années trente, et prend en considération l'horizon de formation de Carnap, qui fut pour une part husserlien. De là découle la tentation de lire Carnap en phénoménologue, et ce en tirant prétexte de la reprise, par ce dernier, de plusieurs concepts essentiels de la phénoménologie husserlienne – notamment celui de constitution (*Konstitution*), qui a dans l'ouvrage une fonction centrale.

Or, cette nouvelle optique de lecture suscite à son tour une nouvelle inquiétude : car si Carnap reprend bien le terme de constitution en lui assignant une fonction tout aussi cardinale que le fait Husserl, s'il déclare expressément pratiquer la réduction phénoménologique et fait également référence à des sphères de réalité (*Sachsphären*), est-il pour autant licite d'interpréter le sens et la fonction de ces concepts dans un horizon phénoménologique ?

Carnap transpose en effet ces concepts dans un horizon de sens qui n'est pas phénoménologique, mais s'avère au contraire marqué par plusieurs références éloignées de la pensée husserlienne. En premier lieu, la *réforme logistique de la logique* (celle des *Principia mathematica* de Russell), qui accorde un primat aux relations entendues au sens large (comme prédicats à n places), est marquée par le souci de résoudre les antinomies de la théorie des ensembles, et confère une place centrale à la théorie des types logiques². En second lieu, le thème, de provenance anglo-américaine et allemande, du *primat de la structure ou des relations sur la substance* – qui enveloppe des questions discutées par Bradley, Russell et McTaggart, tout en ayant un ancrage dans le néokantisme de l'École de Marbourg. La conceptualité

2 Cf. P. Wagner, « Le contexte logique de l'*Aufbau* », J.-G. Rossi, « Carnap, lecteur de Russell », et J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », dans S. Laugier (dir.), *Carnap et la construction logique du monde*, op. cit., p. 17-42, 103-109 et 189-190.

originellement phénoménologique sort-elle indemne de cette insertion dans un horizon hétérogène de sens et de problèmes ? Ou celle-ci confère-t-elle un nouveau sens et une portée différente aux concepts cardinaux ? En particulier, que reste-t-il de l'*aspect constructiviste ou reconstructionniste* de la phénoménologie ? Peut-on parler, en langage carnapien, de construction ou d'édification du monde, des objets et des concepts ? La problématique carnapienne est-elle celle de l'objectivation, c'est-à-dire de l'origine du sens et de l'être des objets dans les actes du sujet pur ?

Considérons les deux concepts clefs que sont ceux d'*Aufbau* et de *Konstitution*. Le terme *Aufbau* peut être entendu en deux sens distincts : il désigne d'une part l'acte d'*aufbauen*, c'est-à-dire l'opération d'édification ou de reconstruction par strates des entités qui peuplent le monde ; d'autre part, la structure ou la composition, à savoir un ensemble de relations caractérisant un domaine d'entités purifiées de toute qualité, ou encore une structure indépendante de la nature des objets du domaine et appartenant à des champs isomorphes. Quant à celui de *Konstitution*, il demeure en langue allemande affecté d'une équivoque analogue : doit-il être pris au sens dynamique d'une activité productrice du sujet, d'une démarche méthodique du philosophe, ou bien, au sein du *Konstitutionssystem*, entendu de manière statique comme un ensemble purement structural, un groupe de relations entre niveaux distincts ? Si la constitution désigne une fonction qui relie des niveaux d'objectivité, s'agit-il d'une liaison synthétique, d'une formation de sens, d'une composition méthodique, ou encore d'une structure ? Dans ce dernier cas, la structure a-t-elle une portée ontologique ou est-elle d'ordre strictement logique ?

La thèse générale que nous défendrons ici est la suivante : si le concept de constitution est bien un emprunt à la conceptualité husserlienne et s'il conserve parfois (par la référence aux vécus, aux champs sensoriels, etc.) une empreinte husserlienne, *Carnap déplace cependant tous les concepts opératoires sur le plan logique, apophantique ou linguistique*, en les subordonnant à la formation d'un langage adéquat de la science et à l'analyse de systèmes de relations ; ce faisant, il leur dénie toute portée ontologique³.

3 Cf. É. Schwartz, « L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », art. cit., p. 549 et 561 – l'optique générale est cependant différente.

ANALOGIES ENTRE CONSTITUTION CARNAPIENNE ET TRANSCENDANTE

Parfois (mais parfois seulement), le concept carnapien de *Konstitution* semble se référer expressément au concept husserlien de constitution transcendante, et avoir un sens sinon identique, du moins affine⁴.

CONSTITUTION, RECONSTRUCTION ET FICIONS MÉTHODIQUES

24

Ainsi, lorsqu'au § 99 de l'*Aufbau* Carnap évoque le « langage de la construction fictive » (*Sprache der fiktiven Konstruktion*), il définit la finalité des opérations de constitution comme résidant dans les « reconstructions rationnelles de la connaissance des objets » (*rationale Nachkonstruktionen der Gegenstandserkenntnis*), le but de ces dernières étant de « restituer la structure formelle de la formation d'objet » (*formale Struktur der Gegenstandsbildung wiedergeben*⁵). Aussi semble-t-il *prima facie* assumer la signification à la fois épistémologique et ontologique du concept husserlien de constitution. *Épistémologique*, puisqu'il s'agit de reconstituer les voies subjectives de prise de connaissance de l'objet, c'est-à-dire les modes d'évidence par lesquels ce dernier s'atteste pour une conscience ; *ontologique*, puisque cette reconstitution ne restitue pas seulement la connaissance subjective de l'objet, mais retrace (semble-t-il) la formation de l'objet lui-même, c'est-à-dire l'engendrement et l'attestation du sens objectal par les actes de la conscience.

À cette fin, cependant, loin de ne faire que *reproduire* la vie constituante de la conscience, Carnap introduit au contraire des fictions méthodiques (*Fiktionen*) : l'optique n'est donc nullement de restituer *ne varietur* l'activité

4 Telle est la thèse générale de V. E. Mayer, « Die Konstruktion der Erfahrungswelt: Carnap und Husserl », *art. cit.*, p. 288, critiquée par J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », *art. cit.*, p. 202.

5 R. Carnap, *Der logische Aufbau der Welt* [désormais *Aufbau*], § 99, Berlin, Springer, 1928, puis Hamburg, F. Meiner, 1998 (éd. cit.), p. 138 (trad. fr. Th. Rivain revue par É. Schwartz, *La Construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2002, p. 187). Nous modifions parfois la traduction, sans cependant le signaler systématiquement.

constituante de la conscience telle qu'elle a effectivement eu lieu, mais d'élaborer un modèle fictif visant à conférer après coup une intelligibilité à cette dernière. La première de ces fictions est celle de la séparation entre le « donné » brut (*Gegebenes*) ou « matériau de la connaissance » (*Erkenntnismaterial*), entendu comme « matériau pur et simple, non réélabore » (*bloßes, unverarbeitetes Material*), et le « traitement du donné » (*Verarbeitung des Gegebenen*), c'est-à-dire l'élaboration qui le transforme en représentations des choses (*Vorstellungen der Dinge*)⁶. De cette première fiction méthodique en découle une seconde : celle de la séparation entre une époque de pure réceptivité, de simple réception du donné, et une époque active, formatrice, d'élaboration constitutive des objets ou de leurs représentations⁷.

Aux yeux d'un lecteur husserlien, un tel matériau cognitif préalable à toute élaboration constitutionnelle évoque immanquablement les données hylétiques (purements sensorielles et n'impliquant aucune orientation intentionnelle), tandis que leur traitement, expressément assimilé par Carnap à une « synthèse cognitive » (*Erkenntnissynthese*), désigne la synthèse comme forme originaire de la conscience qui relie les données hylétiques dépourvues de sens objectif pour les rapporter à un objet, donc les pourvoit d'une référence par la médiation d'un sens – il s'agirait donc d'une donation de sens⁸. Et de fait, Carnap donne au § 100 un exemple bien

6 *Ibid.*, § 99 et § 100, p. 137-139 (trad. fr., p. 187-188).

7 *Ibid.*, § 101, p. 139 (trad. fr., p. 189).

8 Sur la distinction entre ὄλη sensorielle et μορφή intentionnelle, les matériaux ou données hylétiques que sont les sensations et sentiments et les moments de la donation de sens qui anime ce matériau inerte, cf. Husserl, *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie*, Band I, § 85, éd. K. Schuhmann, Den Haag, M. Nijhoff, 1976, Hua III/1, 191-194 ; l'idée fondamentale de donation de sens (*Sinngebung*) est introduite dès le § 55, Hua III/1, 120 (*Idées directrices pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique*, trad. fr. P. Ricœur, Paris, Gallimard, 1950, p. 287-291 et p. 183, trad. fr. J.-F. Lavigne, Paris, Gallimard, 2018, p. 256-259 et p. 171). Que l'activité noétique ou intentionnelle possède la forme générale de la synthèse, c'est en revanche plus discrètement évoqué dans les *Ideen I* : au § 118 où, sous le titre de « Synthèses de la conscience » (*Bewußtseinssynthesen*), il est moins question de reconnaître la fonction centrale de la synthèse dans la constitution transcendantale des objets, que

husserlien, celui de la perception d'une maison, et en livre une analyse quasi-phénoménologique : les faces cachées ou non actuellement perçues de la maison sont « co-pensées » (*mitgedacht*) ; si l'on en détourne le regard, c'est alors la rétention qui la pose comme continuant d'exister, et si on l'y ramène, c'est la synthèse des perceptions antérieures et de la perception actuelle qui permet la recognition de la maison familière⁹. En apparence, il y a là une référence expresse à une activité synthétique de la conscience qui, par liaison et unification des évidences et aspects multiples, constituerait l'objet en son apparence globale, pourvue de la totalité potentielle de ses aspects singuliers. Cette synthèse cognitive partage d'ailleurs avec la constitution husserlienne plusieurs traits significatifs : pour la conscience naturelle « elle a le plus souvent lieu de façon inintentionnelle [*unabsichtlich*], non selon une procédure consciente [*nicht nach bewußtem Verfahren*]¹⁰ », c'est-à-dire qu'elle demeure *anonyme* et n'est dévoilée que par une analyse réflexive effectuée après coup ; il s'agit en outre d'une « reconstruction rationnelle d'un processus cognitif déjà connu quant à ses résultats » (*rationale Nachkonstruktion eines in seinen Ergebnissen schon bekannten Erkenntnisprozesses*¹¹), c'est-à-dire que la reconstitution de l'acte de connaissance doit prendre pour fil conducteur l'*objet déjà donné* dans l'attitude naturelle¹² ; enfin, la démarcation fictive entre donné

de faire la distinction entre *synthèses continues*, constituant les objets de l'expérience sensible, et *synthèses discrètes ou articulées*, constituant les objectités syntaxiques de degré supérieur (Hua III/1, 272-274 ; trad. fr. Ricœur, p. 402-404, Lavigne, p. 353-355).

- 9 Carnap, *Aufbau*, § 100, p. 139 (trad. fr., p. 188). Cf. Husserl, *Die Idee der Phänomenologie*, 5. Vorlesung, éd. W. Biemel, Den Haag, M. Nijhoff, 1973 (2^e éd.), Hua II, 72 (trad. fr. A. Lowit, *L'Idée de la phénoménologie*, Paris, PUF, 1970, p. 97).
- 10 Carnap, *Aufbau*, § 100, p. 139 (trad. fr., p. 188).
- 11 *Ibid.*, § 102, p. 141 (trad. fr., p. 190).
- 12 Husserl, *Cartesianische Meditationen* [désormais *Cart. Medit.*], § 21 et § 22, éd. S. Strasser, Den Haag, Nijhoff, 1950, Hua I, 87 et 90 : « L'objet intentionnel comme fil "conducteur transcendantal" », « Le point de départ est nécessairement, chaque fois, l'objet directement donné dont la réflexion part pour revenir à la modalité de conscience correspondante », « Tout objet en général [*Jedes Objekt, jeder Gegenstand überhaupt*] [...] désigne une structure régulatrice de l'*ego* transcendantal [*bezeichnet eine Regelstruktur des transzendentalen Ego*]. » (trad. fr. M. de Launay [coord.]

brut et traitement nous conduit à « formuler les constitutions comme autant de règles opératoires indépendamment du sujet individuel » (*unabhängig vom individuellen Subjekt zu formulieren*¹³) – c'est-à-dire que loin de valoir pour le sujet individuel, les procédures de formation de sens et de synthèse cognitive possèdent une *validité intersubjective* qui s'impose à tout sujet percevant ou pensant en général, qu'il soit homme, ange ou Dieu¹⁴.

PRATIQUE DE LA RÉDUCTION PHÉNOMÉNOLOGIQUE :

NEUTRALISATION DE LA DIFFÉRENCE ENTRE L'EFFECTIF ET LE NON-EFFECTIF

Cette orientation phénoménologique de la constitution carnapienne semble notamment s'attester lorsque Carnap traite du système constitutionnel à base autopsychique (*eigenpsychische Basis*), c'est-à-dire de la reconstruction des objets à partir du flux de vécus (*Erlebnisstrom*¹⁵), des vécus élémentaires (*Elementarerlebnisse*) pris pour éléments fondamentaux (*Grundelemente*¹⁶). Et ce, tout d'abord, pour la raison de fond qui légitime le choix de la base autopsychique, de préférence à la base psychique en général.

On peut en effet adopter pour base ou bien les vécus d'un seul sujet, ou bien ceux de tous les sujets, c'est-à-dire une base autopsychique

Méditations cartésiennes et Conférences de Paris, Paris, PUF, 1994, p. 96 et p. 99).

13 Carnap, *Aufbau*, § 102, p. 141 (trad. fr., p. 190-191).

14 Husserl, *Ideen I*, § 44 et § 79, Hua III/1, 92 et 175 (trad. fr. Ricœur, p. 142 et 265, Lavigne, p. 131 et 238). Cf. E. Levinas, « Réflexions sur la "technique" phénoménologique », repris dans *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, Paris, Vrin, 1982 (2^e éd.), p. 113-114 : « "Même pour Dieu", la formule est remarquable » et constitue le signe d'une indépendance du fini à l'égard de l'infini ». De cette exigence de désanthropologisation du sujet transcendantal, ainsi que d'affranchissement de l'*a priori* de corrélation vis-à-vis de la nature du sujet de l'expérience, nous avons fait le fil conducteur de notre lecture de la phénoménologie transcendantale dans *Par-delà la révolution copernicienne. Sujet transcendantal et facultés chez Kant et Husserl*, Paris, PUF, 2012, *passim*, en part. p. 351 sq.

15 Carnap, *Aufbau*, § 64, p. 86 (trad. fr., p. 138).

16 *Ibid.*, § 67, p. 92 (trad. fr., p. 144).

ou une base psychique intersubjective. Or le choix de la première tient à l'intention d'« exposer, grâce au système de constitution, non seulement un ordre constitutionnel des objets sur le plan logique [*logisch-konstitutionale Ordnung der Gegenstände*] mais, en outre, leur ordre relativement à la connaissance [*ihre erkenntnismäßige Ordnung*]¹⁷ » : en partant du flux de vécus d'un sujet singulier (l'*ego*), on peut satisfaire à l'exigence cartésienne de considérer les objets non en eux-mêmes, mais quant à la place qu'ils occupent dans la série ou l'ordre d'acquisition des connaissances – c'est-à-dire de les replacer dans la gradation épistémique qui conduit des évidences immédiates aux connaissances médiates¹⁸. Le choix de la base autopsychique semble ainsi conforme à l'exigence phénoménologique de ne jamais scinder l'explicitation ontologique de l'analyse phénoménologique, ni l'être des étants de leur mode de donnée subjectif, ni, enfin, les connaissances acquises de leur mode d'acquisition subjectif.

28

Aussi, se référant expressément aux § 31 et 32 des *Ideen*, Carnap dit-il *pratiquer la réduction phénoménologique* et identifier la base autopsychique à une « base “solipsiste”¹⁹ ». La distinction entre objets effectifs et non effectifs (*Unterscheidung zwischen wirklichen und nichtwirklichen Gegenständen*) ne se trouve en effet nullement au fondement du système

17 *Ibid.*, § 64, p. 86 (trad. fr., p. 138).

18 Descartes, *Regulae ad directionem ingenii*, Règles V et VI, AT X, 379 et 381-382 : « *La méthode consiste tout entière à ordonner et disposer [in ordine et dispositione] ce vers quoi il faut tourner le regard de notre esprit pour découvrir quelque vérité. [...] à partir de l'intuition des plus simples de toutes, nous tâchons de nous élever par les mêmes degrés à la connaissance de toutes les autres* » ; « toutes les choses peuvent être disposées au long de certaines séries » (*res omnes per quasdam series posse disponi*) ; « nous considérons ici les séries des choses à connaître, et non la nature de chacune d'elles [*rerum cognoscendarum series, non uniuscujusque naturam*] » (trad. fr. J.-M. et M. Beyssade, *Règles pour la direction de l'esprit*, dans *Œuvres complètes*, t. I, éd. J.-M. Beyssade et D. Kambouchner, Paris, Gallimard, 2016, p. 356-361). – Descartes, *Réponses aux Secondes objections*, AT VII, 155, AT IX, 121 (dans *Œuvres complètes*, IV-1, éd. J.-M. Beyssade et D. Kambouchner, Paris, Gallimard, 2018, p. 320). – Husserl, *Cart. Medit.*, § 4, Hua I, 50-51 (trad. fr., p. 52-53).

19 Carnap, *Aufbau*, § 64, p. 92 (trad. fr., p. 138).

constitutionnel, mais n'intervient qu'à des niveaux élevés de ce système, lorsqu'il est question de la constitution du monde scientifique et des procédures de légitimation scientifique de l'existence (aux § 170 *sq.*). Selon une formule que n'aurait guère reniée Husserl, au stade le plus bas de la constitution, « les vécus doivent être pris simplement tels qu'ils se donnent » (*einfach so hinzunehmen, wie sie sich geben*), mais en pratiquant l'« abstention » phénoménologique » (*phänomenologische « Enthaltung »*) au sens husserlien, c'est-à-dire en s'astreignant à ne pas coaccomplir (*mitmachen*), mais au contraire à mettre entre parenthèses (*einklammern*) les thèses de réalité et de non-réalité²⁰. Qu'est-ce d'autre, en apparence, que d'appliquer universellement la modification de neutralité, c'est-à-dire de neutraliser l'existence effective (l'être en soi) des objets et de les prendre dans leur mode de donation²¹ ? Puis, à un étage supérieur, de regagner la réalité effective (*Wirklichkeit*) comme un caractère d'être qui est le corrélat d'un processus subjectif de remplissement intuitif ou de vérification²² ? Et enfin, à l'étage suprême de la constitution de la réalité scientifique, la vérité (*strenge Wahrheit*) et l'être rigoureux (*strenges Sein*), la vérité en soi (*Wahrheit-an-sich*) et l'« objet étant en soi » (*an sich seiender Gegenstand*) comme un équivalent de la validité intersubjective garantie par des procédures rigoureuses de validation²³ ?

20 *Ibid.* Ces diverses expressions se trouvent au § 31 des *Ideen I* pour caractériser l'ἐποχή ou la réduction phénoménologique : mise hors d'action (*außer Aktion Setzen*), mise hors circuit (*Ausschaltung*), mise entre parenthèses (*Einklammerung*) et abstention de tout jugement (*Urteilsenthaltung*) (Hua III/1, 61 et 63-64, trad. fr. Ricœur, p. 96 et p. 99-100, Lavigne, p. 86 et p. 88-89). Le verbe *s'abstenir* (*Mich-Enthalten*) est expressément employé au § 8 des *Cartesianische Meditationen* (Hua I, 59 ; trad. fr., p. 62), texte cependant ultérieur à l'*Aufbau* de Carnap. Cf. É. Schwartz, « L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », art. cit., p. 550-554.

21 Husserl, *Ideen I*, § 111, Hua III/1, 250-252 (trad. fr. Ricœur, p. 370-374, Lavigne, p. 326-328). – Cf. J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 192-193 et surtout p. 200-201 ; et É. Schwartz, « L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », art. cit., p. 551.

22 Husserl, *Ideen I*, IV. Abschnitt, II. Kap., Hua III/1, 314 (trad. fr. Ricœur, p. 458, Lavigne, p. 403).

23 Telle est la problématique de la logique transcendantale prise en son sens rigoureux. Cf. *id.*, *Formale und transzendente Logik. Versuch einer Kritik*

Autre point de convergence apparente : tout comme Husserl, *Carnap refuse en psychologie la tendance atomiste* qui consiste à assimiler les données originaires à des sensations atomiques.

30 Ce qui est en effet immédiatement donné, donc premier dans l'ordre de la connaissance, ce ne sont nullement de multiples sensations atomiques qu'il s'agirait de relier par une activité synthétique pour constituer des objets unitaires – mais, d'emblée, « *les vécus eux-mêmes en leur totalité et leur unité close* » (die Erlebnisse selbst in ihrer Totalität und geschlossenen Einheit²⁴). En d'autres termes, il ne faut pas confondre le donné phénoménologique originaire et le choix méthodique des éléments de base. Le « *donné* » (*das* « Gegebene ») consiste à chaque instant en un état de conscience assimilable à une unité globale, qui possède une certaine forme de totalité : c'est un champ de sensations structuré par des rapports de parenté et de contraste, donc peuplé de formes originaires données, et non construites par la synthèse²⁵ ; et, si l'on prend les vécus dans leur écoulement temporel, ce qui est donné n'est nullement un vécu global instantané, mais une continuité temporelle, un « flux de vécus » (*Erlebnisstrom*) en constante transformation – vis-à-vis duquel, dirait Husserl, les vécus instantanés ne sont que des contenus abstraits, c'est-à-dire dépendants, bien que le regard thématique du phénoménologue puisse les extraire de leur contexte temporel fluent pour les constituer en foyers thématiques de la réflexion²⁶.

der logischen Vernunft [désormais *Form. u. transz. Logik*], Schlußwort, éd. P. Janssen, Den Haag, M. Nijhoff, 1974, Hua XVII, 297-298 (trad. fr. S. Bachelard, *Logique formelle et logique transcendantale. Essai d'une critique de la raison logique*, Paris, PUF, 1957, p. 386-387) ; *Natur und Geist. Vorlesungen 1919*, éd. M. Weiler, Dordrecht, Kluwer, 2002, Hua Mater. IV, p. 200.

24 Carnap, *Aufbau*, § 67, p. 92 (trad. fr., p. 144).

25 *Ibid.*, p. 92-93 (trad. fr., p. 144-145).

26 *Ibid.*, § 64, p. 86 (trad. fr., p. 138). C'est aux § 82-83 des *Ideen I* que Husserl dégage le temps phénoménologique comme flux unitaire, indéfini, donc idéal, de vécus propres (Hua III/1, p. 180-187, trad. fr. Ricœur, p. 272-282,

Cependant, le point de départ méthodique ne se confond nullement avec ce donné originaire, mais consiste en une multiplicité d'« éléments fondamentaux » (*Grundelemente*), les « vécus élémentaires » (*Elementarerlebnisse*²⁷) ; or, loin d'être identiques aux « vécus tels qu'ils se donnent », ces vécus élémentaires sont méthodiquement obtenus par abstraction (*durch Abstraktion gewonnen*) à partir du donné phénoménologique²⁸, c'est-à-dire dégagés à titre d'« unités indécomposables » (*unzerlegbare Einheiten*) par une analyse du champ présatial et du flux temporel : on décompose le champ intersensoriel unitaire en divers champs idiosensoriels (visuel, tactile, auditif...), puis le champ visuel unitaire en points visuels ou en atomes de visibilité, enfin chaque sensation en moments abstraits (couleur et forme, intensité, hauteur, timbre d'un son, etc.²⁹). Ainsi, le *point de départ méthodique* adopté est expressément reconnu comme étant *phénoménologiquement second*, car construit ou méthodiquement acquis à partir du donné phénoménologique originaire ; les éléments primitifs du système de constitution se dissolvent par là des données originaires de l'expérience phénoménologique³⁰.

Certes, les références explicites de Carnap sont la *Théorie générale de la connaissance* de Schlick – qui évoque l'unité indécomposable de

Lavigne, p. 244-251) ; sur le caractère abstrait ou dépendant de tout vécu, § 83, Hua III/1, 186 : « *aucun vécu concret* [kein konkretes Erlebnis] ne peut valoir *comme un [élément] indépendant au sens plein du terme* [als ein im vollen Sinne Selbständiges]. Chacun a “besoin d'être complété” [ist “ergänzungsbedürftig”] » (trad. fr. Ricœur, p. 281, Lavigne, p. 250). On veillera ici à ne pas confondre deux acceptions bien distinctes de l'adjectif *concret* : d'un côté, chaque vécu instantané est dit concret au sens où il est concrètement vécu, effectivement donné ; de l'autre, selon l'usage technique du terme, il est au contraire reconnu comme abstrait, au sens où il est prélevé par l'analyse sur le flux temporel.

27 Carnap, *Aufbau*, § 67, p. 91 (trad. fr., p. 144).

28 *Ibid.*, p. 92 (trad. fr., p. 144).

29 *Ibid.*, § 68, p. 93 (trad. fr., p. 145).

30 Cf. É. Schwartz, « L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », art. cit., p. 566-567. – A contrario, J. Benoit lit dans la référence persistante au donné une affinité avec la phénoménologie husserlienne (« L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 200).

tout état de conscience³¹ –, l'*Esquisse de théorie de la connaissance et de logique* et l'article « La philosophie immanente » de Schuppe – qui considère les « impressions globales » (*Gesamteindrücke*) comme un point de départ que la réflexion décompose en éléments simples³² –, ainsi que la *Théorie de la vision du monde* de Gomperz – qui développe une théorie de l'« impression totale » (*Totalimpression*), assimilée au « sentiment unitaire de l'impression globale » (*Einheitsgefühl des Gesamteindrucks*)³³ – et les travaux de *Gestaltpsychologie* de Köhler et de Wertheimer sur la donation perceptive de formes non produites à partir de sensations élémentaires. Mais derrière ces références explicites, la thèse holiste défendue par Carnap s'apparente tout à fait à celle de Husserl.

32

D'une part, loin que l'activité synthétique s'exerce sur une multiplicité disséminée de sensations atomiques, la donnée première est au contraire un champ sensoriel qui se présente comme une totalité originaire, d'emblée structurée par des rapports de parenté et de contraste qui, avant toute mise en œuvre d'actes de synthèse, y dessinent des unités sensibles passivement préconstituées (tache de couleur rouge se détachant sur un fond blanc, coup de tonnerre déchirant le silence, etc.) : l'idée sensualiste et atomiste d'un complexe de données sensorielles, de même que l'idée kantienne d'un « multiple de la sensation » (*Mannigfaltiges*), c'est-à-dire d'une multiplicité de sensations inextensives, doivent faire place à celle de *champs sensoriels* (*Empfindungsfelder*) constituant d'emblée des tous structurés, d'où les sensations atomiques sont extraites après coup par analyse, et non

31 M. Schlick, *Allgemeine Erkenntnislehre*, § 17, Berlin, 1925 (2^e éd.), p. 112-124 (trad. fr. C. Bonnet, *Théorie générale de la connaissance*, Paris, Gallimard, 2009, p. 189-204). La thèse de Schlick est que la conscience est irréductible à un simple agrégat de vécus ou de perceptions, car elle implique toujours une unité de la conscience qui est un *fait* et implique une « espèce particulière de connexion entre les vécus » (p. 113, trad. fr., p. 191), au premier chef celle de la mémoire (p. 116, trad. fr., p. 194).

32 W. Schuppe, *Grundriß der Erkenntnistheorie und Logik* [*Esquisse de théorie de la connaissance et de logique*], Berlin, 1894 (2^e éd.). – « Die immanente Philosophie », *Zeitschrift für immanente Philosophie*, II, 1897, p. 1-35.

33 H. Gomperz, *Weltanschauungslehre* [*Doctrine de la vision du monde*], I. *Methodologie*, Jena, 1905.

originaires données comme composantes élémentaires³⁴. D'autre part, loin d'être une donnée originaire et une unité indépendante, tout vécu global instantané est un contenu dépendant : de même que toute chose est un contenu abstrait inséré dans la totalité concrète qu'est le monde, de même la seule véritable unité concrète (ou indépendante) est celle du flux temporel continu de vécus, sur lequel chaque vécu singulier est prélevé par abstraction³⁵. Ainsi, ce qui est phénoménologiquement premier, ce sont les configurations spatiales et temporelles globales, dont les *minima visibilia* et les vécus instantanés sont extraits par un acte méthodique d'abstraction.

Qu'est-ce qui légitime une telle abstraction analytique ?

C'est que le projet phénoménologique n'est pas seulement descriptif, mais *génétiq*ue : il n'est point simplement de décrire les objets qui se donnent dans l'expérience, mais d'en reconstituer la genèse à partir des données et des actes de la conscience pure. Partant, la méthode adoptée est *archéologique* : elle consiste à régresser depuis le donné phénoménal primitif (champ perceptif intersensoriel, flux temporel) vers des couches abstraites et préphénoménales de l'objectualité (champs visuel et tactile prés spatiaux, etc., champs instantanés, impressions comme données hylétiques singulières et ponctuelles) pour élucider, en chacune de ces strates, le procès d'objectivation qui lui appartient – celui du *visuale*, du *tactile*, de la *res temporalis*, de la *res extensa*, etc., pris comme des entités abstraites relatives à une couche de sens. La décomposition méthodique

- 34 Husserl, *Erfahrung und Urteil. Untersuchungen zur Genealogie der Logik*, § 16, Hamburg, Glaassen & Goverts, 1949, p. 74-77, note p. 75 et p. 76 : « ce champ n'est pas un pur chaos, un simple "fouillis" de "données" [*nicht ein bloßes Chaos, ein bloßes "Gewühl" von Daten*] ; il a une structure déterminée, c'est un champ de singularités articulées qui se détachent en lui. » ; « Tout champ sensoriel de ce type est une unité séparée, une *unité de l'homogène* [Einheit der Homogenität]. » (trad. fr. D. Souche-Dagues, *Expérience et jugement. Recherches en vue d'une généalogie de la logique*, Paris, PUF, 1970, p. 84-87, ici p. 85 et 86) – Et, expressément contre le sensualisme atomiste, *Cart. Medit.*, § 16, Hua I, 76-77 (trad. fr., p. 83-84). Cela conduit J. Benoit à rapprocher Carnap d'une « forme de structuralisme phénoménologique » et à l'opposer à la « langue des *sense data* » (« L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 198-199 et p. 201-202).
- 35 Husserl, *Ideen I*, § 83, Hua III/1, 186 (trad. fr. Ricœur, p. 281, Lavigne, p. 250).

du donné phénoménal en couches de sens abstraites y précède ainsi la constitution transcendantale, l'intuition eidétique de ces strates ayant pour fin de délimiter les objets qui serviront de fils conducteurs à la constitution ; celle-ci n'aura plus qu'à suivre de bas en haut (*von unten auf*) l'ordre de fondation ou de stratification eidétique des couches de sens préalablement dégagées par l'idéation pour élucider, par la réflexion, l'activité constituante qui opère en chaque couche³⁶.

Ainsi, en phénoménologie transcendantale également, l'analyse archéologique du donné phénoménal en précède et en guide méthodiquement la reconstitution active.

LA MÉTHODE DE CONSTITUTION DES OBJETS :
SIGNES LOCAUX ET SENSATIONS KINESTHÉSIQUES

Enfin, une convergence se dégage parfois quant à la méthode d'élucidation de la constitution de l'objet.

Ainsi, aux § 86 et suivants, à propos de la constitution de l'ordre spatial des positions dans le champ visuel, Carnap fait référence à la théorie de Lotze, celle des *signes locaux* (*Lokalzeichen*), à savoir des signes de

36 Tel est le foyer de l'interprétation de Husserl que nous avons jadis présentée dans *L'Archéologie du monde. Constitution de l'espace, idéalisme et intuitionnisme chez Husserl* (Dordrecht/New York/London, Kluwer, 2000), avant d'y revenir dans « La question des ontologies matérielles », dans J. Benoist et V. Gérard (dir.), *Lectures de Husserl* (Paris, Ellipses Editions Marketing, 2010, p. 197-218), puis dans la Conclusion d'*Intuition et idéalités. Phénoménologie des objets mathématiques* (Paris, PUF, 2020). Le programme de cette constitution stratifiée est formulé au § 22 des *Cartesianische Meditationen*, qui évoque la tâche d'une « synthèse constitutive universelle [...] prenant pour fil conducteur mobile le système, à élaborer niveau par niveau [*stufenweise herauszuarbeitendes System*], de tous les objets d'une conscience possible » (Hua I, 90 ; trad. fr., p. 100), et dans *Natur und Geist* (1919), Hua Mater. IV, 150 : « le monde possède sa structure étagée *a priori* [*apriorischen Stufenbau*] et, dans la recherche phénoménologique constitutive, il est manifestement nécessaire de suivre cette structure sur le versant ontique, donc de commencer par le niveau le plus bas et de passer ensuite aux couches édifiées les unes sur les autres. » – Cf. J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 196, qui évoque un « feuilletage de la réalité » et renvoie aux *Ideen II*.

localisation ou de position qui, redoublant les sensations visuelles et tactiles, permettent l'insertion des positions ressenties dans un ordre spatial bidimensionnel³⁷ : ces signes renvoient en effet à une position dans l'espace visuel ou tactile ; ils fondent ainsi, entre les sensations visuelles (ou tactiles), la relation d'identité de position (*Gleichstelligkeit*), de sorte que des qualités visuelles (ou tactiles) élémentaires qui sont identiques quant à la position ne peuvent coexister au sein d'un même vécu élémentaire, mais s'excluent réciproquement ; à partir de là, on peut considérer la relation de voisinage entre les qualités (à savoir la ressemblance entre leurs signes locaux), de manière à les insérer à leur place dans le champ visuel (ou tactile)³⁸.

De même, lorsqu'au § 92 il envisage d'autres possibilités de dérivation du champ visuel, Carnap considère la mise en jeu des kinesthèses oculomotrices : si l'on prend en vue la corrélation entre de petits mouvements des yeux et le changement de qualité chromatique qui en découle, une connexion s'établit entre la série des qualités visuelles et celle des « sensations kinesthésiques des muscles oculaires » ; cette connexion permet la constitution d'un *ordre des positions spatiales*, dont le caractère bidimensionnel correspond aux deux degrés de liberté (*zwei Freiheitsgrade*) des mouvements de l'œil ; et il ne reste qu'à expliquer le passage de ce champ bidimensionnel à l'espace tridimensionnel que nous connaissons³⁹. Or, ce système d'extensions progressives du champ visuel par la mise en jeu de nouveaux groupes de sensations kinesthésiques (mouvements de l'œil, de la tête, du tronc, de la marche) et des degrés de liberté qu'ils comportent correspond exactement au programme de constitution de l'espace présenté par Husserl dans le Mémoire ultérieurement publié en appendice aux leçons de 1907 intitulées *Chose et espace*⁴⁰ ; si Carnap n'en pouvait certes rien savoir, il

37 Carnap, *Aufbau*, § 86 sq., p. 121 sq. (trad. fr., p. 172 sq.).

38 *Ibid.*, § 88-89, p. 123-125 (trad. fr., p. 173-176).

39 *Ibid.*, § 92, p. 128-129 (trad. fr., p. 178-180).

40 Le Mémoire « Systematische Raumkonstitution » applique à la constitution de l'espace la méthode archéologique de reconstitution stratifiée des niveaux prés spatiaux de la spatialité (*Ding und Raum. Vorlesungen 1907*, éd. U. Claesges, Den Haag, M. Nijhoff, 1973, Hua XVI, p. 297-336, trad. fr.

avait en revanche la possibilité de lire l'exposé qu'en avait donné Oskar Becker dans ses *Contributions à la fondation phénoménologique de la géométrie et de ses applications à la physique*, publiées en 1923 par Husserl dans le *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*⁴¹. Dans ces textes, il retrace méthodiquement le passage des champs sensoriels bidimensionnels (visuel, tactile) au champ intersensoriel bidimensionnel, puis, grâce à la mise en jeu progressive des divers systèmes kinesthésiques, aux divers champs sensorimoteurs, et enfin, grâce à la marche, à l'espace tridimensionnel. C'est là une méthode de reconstruction progressive et simultanée des niveaux de la multiplicité spatiale et des entités individuelles qui y apparaissent (*visuale, tactile, puis res extensa*) – et ce par la mise en œuvre de la corrélation entre les séries de données sensorielles et kinesthésiques, et par la synthèse d'identification de l'objet unitaire à travers ses multiples modes de donnée subjectifs (apparitions sous tel angle, sous tel éclairage, puis de près et de loin)⁴².

On pourrait donc estimer que le système de constitution carnapien à base autopsychique se réduit à une simple réplique de la constitution transcendantale, en particulier à propos de l'espace perceptif.

J.-F. Lavigne, « Constitution systématique de l'espace », dans *Chose et espace. Leçons de 1907*, Paris, PUF, 1989, p. 347-388).

41 Oskar Becker avait très clairement exposé les recherches husserliennes sur la constitution de l'espace dans ses *Beiträge zur phänomenologischen Begründung der Geometrie und ihrer physikalischen Abwendungen* [*Contributions à une fondation phénoménologique de la géométrie et de ses applications à la physique*], *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung* VI (1923), p. 385-560; la structure stratifiée des niveaux prés spatiaux de la constitution est présentée au § 7, p. 62-76 (*Jahrbuch*, p. 446-460).

42 La matrice en est exposée au § 17 des *Cart. Medit.*, sur l'exemple de la perception d'un cube (Hua I, 77-78, trad. fr., p. 85-86); *Ding und Raum*, IX. Kap., § 48-57, Hua XVI, 164-203 (trad. fr., p. 200-243).

DIVERGENCES DE FOND ENTRE LE CONCEPT CARNAPIEN DE CONSTITUTION ET LA PERSPECTIVE TRANSCENDANTALE

Et pourtant, en dépit de ces indéniables parentés extrinsèques, *le concept carnapien de constitution n'est nullement husserlien*, et ne relève pas du tout d'une activité synthétique qui construirait l'objet perceptif à partir des données hylétiques (sensorielles) pré-intentionnelles – et ce pour plusieurs raisons essentielles que nous allons exposer⁴³.

NEUTRALITÉ MÉTAPHYSIQUE ET RECONSTRUCTION RATIONNELLE APRÈS COUP

La première est d'ordre philosophique et méthodologique, et tient au *parti pris de neutralité métaphysique* du système de constitution et de la méthode constitutionnelle de Carnap⁴⁴.

En effet, dès le § 5 de l'*Aufbau*, il renvoie dos à dos les langages métaphysiques du réalisme et de l'idéalisme. Il commence par formuler ainsi l'alternative : les objets sont-ils constitués ou « produits par la pensée » (*vom Denken erzeugt*) ou, du moins, par l'activité noétique de la conscience (thèse commune au néokantisme de Marbourg et à la phénoménologie transcendantale des *Ideen I*), ou sont-ils au contraire simplement « reconnus » (*erkannt*) ou atteints par la connaissance subjective, tout en possédant un être en soi, indépendant de la conscience⁴⁵ ? Mais cette question du choix entre idéalisme et réalisme, souvent présentée aujourd'hui comme une urgence pour la pensée, est tout simplement neutralisée par Carnap comme étant une question d'ordre métaphysique :

43 Nous sommes en plein accord avec la thèse de J. Benoist (« L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 203) et avec certains passages d'É. Schwartz (« L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », art. cit., p. 561).

44 Cf. J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 192-193 et p. 200, dont le propos est de rapprocher la neutralité métaphysique de Carnap de celle des *Recherches logiques*, pour lire chez lui une phénoménologie asubjective et non transcendantale ; É. Schwartz, « L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », art. cit., p. 559-560, son propos étant plutôt d'invalider la lecture cassirérienne de l'*Aufbau*.

45 Carnap, *Aufbau*, § 5, p. 5-6 (trad. fr., p. 61-62).

la langue de la constitution est une « langue neutre » (*neutrale Sprache*), c'est-à-dire métaphysiquement neutre, parce que laissant hors jeu la querelle verbale entre la production idéaliste des objets par la conscience et, sur le versant réaliste, la simple prise de connaissance d'étants existant en soi. Aussi la constitution carnapienne, prise en son sens méthodique rigoureux, ne possède-t-elle nullement la portée métaphysique d'un engendrement des objets par les fonctions synthétiques de la conscience sur le fondement d'un matériau sensoriel autopsychique, et n'implique nullement la thèse ontologique de l'absoluité de la conscience et de la relativité de tous les autres étants à celle-ci. Si l'on prend le terme dans le sens actif référé à l'acte d'*aufbauen* (édifier), l'*Aufbau* ne désigne point une édification transcendante des objets et du monde par le sujet pur, mais seulement une « reconstruction rationnelle après coup » (*rationale Nachkonstruktion*), laquelle demeure *d'essence logique et structurelle*, laissant hors jeu toute idée de fonctions de la conscience⁴⁶.

Cette neutralité métaphysique est particulièrement patente au § 177, où Carnap présente la théorie de la constitution comme étant compatible tant avec le réalisme qu'avec l'idéalisme transcendantal et le phénoménisme, ou traductible en langage réaliste, idéaliste ou phénoméniste – qu'importe le choix du langage⁴⁷ ! Avec le langage réaliste, elle partage l'analyse des caractères du concept de réalité effective (*Wirklichkeit*) : distinction vis-à-vis des objets non effectifs de l'imagination ou de l'hallucination, identité intersubjective, être indépendant vis-à-vis de la prise de connaissance subjective, indépendance vis-à-vis de mon souhait et soumission à un ensemble de lois qui permet une anticipation prédictive. Avec le langage phénoménaliste, elle partage la thèse de reductibilité de toutes les assertions portant sur des choses à des énoncés portant sur les rapports structurels du donné. Enfin, avec le langage de l'idéalisme transcendantal

46 *Ibid.*, § 102, p. 141 (trad. fr., p. 190). Cf. J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 194 et p. 203.

47 Qu'il ne s'agisse là que d'un choix extrinsèque de langage, c'est ce que montre la déclaration expresse de Carnap dans son « Intellectual Autobiography », dans P. A. Schlipp, *The Philosophy of Rudolf Carnap*, op. cit., p. 17, traduite par J. Benoist (« L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 211).

(néokantisme de Marbourg et phénoménologie husserlienne), elle s'accorde sur la thèse que tous les objets de connaissance sont constitués. Mais attention ! Cette dernière thèse est *métaphysiquement neutralisée*, c'est-à-dire émondée de toute portée ontologique pour ne recevoir qu'un sens strictement méthodologique : que les objets soient constitués, cela ne signifie plus qu'ils seraient « engendrés dans l'acte de penser » (*im Denken erzeugt*), car « c'est seulement à titre de formes logiques construites de manière déterminée [*nur als logische Formen, die in bestimmter Weise aufgebaut sind*] qu'ils sont objets de connaissance conceptuelle⁴⁸ ».

RÉVERSIBILITÉ DE LA RECONDUCTION DU PHYSIQUE AU PSYCHIQUE

La seconde est d'ordre structurel, et se résume dans l'intitulé du § 57 : « *Les objets physiques sont reconductibles aux objets psychiques, et inversement* » (Die physischen Gegenstände sind auf psychische zurückführbar und umgekehrt⁴⁹).

En premier lieu, le terme allemand de *Zurückführbarkeit* n'implique aucune thèse métaphysique de *réductibilité* d'une région de l'étant à une autre, par exemple du domaine des choses matérielles externes au plan des représentations psychiques ; il désigne au contraire un principe selon lequel est possible une opération méthodique de *reconduction* d'un plan à un autre, opération qu'il s'agira de déterminer le plus précisément possible⁵⁰. À la thèse ontologique de réductibilité, qui conduirait à un monisme spiritualiste ou un idéalisme transcendantal réduisant tout étant à une configuration de sens engendrée par la conscience pure⁵¹, se substitue désormais une pure et simple procédure méthodique de reconduction du sens, qui n'implique aucune thèse ontologique.

En second lieu, l'essentiel de la formule tient dans la locution adverbiale « et inversement » (*und umgekehrt*) : ce rapport de reconductibilité

48 Carnap, *Aufbau*, § 177, p. 248-249 (trad. fr., p. 289). Cf. É. Schwartz, « L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », art. cit., p. 559-560.

49 *Id.*, *Aufbau*, § 57, p. 77 (trad. fr., p. 130).

50 Même remarque terminologique et même thèse de fond chez J. Benoit, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 197.

51 Cf. Husserl, *Cart. Medit.*, § 41, Hua I, 116-118 (trad. fr., p. 132-134).

est en effet réversible, c'est-à-dire que l'opération est effectuable *dans les deux sens*, ou qu'il existe un modèle de nature purement logique qui est applicable de manière réversible⁵². À s'en tenir aux appellations traditionnelles, on peut certes dire que frayer l'un des deux sens conduit à l'idéalisme, tandis qu'emprunter l'autre mène au réalisme – mais ce à condition de garder à l'esprit que les termes d'idéalisme et de réalisme ne désignent plus des thèses ontologiques antagonistes, mais seulement des *langages distincts* correspondant au choix d'un mode d'expression ou à la traduction d'une procédure méthodique. Aussi la « controverse [métaphysique] autour de la question de savoir si l'objet est "produit" ou "connu" » est-elle neutralisée, puisque désormais réduite à une « inutile querelle terminologique » (*müßiger Sprachstreit*⁵³).

40

La troisième raison de fond tient au refus carnapien de considérer la conscience pure ou le sujet transcendantal comme une donnée apodictique primitive :

Le donné est sans sujet [Das Gegebene ist subjektlos]⁵⁴.

La référence-au-Je n'est nullement une propriété originaire des éléments fondamentaux, du donné [Die Ich-Bezogenheit ist keine ursprüngliche Eigenschaft der Grundelemente, des Gegebenen]⁵⁵.

On peut caractériser le domaine fondamental comme étant « le donné » [« *das Gegebene* »]. Mais ce faisant, il faut cependant veiller à ne pas présupposer quelque chose ou quelqu'un auquel serait donné ce donné (cf. § 65). Par rapport aux expressions de « psychisme propre » et de « flux de conscience », l'expression « le donné » offre l'avantage d'une certaine neutralité⁵⁶.

52 Cf. J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 208.

53 Carnap, *Aufbau*, § 5, p. 6 (trad. fr., p. 62).

54 *Ibid.*, § 65, p. 87 (trad. fr., p. 140). – Cf. J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 199-200, qui, à propos de cette « asubjectivité du donné », fait le rapprochement avec la première édition des *Recherches logiques*; É. Schwartz, « L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », art. cit., p. 562-563, qui en relativise cependant la portée en considérant que cela n'autorise pas à en inférer que l'intentionnalité subjective ne jouerait aucun rôle dans la constitution.

55 Carnap, *Aufbau*, § 65, p. 87 (trad. fr., p. 141).

56 *Ibid.*, § 64, p. 86 (trad. fr., p. 138-139).

Au commencement, on ne saurait parler d'autres sujets, ni de l'*ego*. Ce n'est qu'à un niveau tardif [*auf einer später Stufe*] que les uns et l'autre sont constitués, et ils sont alors constitués ensemble [*und zwar miteinander*]⁵⁷.

Une thèse fondamentale de la phénoménologie husserlienne est que loin d'être une donnée anonyme, tout vécu ou *cogitatio* est une modalité du *cogito* qui se réfère à un *ego* pur, lequel demeure absolument identique à travers tout son flux de vécus⁵⁸ : d'une part, cet *ego* est pur, donc ne saurait se confondre avec le moi psychique (qui est mis entre parenthèses par la réduction phénoménologique)⁵⁹ ; d'autre part, il possède la propriété insigne d'être une « *transcendance dans l'immanence* » (Transzendenz in der Immanenz)⁶⁰, puisque sa constance et son identité à soi sont des données absolues, qui ne requièrent aucun acte d'identification à travers des esquisses ou des modes de donnée multiples ; enfin, à l'instar du sujet transcendantal kantien pris dans son acception minimale, cet *ego* est « Je pur et rien de plus⁶¹ », c'est-à-dire qu'il se réduit à un *x*, simple pôle de toutes les modalités actives et passives de la pensée qui, à l'opposé du moi empirique, ne possède ni propriété ni qualité.

Or Carnap ne reconnaît nullement cet être-donné apodictique de l'*ego* pur : le « donné » de la base autopsychique est un flux de vécus anonymes, dépourvu de pôle égoïque. La constitution à base autopsychique revient donc à la position qui était celle de Husserl au § 8 de la Cinquième Recherche dans sa première édition⁶² : il n'est nul besoin d'admettre comme donné un identique Je pur qui serait actualisable en tous les vécus d'un même flux ; mais la seule acception admissible du Je, c'est le

57 *Ibid.*, § 65, p. 88 (trad. fr., p. 140).

58 Husserl, *Ideen I*, § 57, Hua III/1, 123 (trad. fr. Ricœur, p. 189, Lavigne, p. 175-176).

59 *Ibid.* (trad. fr. Ricœur, p. 188, Lavigne, p. 175) ; *Ergänzende Texte*, Beilage 83, Hua III/2, 643-647 (trad. fr. Lavigne, p. 637-642) ; *Cart. Medit.*, § 10, § 13 et § 14 (trad. fr., p. 68 et p. 76-77).

60 *Id.*, *Ideen I*, § 57, Hua III/1, 124 (trad. fr. Ricœur, p. 190, Lavigne, p. 176).

61 *Ibid.*, § 80, Hua III/1, 179 (trad. fr. Ricœur, p. 270-271, Lavigne, p. 243).

62 *Id.*, *Logische Untersuchungen* [désormais *Log. Unters.*], V. Unters., § 8, Hua XIX/1, 374 (trad. fr. H. Élie, A. Kelkel et R. Schérer, *Recherches logiques*, t. II/2, Paris, PUF, 1972 [2^e éd.], p. 161, texte et note de la deuxième édition).

moi empirique ou psychique qui, à l'instar de tous les autres objets, doit se constituer comme unité par des actes de synthèse, sur le fondement d'une multiplicité de vécus ; l'identité du Je empirique demeure ontologiquement fragile et tient à l'effectuabilité de la conscience de soi, c'est-à-dire de l'identification synthétique de soi-même à travers une multiplicité donnée de souvenirs. À cette fin, Carnap argumente à partir des données sensorielles des aveugles : pour un aveugle, les données tactiles ne permettent la constitution d'aucune dualité sujet-objet, c'est-à-dire d'aucune dualité entre le sensoriel et le sensible, l'impression tactile ressentie et la qualité tactile perçue à même l'objet extérieur ; en outre, le comportement des aveugles récemment opérés et recouvrant la vue montre que pour eux les données visuelles ne « sont pas encore données en profondeur » (*noch nicht abstandartig gegeben sind*), mais se réduisent à de pures impressions immanentes⁶³. Ces arguments suffisent à montrer que certaines données, choisies parmi les modalités passives du sentir, n'impliquent aucune référence égoïque.

Ce refus principal d'envisager une dimension transcendante, qui est l'envers de la réduction de l'ego au seul moi empirique, s'atteste en deux considérations complémentaires.

D'une part, le Je relève d'un niveau supérieur de la constitution, et se constitue en même temps que les autres moi : le Je est donc contemporain de l'intersubjectivité, pris dans le réseau des relations intersubjectives ; c'est dire d'emblée que le Je ne saurait se confondre avec le point-source extramondain de toute visée intentionnelle et de toute évidence possibles, mais demeure un *moi-objet*, dérivé des vécus autopsychiques qui sont pris pour base fondamentale – mais ce, à l'instar des autres sujets et de tous les autres objets mondains, sans aucun statut d'exception.

D'autre part, lorsque Carnap envisage la reconductibilité des objets physiques aux objets psychiques (notamment autopsychiques), il n'envisage nullement un idéalisme transcendantal, mais tient tout

63 Carnap, *Aufbau*, § 65, p. 89 (trad. fr., p. 141). Le premier argument est plus que douteux : un aveugle perçoit la rugosité d'un objet externe et ne vit pas sans monde extérieur, comme s'il était enclos dans sa sphère purement impressionnelle.

au plus le *langage d'un idéalisme psychologiste*, lequel refuse toute idée de conscience pure ou de sujet transcendantal : en-deçà de Husserl, il revient ainsi à la thèse Brentanienne selon laquelle, par opposition aux phénomènes physiques, les phénomènes psychiques sont l'objet d'une évidence immédiate et indubitable, c'est-à-dire que l'expérience interne seule est source de données apodictiques⁶⁴ ; à l'opposition husserlienne fondamentale entre expériences transcendantale et mondaine se substitue par conséquent le contraste épistémique entre les expériences interne et externe – auquel Husserl refusait précisément d'assimiler la première, puisqu'il considérait l'expérience externe *et l'interne* comme étant les deux faces de l'expérience mondaine, celle que l'on fait dans l'attitude naturelle⁶⁵. La perspective Carnapienne n'est donc pas transcendantale, dans la mesure où il refuse le partage entre sphères transcendantale et mondaine, irréale et réelle, c'est-à-dire l'abîme de sens qui structure toute l'entreprise husserlienne d'élucidation de la constitution transcendantale des objets par la conscience pure⁶⁶.

64 *Ibid.*, § 58, p. 79 : « *A contrario*, la connaissance des processus psychiques propres ne requiert nulle médiatisation d'aucune sorte par la connaissance d'objets physiques, mais a lieu de façon immédiate [*geschieht unvermittelt*] » (trad. fr., p. 132). Cf. F. Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkt* (1874), II. Buch, I. Kap., p. 128 : « la perception interne a encore un autre trait distinctif, l'évidence immédiate, indubitable, qui lui appartient exclusivement parmi toutes les connaissances que peut nous fournir l'expérience. » (trad. fr. M. de Gandillac revue par J.-F. Courtine, *Psychologie du point de vue empirique*, Paris, Vrin, 2008, p. 104). C'est ce que l'exégèse contemporaine de Brentano, tournée vers la philosophie de l'esprit, nomme *thèse de la perception interne* – cf. la Présentation d'A. Dewalque à sa traduction de Brentano, *Psychologie descriptive*, Paris, Gallimard, 2017, p. 12 sq., et D. Moran, « Brentano's Thesis », *Proceedings of the Aristotelian Society*, Suppl., 70, 2015, p. 105-126).

65 Husserl, *Log. Unters.*, VI. Unters., Beilage : « Äußere und innere Wahrnehmung. Physische und psychische Phänomene », § 4 et § 6, Hua XIX/2, 760 et 769, où Husserl place les perceptions externe et interne sur le même plan en théorie de la connaissance, et substitue à leur opposition celle des perceptions adéquate et inadéquate (trad. fr. H. Élie, A. Kelkel et R. Schérer, *Recherches Logiques*, t. III, Paris, PUF, 1974 [2^e éd.], p. 279, 287).

66 *Id.*, *Ideen I*, Einleitung et § 49, Hua III/1, 6-7 et 104-106 (trad. fr. Ricœur, p. 7-8, 162-164, Lavigne, p. 13-14, 150-152). Nous nous situons ici à l'opposé

DÉSANTOLOGISATION DE LA NOTION CARNAPIENNE DE CONSTITUTION : LA CONSTITUTION COMME MÉTHODE LOGIQUE DE DÉFINITION

Commençons par un rappel tout à fait essentiel. Au § 2 de l'*Aufbau*, intitulé « *Que signifie "constituer" ?* » (Was heißt « konstituieren » ?), Carnap présente la constitution à partir de la relation de *reconductibilité* (*Zurückführbarkeit*), et définit celle-ci en termes purement logiques ou apophantiques, voire linguistiques :

44

un objet (ou un concept) est dit « reconductible » à un ou plusieurs autres objets si tous les énoncés qui s'y rapportent [*alle Aussagen über ihn*] se laissent convertir [*umformen*] en énoncés portant sur ces autres objets⁶⁷.

Le point de vue méthodologique général s'inspire ainsi du principe frégeén du primat des propositions complètes sur les concepts⁶⁸ : les considérations ontologiques ou objectales, ayant trait aux propriétés des objets ou des essences, sont réductibles à des considérations *purement logiques ou apophantiques*, portant sur les énoncés ou propositions formulables dans un langage – et, au premier chef, dans le langage de la science, dans la mesure où il est susceptible de remédier au caractère approximatif (*Ungenauigkeit*) du langage perceptif.

Or c'est là un premier déplacement décisif par rapport à la phénoménologie transcendante.

de la lecture d'É. Schwartz, « L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », art. cit., p. 562-563.

67 Carnap, *Aufbau*, § 2, p. 1 (trad. fr., p. 58), la même définition se retrouvant au § 35, p. 47 (trad. fr., p. 102). – En plein accord avec cette lecture, cf. J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 203-204, en opposition totale avec V. E. Mayer, « Die Konstruktion der Erfahrungswelt : Carnap und Husserl », art. cit., p. 288.

68 G. Frege, *Nachgelassene Schriften*, « [Aufzeichnungen für Ludwig Darmstaedter] », Hamburg, F. Meiner, 1969, p. 273 : « je ne pars pas des concepts pour composer avec eux la pensée ou le jugement, mais j'obtiens les parties d'une pensée en la décomposant » (trad. fr. É. Karger, « [Notes pour Ludwig Darmstaedter] », dans Frege, *Écrits posthumes*, éd. Ph. de Rouilhan et C. Tiercelin, Nîmes, J. Chambon, 1994, p. 299).

Le premier niveau de la phénoménologie constitutive, c'est en effet celui de l'*esthétique transcendantale*, qui comprend deux niveaux : l'explicitation, par l'intuition eidétique, des structures essentielles appartenant à un possible monde de l'expérience perceptive (temps, espace, matière, animation, esprit, culture) ; puis la constitution de ces couches de l'expérience perceptive, et ce *avant* toute intervention des actes de la pensée scientifique et de toute constitution des idéalités linguistiques et logiques⁶⁹. Et c'est en vertu de cette antériorité de l'élucidation eidétique et constitutive vis-à-vis de la visée d'idéalités linguistiques que Husserl peut avoir pour fin de restituer un langage de l'« expérience pour ainsi dire encore muette », c'est-à-dire un rapport intentionnel de la conscience aux objets qui ne soit pas médiatisé par du sens linguistique (ou logique idéal)⁷⁰. La constitution transcendantale du monde de l'expérience perceptive fait donc en droit abstraction du fait que notre expérience est toujours déjà mise en forme par les catégories du langage usuel, afin de ressaisir un noyau de l'expérience encore vierge de toute information et catégorisation par le système des idéalités linguistiques. Aussi l'esthétique transcendantale phénoménologique présente-t-elle une *dimension prélogique, voire infralinguistique* ; et c'est seulement sur le soubassement de ce monde perceptif déjà constitué que pourra s'effectuer après coup la constitution des concepts linguistiques et que pourront opérer les actes de la pensée scientifique, vectorisés par les Idées téléologiques de vérité rigoureuse et d'être en soi⁷¹.

A contrario, Carnap se situe d'emblée au niveau de l'analyse logique des énoncés complets, au sein desquels seuls les concepts ont une signification déterminée. Et le paradigme du passage d'un niveau à un autre (qui se confond avec l'opération de constitution ou de reconduction) est *définitionnel* : il consiste en un acte de définition, dont le critère réside dans

69 Husserl, *Form. u. transz. Logik*, § 100 et § 103, et surtout *Schlußwort*, Hua XVII, 272, 278 et 297 (trad. fr., p. 353-354, 361 et surtout 386) ; *Cart. Medit.*, § 61, Hua I, 173 (trad. fr., p. 197) ; *Natur und Geist 1919*, Hua Mater. IV, 168 sq.

70 *Id.*, *Cart. Medit.*, § 16, Hua I, 77 (trad. fr., p. 83-84).

71 *Id.*, *Form. u. transz. Logik*, *Schlußwort*, Hua XVII, 297-298 (trad. fr., p. 386-388) ; *Natur und Geist 1919*, Hua Mater. IV, 198-200.

l'équivalence logique des énoncés sur le plan strictement extensionnel ; il doit exister une règle de traduction ou de conversion (*Übersetzungsregel*) d'un énoncé portant sur un objet (ou un concept) en énoncé portant sur d'autres objets (ou concepts) de niveau immédiatement inférieur, cette traduction valant comme « définition constitutionnelle » (*konstitutionale Definition*)⁷². En dernière instance, le concept de constitution fait donc référence à la structuration de l'objectivité en niveaux (*Stufen*), c'est-à-dire à une relation d'ordre entre niveaux telle qu'il existe une règle régissant le passage d'un niveau à celui qui est immédiatement inférieur ou supérieur – à savoir une règle logique de traduction des énoncés d'un niveau en énoncés relevant de l'autre. Le concept de *Konstitution* est ici le nom d'une relation logique entre niveaux d'énoncés ou de propositions, et non une relation ontologique entre des couches eidétiques de l'objectivité.

C'est pourquoi, d'un côté, les termes de *Konstitution* et d'*Aufbau* doivent être entendus en un *sens statique et structural*, et non au sens d'un engendrement ou d'une production de sens et d'objectivité⁷³. De l'autre, en ce qui concerne le sens dans lequel doit s'effectuer cette reconduction logique, ce qui prime est la reductibilité, menée *de haut en bas*, d'un énoncé à un énoncé de niveau immédiatement inférieur, et non le passage ascensionnel au niveau immédiatement supérieur⁷⁴ : il ne s'agit pas, comme dans la perspective husserlienne, de s'élever de degré en degré dans l'ordre fondationnel des couches de l'objectivité (de la *res temporalis* à la *res extensa*, puis à la *res materialis*, puis à l'être animé, etc.) mais, dans l'esprit de l'axiome de réductibilité de Russell, de traduire un énoncé de niveau n en énoncé de niveau $n-1$, et ce jusqu'à atteindre, par régression référentielle, le niveau ultime des éléments fondamentaux ; la *konstitutionale Definition* est par conséquent une analyse logique qui

72 Carnap, *Aufbau*, § 2, p. 2 (trad. fr., p. 58). – Nous sommes ici en accord total avec J. Benoist, qui souligne le caractère de procédure logique de traduction, ainsi que le point de vue extensionnel (« L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 198 et p. 204).

73 Point essentiel sur lequel insiste avec raison J. Benoist (« L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 205-207).

74 Ainsi É. Schwartz note-t-elle le caractère inadéquat de la traduction anglaise, par R. George, de *Stufenformen* par *ascension forms* (« L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », art. cit., n. 31, p. 560).

doit régresser jusqu'aux éléments logiques ultimes⁷⁵. Si l'on veut en trouver un équivalent husserlien, ce n'est nullement du côté de la constitution transcendante qu'on le trouvera, mais dans la « considération réductrice » (*reduktive Überlegung*) qui est mise en œuvre au § 83 de *Logique formelle et logique transcendante* : à savoir une « réduction des vérités, qui réduit les vérités de degré plus élevé à celles de degré le plus bas » en procédant de niveau en niveau apophantique voisin, jusqu'à atteindre le degré ultime des jugements portant sur des données individuelles de l'expérience sensible⁷⁶. C'est là une démarche réductrice qui opère sur le plan *objectif idéal* des propositions énonciatives, et qui n'a rien à voir avec l'élucidation transcendante : il s'agit de reconduire toute proposition (quel qu'en soit le degré d'élaboration syntaxique) au niveau ultime de propositions portant sur les objets individuels de l'expérience et, par là, de reconduire les règles syntaxiques garantissant le caractère doué de sens d'une proposition énonciative aux lois de l'affinité matérielle des matériaux syntaxiques (le sujet et le prédicat figurant dans la proposition) – puis, en-deçà, des lois de l'unité d'objets individuels donnables dans l'expérience sensible. La régression ramène ainsi des lois régissant la syntaxe des énoncés d'ordre supérieur à la syntaxe élémentaire et ultime qui est censée appartenir aux objets de l'expérience sensible ; et, en vertu de l'*a priori* de corrélation noético-noématique, à cette stratification des niveaux du sens et de la syntaxe correspond une stratification isomorphe des niveaux de l'évidence des objets et des lois de compatibilité des contenus⁷⁷.

Dans cette perspective, Carnap se livre à une *désontologisation radicale de la méthode de constitution*, qui demeure exclusivement installée dans le champ de l'analyse logique et structurelle. En témoigne l'usage qu'il fait des concepts d'objet (*Gegenstand*) et de pseudo-objet (*Quasigegenstand*).

En premier lieu, le concept d'objet désigne « tout ce sur quoi peut être formulé un énoncé » (*alles das, worüber eine Aussage gemacht werden kann*)⁷⁸. C'est là, en apparence, une simple reprise du concept husserlien

75 Cela nous semble relativiser la portée du rapprochement avec le concept husserlien de *Fundierung*, suggéré par É. Schwartz (*ibid.*, p. 568-569).

76 Husserl, *Form. u. transz. Logik*, § 83, Hua XVII, 212 (trad. fr., p. 276).

77 *Ibid.*, § 86-87, Hua XVII, 216-222 (trad. fr., 282-289).

78 Carnap, *Aufbau*, § 1, p. 1 (trad. fr., p. 57).

d'objet, entendu au sens large d'objet de discours ou d'objet thématique (*Gegenstand-worüber*) : est objet d'une proposition prédicative de type « *S* est *p* » le *S*, c'est-à-dire le sujet, substrat ou *ὑποκείμενον* dont on énonce un *κατηγορούμενον*, prédicat au sens large (prédicat à une place, ou relation à deux ou plusieurs places), ou encore, « tout sujet de possibles prédications vraies⁷⁹ ». Mais attention : il s'agit là du concept husserlien d'objet qui vaut *exclusivement dans la sphère logique*, et qui est mobilisé dans les textes où Husserl s'intéresse aux degrés supérieurs de la constitution des idéalités de signification par les actes du *vouloir dire* (*Bedeutend*). Ainsi du § 31 de la Première Recherche, où Husserl écrit que l'être des significations, entendues comme objets généraux, désigne uniquement la « validité de certains jugements », et que la locution d'« objet véritablement étant » (*wahrhaft seiender Gegenstand*), appliquée à ce sur quoi porte le jugement, est exclusivement le « corrélat de la validité du jugement » (*Korrelat der Urteilsgeltung*⁸⁰).

Mais ce n'est pas là le concept *général* d'objet en phénoménologie transcendantale ! Au sens le plus général, l'objet désigne le corrélat intentionnel d'une visée de la conscience pure qui se remplit dans des modes subjectifs de remplissement ou d'attestation intuitive : c'est la référence, le pôle intentionnel qui est visé par la médiation d'un sens, effectivement donné et non simplement présentifié, et qui serait le corrélat d'une donation adéquate ou complète. De fait, à titre de substrat de prédications vraies, l'objet au sens logique possède, en deçà de toute opération discursive, ses manières infralinguistiques de se donner dans l'intuition : pour pouvoir énoncer que « ce papier est blanc », il faut tout d'abord percevoir de manière sensible cette feuille de papier blanc. Aussi l'évidence prédicative implique-t-elle l'évidence antéprédicative, la vérité scientifique s'élève-t-elle sur le sol de la donation préscientifique, et le concept logique d'objet présuppose-t-il le concept antéprédicatif ou phénoménal

79 Husserl, *Ideen I*, § 3, Hua III/1, p. 15 (trad. fr. Ricœur, p. 22, Lavigne, p. 27). De même dans *Erfahrung und Urteil*, § 2, p. 4 (trad. fr., p. 14).

80 *Id.*, *Log. Unters.*, I. *Unters.*, § 31, Hua XIX/1, p. 106 (trad. fr. H. Élie, A. Kelkel et R. Schérer, *Recherches logiques*, t. II/1, *Première Recherche*, Paris, PUF, 1969 [2^e éd.], p. 116).

d'objet⁸¹. Or, par opposition à la perspective phénoménologique, Carnap impose une limitation drastique au seul concept *logique* d'objet : l'objet, c'est uniquement ce qui figure dans un énoncé et est le corrélat d'une désignation logicolinguistique ; le concept d'objet devient ainsi un strict corrélat de la méthode constitutionnelle.

Quant au concept de quasi- ou de pseudo-objet (*Quasigegenstand*⁸²), il désigne un prédicat insaturé ou, selon la définition frégréenne, la « dénotation d'un prédicat grammatical⁸³ » : « nous ne dirons pas d'un signe insaturé [*von einem ungesättigten Zeichen*] qu'il désigne un objet, mais qu'il désigne un "quasi-objet" [*es bezeichne einen "Quasigegenstand"*]⁸⁴ ». Or, c'est seulement en apparence qu'il y a là une interprétation ontologique de la notion de quasi-objet comme substance seconde ou dénotation d'une expression conceptuelle. En effet, Carnap se réfère bien à la *distinction frégréenne entre concept et objet*, entendus respectivement comme désignant la référence d'une expression saturée et d'une expression insaturée, ou la dénotation d'un nom propre (ou d'une description définie introduite par un article défini : Socrate, le maître de Platon, la planète la plus éloignée du système solaire) et d'un prédicat grammatical (ou d'une expression conceptuelle comprenant une locution verbale ou un article indéfini : être un philosophe, être un mammifère, etc.).

81 *Id.*, *Cart. Medit.*, § 4, Hua I, 52 (trad. fr., p. 53); *Erfahrung und Urteil*, § 4, p. 11 (trad. fr., p. 20-21).

82 Dans son texte publié en deuxième partie de ce recueil, Pierre Wagner insiste sur le fait qu'il faut entendre les *Quasigegenstände* comme des pseudo-objets (qui ne sont pas vraiment des objets), et non comme des quasi-objets (qui seraient presque des objets).

83 G. Frege, « Über Begriff und Gegenstand », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 16, 1892, p. 193, texte et note : « Le concept [...] est prédicatif », « C'est la dénotation d'un prédicat grammatical [*Bedeutung eines grammatischen Prädikats*]. » (trad. fr. C. Imbert, « Concept et objet », dans *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, p. 128).

84 Carnap, *Aufbau*, § 27, p. 36 (trad. fr., p. 91).

Mais là où Frege parlait de « règnes » ontologiques (*Reiche*⁸⁵) des représentations, des objets sensibles et des dénnotations, pour différencier en chacun d'eux les espèces, Carnap s'attache à *ôter à ces distinctions toute portée ontologique* pour n'en conserver que le sens purement méthodique. Ainsi dit-il emprunter par pure commodité à la tradition la distinction frégréenne entre concept et objet, tout en la récusant : « au fond, cette distinction n'est pas une distinction nette sur le plan logique » (*keine logisch scharfe Unterscheidung*), et « peut-être la distinction ici faite n'est-elle qu'une différence de degré » (*der hier gemachte Unterschied nur ein gradueller*⁸⁶). En d'autres termes, il y a ici *neutralisation radicale de la différence entre objets et concepts*, entités individuelles et générales : les unes comme les autres relèvent de la seule sphère logique, faisant absolument abstraction de la question ontologique de l'être des généralités relativement à celui qui appartient aux objets individuels⁸⁷.

En témoigne la relativisation de la notion de quasi-objet au § 41 : elle ne désigne nullement un type d'être ou un genre d'entités, mais se réduit à une notion strictement logique, fonctionnelle et relative ; un quasi-objet, c'est en effet un objet de niveau immédiatement supérieur, considéré relativement aux objets de niveau immédiatement inférieur⁸⁸ – par exemple, un ensemble relativement aux éléments qui lui appartient, ou la couleur rouge par rapport à toutes les nuances individuelles de rouge, etc. Bref, le terme de *quasi-objet* ne désigne pas une espèce ontique, mais un rapport entre niveaux de constitution successifs, ou encore la forme du passage d'un niveau inférieur au niveau suivant. À chaque niveau, on peut en effet distinguer l'*ὑποκειμενον* dont on énonce quelque

85 Frege, « Der Gedanke », *Beiträge zur Philosophie des deutschen Idealismus 2* (1918-1919), p. 69 (trad. fr. « La pensée », dans *Écrits logiques...*, *op. cit.*, p. 184).

86 Carnap, *Aufbau*, § 27, p. 35 (trad. fr., p. 90).

87 Cf. É. Schwartz, « L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », art. cit., p. 571.

88 Carnap, *Aufbau*, § 41, p. 55 : « Ici apparaît de manière particulièrement claire la relativité du concept de "quasi-objet" [*Relativität des Begriffs "Quasigegenstand"*], qui vaut pour un objet relevant d'un niveau quelconque de constitution par rapport aux objets du niveau qui précède » (trad. fr., p. 110).

chose du *κατηγορούμενον* que l'on en énonce ; dans la terminologie de la théorie de la validité (*Geltungstheorie*) issue de Lotze, on peut dire qu'au niveau inférieur le premier *est*, tandis que le second *vaut*⁸⁹ ; si l'on passe au niveau immédiatement supérieur, le *κατηγορούμενον* du niveau inférieur devient un *ὑποκείμενον*, et l'on peut dire, de ce qui au premier niveau *valait*, qu'au second il *est*. Aussi la différence entre être et valoir, fondamentale en *Geltungstheorie*, où elle désigne la distinction ontologique entre le domaine des étants et celui des propositions, devient-elle une distinction fonctionnelle et relative, transposable à loisir à tout rapport entre niveau *n* et niveau *n+1*.

Étant entendu que la constitution est conçue comme un rapport logique entre niveaux d'énoncés, la question est à présent la suivante : selon quel(s) paradigme(s) logique(s) Carnap pense-t-il ce rapport entre les niveaux de constitution ? Nous estimons qu'il y a une *prégnance décisive des modèles logico-mathématiques de la constitution*, essentiellement empruntés à la théorie des ensembles, à la logique des relations et au réductionnisme arithmétique : d'une part, la théorie russellienne des types logiques et l'axiome de réductibilité comme paradigme du passage d'un niveau à un autre ; d'autre part, la logique russellienne des relations appliquée à toute forme de réalité, d'où s'ensuivent le concept de structure et la caractérisation structurale de tout domaine ; enfin, le modèle arithmétique kroneckérien de la réduction des ensembles de nombres aux seuls entiers naturels, considérés comme unique fondement donné de la pensée mathématique.

89 R. H. Lotze, *Logik*, III. Buch, II. Kap. : « Die Ideenwelt », § 316-319, éd. G. Misch, Leipzig, 1928 (2^e éd.), p. 36-49 ; Hamburg, Meiner, 1989, p. 510-523 (trad. fr. A. Dewalque, « Le monde des Idées », *Philosophie*, n° 91, 2006, p. 13-23 ; B. Bauch, H. Cohen, R. Höningwald et alii, *Sur la théorie platonicienne des Idées*, trad. et présent. d'A. Dewalque, Paris, Vrin, 2021, p. 109-127) ; E. Lask, *Die Logik der Philosophie und die Kategorienlehre*, « Die Zweiweltheorie », Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1911/1913, p. 5-21 (trad. fr. J.-F. Courtine [dir.], *La Logique de la philosophie et la doctrine des catégories*, Paris, Vrin, 2002, p. 34-48). Cf. É. Schwartz, « L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », art. cit., n. 42, p. 565.

PREMIER PARADIGME LOGICO-MATHÉMATIQUE DE LA CONSTITUTION : LES TYPES LOGIQUES DE RUSSELL

Au § 4 de l'*Aufbau*, Carnap fait une distinction essentielle entre les concepts de « tout » (*Ganzes*) ou « tout extensif » (*extensives Ganzes*) et de « complexe logique » (*logisches Komplex*), c'est-à-dire entre la relation méréologique (de tout à parties) et la relation de constitution⁹⁰.

52 Un tout est en effet obtenu par sommation (*summative Verbindung*) d'objets, de telle sorte qu'il est composé (*zusammengesetzt*) de ces objets, qui en forment des parties (*Teile*) ; ainsi un toit est-il composé de tuiles ou d'ardoises, une table, de différentes parties de bois, etc. La caractéristique essentielle de cette relation méréologique réside dans le fait que tout et parties sont des objets homogènes, appartenant au même niveau de constitution, ainsi que dans la transitivité de cette relation (une partie d'un tout qui forme une partie d'un autre tout est elle-même une partie de ce dernier tout). En revanche, un complexe logique n'est nullement un tout composé de parties homogènes et obtenu par sommation, mais se caractérise par la *relation d'appartenance* : les éléments d'un complexe n'en sont pas des parties, mais sont dites lui appartenir ; ainsi l'État et une chose extérieure ne se réduisent-ils nullement à une somme de processus psychiques, bien que ces derniers lui appartiennent de façon *sui generis*. Les propriétés essentielles de cette relation sont l'hétérogénéité entre complexe et éléments (lesquels ne sont pas de même niveau logique), et la non-transitivité (un élément d'un complexe qui est à son tour un élément d'un nouveau complexe n'est pas lui-même élément de ce dernier). En d'autres termes, un ensemble ou complexe logique est d'un niveau logique supérieur à celui de ses éléments.

Or la relation de constitution se laisse caractériser par le rapport entre un complexe logique et ses éléments et non comme une relation méréologique.

D'une part, les éléments sont dits appartenir à un niveau du système constitutionnel, et cette appartenance se définit par une certaine « forme de constitution » (*Konstitutionsform*) propre à tel niveau particulier ;

90 Carnap, *Aufbau*, § 4 et § 36, p. 4-5 et p. 48 (trad. fr., p. 60-61 et p. 102-103).

d'autre part, les « formes de niveau » (*Stufenformen*) par lesquelles s'effectue la constitution d'objets de niveau immédiatement supérieur à partir d'objets d'un niveau donné sont des rapports d'éléments à complexe logique, et non de parties à tout⁹¹. C'est donc le concept de *complexe logique* qui fournit la matrice structurelle de tout le système de constitution, ce dont témoigne le fait qu'un quasi-objet de niveau donné soit toujours assimilable à un complexe logique d'éléments du même niveau⁹²; étant donné qu'un quasi-objet de niveau n est un objet de niveau $n+1$, la relation d'appartenance des éléments à un complexe est donc à la fois la forme de constitution du niveau concerné, et la forme du passage de ce dernier au niveau immédiatement supérieur: « *tous les objets d'un système de constitution sont donc des complexes des objets fondamentaux de ce système* » (Also sind alle Gegenstände eines Konstitutionssystem Komplexe der Grundgegenstände des Systems⁹³).

Soulignons sur ce point l'écart entre les projets carnapien et husserlien.

L'étude des relations méréologiques relève pour Husserl de l'*ontologie formelle*, et ce dans une quadruple mesure: elle élucide en effet le mode de composition d'un tout représenté à partir de ses parties constituantes, où elle fait la distinction entre les parties concrètes (*Stücke*: fragments) et abstraites (*Momente*: moments); elle dégage la relation de fondation (*Fundierung*) entre certaines parties dépendantes et d'autres (par exemple, entre couleur et étendue); elle met en évidence le mode de persistance du tout lors de la substitution de certaines de ses parties; enfin, c'est une pièce centrale de l'ontologie du *quelque chose en général*⁹⁴. Par opposition, une fois encore, l'approche de Carnap s'avère désontologisée et relève de la seule logique.

Tout d'abord, l'appellation de *complexe* est une abréviation pour désigner un complexe *logique*, et Carnap donne comme exemples cardinaux de tels complexes les ensembles et les relations⁹⁵; or un

91 *Ibid.*, § 4, p. 4 (trad. fr., p. 60-61).

92 *Ibid.*, § 36, p. 49 (trad. fr., p. 104).

93 *Ibid.* (trad. fr., p. 103).

94 Husserl, *Log. Unters.*, III. *Unters.*, § 2-8 et § 17, Hua XIX/1, 231-248 et 272-274 (trad. fr., *RL II/2*, p. 9-28 et p. 51-53).

95 Carnap, *Aufbau*, § 36, p. 48 (trad. fr., p. 102).

ensemble se définit par un critère d'appartenance, c'est-à-dire une proposition universelle du type « $\forall x, (x \in E) \Leftrightarrow (P(x))$ », et ainsi *mutatis mutandis* pour les relations, de sorte que la question ontologique de l'être du quasi-objet qu'est l'ensemble (ou la relation) se réduit en réalité à la question logique de la validité de la conjonction de toutes les propositions d'appartenance d'éléments à l'ensemble. En outre, Carnap signale lui-même que cette distinction entre tout et complexe n'a nullement pour fonction de trancher la question ontologique de la différence qui sépare un « tout véritable » (*echtes Ganzes*) ou organique (*organisches Ganzes*) d'une « pure et simple collection ou somme » (*bloÙe Kollektion oder Summe*) obtenue par simple adjonction de parties : il ne s'agit nullement de déterminer quelle est la nature des totalités qui sont irréductibles à une simple somme de parties, pour les opposer aux simples collections – car, de fait, « il n'existe peut-être pas de pures et simples collections⁹⁶ ». La question ontologique n'intéresse donc pas Carnap et demeure ici totalement hors jeu ; aux problèmes d'ontologie se substitue la mise en œuvre d'une méthode logique⁹⁷.

C'est ainsi que le concept nous ramène directement aux principes essentiels de la logique russellienne.

D'une part, la distinction des niveaux de la constitution renvoie à la *théorie russellienne des types logiques*. Carnap énonce en effet au § 37 de l'*Aufbau* le principe suivant :

On ne peut rien énoncer à propos d'une classe, qui puisse être [également] énoncé de ses éléments [*Über eine Klasse läÙt sich nichts aussagen, was sich über ihre Elemente aussagen läÙt*] ; on ne peut rien énoncer à propos d'une relation, qui puisse être [également] énoncé de ses membres [*über eine Relation nichts, was sich über ihre Glieder aussagen läÙt*]⁹⁸.

En d'autres termes, une loi apophantique de formation des énoncés déclare irrecevable ou inadmissible toute proposition énonçant un même prédicat

96 *Ibid.*

97 Cela limite singulièrement, à nos yeux, la portée du rapprochement entre Carnap et la phénoménologie des *Recherches logiques*.

98 Carnap, *Aufbau*, § 37, p. 50 (trad. fr., p. 105).

d'un ensemble et des éléments qui lui appartiennent, d'une relation et des membres qu'elle relie : les mêmes prédicats ne sauraient être attribués à des objets de niveau constitutionnel différent (ou à des objets et quasi-objets de même niveau), mais tout prédicat vaut au contraire exclusivement d'objets relevant du même niveau. Or, bien que Carnap ne mentionne pas Russell *expressis verbis*⁹⁹, cette loi correspond très exactement à sa théorie des types logiques (*Theory of Types*), laquelle a été élaborée pour remédier aux antinomies de la théorie des ensembles : après avoir défini un ensemble *E* par la propriété caractéristique de ses éléments de « ne pas appartenir à soi-même », on demande si *E* vérifie cette propriété, c'est-à-dire s'il appartient ou non à lui-même, et chacune des réponses conduit alors à une contradiction¹⁰⁰. L'origine de la contradiction est un cercle vicieux : on définit l'ensemble *E* par la donnée de ses éléments, puis ces derniers par le critère d'appartenance ; ensuite, avant d'avoir déterminé la totalité des éléments de *E*, on applique ce critère à *E* lui-même ; une même propriété est ainsi attribuée à l'ensemble et aux éléments qui le définissent. Pour éviter l'antinomie, il suffit de poser que les objets dont

- 99 Il mentionne cependant l'antinomie de Russell en évoquant, entre parenthèses, la « célèbre proposition de la logistique selon laquelle on ne peut énoncer d'une classe ni son appartenance, ni sa non-appartenance à elle-même » (*ibid.*).
- 100 B. Russell, Brief XXXVI/1 à Frege du 16 juin 1902, dans *Gottlob Frege Briefwechsel mit D. Hilbert, E. Husserl, B. Russell, sowie ausgewählte Einzelbriefe Freges* [Correspondance de Frege avec D. Hilbert, E. Husserl, B. Russell, et lettres choisies de Frege], Hamburg, F. Meiner, 1980, p. 59 (trad. fr. Ph. de Rouilhan, dans F. Rivenc et Ph. de Rouilhan [dir.], *Logique et fondements des mathématiques*, Paris, Payot, 1992, p. 240 ; texte et trad. fr. C. Webern, dans G. Frege et B. Russell, *Correspondance*, Paris, E.P.E.L., 1994, p. 47) ; « Mathematical Logic as based on the Theory of Types », I : « The Contradictions », *American journal of mathematics*, 30, 1908, p. 222-227 (rééd. dans Poincaré, Russell, Zermelo & Peano, *Textes sur la discussion sur les fondements des mathématiques [1906-1912] : des antinomies à la prédictivité*, éd. G. Heinzmann, Paris, Blanchard, 1986, p. 200-205) ; *Principia Mathematica*, chap. II : « The Theory of logical Types », I-II, Cambridge, CUP, 1925-1927 (2^e éd.), p. 37-65 (trad. fr. part. J.-M. Roy, dans B. Russell, *Écrits de logique philosophique*, Paris, PUF, 1989, p. 270-276). Cf. G. Heinzmann, *Entre intuition et analyse. Poincaré et le concept de prédictivité*, § 10, Paris, Blanchard, 1985, p. 52-60.

on peut énoncer des propriétés ou des relations appartiennent à un certain niveau, degré ou type logique, et qu'à des objets d'un certain type ne peuvent échoir que des propriétés ou relations relevant du même type, sans que l'on puisse jamais transgresser la hiérarchie de ces niveaux logiques ; on édicte ainsi l'interdiction syntaxique de formuler le même prédicat au sujet d'objets de types distincts. Or un ensemble et les éléments qui lui appartiennent relèvent de types logiques distincts, l'ensemble étant d'un type immédiatement supérieur à celui de ses éléments ; il en résulte l'impossibilité syntaxique d'attribuer une même propriété à un ensemble et aux éléments qu'il contient¹⁰¹. Or, c'est précisément cette interdiction syntaxique qui permet à Carnap de *définir en termes purement logiques ou apophantiques les niveaux de constitution*.

56

D'autre part, la loi de passage d'un niveau de constitution au suivant se réfère à l'*axiome de réductibilité (Axiom of Reducibility)* de Russell. Rappelons la définition de la reconductibilité, qui assure un tel passage :

*un objet est dit « reconductible » à d'autres [auf andere « zurückführbar »] si tous les énoncés qui portent sur cet objet peuvent être traduits en énoncés qui ne portent plus que sur ces autres objets [übersetzt werden können in Sätze, die nur noch von den anderen Gegenständen sprechen]*¹⁰².

En d'autres termes, la reconductibilité d'un objet à d'autres signifie qu'il existe une possibilité de convertir tout énoncé sur le premier en énoncés portant exclusivement sur les seconds ; par exemple, de convertir tout énoncé portant sur un ensemble en énoncé portant uniquement sur ses éléments. C'est précisément ce que Russell énonçait par son axiome de réductibilité, à savoir la réductibilité des prédicats relevant d'un type logique à des prédicats relevant du type immédiatement inférieur : une propriété de l'ensemble doit pouvoir être traduite en propriété vérifiée par les éléments qui lui appartiennent ; cette réduction définitionnelle permet

¹⁰¹ Russell, Brief XXXVI/3 à Frege du 16 juin 1902, dans *Gottlob Freges Briefwechsel*, op. cit., p. 63 (trad. fr. C. Webern, p. 51) ; « Mathematical Logic... », art. cit., IV : « The Hierarchy of Types », p. 236-241 (éd. Heinzmann, p. 214-219) ; *Principia Mathematica*, op. cit., chap. II : § III-V, p. 41-55 (trad. fr., p. 276-294).

¹⁰² Carnap, *Aufbau*, § 35, p. 47 (trad. fr., p. 102).

le passage d'un type à l'autre – faute de quoi les types constitueraient autant de degrés absolument étanches, chacun comportant sa logique et son arithmétique propres¹⁰³. Carnap ne fait que *convertir l'axiome de réductibilité en exigence méthodique pour la constitution* : constituer, c'est donner une règle de reductibilité, et celle-ci n'est autre qu'une règle de traduction (*Übersetzungsregel*) des énoncés d'un niveau donné en énoncés du niveau immédiatement inférieur¹⁰⁴ ; de l'axiome logique, on ne retient ainsi que la procédure définitionnelle.

Or, cette double utilisation de la théorie des types et de l'axiome de réductibilité permet à Carnap de redéfinir en termes purement logiques ou apophantiques des thèses qui, en phénoménologie husserlienne, possédaient une portée ontologique.

Nous en donnerons pour exemple la thèse de l'« *unité du domaine des objets* » (*Einheit des Gegenstandsgebiet*) :

*les objets ne se scindent pas en domaines distincts, disjoints [zerfallen nicht in verschiedene, unzusammenhängende Gebiete], mais il n'y a au contraire qu'un seul et unique domaine d'objets, donc qu'une seule et unique science [nur ein Gebiet von Gegenständen und daher nur eine Wissenschaft]*¹⁰⁵.

Husserl défend la thèse de la démarcation ontologique et phénoménologique des domaines scientifiques : si toute science particulière est connaissance d'objets au sein d'un domaine, elle ne crée pas ce dernier, mais l'emprunte à la raison qui est propre à l'expérience préscientifique ; la démarcation des sciences et des divers domaines scientifiques (nature matérielle, esprit, histoire, etc.) doit en effet se régler sur la distinction ontologique entre régions d'objets au sein du monde de l'expérience préscientifique¹⁰⁶. Ainsi existe-t-il

¹⁰³ Russell, « Mathematical Logic... », art. cit., V : « The Axiom of Reducibility », p. 241-244 (éd. Heinzmann, p. 219-222) ; *Principia Mathematica*, op. cit., chap. II : § VI, p. 55-59 (trad. fr., p. 294-301).

¹⁰⁴ Carnap, *Aufbau*, § 35, p. 47 (trad. fr., p. 102) – Cf. J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 203-204.

¹⁰⁵ Carnap, *Aufbau*, § 4, p. 4 (trad. fr., p. 60).

¹⁰⁶ Husserl, *Form. u. transz. Logik*, § 94, Hua XVII, 239 (trad. fr., p. 311) ; *Phänomenologische Psychologie. Vorlesungen Sommersemester 1925*, § 7, Den Haag, M. Nijhoff, 1968, Hua IX, 64 (trad. fr. Ph. Cabestan, N. Depraz

des catégories hétérogènes d'objets (chose matérielle, être vivant, être animé, personne, objet culturel, société...) qui, avant toute connaissance scientifique, appartiennent d'emblée à tout monde d'expérience possible et déterminent en retour, au sein du sujet transcendantal, autant de types corrélatifs d'expérience, d'évidence donatrice ou de conscience d'objet¹⁰⁷. La thèse de Carnap se situe sur ce point à l'extrême opposé, et ce sur deux plans. D'une part, il y a unicité du domaine des objets en général, dans la mesure où tous les objets relevant de niveaux divers se laissent intégrer au système de la constitution et au langage unitaire de la science ; d'autre part, la perspective est derechef purement logique ou apophantique, parce que relative au langage de la science, et non plus ontologique ni phénoménologique.

58

De fait, en deçà de la thèse d'unicité du domaine des objets, Carnap redéfinit de façon purement logique la distinction ontologique traditionnelle entre domaines d'objets.

Selon la méthode frégéenne consistant à définir une entité ou une propriété à partir d'une relation d'équivalence (par exemple, la notion de direction d'une droite à partir de la relation de parallélisme entre droites, celle de nombre cardinal à partir de la relation d'équinuméricité entre ensembles¹⁰⁸), Carnap définit en effet l'idée de domaine d'objets ou de région ontique à partir de la relation de « parenté de sphère » (*Sphärenverwandtschaft*) entre deux objets, cette dernière étant reconduite au plan logique des énoncés :

On dit que deux objets (les quasi-objets étant, bien sûr, compris sous cette appellation) se trouvent l'un avec l'autre dans une « parenté de sphère » si, dans une fonction propositionnelle [*Aussagefunktion*], il existe une place

et A. Mazzù, *Phénoménologie psychologique (1926-1928)*, Paris, Vrin, 2001, p. 64).

107 *Id.*, *Ideen I*, § 149, Hua III/1, 344 (trad. fr. Ricœur, p. 498, Lavigne, p. 438) ; *Ideen III : Die Phänomenologie und die Fundamente der Wissenschaften*, § 7, Hua V, p. 36 (trad. fr. D. Tiffeneau, *La Phénoménologie et les fondements des sciences*, Paris, PUF, 1993, p. 44).

108 Frege, *Die Grundlagen der Arithmetik*, § 64-68, Breslau, Koebner, 1884, p. 74-80, éd. C. Thiel, Hamburg, F. Meiner, 1988, p. 72-76 (trad. fr. C. Imbert, *Les Fondements de l'arithmétique*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 189-194).

d'argument [*Argumentstelle* : place de variable] pour laquelle les noms de ces deux objets constituent des arguments admissibles [*zulässige Argumente*]¹⁰⁹.

En d'autres termes, deux objets sont logiquement apparentés si, dans tout énoncé, on peut substituer l'une à l'autre leurs expressions ou désignations nominales *salva significatione aliqua*, c'est-à-dire s'ils peuvent occuper la même place de matériau syntaxique, de variable ou d'argument dans l'énoncé. Ainsi, dans « Berlin est une ville allemande », on peut remplacer « Berlin » par « Hambourg » et « Munich », mais non par « Paris », « la Lune », « le Mississippi » ou « ma montre » ; Berlin, Hambourg et Munich sont donc parentes par leur sphère, mais non Berlin et Paris, ni Berlin et le Mississippi, ni Berlin et ma montre. Si cependant l'on prend pour énoncé « Berlin est une ville », alors Berlin, Hambourg, Munich et Paris auront une parenté de sphère ; la notion de parenté de sphère s'avère par conséquent strictement *relative à un énoncé pris pour référence*, donc de nature purement apophantique. À la différence eidétique ou ontologique entre des catégories ou régions d'objets se substitue ainsi un *critère de distinction rigoureusement fonctionnel et logique*, rapporté aux énoncés ; et de même que chaque direction de droite est une classe d'équivalence vis-à-vis de la relation de parallélisme, une sphère d'objets est simplement une classe d'équivalence relative à la relation de parenté de sphère ; c'est là un exemple de définition d'une entité par abstraction à partir d'une relation.

Cette nature purement logique de l'idée de sphère d'objets est confirmée par la déclaration de Carnap selon laquelle « nos "sphères d'objets" correspondent aux types de Russell, appliqués à des concepts non logiques » (*sind die Russellschen Typen, angewendet auf nichtlogische Begriffe*¹¹⁰). Que signifie ici le fait que les concepts en question soient *non logiques* ? Cela veut simplement dire qu'il ne s'agit pas de concepts de théorie des ensembles, mais de concepts référés à la réalité mondaine. Mais

109 Carnap, *Aufbau*, § 29, p. 38 (trad. fr., p. 93). La notion d'*argument* est celle que Frege substitue à la notion mathématique usuelle de *variable* d'une fonction, au motif que dans une fonction $f(x)$, x ne varie pas, mais possède toujours une valeur déterminée.

110 *Ibid.*, § 30, p. 40 (trad. fr., p. 95).

cependant, le fait qu'ils relèvent d'une sphère et non d'une autre s'atteste par les limites rencontrées dans la substituabilité des arguments *salva significatione aliqua*, c'est-à-dire par l'épreuve de contraintes d'essence purement syntaxique. La double règle fondamentale qui régit les types logiques de Russell possède ainsi une double conséquence pour les sphères d'objets. D'une part, la distinction entre les types (qui interdit d'attribuer un même prédicat à des objets relevant de types distincts) constitue la définition syntaxique de la parenté de sphère entre objets, et permet de désontologiser la distinction entre les régions ontiques, en la rabattant sur le plan logique ; d'autre part, l'axiome de réductibilité, qui permet de convertir un énoncé portant sur un objet de type donné à un énoncé portant sur les objets de type immédiatement inférieur, introduit une règle de reductibilité d'une sphère à l'autre, et permet ainsi l'élaboration d'un système unitaire de constitution qui intègre en principe toutes les sphères dans une échelle de niveaux¹¹¹.

SECOND PARADIGME LOGICOMATHÉMATIQUE DE LA CONSTITUTION :
LOGIQUE DES RELATIONS ET CARACTÉRISATION STRUCTURALE

Dans le sillage de Frege, Russell accomplit, dans les *Principles of Mathematics* et les *Principia mathematica*, une réforme de la logique qui récusé le caractère absolu de la forme prédicative ou synthétique, pour accorder droit de cité aux expressions relationnelles à deux, trois, ..., n places ; c'est là une généralisation logique ou purement apophantique de la notion de prédicat prise au sein des énoncés et envisagée comme fonction d'une, deux voire plusieurs variables¹¹². Ultérieurement, dans un article intitulé « L'ancienne et la nouvelle logique », Carnap

111 Cf. M. Ouelbani, « Von einigen Problemen in Carnaps *Der logische Aufbau der Welt* », *Grazer philosophische Studien*, vol. 58-59, *Skizzen zur Österreichischen Philosophie*, dir. R. Haller, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 2000, p. 245.

112 Russell, *Principles of Mathematics*, § 82-83 et § 94-98, London, Allen & Unwin, 1937 (2^e éd.), p. 84-88 et p. 95-99 (trad. fr. J.-M. Roy, *Les Principes de la mathématique*, dans *Écrits...*, op. cit., p. 126-130 et p. 140-145) ; *The Philosophy of Logical Atomism*, chap. II, dans *The Collected Papers of*

met en évidence l'élargissement considérable de la logique traditionnelle qu'a permis cette élaboration de la logique des relations, ainsi que la rectification de la métaphysique substantialiste à laquelle conduisait nécessairement l'exclusivité de la forme prédicative¹¹³. Quelques années plus tôt, dans *l'Aufbau*, il introduit (moyennant quelques modifications terminologiques) la plupart des distinctions conceptuelles et techniques faites par Russell vingt-cinq ans plus tôt : une relation (*Beziehung*) entre deux termes étant un concept figurant dans un énoncé où figurent ces termes et reliant ces termes dans un sens déterminé, on appelle *domaine antécédent* (*Vorbereich* : domaine) la classe des référents ou antécédents par cette relation, *domaine-image* ou *domaine associé* (*Nachbereich* : codomaine) la classe des *relata*, et *champ relationnel* (*Relation*) l'union de ces deux domaines ; toute relation aRb possède une relation *converse* (*Konverse*) $bR'a$ qui résulte de R par l'inversion de son sens, c'est-à-dire de la place des antécédents et des *relata* ; et il est possible d'effectuer une composition ou un enchaînement (*Verkettung*) de deux relations P et Q pour considérer leur *produit relatif* (*Relationsprodukt*) PoQ , auquel cas le produit effectué n fois d'une relation par elle-même engendre les *puissances* de la relation (*Relationspotenzen*), enfin *corrélation* (*Korrelator*), une relation qui établit une correspondance biunivoque (relation de un à un : *eineindeutig*) entre les éléments du domaine et du codomaine¹¹⁴. Jusque là, il n'y a que la transcription en allemand des concepts fondamentaux de théorie des relations introduits par Russell. Mais outre l'analyse purement formelle du champ des relations, où réside donc l'*intérêt* de cette considération des relations ?

Un tel intérêt réside dans la considération de l'ultime concept introduit au § 34, celui de *structure* (*Struktur*) ou de *nombre relationnel* d'une relation (*Relationszahl einer Relation*), qu'il faut entendre de manière exactement parallèle à ce qu'est le nombre cardinal relativement aux

Bertrand Russell, London, Allen & Unwin, 1956, t. 8, p. 176-177 (trad. fr. *La Philosophie de l'atomisme logique*, dans *Écrits...*, *op. cit.*, p. 357-358).

113 Carnap, « Die alte und die neue Logik », sect. 4, *Erkenntnis*, 1, 1930, p. 16-19 (trad. fr. E. Vouillemin, « L'ancienne et la nouvelle logique », Paris, Hermann, 1933, p. 17-20).

114 *Id.*, *Aufbau*, § 34, p. 46 (trad. fr., p. 101).

classes. En dépit de la traduction généralement adoptée pour le terme de *Relationszahl*, il ne faut pas oublier que *Relation* n'y est pas identique à *Beziehung* et ne désigne pas la relation elle-même entendue de façon intensionnelle, mais l'ensemble de couples (triplets, quadruplets, etc.) d'éléments de la relation, entendu extensionnellement – c'est-à-dire l'*analogon*, pour une relation, de ce qu'est l'extension pour un concept. Cette analogie étant posée, de même qu'un nombre cardinal est la classe d'équivalence de classes équinumériques, de même le nombre relationnel d'une relation extensionnelle P est la classe d'équivalence des ensembles de couples (triplets, quadruplets, etc.) isomorphes à P. Outre la classification des relations que permet ce concept, quel en est l'intérêt ? Eh bien, de même que la relation d'équinuméricité, en établissant une correspondance biunivoque entre des classes, permet une caractérisation des classes indépendante de la nature de ses éléments, l'isomorphisme entre les relations permet de caractériser ces dernières *en faisant totalement abstraction de la nature des couples* (triplets, quadruplets, etc.) d'éléments qu'elles impliquent – bref, de les caractériser par leurs propriétés *formelles* (*formale Eigenschaften*), c'est-à-dire formulables « sans référence au contenu de sens [*inhaltlicher Sinn*] de la relation ni à l'espèce à laquelle appartiennent les objets entre lesquels elle consiste [*Art der Gegenstände zwischen denen sie besteht*¹¹⁵] ». Ce que recouvre le concept de structure, c'est donc la possibilité d'une *formalisation des relations*, analogue à celle que le point de vue purement arithmétique permettait d'effectuer sur les ensembles : faisant abstraction de la nature des objets mis en relation, on ne considère les relations qu'à un isomorphisme près, pour s'attacher à leurs propriétés formelles ou structurales, indépendantes de l'essence ontique du domaine et du codomaine – à savoir : réflexivité, symétrie, asymétrie, transitivité, connexité, suite, similitude, équivalence¹¹⁶.

Quelles sont à présent les conséquences philosophiques essentielles d'un tel primat de la logique des relations et des structures ? Ce dernier aboutit à une *description de structure* ou une *caractérisation purement structurale* (*Strukturbeschreibung, rein strukturelle Kennzeichnung*) aussi

115 *Ibid.*, § 11, p. 13 (trad. fr., p. 69).

116 *Ibid.*

bien des concepts que (et cette précision est essentielle) des objets¹¹⁷. Deux exemples sont allégués par Carnap.

Tout d'abord, le célèbre paradigme topologique de la carte ferroviaire. Considérant un réseau de voies ferrées, il est possible de le décrire en éliminant l'indication des noms de gare, des directions, des distances, pour ne conserver qu'un pur diagramme sagittal dont les flèches relient une gare à une autre par une voie ferrée ; de distinguer alors, parmi les gares, les points de rebroussement (gares terminus), les points de transit où ne passe qu'une seule ligne, et les nœuds ferroviaires qui sont les points d'intersection de plusieurs lignes sécantes ; puis de hiérarchiser les nœuds ferroviaires en fonction du nombre de lignes sécantes qui y convergent, et de compter le nombre d'étapes intermédiaires qui sépare un nœud ferroviaire du suivant¹¹⁸. Ce modèle est d'essence *topologique* : on en a évacué toute référence à des objets existants qu'on puisse indiquer par ostension, ainsi que toute propriété métrique, pour n'en conserver que les propriétés topologiques de connexité (existence d'un chemin entre deux points) et de disposition des points sous forme de suites, de boucles et de points d'intersection multiple ; on peut le déformer (*verzerrern*) en en modifiant arbitrairement les distances, mais ces déformations n'altéreront guère la structure topologique globale des chemins, suites, boucles et intersections multiples.

Le second exemple allégué est celui de la carte du ciel étoilé, qui est soumise à une semblable purification (ici non purement topologique), mais menée cette fois de manière à déconstruire toute idée de distinction entre espèces d'objets (*Gegenstandsarten*) hétérogènes. Supposons en effet que le ciel soit composé d'étoiles de couleur et de magnitude identiques, donc qualitativement indiscernables. Combien d'espèces distinctes d'objets a-t-on alors dans un tel ciel ? La réponse naïve et fondée sur la

117 *Ibid.* et § 14, p. 17 (trad. fr., p. 72).

118 *Ibid.*, § 14, p. 17-18 (trad. fr., p. 73). – Nous sommes ici à nouveau en accord avec J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 205-208 – qui renvoie à N. Goodman, « The Significance of *Der logische Aufbau der Welt* », dans P.A. Schilpp (dir.), *The Philosophy of Rudolf Carnap*, La Salle, Open Court, 1963, p. 552 –, ainsi qu'avec J.-B. Rauzy, « Sur l'ontologie de l'*Aufbau* », *eod. loc.*, p. 119 sq.

perception serait la suivante : on trouve d'abord les étoiles, que l'on peut montrer, et ensuite les propriétés des étoiles (distance vis-à-vis de la Terre, magnitude) et les relations dans lesquelles elles entrent (distances et positions relatives des étoiles, rapports de distances, figures formées par plusieurs étoiles) – c'est-à-dire des substrats, des prédicats et des relations. Réponse de Carnap : les prédicats et relations ne sont nullement des entités autonomes (*autonom*) ou indépendantes (*selbständig*) en sus des étoiles-substrats, et ne constituent pas des catégories ontologiques distinctes. Ce qui est donné, c'est uniquement l'ensemble formé par les singularités (les étoiles sans qualité), les *Beziehungen* (les relations prises au sens extensionnel d'ensemble de couples, triplets, etc., d'étoiles) et les *Beziehungsgefüge* (c'est-à-dire les relations composées ou enchaînements de telles relations : rapports de distances, etc.). Et, au sein de cette structure globale, l'individuation des singularités (étoiles) possède une modalité purement relationnelle ou structurale : chaque étoile singulière se repère ou se caractérise non par ses qualités (qui sont indistinctes), mais par le système des relations en lesquelles elle entre ; or ces relations ne désignent nullement des espèces ontologiques distinctes, mais uniquement des « espèces de formes d'ordre à même les éléments » (*Arten von Ordnungsformen an den Elementen*) qui ne possèdent qu'un statut méthodique et arbitrairement choisi, et dont le nombre est indéfiniment extensible¹¹⁹.

CONSÉQUENCES PHILOSOPHIQUES DE CE PARADIGME STRUCTURAL

Quelles conclusions tirer de ce double paradigme ?

En premier lieu, la considération des seules propriétés structurales implique l'évacuation radicale de la méthode ostensive qui prévaut en phénoménologie.

La réduction topologique effectuée sur la carte ferroviaire permet en effet une caractérisation univoque de tous les objets d'un domaine donné « sans qu'un objet quelconque parmi ceux-ci soit désigné par ostension »

¹¹⁹ Carnap, *Aufbau*, § 162, p. 223-224 (trad. fr., p. 268) – Cf. sur ce point J.-B. Rauzy, « Sur l'ontologie de l'*Aufbau* », art. cit., p. 119-130.

(*ohne irgendeinen der Gegenstände durch Aufweisung zu bezeichnen*¹²⁰). On mesure ici l'écart essentiel vis-à-vis de la méthode phénoménologique : cette dernière consiste à recourir à la conscience directe d'un objet, préalable à toute intervention de désignations linguistiques, que ce soit pour se livrer à une variation eidétique en vue d'en ressaisir le fonds eidétique, ou à une analyse intentionnelle réflexive pour en élucider le mode de constitution ; « le point de départ est nécessairement, chaque fois, l'objet directement donné, dont part la réflexion », c'est-à-dire la référence ostensive à l'objet, qui peut ensuite donner lieu à une élucidation eidétique ou transcendantale¹²¹. À l'inverse, Carnap élimine méthodiquement tout usage de l'ostension et de la référence immédiate à l'objet (auquel adhèreraient ensuite les propriétés et relations), pour partir du système de relations et des propriétés structurales (ordre, similitude, équivalence, etc.) qui permettent d'encadrer et de déterminer l'individualité.

Or ce refus de l'ostension directe enveloppe une *thèse ontologique, fût-elle négative* : alors que pour Husserl les objets véritables sont les objets individuels¹²² (qui possèdent un fonds eidétique, entrent dans des formes syntaxiques, etc.), ce qui implique une métaphysique de la substance et un primat de la forme prédicative, Carnap évacue toute métaphysique de la substance corrélative au double primat de l'ostension et de la prédication, et ce non pour lui substituer une métaphysique de la relation et de la structure, mais une *méthode de caractérisation relationnelle et structurale de l'identité individuelle*. Ainsi, dans l'article ultérieur sur « L'ancienne et la nouvelle logique », met-il en corrélation le primat de la forme prédicative et la métaphysique substantialiste : si tout énoncé attribue un prédicat à un sujet et que tout état de choses consiste dans l'appartenance d'une propriété à un substrat, il ne peut y avoir qu'une métaphysique

120 Carnap, *Aufbau*, § 14, p. 17-18 (trad. fr., p. 73). – Cf. J. Benoist, qui parle avec justesse de « méthodologie pour cerner de façon structurale (formelle) la singularité » (« L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 207).

121 Husserl, *Cart. Medit.*, § 21, Hua I, p. 87 (trad. fr., p. 96).

122 *Id.*, *Ideen I*, § 14, Hua III/1, p. 33 (trad. fr. Ricœur, p. 51, Lavigne, p. 49) et surtout § 15, Hua III/1, p. 35 : « l'individu est l'objet originaire [*der reinlogisch geforderte Urgegenstand*] que requiert la logique pure, l'absolu sur le plan logique [*das logisch Absolute*] auquel renvoient en retour toutes les transformations logiques » (trad. fr. Ricœur, p. 54, Lavigne, p. 51).

substantialiste admettant pour unique substance l'absolu¹²³. En revanche, la physique relativiste contemporaine de Carnap (Einstein, dans le sillage des intuitions de Mach) procède à une désubstantialisation méthodique, en posant le primat du principe de relativité et en considérant exclusivement des systèmes de relations : l'individualité n'est plus référence ultime, mais est à présent méthodiquement encadré par un système de relations ; et la donation cesse d'être le paradigme de la connaissance, pour céder la place à la description structurale.

En second lieu, cette substitution de la détermination structurale à l'ostension et à l'intuition a pour corrélat une thèse tout à fait particulière, qui est résolument non phénoménologique et peut de prime abord déconcerter, à savoir qu'*entre les objets individuels et les concepts généraux ne règne pas une différence d'essence ou de nature, mais seulement une distinction de degré* :

66

à l'opposé de la doctrine traditionnelle des concepts, la généralité d'un concept nous semble relative [*die Allgemeinheit eines Begriffs uns als relativ erscheint*] et, partant, la frontière entre concepts généraux et concepts individuels [*Grenze zwischen Allgemeinbegriffen und Individualbegriffen*] nous semble sujette à fluctuations selon le point de vue que l'on adopte [*je nach dem Gesichtspunkt verschiebbar*]¹²⁴.

Notons bien : loin que tous les concepts soient généraux, il existe des *concepts individuels* ! Traditionnellement, les concepts possèdent le statut de *représentations générales*, c'est-à-dire de représentations par caractères communs (*repraesentationes per notas communes*) à plusieurs objets ou plusieurs contenus individuels¹²⁵ ; aussi y a-t-il une différence de *nature* entre les représentations ou objets individuels, directement donnés dans

123 Carnap, « Die alte und die neue Logik », sect. 4, p. 18 (trad. fr., p. 19).

124 *Id.*, *Aufbau*, § 5, p. 5 (trad. fr., p. 61). – C'est là le point de départ de l'article déjà cité de J.-B. Rauzy, « Sur l'ontologie de l'*Aufbau* », art. cit., p. 111 sq.

125 Ainsi Kant, *Logik*, « Allgemeine Elementarlehre », Erster Abschnitt : Von den Begriffen, § 1, Akademie Ausgabe, t. IX, p. 91 : « L'intuition est une représentation *singulière* [*einzelne Vorstellung*] (*repraesentatio singularis*), le concept, une représentation *générale* [*allgemeine*] (*repraesentatio per notas communes*) ou *réfléchie* [*reflectirte Vorstellung*] (*repraesentatio discursiva*). » (trad. fr. L. Guillermit, *Logique*, Paris, Vrin, 1982, p. 99).

l'intuition, et les représentations générales, auxquelles on accède de façon médiate et sur le fondement des premières ; se pose alors la question de savoir s'ils se réduisent à des représentations discursives simplement conçues, ou si ce sont des essences qui peuvent être intuitionnées. *A contrario*, Carnap admet l'existence de concepts individuels, par quoi il faut entendre des concepts s'appliquant à une entité individuelle et déterminant au plus près son essence singulière ; en registre leibnizien, il s'agit de la « notion individuelle ou hecceïté » de l'objet, qui enveloppe dans le détail la totalité des prédicats que possède cet objet¹²⁶ – à ceci près que nous ne possédons pas une telle idée adéquate (ou complète) de l'objet individuel, mais sommes seulement en mesure d'en approcher l'hecceïté en l'insérant dans une forme d'ordre ou structure relationnelle. Partant, l'idée d'un objet individuel (telle gare d'Autriche, telle étoile) étant atteinte non par la contemplation ou la donation de son essence, mais par l'insertion et l'encadrement de sa singularité dans un système de relations (sa place dans le nœud ferroviaire ou sur la carte du ciel), cette idée enveloppe toujours un ensemble de déterminités structurales, donc est assimilable à un concept : « *tous les soi-disant concepts individuels sont des classes ou des relations, exactement comme les concepts généraux*¹²⁷ ».

Cette analyse peut être complétée par la critique que fait Carnap de la distinction frégréenne entre objet et concept.

Pour Frege, un objet est la dénotation d'une expression complète ou saturée, du type « Socrate » ou « le maître de Platon », tandis qu'un concept est la dénotation d'une expression insaturée du type « être un mammifère », « être une planète » ou « être un triangle¹²⁸ » ; un concept est donc une fonction qui, à tout objet pris comme argument, associe la valeur de vérité *vrai* ou *faux*¹²⁹ ; par conséquent, il existe *entre*

126 G. W. Leibniz, *Discours de métaphysique*, art. VIII, éd. M. Fichant, Paris, Gallimard, 2004, p. 159-161.

127 Carnap, *Aufbau*, § 158, p. 213 (trad. fr., p. 258).

128 Frege, « Über Begriff und Gegenstand », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 16, 1892, p. 193-195 et p. 198 (trad. fr. « Concept et objet », dans *Écrits logiques...*, *op. cit.*, p. 128-129 et p. 133).

129 *Id.*, « Funktion und Begriff », Vortrag am 09 Januar 1891, *Jenaische Gesellschaft für Medizin und Naturwissenschaft*, p. 14 sq., note p. 15 : « un concept est une fonction dont la valeur est toujours une valeur de

objets et concepts une distinction absolue, de sorte que jamais l'on ne peut substituer les unes aux autres leurs expressions dans un énoncé et qu'ils n'entrent pas dans les mêmes relations – ainsi, s'il existe bien une identité entre des objets, en toute rigueur il n'existe pas d'identité entre des concepts, mais seulement une relation qui est analogue à l'identité entre objets¹³⁰. Or, Carnap relativise cette distinction grâce à l'introduction du concept de quasi-objet et de la méthode de passage aux niveaux d'objets supérieurs : ce qui est concept général dans un énoncé (ainsi, *chien* dans « Luchs est un chien ») peut devenir quasi-objet dans un énoncé de niveau supérieur (« un chien est un mammifère¹³¹ »). C'est pourquoi la progression constructive dans l'ordre des niveaux d'objets et des quasi-objets relativise la distinction entre objet et concept ; entre substances premières et secondes, il n'y a qu'une différence de degré.

68

Une semblable réduction à une distinction de degré peut être effectuée sur le versant que Husserl appelle *noétique*, celui des actes de conscience et des modes de donation subjectifs. Pour Husserl, en effet, tout type d'objet détermine en retour un type de conscience d'objet, un mode de donnée subjectif ou une structure régularisatrice du sujet transcendantal¹³² ; aussi les

vérité [*eine Funktion, deren Wert immer ein Wahrheitswert ist*]. » (trad. fr. « Fonction et concept », dans *Écrits logiques...*, *op. cit.*, p. 88 sq., ici p. 90).

130 *Id.*, « [Ausführungen über Sinn und Bedeutung] », dans *Nachgelassene Schriften*, t. I, éd. H. Hermes, F. Kambartel et F. Kaulbach, Hamburg, F. Meiner, 1969, p. 131 : « Mais, même si la relation d'égalité n'est pensable que dans le cas des objets, il y a cependant dans le cas des concepts une relation analogue qui, en tant que relation entre concepts, est appelée par moi relation du second degré » (trad. fr. J. Bouveresse, « Précisions sur le sens et la signification », dans *Écrits posthumes*, Nîmes, J. Chambon, 1994, p. 142) ; « Rezension von : E. G. Husserl, *Philosophie der Arithmetik*. I », *Zeitschrift für Philosophie und philos. Kritik*, N.F. 103, 1894, p. 184, note : « Au sens strict, cette relation [*scil.* celle qui correspond à l'égalité dans le cas des objets, *Gleichheit bei Gegenständen*] n'existe pas dans le cas des concepts [*findet diese Beziehung bei Begriffen nicht statt*]. » (trad. fr. « Compte rendu de *Philosophie de l'arithmétique* de E. G. Husserl », dans *Écrits logiques...*, *op. cit.*, note p. 148). Cf. sur ce point Ph. de Rouilhan, *Frege. Les paradoxes de la représentation*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1985, p. 52-53.

131 Carnap, *Aufbau*, § 27, p. 36 (trad. fr., p. 91).

132 Husserl, *Cart. Medit.*, § 22, Hua I, 90, formule déjà citée (trad. fr., p. 99).

objets individuels et généraux impliquent-ils, par voie de corrélation, une différence de nature entre la perception d'objet individuel par esquisses et sur fond de sensations, et l'appréhension d'un objet général (*eidos* ou essence) sur fond de variation eidétique ; et c'est pour avoir confondu ces modes fondamentalement hétérogènes de la conscience d'objet que les doctrines empiristes de l'abstraction ont failli à élaborer une conception adéquate. Insistons-y : il s'agit là d'une *différence de nature ou d'essence* entre modes de conscience, d'expérience, d'évidence ou de donation.

A contrario, l'identité n'est plus pour Carnap à traiter dans le cadre de la conscience (ou de la donation) d'un objet identique, mais *à partir de la description structurale d'un tel objet*. Or il n'existe pas de distinction tranchée entre la description structurale d'un objet individuel et celle d'un objet dit général, c'est-à-dire de niveau supérieur : les deux reviennent à situer ce dernier dans un type d'ordre. Une telle thèse ne revient pas à gommer radicalement la distinction entre identité individuelle et identité générique : en effet, l'identité générique entre quasi-objets se réduit en fait à une équivalence logique (*Gleichheit*¹³³), tandis que l'identité de l'objet individuel repose sur l'insertion de l'objet dans les ordres temporel et spatial, qui ont la fonction de *principia individuationis*¹³⁴. Mais, en dépit de cette différence entre les ordres temporel et spatial et les autres types d'ordre, demeure le caractère général de la désignation par insertion dans un type d'ordre, qui demeure constante lorsqu'on parcourt la « suite décroissante de niveaux d'objets » (*absteigende Stufenfolge von Gegenständen [oder Begriffen]*) : l'espèce des chiens est une classe à laquelle appartient mon chien Luchs ; « Luchs » est une classe dont les éléments sont les états de Luchs ; chaque état de Luchs, comme objet perceptif, est une classe de points du monde perceptif ; chaque point est une relation dont les termes sont les coordonnées spatiotemporelles et les qualités sensibles ; une qualité sensible est une classe de mes vécus¹³⁵. Les formes d'ordre temporelle et spatiale, qui permettent d'encadrer un objet individuel par intersection de faisceaux de lignes de monde, n'ont,

133 Carnap, *Aufbau*, § 11 et § 159, p. 14 et p. 218-219 (trad. fr., p. 70 et p. 263).

134 *Ibid.*, § 158 et § 170, p. 214 et p. 237 (trad. fr., p. 259 et p. 280).

135 *Ibid.*, § 158, p. 213 (trad. fr., p. 258).

en tant que telles, aucun privilège vis-à-vis des autres formes d'ordre : elles constituent un type parmi d'autres d'insertion et de mise en ordre structurales. Aussi les modes de constitution des choses visuelles, tactiles, etc., que nous avons initialement rapprochés de la constitution transcendantale des entités perceptives au sein des champs sensoriels¹³⁶, n'ont-ils rien à voir : car il s'agit ici d'*individuation structurale* !

Dernière conséquence, située aux antipodes de la phénoménologie husserlienne. De même qu'il récuse la donnée apodictique de l'*ego* transcendantal, Carnap rejette toute spécificité de la relation intentionnelle, c'est-à-dire le fait qu'elle appartienne en propre au psychisme ou à la conscience, au point d'en constituer le fonds eidétique :

70

Mais la *relation intentionnelle n'est pas une relation d'une espèce tout à fait particulière* [die intentionale Beziehung ist nicht eine Beziehung ganz eigener Art], qui ne se trouverait nulle part ailleurs qu'entre une configuration psychique [psychischen Gebilde] et ce qui s'expose en elle [dem, was sich in ihm darstellt]¹³⁷.

Selon la conception brentanienne, puis husserlienne, la relation intentionnelle est une relation orientée (asymétrique), c'est-à-dire munie d'un sens et non seulement d'une direction, à savoir l'être-dirigé-sur-l'objet, lequel constitue le trait eidétique fondamental des phénomènes psychiques ou de la conscience comme tel, à la différence des phénomènes physiques ou des objets mondains ; c'est donc une relation insigne, *sui generis* et irréductible à toute relation entre choses intramondaines – qui, chez Husserl, sous-tend le projet d'élucidation de la constitution transcendantale par la conscience pure, donc la thèse de l'idéalisme constitutif selon laquelle seule la conscience pure est absolu, tandis que tout autre étant lui est relatif¹³⁸.

136 *Ibid.*, § 130-131, p. 172-174 (trad. fr., p. 220-222).

137 *Ibid.*, § 164, p. 227 (trad. fr., p. 271). Cf. É. Schwartz, « L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », art. cit., p. 551-552, et J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 210.

138 Sur l'irréductibilité de l'intentionnalité à une relation mondaine, cf. Husserl, *Ideen I*, § 36, Hua III/1, 74 (trad. fr. Ricœur, p. 116, Lavigne, p. 105-106). – Sur

Or, du point de vue de la constitution carnapienne, qui est purement structural, *l'intentionnalité n'est qu'un exemple parmi d'autres d'une structure formelle*, et non une relation insigne : de la visée de la conscience, Carnap livre en effet une analyse logique en termes de mise en ordre des vécus – une mise en ordre qui relève d'un choix méthodique. Ainsi, dire qu'un arbre est *visé* (*gemeint*) par la conscience, cela revient à dire qu'il existe entre un vécu (ma perception actuelle) et un ordre complexe de vécus (*komplexe Ordnung von Erlebnissen, Erlebnisordnung*) une relation vérifiant deux conditions : l'appartenance du vécu à cet ordre, et le fait que cet ordre soit « l'une des formes de constitution dans lesquelles sont constitués des objets relevant de la réalité effective¹³⁹ ». Le texte de Carnap est ici un peu confus : il commence par assimiler l'arbre visé à un ordre complexe de vécus, ce qui revient à opérer une confusion entre la sphère réelle des vécus et la sphère intentionnelle des corrélats apparaissants ; puis, de cet ordre de vécus, il affirme qu'en lui l'arbre est constitué ou qu'il en est l'objet intentionnel. Or cela ne fait que repousser la difficulté : pourquoi *cet* ordre précis de vécus constitue-t-il en effet *cet* arbre singulier ? Eh bien, c'est que l'arbre effectif, intersection d'un faisceau de lignes du monde dans le continu spatiotemporel, est une classe dont les éléments sont les états de l'arbre ; chaque état, à son tour, une classe dont les éléments sont des points du monde perceptif ; puis chaque point, une relation à plusieurs places dont les termes sont les coordonnées spatiotemporelles ou plusieurs qualités sensibles ; enfin chaque qualité sensible, une classe de mes vécus exposants¹⁴⁰.

Mais cette relation « *entre un vécu* (ou l'une de ses composantes) *et un ordre de structure relevant de la réalité effective* » n'est qu'une structure relationnelle parmi d'autres, un exemple de « *relation d'un élément aux*

la relativité de tout étant à la conscience pure, cf. *Ideen* I, § 49, Hua III/1, 105-106 (trad. fr. Ricœur, p. 163-164, Lavigne, p. 151-152).

¹³⁹ Carnap, *Aufbau*, § 164, p. 227 (trad. fr., p. 271). La traduction française rend à tort *Erlebnisordnung* par « ordre du vécu » au singulier, et *Wirklichkeit* par « réalité » – par opposition à *Realität*, ce terme allemand désigne toujours une modalité d'être distincte de la possibilité et de la nécessité.

¹⁴⁰ Nous reprenons la suite décroissante de niveaux d'objets présentée au § 158, p. 213 (trad. fr., p. 258).

enchaînements relationnels de structure déterminée, dans lesquels il est inséré [Beziehung eines Elementes zu den Relationsgefügen bestimmter Struktur, in die es eingeordnet ist]¹⁴¹ ». D'autres types de caractérisation structurale sont possibles, et tout cela relève d'un choix de méthode, sans cependant entraîner de thèse ontologique sur l'être de la conscience ou du monde ; il existe divers systèmes de constitution qui, en définitive, s'avèrent équivalents¹⁴². L'*équivalence des systèmes de constitution*, qui a pour corrélat la neutralité métaphysique de la constitution, est ainsi une résurgence de l'ancienne *équivalence des hypothèses* en astronomie : la constitution ne fait que « sauver les phénomènes » en les intégrant à une description structurale, et il existe de multiples façons de sauver les phénomènes entre lesquelles rien ne permet de trancher. L'intentionnalité n'est pas un concept fondamental de la constitution carnapienne.

DE LA PERSPECTIVE LOGIQUE ET STRUCTURALE À LA NEUTRALISATION DES QUESTIONS MÉTAPHYSIQUES

Nos analyses nous ont donc conduit à récuser l'idée pourtant séduisante selon laquelle, Carnap ayant reçu une formation husserlienne, son concept de constitution serait à moitié husserlien : husserlien serait le système constitutionnel à base autopsychique ; non husserlien, en revanche, le système à base physique qu'il aurait ultérieurement privilégié. La différence avec Husserl serait ainsi exclusivement liée au choix de la base du système de constitution.

Eh bien, non : la différence n'est nullement inhérente au seul choix de la base, mais tient dans *l'écart de perspective ou de problématique philosophique, de méthode et de modèles d'élucidation*. La perspective de Carnap est *logique, apophantique et structurale* : on considère des équivalences entre énoncés, et des descriptions d'objets et de concepts par des systèmes de relations ; et l'individualité n'y est jamais reconduite à la

¹⁴¹ *Ibid.*, § 164, p. 227 (trad. fr., p. 271).

¹⁴² Cf. J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 208. – *A contrario*, l'optique d'É. Schwartz est de mettre en évidence l'ascendance husserlienne de la pensée carnapienne.

donation intuitive ou à l'ostension de l'objet individuel, mais replacée sur le plan logique d'une caractérisation structurale qui fait abstraction de ses qualités propres. La méthode n'est nullement de réflexion transcendante et d'analyse intentionnelle des visées, mais de reconduction d'un niveau supérieur au niveau immédiatement inférieur. Au paradigme de l'analyse psychologique des actes et données de la conscience (qu'il s'agirait de soumettre à une purification transcendante), il faut substituer des modèles empruntés à la théorie des types et à l'axiome de réductibilité.

Une similarité subsiste bien en apparence, Carnap insistant parfois sur la nécessité de prendre en vue l'ordre sur le plan de la connaissance (*erkenntnismäßige Ordnung*), à savoir l'ordre des opérations théorétiques subjectives. Mais en plusieurs endroits décisifs, cette perspective d'élucidation des actes de connaissance est nettement récusée. Ainsi, s'agissant du choix des relations fondamentales, « il ne s'agit pas de la question des relations fondamentales *du point de vue psychologique* » (*Frage nach psychologisch grundlegenden Beziehungen*) ; si l'on continue certes de parler le langage usuel de l'analyse psychologique des vécus, l'essentiel réside en revanche dans l'« effectuation logique » (*logische Leistung*) : à savoir que les constitutions (c'est-à-dire les définitions ou reconductions) les plus importantes seront exclusivement entreprises à partir des relations fondamentales qui ont été fixées¹⁴³. Là où Husserl décrit des actes de conscience qu'il ressaisit par la réflexion, Carnap choisit des relations, et le fait en fonction de critères de suffisance logique ; l'essentiel réside en définitive dans la valeur logique (*logischer Wert*), et non dans la valeur cognitive (*Erkenntniswert*) des reconstructions, la méthode de constitution étant « purement logique, et non psychologique » (*rein logisch, nicht psychologisch*¹⁴⁴). En purifiant l'appellation retenue par Carnap de toute référence à la psychologie, l'on pourrait dire que la méthode de constitution est *purement logique, et non transcendante*.

On s'en convaincra en considérant la « neutralité [...] de la langue de la constitution » (*Neutralität [...] der konstitutionalen Sprache*), c'est-à-dire

¹⁴³ Carnap, *Aufbau*, § 75, p. 105 et p. 106 (trad. fr., p. 157 et p. 158).

¹⁴⁴ *Ibid.*, § 50, p. 69 (trad. fr., p. 123).

l'indifférence de Carnap vis-à-vis de la question (dite « métaphysique ») de la réalité effective (*Wirklichkeit*)¹⁴⁵.

Pour Husserl, la notion de *réalité effective* possède un double sens, selon qu'on se situe sur le versant transcendantal de la conscience pure ou sur le versant intentionnel des objets constitués : les vécus de la conscience pure sont effectifs dans la mesure où ils sont *réels* (*reell*), absolument donnés par la perception immanente, tandis que des objets transcendant le flux de conscience sont effectifs pour autant qu'ils sont donnés en chair et en os (*leibhaft gegeben*). Prenons l'exemple des vécus hétéropsychiques dans la constitution transcendantale de l'intersubjectivité : les vécus d'autrui ne m'étant par principe guère donnables en original, ils ne peuvent l'être que sur fond de structure indicielle et analogique, à partir de la perception des états de l'autre corps et du transfert analogique, sur ce corps, de la relation égoïque entre mon *ego* et mon corps vivant ; un état perçu de l'autre corps devient ainsi l'expression extérieure d'un vécu d'autrui et, pour autant que la synthèse des expressions d'autrui est concordante, leur série confirme mon appréhension d'autrui comme autre sujet ayant une vie psychique, voire une vie pure¹⁴⁶. Ce qui est en jeu, c'est une *thèse transcendantale*, que Carnap qualifierait de *métaphysique*. Grâce à cette constitution d'autrui par transfert analogique, d'une part les vécus d'autrui me sont donnés comme effectifs, c'est-à-dire comme étant véritablement dans l'autre conscience ; d'autre part, ils me le sont en respectant le principe méthodique de centration égoïque de la constitution, mettant par là en évidence la discrédance qui sépare le mode de donation respectif des vécus hétéropsychiques à l'autre conscience (qui les a ou les éprouve directement) et à moi-même (qui les saisit uniquement par voie indirecte, analogique et expressive) ; enfin et surtout, grâce à la constitution de l'*alter ego* comme *ego* constituant un monde identique au mien, elle dépasse le solipsisme et identifie l'*intersubjectivité transcendantale* comme *instance constituante*

74

145 *Ibid.*, § 52, p. 72 (trad. fr., p. 125-126). Cf. J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 192-193 et surtout p. 200-201 ; É. Schwartz, « L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », art. cit., p. 550-554.

146 Husserl, *Cart. Medit.*, § 50 et § 52, Hua I, 139-140 et p. 143-144 (trad. fr., p. 157-160 et 163-164).

ultime, c'est-à-dire comme étant l'absolu phénoménologique¹⁴⁷. On a ainsi une triple thèse : celle de l'être véritable des vécus hétéropsychiques, de leur accessibilité par voie expressive et analogique, et de l'être absolu de la communauté intermonadique des consciences pures.

C'est bien du même problème de constitution des vécus d'autrui que traite Carnap. Mais qu'en retient-il ?

De prime abord, la même structure indicielle ou expressive : la colère éprouvée par autrui est constituée sur la base d'indices physiques, à savoir les expressions et réactions corporelles visibles d'autrui à des circonstances externes. Simplement cette colère indicielle, manifestée comme tel par des indices corporels, correspond-elle à une colère véritablement vécue par l'autre, ou n'y a-t-il que des indices corporels de colère qui se regroupent en un ensemble d'« expressions d'un même état de colère » ? La réponse de Carnap permet de prendre acte de la neutralité métaphysique de la constitution entendue en son sens : que les indices corporels soient regroupés dans une classe d'indices du même état hétérophysique (langage de la constitution), ou bien qu'outre cela ils renvoient à une colère réellement éprouvée par autrui (langage réaliste), voilà qui est indifférent ! Et ce pour la raison que, pour la caractérisation de l'état de colère à partir des indices corporels, les deux options sont *indiscernables* : entre les indices corporels et l'état hétéropsychique, la description en langage réaliste n'ajoute aucune relation qui permettrait de constituer la réalité effective du second dans l'autre conscience¹⁴⁸. Si les deux descriptions possèdent un *sens* (*Sinn*) et une *valeur cognitive* (*Erkenntniswert*) différents (puisque dans un cas seuls sont effectifs les indices corporels, tandis que dans l'autre la colère éprouvée par autrui l'est également), seule compte du point de vue strictement logique l'équivalence ou la substituabilité des énoncés *salva veritate*¹⁴⁹. Ainsi, là où la constitution transcendantale de l'*alter ego* valide le langage réaliste de la réalité effective des états psychiques dans l'autre conscience, fait le départ entre leur mode de donnée pour moi et pour autrui, et fait de la communauté intersubjective le véritable absolu

147 *Ibid.*, § 62 et § 63, Hua I, 176 et 182 (trad. fr., p. 201 et p. 207-208).

148 Carnap, *Aufbau*, § 52, p. 72 (trad. fr., p. 125-126).

149 *Ibid.*, p. 70-71 (trad. fr., p. 124).

transcendantal, rien de tout cela ne se retrouve chez Carnap, qui neutralise toute question de réalité effective – qu’il s’agisse de la réalité du vécu éprouvé par autrui, de l’écart entre modes de donnée du même vécu, et de la réalité absolu des consciences pures.

Si Husserl *abolit toute construction métaphysique* en reconduisant tout sur le terrain de l’intuition donatrice et de la validation des intentions, Carnap *neutralise toute question métaphysique* en se tenant exclusivement sur le plan de l’équivalence logique des énoncés.

CONSTRUCTION ET RECONSTRUCTION
COMME MÉTHODES PHÉNOMÉNOLOGIQUES :
À LA CROISÉE DU STATIQUE ET DU GÉNÉTIQUE

Julien Farges

La *construction*, qui est le passage du désordre à l'ordre et l'usage de l'arbitraire pour atteindre la nécessité, se fixait en moi comme le type de l'action la plus belle et la plus complète que l'homme se pût proposer.

Paul Valéry, *Histoire d'Amphion*, 1934

Dans un article récent, dont le titre traduit est « Carnap et la phénoménologie : que s'est-il passé en 1924 ?¹ », A. W. Carus propose une enquête détaillée sur le degré de familiarité qui pouvait être celui de Carnap avec la philosophie phénoménologique, mais aussi avec Husserl lui-même ou certains de ses disciples, dans la première moitié des années 20. Au-delà des données strictement historiques, l'article met en évidence un changement d'orientation philosophique au cours de l'année 1924 dans les diverses esquisses et brouillons de ce qui deviendra l'*Aufbau*, changement qui correspond à un rejet de la perspective phénoménologique qui irriguait partiellement jusqu'alors le programme d'une réédification de l'effectivité sur la base d'un donné immédiat de l'expérience conçu comme un « premier monde ». Derrière cette inflexion, Carus identifie deux gestes distincts mais complémentaires : d'une part, le rejet de l'ontologie, ou plus précisément le refus d'attribuer une portée ontologique au projet constitutionnel, qui va de

1 A. W. Carus, « Carnap and Phenomenology: What Happened in 1924? », dans Ch. Damböck (dir.), *Influences on the Aufbau*, Springer, coll. « Vienna Circle Institute Yearbook » 18, 2016, p. 137-162.

pair avec l'affirmation toujours plus nette du sens strictement définitionnel, c'est-à-dire *in fine* traductionnel, de la réduction ; d'autre part, un virage en direction de l'exigence structurale au détriment de la quête d'originarité².

C'est ce deuxième aspect qui retiendra ici notre attention, dans la mesure où il laisse clairement entendre que la phénoménologie impliquerait nécessairement, pour sa part, une valorisation inverse de l'originaire au détriment de la structure – et ce d'une façon qui s'aggraverait nettement à partir du moment où, depuis la fin des années 1910, elle s'est engagée dans un « tournant génétique ». Or il nous semble que c'est loin d'être le cas. Une première façon de mener la discussion consisterait à reprendre ou à développer la voie frayée par Derrida dans ses premiers travaux, qui montrent que la phénoménologie husserlienne est travaillée par une tension essentielle entre genèse et structure, tension qui permet de rendre compte à la fois des évolutions qu'elle a connues et de la consistance propre de chacune de ses phases³. Dans la perspective d'une confrontation entre le programme de la constitution phénoménologique et l'idée carnapienne d'une construction logique du monde, la pertinence de cette voie viendrait alors du fait qu'une tension de ce genre traverse effectivement l'*Aufbau* lui-même. Car, d'une part, Carnap y conçoit la constitution des objets de la connaissance comme une « reconstruction rationnelle » devant « restituer la structure formelle de la formation des objets⁴ », tout en soumettant, d'autre part, la forme du système de constitution à la contrainte de la « primauté cognitive⁵ », c'est-à-dire à l'ordre induit par les relations de présuppositions en vertu desquelles certains objets sont, du point de vue de la connaissance, plus originaires que d'autres. Reste qu'on peut malgré tout se demander si le concept de structure désigne la même chose de part et d'autre et soit autre chose, *in fine*, qu'un simple homonyme. Car exhiber le caractère structural de l'intentionnalité

2 *Ibid.*, resp. p. 141-142, 147, 151.

3 Cf. en particulier J. Derrida, « "Genèse et structure" et la phénoménologie », dans *L'Écriture et la différence*, Paris, Éditions du Seuil, 1967, p. 229-251.

4 R. Carnap, *Der logische Aufbau der Welt*, Hamburg, Meiner, 1961 [désormais *Aufbau*], § 99 (trad. fr. Th. Rivain revue par É. Schwartz, *La Construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2002, p. 187, ici modifiée).

5 *Ibid.*, § 54 (trad. fr., p. 127).

dans la variété de ses modes, c'est-à-dire soutenir que « la subjectivité transcendante n'est pas un chaos de vécus intentionnels⁶ », voire que le flux des vécus lui-même soit de type structural, ce n'est pas encore placer la science elle-même sous l'idée de « caractérisation purement structurelle » au sens ou le fait Carnap dans les § 11 à 16 de l'*Aufbau*.

C'est pourquoi, pour montrer que la phénoménologie n'est pas le lieu où la quête de l'originaire s'effectue au détriment de l'exigence de la structure tout en demeurant dans la perspective d'une confrontation avec l'entreprise carnapienne, nous emprunterons ici une autre voie, celle qui consiste à montrer le rôle déterminant que jouent, au cœur du programme husserlien d'une constitution phénoménologique du monde, les notions de construction ou de reconstruction. En mettant en évidence les ressources méthodiques de l'idée de construction eu égard à la tâche d'une élucidation phénoménologique de l'édification (*Aufbau*) stratifiée du monde, il s'agira ici non seulement d'éclairer des recoins souvent négligés ou mal connus de la méthodologie husserlienne⁷, mais aussi, à défaut

6 E. Husserl, *Cartesianische Meditationen und Pariser Vorträge* [désormais *Cart. Medit.*], § 22, Hua I, 90 (trad. fr. M. de Launay [dir.], *Méditations cartésiennes et Les Conférences de Paris*, Paris, PUF, 1994, p. 99).

7 En contexte francophone, la première exploration systématique de cette thématique est à mettre au crédit d'Alexander Schnell, dont plusieurs ouvrages ont mis en évidence la fécondité méthodique de l'idée de construction dans la phénoménologie husserlienne (*La Genèse de l'apparaître. Études phénoménologiques sur le statut de l'intentionnalité*, Beauvais, Mémoires des Annales de phénoménologie, 2004, en part, p. 19-37; *Temps et phénomène. La phénoménologie husserlienne du temps*, Hildesheim, Olms, 2004, en part. p. 9 sq., 183 sq., 250 sq.), avant d'en faire la notion centrale d'une « phénoménologie constructive » qui serait à l'œuvre dans la variété des orientations thématiques de l'analyse intentionnelle (*Husserl et les fondements de la phénoménologie constructive*, Grenoble, Jérôme Millon, 2007). Comme nous aurons toutefois l'occasion de le souligner plus loin, il nous semble que la perspective interprétative adoptée dans ces ouvrages les conduit à méconnaître ou à sous-estimer plusieurs usages husserliens tout à fait déterminants de cette notion de construction (qui, *a contrario*, deviennent prégnants dans le cadre d'une mise en perspective avec la construction carnapienne), de sorte que la « phénoménologie constructive » qu'ils font valoir ne représente en définitive qu'une *dimension particulière* de ce qui, chez Husserl, répond à l'idée d'un usage phénoménologique de la construction.

d'instruire la confrontation entre Husserl et Carnap, de fournir quelques matériaux susceptibles d'y contribuer, et ce non pas en se demandant ce qu'il y a ou ce qu'il reste de phénoménologie dans l'*Aufbau* mais, à l'inverse, à quel point et en quel sens la phénoménologie se conçoit elle-même comme une entreprise constructive.

L'AMBIGUÏTÉ DE LA CONSTRUCTION ET LA QUESTION DES LIMITES DE L'EXPÉRIENCE

80 Pour ce faire, nous commencerons par souligner que le concept de construction est affecté dans la phénoménologie husserlienne d'une ambiguïté de principe, qui fait de lui tantôt un concept critique, voire polémique, tantôt un concept méthodique susceptible de servir le programme de constitution phénoménologique.

Pris dans son acception critique, il s'entend selon l'opposition courante du donné et du construit, redoublée par l'opposition entre intuitivité descriptive et discursivité déductive, ces oppositions manifestant la prégnance d'une dimension empiriste (voire positiviste) dans la phénoménologie husserlienne. Ce concept critique de la construction est mobilisé par Husserl dans deux contextes principaux. En premier lieu, d'une façon polémique, pour caractériser toute philosophie qui fonde ses arguments et ses thèses sur des élaborations théoriques préalables plutôt que sur ce qu'on appellera le donné de l'expérience, indépendamment de la définition ou de l'extension qu'on lui attribue. De façon remarquable, toutefois, même s'il arrive à Husserl d'user de ce terme pour désigner les grandes doctrines métaphysiques de la tradition philosophique⁸, il le mobilise systématiquement pour critiquer les philosophies transcendantales qui, principalement par méconnaissance de l'intentionnalité, ne se sont pas élevées jusqu'à la perspective phénoménologique et, au premier chef, celle de Kant lui-même. La critique est particulièrement nette dans la *Krisis*. Husserl écrit

8 C'est en particulier le cas pour le système métaphysique de Leibniz : cf. Husserl, *Einleitung in die Philosophie. Vorlesungen 1916-1920*, Hua Materialien IX, 441 sq.

ainsi au § 57 que « tous les concepts transcendantsaux de Kant [...] sont des concepts constructifs qui résistent pour une raison de principe à une clarification ultime⁹ ». Cette raison de principe est quant à elle indiquée de façon limpide par le titre du § 30 : « le manque d'une méthode de mise en évidence intuitive est la raison des constructions mythiques de Kant¹⁰ ». *A contrario*, la soumission à l'exigence du principe des principes rend impossible une démarche régressive et déductive comme celle de Kant et permet de « mener à bien une édification [*Aufbau*] progressive, qui part d'intuitions originelles et purement évidentes et qui se déroule par étapes effectivement évidentes¹¹ ». Cette opposition entre un transcendantalisme qui construit d'en haut et un transcendantalisme qui édifie d'en bas se retrouve dans la critique à laquelle, dans son cours de 1927 sur « Nature et esprit », Husserl soumet la démarche par laquelle le néokantien Rickert croit pouvoir fonder les sciences de la nature, démarche qui renvoie leur méthode de construction de concepts par généralisation ainsi que l'idéal mécaniste lui-même à la nécessité de surmonter l'irrationalité d'un donné initial. À de telles « constructions formelles » qu'il juge « très dangereuses » en théorie de la connaissance, Husserl oppose la démarche qui enracine la possibilité de la science de la nature et la spécificité de ses formations conceptuelles dans les structures de notre relation pré-scientifique au monde de l'expérience et, par là, « puise les généralités formelles aériennes à leur source intuitive¹² ».

En second lieu, ce concept péjoratif de construction est systématiquement mobilisé par Husserl pour rendre compte de ce

9 Husserl, *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie. Eine Einleitung in die phänomenologische Philosophie* [désormais *Krisis*], § 57, Hua VI, 203 (trad. fr. G. Granel, *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Paris, Gallimard, 1976, p. 226).

10 *Ibid.*, § 30, Hua VI, 116 (trad. fr., p. 130).

11 *Ibid.*, Hua VI, 118 (trad. fr., p. 131).

12 *Id.*, *Natur und Geist. Vorlesungen Sommersemester 1927*, Hua XXXII, 90 (trad. fr. J. Farges, *Nature et esprit. Leçons du semestre d'été 1927*, Paris, Vrin, 2017, p. 115). Pour une présentation détaillée des principes et des enjeux de cette critique husserlienne de la version rickertienne de la déduction transcendantale, nous renvoyons à notre « Présentation », p. 19 sq.

qu'il nomme à partir de la fin des années 1920 l'idéalisation du monde intuitif de l'expérience, c'est-à-dire ce processus de passage à la limite en vertu duquel les données intuitives de l'expérience préscientifiques du monde se mettent progressivement à valoir comme les approximations de déterminations géométriques et physiques idéales, lesquelles finissent en retour par devenir la norme de la vérité objective et par induire le recouvrement du vrai monde (l'horizon originellement intuitif, subjectif et relatif de la vie naturelle) par le monde vrai (déterminé par l'idéal d'une connaissance exacte au sein de sciences objectives). De nombreux textes bien connus de la *Krisis* montrent en effet que peu importe qu'il s'agisse de la production géométrique de formes-limites¹³ ou de l'anticipation physico-mathématique d'une nature intégralement déterminable sous l'idée de l'exactitude¹⁴, la méthode qui institue l'objectivité est toujours celle « d'une construction opératoire systématique d'objectivités idéales à partir de celles qui sont déjà données¹⁵ ». C'est alors au concept de « substruction » qu'il revient de nommer la substitution de l'idéal construit au réel donné dans l'expérience et l'inversion consécutive selon laquelle « nous prenons pour l'être vrai ce qui est méthode¹⁶ ».

Il pourrait sembler difficile, dans ces conditions, que le concept de construction puisse recevoir un sens méthodique dans le contexte de la phénoménologie transcendantale ; et pourtant, non seulement c'est le cas, mais il en reçoit même plusieurs, le premier d'entre eux – et assurément le mieux connu – étant même directement lié à la notion de limite. En effet, pour répondre à la nécessité de rendre compte descriptivement de phénomènes dont, par principe, aucune attestation intuitive n'est possible dans l'expérience parce qu'ils concernent les limites de la vie intentionnelle elle-même (exemplairement, la naissance ou la mort du sujet), Husserl fait droit

13 *Id.*, *Krisis*, § 9a, Hua VI, 23 (trad. fr., p. 30).

14 *Ibid.*, § 9b, Hua VI, 31 (trad. fr., p. 38-39).

15 *Ibid.*, Beilage II, Hua VI, 362 (trad. fr., p. 400). Dans le même sens, cf. Beilage I, Hua VI, 288 (trad. fr., p. 319), où Husserl décrit l'idéalisation non sans lourdeur comme « une méthode constructive pour construire l'identique à partir des apparences ».

16 *Ibid.*, § 9h, Hua VI, 52 (trad. fr., p. 60).

dans plusieurs manuscrits des années 1930 à une procédure qu'il nomme indifféremment « construction phénoménologique » ou « méthode de reconstruction », et dont la paternité doit sans doute être attribuée à Eugen Fink¹⁷, son assistant depuis 1928. Son principe est présenté clairement dans un manuscrit de 1931 où Husserl en parle comme de la « méthode de construction indirecte, mais qui est pourtant reconstruction d'un royaume de constitution dont il n'est pas possible de faire l'expérience¹⁸ ». On comprend qu'il s'agit d'une méthode destinée à pourvoir indirectement d'intuitivité – et donc à constituer indirectement – les phénomènes qui, parce qu'ils relèvent des limites du flux des vécus, ne sont justement pas vécus à proprement parler, et ce en s'appuyant analogiquement sur des phénomènes intuitivement donnés, c'est-à-dire dont la constitution satisfait aux exigences de l'attestation dans des modes d'évidence. C'est ainsi, par exemple, que ma mort peut être approchée descriptivement soit par analogie à partir de mon expérience intuitive de la mort des autres, soit au sein même de mon vécu à partir de l'expérience du sommeil ou bien à partir de celle du vieillissement. Dans ces deux derniers cas, la mort peut gagner indirectement une certaine intuitivité comme limite du vieillissement ou comme forme limite du sommeil, un sommeil dont aucun réveil ne serait possible. De même la naissance peut-elle être construite à partir

17 Dans le § 7 de la *Sixième Méditation cartésienne*, Fink voit en effet dans la construction la méthode caractéristique de ce qu'il nomme alors la « phénoménologie constructive » (ou parfois « progressive »). Par opposition à la phénoménologie régressive, qui correspond à « la totalité de l'explicitation primordiale et intersubjective de la subjectivité transcendante ouverte de manière réductive » (et qui, à ce titre, inclut aussi bien les analyses génétiques que les analyses statiques), la phénoménologie constructive se caractérise par le fait que ses objets « ne sont pas “donnés” » (E. Fink, *VI. Cartesianische Meditation. Teil 1: Die Idee einer transzendentalen Methodenlehre*, Hua Dokumente II/1, 61 sq.; trad. fr. N. Depraz, *Sixième Méditation cartésienne. Première partie: L'idée d'une théorie transcendante de la méthode*, Grenoble, Jérôme Millon, 1994, p. 110).

18 Husserl, *Die Lebenswelt. Auslegungen der vorgegebenen Welt und ihrer Konstitution. Texte aus dem Nachlass (1916-1937)* [désormais *Lebenswelt*], Hua XXXIX, 480.

de ce qu'il y a d'intuitif dans l'expérience du réveil. Ainsi s'élabore ce que Husserl nomme une « pensée des limites », qu'il présente dans ces termes dans le manuscrit C 8, daté de 1929 :

84

Et c'est ainsi que nous essayons de construire méthodiquement, dans une certaine abstraction, les cas-limites qui se laissent eux-mêmes identifier constitutivement comme tels dans la vie de monde, que ce soit en tant que nécessités comme l'éveil de la « naissance » (au sens impropre) ou, à partir du cours de la vie concrète, en tant que limite du « vieillissement », tel qu'on l'aperçoit de l'intérieur. Ne devons-nous pas dire qu'à prendre les choses ainsi il n'y a rien de plus à trouver ici, en dernière analyse, qu'une diminution de toutes les facultés, et parmi elles avant tout de toutes les capacités mémorielles, puis de façon progressive diminution de la reconnaissance [...] – et finalement, en tant que limite, la cessation de toute vie de conscience et par là aussi de l'*ego* comme pôle d'identité de cette vie et des facultés qui sont les siennes ? C'est là la meilleure appréhension d'une pensée des limites¹⁹.

On voit ainsi que le phénomène dont l'intuitivité est gagnée par reconstruction analogique se donne comme la modification intentionnelle-limite d'un phénomène intuitivement donné dans l'expérience.

On aura remarqué que le concept de construction est ici lié à l'idée de limite, ce qui est aussi le cas dans la description de l'idéalisation géométrico-physique des données intuitives du monde de la vie, comme nous l'avons souligné plus haut. Mais contrairement à ce que suggèrent les éditeurs du volume XLII des *Husserliana*²⁰, il nous semble que cela ne justifie absolument pas qu'on considère comme des processus analogues la construction des idéalités géométriques à partir des formes vagues perçues dans l'expérience courante et la construction indirecte de l'intuitivité des phénomènes-limites de cette expérience elle-même. En effet, le passage à la limite en lequel consiste l'idéalisation géométrique – et qui a lieu par

19 *Id.*, *Späte Texte über Zeitkonstitution (1929-1934) : Die C-Manuskripte*, Hua Materialien VIII, 158-159 (nous traduisons).

20 Dans *id.*, *Grenzprobleme der Phänomenologie. Analysen des Unbewusstseins und der Instinkte. Metaphysik. Späte Ethik. Texte aus dem Nachlass (1908-1937)*, « Einleitung des Herausgebers », Hua XLII, xxxviii.

exemple dans la production de l'objet idéal « cercle » par opposition aux divers « ronds » que nous voyons dans la réalité – a la signification d'une *perte d'intuitivité* puisque, du cercle en tant qu'idéalité, aucune présentation empirique adéquate n'est possible. À l'opposé, la méthode de construction indirecte consiste plutôt à faire fond sur le donné dont on exploite pour ainsi dire l'intuitivité jusqu'à la limite : ainsi la donation intuitive et en première personne du phénomène du vieillissement est-elle poussée jusqu'au point où il n'est plus intuitivement compatible avec la possibilité d'une vie. Il y a donc un *gain analogique d'intuitivité* et non pas une perte, en sorte que la méthode constructive est bien un moyen de se donner de l'intuitivité là où l'on en manque, et non d'en perdre là où l'on en avait. Par conséquent, il faut reconnaître qu'il n'y a aucune commune mesure entre l'objet idéal, constitué par passage à la limite à partir des données vagues ou relatives de l'expérience, et le phénomène non donné dont l'intuitivité est gagnée indirectement malgré son indescriptibilité directe : la mort n'est pas au vieillissement ce que le cercle est au rond, ou encore le vieillissement n'est pas une mort approximative (et ce bien que la mort s'annonce en un sens dans le vieillissement). C'est aussi la raison pour laquelle il ne semble pas y avoir de place, à l'horizon de la méthode reconstructive, pour un *analogon* de la substruction au terme de laquelle apparaît le risque de prendre les idéalités construites pour du donné : on conçoit mal, en effet, que cette méthode d'appréhension indirecte des phénomènes-limites puisse aboutir à ce qu'on prenne le réveil pour la naissance ou le sommeil pour la mort, si ce n'est de façon métaphorique. Conceptuellement, il nous paraît donc essentiel de *distinguer entre une construction des limites par approximation* et une *construction des limites par analogie*, la première seule étant idéalisante.

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen de la façon dont Husserl s'approprie cette détermination « finkienne » de la construction comme méthode permettant d'étendre et de répondre à l'exigence d'intuitivité au-delà des limites du donné effectif, car, malgré son intérêt, elle est loin d'être l'unique forme sous laquelle Husserl a pu y recourir. Surtout, nous voudrions montrer dans ce qui suit que, contrairement à cette détermination, les *deux usages du concept de construction auxquels Husserl a explicitement fait droit avant que Fink ne devienne son assistant* ont en

commun d'être directement liés à la mise en évidence d'une édification (*Aufbau*) stratifiée du monde²¹, ce qui les rend déterminants dans la perspective d'une possible confrontation entre les ententes husserlienne et carnapienne du programme de « constitution du monde ». Nous examinerons successivement ces deux usages.

CONSTRUCTION DES HORIZONS, VARIATION EIDÉTIQUE ET ÉDIFICATION DU MONDE

L'horizon est le non-sens le plus praticable de tous.

Thomas Bernhard, *Perturbation*, 1967

86

Dès la fin des années 10, et de façon toujours plus fréquente dans les deux décennies suivantes, un usage aussi remarquable que méconnu du concept de « construction » s'impose sous la plume de Husserl à la jonction de la doctrine des horizons et de l'eidétique – deux thématiques qu'on aurait pu croire indépendantes l'une de l'autre – et un usage qui débouche sur une conception originale de la construction du monde de l'expérience, directement liée à la mise en évidence de son édification stratifiée.

Rappelons d'abord que la notion d'horizon est celle sous la conduite de laquelle la prise en compte descriptive simplement statique du halo de donné potentiel autour du noyau formé par le vécu actuel s'affine chez Husserl en une description de la dynamique d'implication et d'anticipation qui structure l'expérience. Qu'il s'agisse en effet de

21 Nous rejoignons donc Alexander Schnell dans l'idée qu'un examen rigoureux de la « phénoménologie constructive » husserlienne suppose qu'on n'en reste pas à la conception finkienne de la construction (cf. *La Genèse de l'apparaître*, *op. cit.*, p. 34; *Husserl et les fondements de la phénoménologie constructive*, *op. cit.*, n. 91, p. 73). Mais contrairement à ce qu'il suggère, les usages husserliens que nous allons étudier – où, loin d'être un « concept opératoire implicite » (*ibid.*, p. 172; *Temps et phénomène*, *op. cit.*, p. 255), la construction est explicitement convoquée – non seulement interviennent bien avant les années 1930, mais nous semblent interdire de considérer comme il le fait que cette construction soit toujours de type génétique et qu'elle concerne principalement les structures pré-immanentes de la subjectivité.

l'horizon *interne* des autres déterminations possibles d'un même objet, ou de l'horizon *externe* des autres objets (et, ultimement, du monde lui-même) co-donnés en arrière-plan de l'objet thématique, il s'agit de comprendre que ces potentialités sont « intentionnellement tracées²² », c'est-à-dire impliquées dans et par chaque vécu actuel comme *ses* horizons, corrélatifs d'une intentionnalité d'horizon qui les vise inductivement – ou qui les « sur-vise » – comme autant de directions possibles d'une poursuite motivée de l'expérience. Loin, donc, d'être un aspect secondaire de l'intentionnalité, l'horizontalité en est au contraire un caractère structural, au sens où elle contribue directement à la teneur de ce qui est à chaque fois l'objet intentionnel de la conscience. Tout cela est certes bien connu ; mais ce qui l'est moins, c'est que la prise en compte de cette horizontalité structurale du donné empirique affecte directement la méthode de variation destinée à permettre une saisie intuitive des généralités pures ou des essences (cette méthode qui sera exposée pour elle-même au milieu des années 1920 mais dont Husserl fait usage depuis le début des années 1910²³), et d'une manière telle que cette dernière exige un préalable constructif.

LA CONSTRUCTION DE L'HORIZON INTERNE COMME EXPLICITATION DE L'OBJET

C'est d'abord le cas en ce qui concerne les objets individuels. En effet, la libre production imaginative de variantes suppose que l'objet dont elles doivent être les variantes soit suffisamment déterminé pour guider la variation en procurant à l'imagination un « modèle directeur » (*leitendes Vorbild*²⁴). Or la mise en évidence de l'inductivité

22 Husserl, *Cart. Medit.*, § 19, Hua I, 81-82 (trad. fr., 89-90).

23 Cf. *id.*, *Zur Lehre vom Wesen und zur Methode der eidetischen Variation. Texte aus dem Nachlass (1891-1935)* [désormais *Zur Lehre v. Wesen*], Hua XLI, « Einleitung des Herausgebers », xxviii.

24 *Id.*, *Phänomenologische Psychologie. Vorlesungen Sommersemester 1925* [désormais *Phän. Psychol.*], § 9c, Hua IX, 76 ; trad. fr. Ph. Cabestan, N. Depraz et A. Mazzù, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, Paris, Vrin, 2001, p. 75 – texte repris dans *Erfahrung und Urteil. Untersuchungen zur Genealogie der Logik* [désormais *Erf. u. Urt.*], Hamburg, Glaesen & Goverts, 1954, § 87a, 410 ; trad. fr., *Expérience et jugement. Recherches en*

horizontale de l'expérience oblige à reconnaître qu'il est impossible de se fonder sur l'expérience *actuelle* que nous faisons d'un objet pour disposer variativement de « ce dont » nous faisons alors effectivement l'expérience. De fait, l'actualité ne représente à chaque fois qu'un noyau de « ce qu'est » notre objet, un noyau qui implique horizontalement une infinité de déterminations potentielles à titre de composantes aperceptives, c'est-à-dire athématiques et implicites, de l'objet en question. L'expérience ne nous fournissant aucun *quid* immédiatement disponible à la variation, cette dernière exige donc que soit engagée au préalable une explicitation de ces horizons qui accompagnent la donation actuelle de l'objet.

88 C'est cette démarche préalable que Husserl nomme « construction ». Mise en œuvre le plus souvent dans les manuscrits, elle est néanmoins évoquée pour elle-même de façon fugitive au sein des *Conférences d'Amsterdam* lorsque, exposant les spécificités de l'analyse intentionnelle sur l'exemple privilégié de l'objet perceptif, Husserl précise :

Sous le titre de l'explication d'horizon (explication des anticipations), l'explication du sens intentionnel conduit donc [...] à la construction d'une multiplicité synthétique lui appartenant essentiellement de perceptions possibles du même sens. Nous produisons en la construisant une chaîne de perceptions possibles par laquelle se montre ce à quoi l'objet ressemblerait et devrait ressembler si nous en poursuivions toujours plus avant la perception²⁵.

Ces quelques lignes permettent d'abord d'apercevoir ce qui distingue cette conception de la construction de la conception « finkienne » que nous évoquions plus haut : si celle-ci visait à ouvrir la description phénoménologique à un *au-delà du donné effectif*, sa détermination husserlienne vise pour sa part, de façon plus phénoménologique, à la prise en charge descriptive de ce qui est effectivement vécu à *l'horizon du donné actuel*. Mais surtout, en recourant au lexique de l'explication (*Explikation*) pour préciser la nature de la construction qui est ici en jeu, ces lignes

vue d'une généalogie de la logique, trad. Denise Souche-Dagues, Paris, PUF, 1970, p. 414.

25 *Id.*, « Amsterdamer Vorträge », dans *Phän. Psychol.*, Hua IX, 319 (trad. fr., p. 259-260, ici modifiée).

invitent à rapprocher cette dernière de ce que Husserl nomme par ailleurs (et à la même époque) l'explication du perçu, par opposition à sa saisie ou sa considération simples.

L'exposition de cette distinction ouvre le deuxième chapitre de la première section d'*Expérience et jugement*. Husserl y montre que la perception d'un objet ne saurait se limiter à une saisie ou une considération qui, sous le titre du « perçu » s'empare du donné actuel comme d'un tout, mais que l'intérêt perceptif alimente lui-même une considération de l'objet perçu qui en affine l'appréhension en explorant la teneur : « l'*ego* [...] tend à pénétrer dans l'objet, à le considérer non seulement sous toutes ses faces, mais aussi dans tous ses aspects singuliers, donc à en faire l'*explication*²⁶ ». Il ne s'agit donc pas d'une démarche théorique de recherche des causes efficientes de tel ou tel aspect ou comportement de l'objet (l'explication comme *Erklärung*), mais bien d'une « considération explicite » (*explizierende Betrachtung*) de l'objet, qui « tend à déployer tout ce en quoi il "consiste"²⁷ ». L'explication du perçu est donc une explicitation fonctionnant à un double niveau : d'une part, elle est le processus qui, à même la perception, rend explicite ceux des aspects de l'objet qui ne sont donnés qu'implicitement comme son horizon interne²⁸ ; d'autre part, et ce faisant, elle est l'explicitation, à même la perception, de l'objet perçu lui-même, qui, pour être donné de façon *originale* dans la perception, ne l'est pas pour autant de façon d'emblée *explicite*. Dans les termes de Husserl : « Le processus de l'explication est originairement celui dans lequel un objet donné en original est amené à une intuition explicite²⁹ ». Ces précisions nous permettent de considérer que la construction telle que Husserl la définit dans l'extrait cité plus haut correspond à *la transformation d'une direction spontanée ou d'une simple tendance de l'intérêt perceptif, reposant elle-même sur l'inductivité horizontale de toute expérience, en une opération méthodique et volontaire*.

26 *Id.*, *Erf. u. Urt.*, § 22, p. 113 (trad. fr., p. 120, ici modifiée).

27 *Ibid.*, p. 114 (trad. fr., p. 122, ici modifiée).

28 D'où la formule synthétique de Husserl : « L'explication est une orientation de l'intérêt perceptif dans le sens de la pénétration dans l'horizon interne de l'objet » (*ibid.*, p. 115 ; trad. fr., p. 122).

29 *Ibid.*, § 24a, p. 127 (trad. fr., p. 134).

Ce faisant, la dynamique d'explicitation qui habite la perception elle-même est rendue indépendante du développement de l'intérêt perceptif : dans la construction, la teneur aperceptive d'un objet donné n'est plus *découverte* à la faveur de la perception elle-même mais *produite* méthodiquement, non pas certes au sens où elle serait créée mais au sens où elle est rendue intuitive ou encore présentifiée. Cette opération est donc à mettre au crédit de l'imagination, dont la liberté constitutive lui permet de prendre pour ainsi dire les devants sur la perception et de rendre intuitives par ce biais les déterminations horizontales de l'objet comme autant de *possibilités* qui sont les siennes.

90 On en vient ainsi à un dernier enseignement de l'extrait des *Conférences d'Amsterdam* qui nous sert de fil conducteur. Les lignes que nous avons citées plus haut montrent en effet que la construction correspond à la production méthodique de ces possibilités que Husserl nomme par ailleurs les « possibilités ouvertes³⁰ », c'est-à-dire à ces possibilités qui, contrairement aux possibilités problématiques ou présomptives, ne renvoient pas à une incertitude issue d'une connaissance insuffisante ou d'un conflit entre diverses inclinations de la croyance, mais expriment la structure même de l'expérience, dont le dynamisme et l'ouverture viennent précisément du fait que les directions de sa poursuite (en l'occurrence la poursuite de l'expérience perceptive du même objet) sont « préfiguré[es] intentionnellement dans l'horizon aperceptif³¹ » de chaque perception actuelle de l'objet. Plus précisément, le concept de « possibilité ouverte » désigne la modalité spécifique selon laquelle les déterminations

30 *Id.*, *Analysen zur passiven Synthesis. Aus Vorlesungs- und Forschungsmanuskripten 1918-1926* [*Anal. z. passiv. Synth.*], § 10-12, Hua XI, 39 sq. (trad. fr. B. Bégout et J. Kessler, *De la synthèse passive. Logique transcendantale et constitutions originaires*, Grenoble, Jérôme Millon, 1998, p. 125 sq.). Précisons que le contenu de ces paragraphes a été utilisé par Landgrebe pour la composition du § 21c d'*Expérience et jugement* (*Erf. u. Urt.*, 105 sq.; trad. fr., p. 113 sq.). Pour une présentation synthétique des enjeux liés à cette distinction entre possibilité présomptive et possibilité ouverte, cf. C. Serban, *Phénoménologie de la possibilité : Husserl et Heidegger*, Paris, PUF, 2016, p. 251-252.

31 Husserl, *Anal. z. passiv. Synth.*, § 10, Hua XI, 39-40 (trad. fr., p. 125). Cf. *Erf. u. Urt.*, § 21c, p. 105 (trad. fr., p. 113).

potentielles du même objet dans la poursuite de l'expérience sont anticipées. Cette modalité est d'abord marquée par ce que Husserl nomme la « généralité indéterminée³² » : si la face arrière d'un objet dont le côté visible est rouge est elle-même d'abord anticipée comme rouge, il ne s'agit là que d'une possibilité car la certitude de l'anticipation ne porte en réalité que sur le fait que la face arrière doit être colorée, la couleur elle-même demeurant indéterminée. Mais par là même, on voit que cette indétermination est bornée : car il doit bien s'agir d'« une couleur », précisément, c'est-à-dire d'une particularisation nécessairement possible au sein du genre « couleur », lequel se trouve par là même mis en évidence comme une structure de l'anticipation, remplissant pour celle-ci le rôle d'un *a priori*.

La possibilité ouverte est donc une possibilité à l'intérieur de ce que Husserl nomme depuis 1913 au moins un « espace de jeu » (*Spielraum*) des possibilités ; et si ce dernier fixe en même temps un « cadre d'indéterminité » pour l'anticipation, il semble bien que ce soit parce que ses limites coïncident avec celles de l'« extension » d'une généralité de type conceptuel réglant l'anticipation³³. Autrement dit, il s'agit de comprendre que parce qu'elles correspondent à des modifications possibles ou à des anticipations de déterminations possibles compatibles avec la persistance de la conscience *du même objet*, ces possibilités ouvertes qu'il s'agit de rendre intuitives pour elles-mêmes constructivement sont comme normées de l'intérieur par ce « même » dont elles relèvent et qui se manifeste en elles. D'où, dans le texte des *Conférences d'Amsterdam* cité plus haut, la dimension de nécessité qui détermine leur constructibilité (« ce à quoi l'objet ressemblerait et *devrait* ressembler » [nous soulignons]), expressément enracinée dans une essence (« une multiplicité synthétique *lui appartenant essentiellement* de perceptions possibles du même sens » [nous soulignons]). Ainsi voit-on poindre l'eidétique pour ainsi dire à l'horizon de l'explicitation des horizons : ce qui est *préfiguré* horizontalement à même l'expérience d'un objet comme sa poursuite

32 *Ibid.*

33 *Ibid.*, Hua XI, 40 et 41 (trad. fr., p. 126). Cf. *Erf. u. Urt.*, § 21c, p. 106 et p. 107 (trad. fr., p. 114 et p. 115).

possible ne l'est que pour autant qu'il semble *prescrit* à la conscience comme une expérience qu'il est nécessairement possible d'en faire³⁴.

En retour, en tant que production méthodique des possibilités ouvertes au sein de l'horizon interne d'un objet de l'expérience, il semble qu'on puisse dire de la construction qu'elle contribue à l'explicitation de l'objet en question par mise en évidence de l'unité conceptuelle sous laquelle il tombe et d'après laquelle il est anticipé. Mais il faut alors souligner que cette unité est susceptible de différents degrés. En effet, si la perception de la surface rouge d'une chose devant moi pousse d'abord à anticiper que ce même rouge colore également ses côtés non perçus, nous avons vu que la certitude propre à l'anticipation s'accommode en réalité de l'imagination d'autres couleurs possibles pour les côtés non vus de la même chose. C'est donc qu'il y a un sens en lequel cette chose peut être anticipée comme « la même » sans que l'anticipation soit régie par la particularité empirique de ce qui a été actuellement perçu de la chose, mais plutôt par ce que Husserl nomme son *type*³⁵. Autrement dit, l'espace de jeu des possibilités anticipables et constructibles est dès lors plus large sans être illimité pour autant : simplement l'anticipation concerne-t-elle seulement l'agencement typique des côtés non vus, pour lesquels toute couleur imaginable est possible. Par conséquent, les possibilités ouvertes auxquelles on a affaire relèvent d'une possibilité d'ores et déjà essentielle

92

34 C'est peut-être ce qui a poussé Denise Souche-Dagues, dans sa traduction d'*Expérience et jugement*, à choisir de rendre systématiquement le verbe *vorzeichnen* (préfigurer) par « prescrire », comme s'il s'agissait du verbe *vorschreiben* – non sans introduire ainsi, à l'occasion, plusieurs distorsions dans le texte husserlien.

35 Dans les termes de Landgrebe, au § 8 de l'Introduction d'*Expérience et jugement*: « nous demeurons dans l'unité de l'anticipation [...]; mais c'est une anticipation d'une généralité indéterminée, par laquelle ce qui est déterminé est anticipé comme typiquement déjà familier » (*Erf. u. Urt.*, § 8, p. 32; trad. fr., p. 41, ici modifiée). Quant au concept de type lui-même, il équivaut pour Husserl à celui de « généralité aperceptive » (*Zur Lehre v. Wesen*, Hua XLI, 106), c'est-à-dire qu'il renvoie justement à « des espaces de jeu de l'expérience qui attendent de l'expérience effective une préfiguration toujours nouvelle » (*Erf. u. Urt.*, § 93b, p. 443; trad. fr., p. 445, ici modifiée – texte réédité sous sa forme originale in *Zur Lehre v. Wesen*, Hua XLI, 249).

quoiqu'encore empirique, à travers laquelle s'exprime une propriété typique de la chose en question (il est nécessaire que ses côtés non vus, de quelque couleur possible qu'ils soient, s'agencent à la façon d'une maison, d'une voiture, d'une armoire, etc.). Mais un niveau supérieur est encore envisageable, où la chose est anticipée comme demeurant « la même » dans la suite de l'expérience indépendamment même de ses propriétés typiques, pourvu seulement qu'il s'agisse d'une chose perceptive. L'espace de jeu est alors normé par l'*eidōs* régional « chose physique » : seules les propriétés d'extension et de matérialité sont anticipées, laissant ouvertes à l'imagination des possibilités en plus grand nombre encore, et des possibilités elles-mêmes eidétiques³⁶, où s'expriment des nécessités propres à la région « chose » (il n'est pas nécessaire que les aspects non vus soient des surfaces de tel ou tel agencement typique mais il est nécessairement possible que ce soit le cas, tout autre extension matérielle étant imaginable ; ou encore, il n'est pas nécessaire que les côtés non vus soient de telle couleur déterminée, mais il est nécessairement possible qu'ils le soient parce qu'il est nécessaire qu'une surface étendue, si elle n'est pas transparente, soit colorée).

Ces exemples confirment que si tout horizon est horizon de possibilités anticipables, ces possibilités sont bel et bien « liées en tant que possibilités d'un espace de jeu³⁷ », espace dont l'ampleur ne fait qu'exprimer une certaine unité conceptuelle – typique-empirique ou purement régionale – qui norme l'anticipation, fût-elle confiée à la liberté de l'imagination. Mais surtout, ces exemples font comprendre que *la construction est manifestement le nom que Husserl donne à la production méthodique de l'expérience possible*, quoique selon une autre entente de cette dernière que celle qu'on peut rattacher à la philosophie kantienne. En effet, si Kant a bien vu que la question de l'expérience possible est structurellement liée à celle de la connaissance *a priori*, il reste que sa démarche transcendantale n'implique pas que soit posée pour elle-même

36 Possibilités que Husserl nomme alternativement « idéales » ou « pures » : cf. par ex. *Zur Lehre v. Wesen*, Hua XLI, 206; *Erf. u. Urt.*, § 90, p. 428 (trad. fr., p. 431).

37 *Id.*, *Zur Lehre v. Wesen*, Hua XLI, 371.

la question de savoir selon quelles déterminations typiques et essentielles il est nécessairement possible pour un objet d'être donné dans l'expérience. On peut dire qu'il ne s'agit jamais pour lui d'élucider ce que peut bien recouvrir « l'expérience possible d'un objet », mais seulement de savoir si un objet est oui ou non « objet d'une expérience possible », c'est-à-dire s'il satisfait aux conditions d'une donation possible dans l'expérience. Une double opposition de Husserl à Kant se dessine donc sur ce point. D'une part, par opposition à cette conception *formelle*, la phénoménologie husserlienne fait droit à une conception de l'expérience possible comme *contenu*, susceptible d'être restitué constructivement. D'autre part, si l'idée d'« expérience possible » finit par s'identifier chez Kant aux conditions *subjectives* de possibilité de l'expérience qui sont en même temps celles des objets de l'expérience³⁸, elle renvoie pour Husserl à des déterminations typiques ou régionales qui sont des possibilités *de l'objet* lui-même, selon une appartenance essentielle³⁹.

Reste alors à préciser le lien entre cette production constructive de l'expérience possible et la mise en œuvre de la variation eidétique. Dans un manuscrit de 1926, Husserl indique que « les choses effectivement objets d'expérience » peuvent servir de point de départ pour une recherche eidétique si elles sont « soumises à la question de savoir comment elles devraient se dégager dans une expérience possible, donc [traitées] comme réalités effectives exemplaires, *construites conformément à leurs possibilités* telles qu'elles devraient être telles ou telles⁴⁰ ». On comprend que si la construction est le préalable méthodique à la soumission d'un objet

38 Cf. I. Kant, *Kritik der reinen Vernunft*, A 158 / B 197, Akademie Ausgabe [Ak], III, 145/IV, 110-111 (trad. fr. A. Renaut, *Critique de la raison pure*, Paris, Aubier, 1997, p. 236).

39 On retrouve ici un aspect de la « désobjectivation » à laquelle Dominique Pradelle (*Par-delà la révolution copernicienne. Sujet transcendantal et facultés chez Kant et Husserl*, Paris, PUF, 2012) a montré que la phénoménologie husserlienne soumettait systématiquement la philosophie transcendantale kantienne.

40 Husserl, *Zur phänomenologischen Reduktion. Texte aus dem Nachlass (1926-1935)*, Hua XXXIV, 57 (trad. fr. modifiée J.-F. Pestureau, *De la réduction phénoménologique. Textes posthumes [1926-1935]*, Grenoble, Jérôme Millon, 2007, p. 77, ici modifiée; nous soulignons).

de l'expérience à la variation eidétique, c'est qu'en rendant intuitive l'expérience nécessairement possible de l'objet en question telle qu'elle se laisse anticiper à l'horizon de son expérience actuelle, elle détermine ce en quoi l'objet « consiste » au-delà de ce qui en est saisi actuellement et lui confère par là cette exemplarité qui permet la production libre de ses variantes : bref, elle rend explicite *ce dont* les variantes doivent être des variantes. Et nous avons vu que cette exemplarité était liée en premier lieu à l'explicitation de la forme typique selon laquelle la chose empirique se trouve saisie et anticipée, de sorte que l'imagination d'autres exemplaires typiques soit possible et que la congruence qui s'indique dans leur recouvrement motive l'acte d'idéation par lequel un *eidōs* invariant et commun aux variantes soit intuitivement saisi pour lui-même. Ainsi, c'est seulement si la chose qui est actuellement perçue devant moi sur mon bureau est explicitée, par construction de son horizon interne, comme relevant du type « stylo » qu'il devient possible d'*en* imaginer des variantes pouvant alors permettre le dégagement du genre « objet usuel » et, au-delà, du genre régional suprême « chose⁴¹ ». Et si, comme nous l'avons vu, ces structures régionales étaient déjà accessibles constructivement à partir des limites des espaces de jeu des possibilités ouvertes, il faut reconnaître que c'était alors seulement comme des « essences impures⁴² » ; par contraste, le propre de la variation eidétique est de permettre une saisie pure de ces généralités eidétiques, en elles-mêmes et pour elles-mêmes.

CONSTRUCTION DE L'HORIZON EXTERNE ET VISION DU MONDE

Quittons à présent la perspective des objets et tournons-nous vers le monde lui-même : qu'en est-il de la possibilité d'une eidétique du monde ? Si ce n'est pas seulement un *a priori* de type mathématique et formel qui est recherché (déterminant quelle multiplicité est le monde) mais l'*eidōs* d'un monde possible de l'expérience en général, alors la situation peut d'abord sembler plus problématique encore que dans le cas des objets. Comme Husserl le souligne en 1925, si « le passage depuis le fait du monde

41 Cf. *id.*, *Erf. u. Urt.*, § 92, p. 435 (trad. fr., p. 437).

42 *Id.*, *Zur Lehre v. Wesen*, Hua XLI, 363.

jusqu'à l'*eidōs* "monde" n'est pas aussi aisé que c'est le cas depuis le fait "cette couleur" jusqu'à l'*eidōs* "couleur" », c'est d'abord parce que le « fait du monde », ne renvoie pas à « quelque chose d'identifiable [...], un identique clos pour soi » qui me serait donné, mais plutôt à une structure d'apparition non seulement donnée mais prédonnée⁴³. Cette affirmation renvoie à la double thèse anti-kantienne, exposée en particulier dans le § 11 des leçons de *Psychologie phénoménologique*, selon laquelle nous faisons effectivement l'expérience du monde, mais précisément pas à la façon dont nous faisons l'expérience des objets⁴⁴ : nous en faisons l'expérience dans la mesure où les objets nous sont donnés comme objets *du* monde, c'est-à-dire, comme le précisera Husserl dans la *Krisis*, comme des objets « dans l'horizon du monde⁴⁵ ». Il en découle une différence fondamentale entre le sens d'être du monde et celui des objets, qu'on peut ressaisir en disant que contrairement aux objets, le monde « est étant dans une unicité pour laquelle le pluriel est vide de sens⁴⁶ » ou bien que contrairement aux objets qui *ont* des horizons (et en particulier le monde comme horizon externe ultime), le monde *est* lui-même horizon, et horizon universel de l'expérience. Dans ces conditions, il pourrait sembler que l'idée même de soumettre un exemplaire du monde de l'expérience à la variation soit intrinsèquement problématique, et que la construction ne puisse rien y faire puisque le monde, n'étant précisément jamais donné comme ce dont l'horizon pourrait être explicité, semble par principe et définitivement in-explicable.

Mais rien ne contraint en réalité à cette conclusion. Au contraire, et comme souvent, la solution est indiquée par les données du problème : *en tant qu'horizon externe ultime des objets, le monde n'est certes pas lui-*

43 *Ibid.*, Hua XLI, 321. Dans ses leçons de 1919 portant sur « Nature et esprit », Husserl avait déjà souligné cette difficulté mais en insistant alors sur le fait que si « obtenir et décrire l'*eidōs* "monde" n'est pas chose aussi aisée que c'est le cas par exemple pour l'*eidōs* "son" », c'est d'abord parce que dans le cas du monde, nous ne disposons pas d'un *datum* sensible donné dans une intuition adéquate (cf. *Natur und Geist. Vorlesungen Sommersemester 1919*, Hua Materialien IV, 163-164).

44 *Id.*, *Phän. Psychol.*, Hua IX, 95-97 (trad. fr., p. 93-95).

45 *Id.*, *Krisis*, § 37, Hua VI, 146 (trad. fr., p. 162).

46 *Ibid.* (trad. fr., p. 163).

même un objet à expliciter par construction de son horizon interne mais ce qui s'explique par construction de l'horizon externe du moindre objet. Et de façon tout à fait remarquable, la première mise en œuvre par Husserl d'une telle « construction phénoménologique du monde » se trouve dans le § 8 d'*Ideen III*, donc dans un texte datant de 1912 (soit plusieurs années avant l'introduction du concept d'horizon et, *a fortiori*, de l'idée d'une intentionnalité d'horizon). Husserl y est en quête de ces « généralités d'essence » qui sont en même temps les « concepts fondamentaux suivant lesquels se différencient les espèces fondamentales de réalité⁴⁷ » et, au-delà, du concept fondamental de la réalité elle-même. Pour ce faire, il propose de prendre pour point de départ la perception d'une chose matérielle et de la considérer en accomplissant ce qu'il appelle alors « l'attitude eidétique » et qui, curieusement, combine les propriétés de la réduction phénoménologique (suspension de la thèse ontologique de l'attitude naturelle) et de la réduction proprement eidétique (la production, par imagination libre, de « possibilités vides⁴⁸ »). Dans les pages qui suivent, Husserl distingue alors de façon inédite deux usages de l'imagination, selon que sa liberté va ou non jusqu'à altérer cette propriété, constitutive d'une chose, d'être non pas « un étant en général, mais un identique en association de dépendances causales » avec des propriétés et des circonstances réelles⁴⁹. Si c'est le cas, si l'imagination transforme la chose matérielle de départ au point d'altérer ou de suspendre cette dépendance constitutive, alors non seulement « la chose se désagrège en multiplicités de phantasmes sensibles (de schèmes sensibles) », mais cette dissolution de l'unité chosique implique que « le monde tout entier se métamorphose en un écoulement de simples phantasmes sensibles⁵⁰ », c'est-à-dire qu'il perde sa structuration en une « nature ». Mais si, par

47 *Id.*, *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologische Philosophie. Drittes Buch: Die Phänomenologie und die Fundamente der Wissenschaften*, § 8, Hua V, 29 (trad. fr. D. Tiffeneau, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures. Livre troisième: La phénoménologie et les fondements des sciences*, Paris, PUF, 1993, p. 36, ici modifiée).

48 *Ibid.*

49 *Id.*, *Ideen III*, § 8, Hua V, 30 (trad. fr., p. 38, ici modifiée).

50 *Ibid.*

opposition à cette première hypothèse, l'imagination déploie sa liberté à l'intérieur du « cadre absolument fixe [...] préfiguré par le sens de la perception initiale⁵¹ » et qui pose que c'est bien toujours d'une *chose* qu'il doit s'agir, donc d'une réalité en interaction causale avec des circonstances réelles impliquant d'autres choses, alors cette liberté consiste à produire des expériences fictives dans lesquelles le sens perceptif initialement visé se maintiendrait de façon concordante. Or dans ces conditions, Husserl remarque expressément que « construisant [*konstruierend*] plus précisément dans l'imagination des séries d'expériences [...], c'est alors tout un monde qui finalement se construit [*konstruiert sich*] pour nous⁵² ». Et comme le maintien dans la concordance du seul point de départ de la fiction n'impose par avance aucun nombre déterminé de fictions d'expérience possibles dans lesquelles il peut s'insérer, il faut reconnaître en outre que « nous sommes à mêmes de construire [*konstruieren*] des mondes entièrement différents, qui tous seraient des mondes pour la chose initiale⁵³ ». Imaginer les systèmes empiriques distincts mais également cohérents dans lesquels telle chose donnée dans l'expérience conserverait sa constitution de chose tout en étant prise dans un type de légalité différent – telle est donc très littéralement la manière phénoménologique de « faire des mondes ». Et il est remarquable qu'elle conduise Husserl à reconnaître expressément qu'à côté de son possible comportement comme « annihilatrice de monde [*Weltvernichterin*] » (illustré par la première hypothèse ci-dessus aussi bien que par la célèbre hypothèse de l'annihilation du monde au § 49 d'*Ideen I*), l'imagination peut fonctionner de façon tout aussi essentielle comme « édifiatrice de monde [*Weltbauerin*]⁵⁴ ».

À partir du début des années 1920, cette démarche méthodique simplement esquissée dans *Ideen III* est reprise par Husserl et transposée dans un cadre théorique où la variation eidétique rencontre la doctrine de l'horizontalité de l'expérience. Elle n'est plus conçue alors comme

51 *Ibid.*, Hua V, 31 (trad. fr., p. 39, ici modifiée).

52 *Ibid.*

53 *Ibid.* (trad. fr., p. 40).

54 *Ibid.* (trad. modifiée).

une direction possible de la liberté de l'imagination au sein de l'attitude eidétique mais comme la *construction méthodique de l'horizon externe d'un objet intentionnel*. Et tout comme la construction de l'horizon interne que nous avons étudiée ci-dessus, elle correspond à la transformation en méthode d'un intérêt qui anime déjà la perception dans la sphère anté-prédicative, en l'occurrence celui qui pousse le sujet percevant à expliquer l'objet moyennant le « déploiement de ce qu'il est dans sa relation à d'autres objets », c'est-à-dire en « rend[ant] co-thématiques les objets co-présents dans l'horizon externe⁵⁵ ». Mais comme tout objet, donné actuellement ou co-donné horizontalement, est objet dans l'horizon du monde, ce n'est plus seulement l'objet initial qui se trouve explicité moyennant la construction méthodique de son horizon externe, mais avec lui le monde dans le cadre duquel une expérience conséquente en est faite. On voit ainsi que cette construction est la méthode qui répond à la modalité paradoxale selon laquelle le monde nous est donné dans l'expérience, à savoir, en tant qu'horizon de tout objet, comme une totalité absolument évidente et pourtant intégralement implicite⁵⁶. Si l'attitude naturelle se satisfait de ce caractère implicite qui ne l'empêche nullement d'inscrire ses fins pratiques dans le monde, il n'en va pas de même pour l'attitude philosophique qui, mue par un intérêt théorique pour la totalité comme telle, se doit d'expliciter cette évidence implicite. Telle est la tâche de la construction, dont un passage des leçons de *Psychologie phénoménologique* peut permettre de préciser les tenants et les aboutissants, malgré le fait que la notion de construction y demeure elle-même implicite :

Il convient tout d'abord de dévoiler ce qui, en tant que monde, n'est donné dans l'expérience qu'étroitement délimité et avec des horizons non-clarifiés, de telle sorte que nous mettions en jeu l'expérience possible, que nous progressions d'expériences possibles en expériences possibles toujours

55 *Id.*, *Erf. u. Urt.*, § 22, p. 115 (trad. fr., p. 123).

56 Comme Husserl le souligne en effet en 1932 : « *Implicite* [de façon implicite], toute expérience de quelque chose de mondain est en même temps, quoique de manière non-thématique, expérience totale du monde ; mais la totalité des objets qui appartiennent au monde est toujours une totalité seulement implicite » (*Zur Lehre v. Wesen*, Hua XLI, 361).

nouvelles et que nous formions pour ainsi dire une image d'ensemble, une *vision intuitive d'ensemble du monde* effectivement explicite fût-elle en progression ouverte : à savoir tel que, somme toute, il apparaîtrait ou devrait apparaître lorsque, que ce soit dans une expérience effective ou en nous projetant dans une expérience quelconque, nous remplissons les horizons ouverts, indéterminés, de possibilités d'expérience qui s'accordent de façon concordante⁵⁷.

100

Deux points nous paraissent tout à fait essentiels dans ces lignes. En premier lieu, il y est montré que comme dans le cas des objets singuliers, la construction est une production méthodique de l'expérience possible telle qu'elle se laisse apercevoir et anticiper, mais cette fois-ci à l'horizon externe, et non plus interne, d'un objet. Comme Husserl le précisera dans un manuscrit de 1934, il s'agit donc d' « établir effectivement comme méthode l'anticipation (induction) et l'inductibilité qui a lieu dans la constitution aperceptive du monde de l'expérience », ce qui revient à « rendre intuitif ce qui est anticipé, donc [à] construire intuitivement une expérience possible comme [expérience] quasi-effective, mais alors nécessairement dans une généralité indéterminée en tant qu'espace de jeu des possibilités, conformément à l'appréhension typique qui se trouve dans l'aperception⁵⁸ ». On retrouve donc, dans le cas de l'horizon externe, la mise en œuvre de l'imagination dont nous avons déjà souligné qu'elle seule permettait de rendre intuitives, en les présentifiant, les anticipations seulement potentielles qui sont préfigurées horizontalement dans l'expérience actuelle et qui, en tant que possibilités ouvertes, se déploient dans un espace de jeu dont les limites sont celles d'un type aperceptif qui devient lui-même intuitif par ce biais. Dans ces conditions, la construction n'est pas seulement la méthode qui, par explicitation progressive de l'horizon externe d'un objet, « rend intuitif le monde [*Veranschaulichung der Welt*] » ; ou plutôt : si elle l'est, c'est-à-dire si elle est bel et bien « la

57 *Id.*, *Phän. Psychol.*, § 10, Hua IX, 88 (trad. fr., p. 85-86, ici modifiée).

58 *Id.*, *Lebenswelt*, Hua XXXIX, 184 (trad. fr. J. Farges et L. Perreau, « Induction dans l'expérience du monde et constitution du monde orienté de l'expérience en tant que monde avec ciel et terre », *Alter. Revue de phénoménologie*, 26, 2018, p. 234).

méthode dans laquelle le monde devrait pouvoir parvenir pour nous à son être propre en tant que visé » – donc la méthode qui explicite ce qui, pour le sujet, vaut à chaque fois *de facto* comme son monde de l'expérience –, c'est en rendant intuitif ce monde « tel qu'il est *possiblement*, tandis qu'il est constamment inconnu, imparfaitement connu⁵⁹ », ou encore en le construisant « dans l'espace de jeu de ses possibilités⁶⁰ ». Autrement dit, *le geste constructif par lequel je m'empare intuitivement de ce qui est pour moi le monde de mon expérience dans sa complétude est celui-là même par lequel je le découvre comme une possibilité parmi d'autres de totalité empirique*. Comme Husserl le soulignera de façon parfaitement nette dans un manuscrit daté de 1932 : découvrant que mon monde est « constructible *in infinitum* comme un monde d'expériences possibles dans l'espace de jeu d'une infinité de possibilités relatives à ce que mon monde pourrait être, lui qui est pourtant une effectivité », je découvre corrélativement que « je me tiens dans un espace de jeu de mondes possibles, parmi lesquels celui qui a pour noyau l'expérience propre présente est indubitable⁶¹ ».

En second lieu, on aura remarqué que dans le texte cité plus haut, Husserl rassemble tous ces acquis de la construction sous le titre d'une « vision intuitive du monde ». Or loin d'être un hapax, c'est une idée que Husserl réaffirme à de nombreuses reprises dans ses manuscrits. Le terme allemand est *Weltanschauung* : il se justifie d'abord parce que la construction, comme nous l'avons vu, consiste à rendre intuitives (*anschaulich*), en les présentifiant, les directions de poursuite de l'expérience qui sont anticipées et anticipables à l'horizon du donné actuel. Si dans le cas de l'horizon interne, la construction rend intuitif ce en quoi consiste l'objet empirique actuellement donné selon une perspective partielle, dans le cas de l'horizon externe, c'est « le monde d'une expérience complète possible⁶² » qui est rendu intuitif par construction. Certes, il arrive également à Husserl de parler de la « construction d'une "représentation du monde" »

59 *Ibid.*, Hua XXXIX, 83 (nous soulignons).

60 *Id.*, *Zur Lehre v. Wesen*, Hua XLI, 321.

61 *Id.*, *Lebenswelt*, Hua XXXIX, 56-57.

62 *Id.*, *Zur Phänomenologie der Intersubjektivität. Texte aus dem Nachlass. Dritter Teil: 1929-1935* [désormais *Zur Phänom. d. Intersubj.*], Hua XV, 561 (trad. fr. N. Depraz, *Sur l'intersubjectivité*, t. I, Paris, PUF, 2001, p. 239).

[*Weltvorstellung*] » pour nommer le fait qu' « à partir de n'importe quelle expérience et de son expérience environnante [...], je peux construire le monde comme monde “représenté”, comme représentation du monde “par avance”, dans ses possibilités d'être effectif⁶³ ». Mais les deux concepts sont liés dans la mesure où, comme le montre un important manuscrit de 1932, « la “vision intuitive du monde” » n'est autre pour Husserl que « la “représentation” explicite du monde factuel » que nous obtenons par le moyen de la construction⁶⁴. Quoiqu'il en soit, il faut surtout souligner la portée polémique de cet usage du concept de *Weltanschauung*, que Husserl se plaît manifestement à retourner contre toutes les philosophies qui le convoquent au titre d'une « vision du monde », alimentant une forme ou une autre de relativisme historiciste (comme Husserl a cru pouvoir le diagnostiquer à propos de Dilthey⁶⁵). Dans le contexte de la construction du monde telle que l'entend Husserl, ce concept s'oppose doublement au relativisme. D'une part, parce l'espace de jeu des mondes possibles de l'expérience dans lequel la construction inscrit le monde de fait qu'elle explicite est délimité par un principe formel qu'elle contribue à mettre au jour : à savoir, la forme typique d'un monde prédonné possible, ou encore la « forme ontologique du monde comme forme de son être-tel factuel possible⁶⁶ », qui commande ce que Landgrebe nomme la « typique de la totalité » au sein de laquelle s'inscrivent toutes les typiques particulières⁶⁷. D'autre part, parce que la production de cette forme typique totale est, comme nous l'indiquions dès l'ouverture de cette section et comme nous l'avons vérifié dans le cas des objets individuels, le préalable méthodique à la mise en œuvre de la variation eidétique dans la mesure où elle a pour effet de *rendre exemplaire* – c'est-à-dire susceptible d'être varié – notre monde

63 *Id.*, *Lebenswelt*, Hua XXXIX, 76. Husserl ajoute quelques lignes plus loin : « “Monde” n'a pour moi de sens explicite qu'à partir de cette représentation du monde ». Pour d'autres occurrences de cet usage, cf. par ex. *ibid.*, Hua XXXIX, 495-499, 669; *Zur Lehre v. Wesen*, Hua XLI, 361.

64 *Id.*, *Zur Lehre v. Wesen*, Hua XLI, 363.

65 Cf. *id.*, « Philosophie als strenge Wissenschaft », dans *Aufsätze und Vorträge (1991-1921)*, Hua XXV, 41 sq. (trad. fr. M. de Launay, *La Philosophie comme science rigoureuse*, Paris, PUF, 1989, p. 61 sq.).

66 *Id.*, *Lebenswelt*, Hua XXXIX, 185 (trad. fr., p. 234).

67 Dans *id.*, *Erf. u. Urt.*, § 8, p. 33 (trad. fr., p. 41).

de fait qui, sinon, tel qu'il nous est donné dans l'expérience actuelle, demeure pour ainsi dire horizontalement fuyant. Comme l'explique un manuscrit de 1933 :

si le monde de fait dans son essence de fait – *i. e.* amené à l'autodotation complète dans l'une de ses possibilités ouvertes [*c'est là l'opération de la construction*] – sert d'exemple pour la variation libre, nous acquérons une forme ontologique en tant qu'*eidōs* d'un monde possible en général⁶⁸.

Ainsi, aux antipodes de tout relativisme, la construction d'une « vision du monde » est-elle mise par Husserl au service du dégagement d'une essence du monde de l'expérience.

PHÉNOMÉNOLOGIE STATIQUE ET DÉVOILEMENT CONSTRUCTIF DE L'ÉDIFICATION DU MONDE

Ces indications mettent simultanément en lumière un aspect de première importance eu égard à la perspective générale qui commande cette étude et sur lequel il nous faut insister à présent, à savoir le fait que cette « typique de la totalité » que le phénoménologue met en évidence en construisant une « vision intuitive complète du monde » consiste en une certaine *forme*. L'idée est que, si c'est bien ce qui est *de facto* anticipé comme « monde » qui doit pouvoir être construit à partir de tout objet réel donné dans l'expérience avec ses horizons, il ne peut l'être que conformément à ce qu'exige le fait qu'il doit s'agir, précisément, d'un monde possible *de l'expérience*. En d'autres termes, il s'agit de comprendre que l'expérience, dans la mesure où elle doit être possible, impose sous le titre d'un « monde », anticipable comme tel à l'horizon du moindre objet, une certaine structuration, un certain agencement des réalités intramondaines qui sont elles aussi anticipées selon certaines typiques particulières – bref, une certaine édification (*Aufbau*) elle-même typique

68 *Id.*, *Zur Phänom. d. Intersubj.* III, Hua XV, 561 (trad. fr. N. Depraz, dans *Sur l'intersubjectivité I*, *op. cit.*, p. 238-239, ici modifiée). Dans le même sens, cf. *Lebenswelt*, Hua XXXIX, 185 (trad. fr. in *Alter*, 26, 2018, p. 234-235); *Zur Lehre v. Wesen*, Hua XLI, 360, 363.

dont la mise au jour fournit à la construction sa véritable justification. Comme Husserl le précise en effet dans un appendice de la *Krisis*, en opposant éloquemment les deux sens de la construction :

On comprend qu'il ne s'agit pas ici d'une « construction sauvage », d'un jeu de concepts verbaux, mais que ce qui me guide dans ce procès est la vue d'une typique de l'édification [*Aufbautypik*] qui transit le monde empirique [...]⁶⁹.

104

Deux points doivent être rappelés pour préciser ce qu'il en est de cette typique. Premièrement, une des thèses cardinales de la phénoménologie husserlienne est que cet *Aufbau* de tout monde possible de l'expérience se précise comme *une structuration ternaire* (nature physique, nature animée, monde de l'esprit), selon laquelle chaque « région » de la réalité délimite un domaine ontologique fondamental où s'enracinent aussi bien la possibilité d'une science correspondante que les concepts directeurs dans lesquels elle peut se déployer. Que la construction du monde de l'expérience ait représenté pour Husserl un moyen de dévoiler et de justifier cette structuration du monde, c'est ce que confirme un manuscrit de 1934 – au moins pour les deux premières couches :

À partir de chaque étant réel donné dans l'expérience et de son horizontalité propre (dans ses possibilités), le monde prédonné doit être construit dans sa forme de monde – comme nature spatio-temporelle universelle, comme *universum* de l'extériorité réciproque dans les formes fondamentales « espace » <et> « temporalité ». Structure nucléaire « nature physique » – et l'accompagnant, étant localisé et temporalisé en elle, le psychique qui appartient aux corps organisés. – Nature psychophysique⁷⁰.

Deuxièmement, comme le rappellent clairement ces lignes, cette édification est *une stratification* : les régions ne sont pas des « secteurs » de la réalité mais des « couches », agencées hiérarchiquement les unes sur les autres selon une loi d'inclusion univoque des niveaux inférieurs dans les niveaux supérieurs, inclusion qui renvoie de façon corrélative aux relations de présupposition univoque qui gouvernent les types fondamentaux

69 *Id.*, *Krisis*, Beilage IV, Beilage IV, Hua VI, 390 (trad. fr., p. 431, ici modifiée).

70 *Id.*, *Lebenswelt*, Hua XXXIX, 127.

d'appréhension au sein desquels se constitue la certitude de l'être des objets correspondants. Ainsi, si la région « chose animée » s'édifie sur la région « chose matérielle », c'est parce que la réalité psychique se manifeste dans un ensemble de caractères dont l'appréhension suppose accomplie l'appréhension d'un substrat spatiotemporel réel. Ainsi l'appréhension de l'étranger comme tel suppose-t-elle la constitution préalable d'une sphère du propre ou de primordialité au sein de laquelle l'intentionnalité empathique peut entrer en jeu. Il en résulte que la structure du monde doit être conçue comme une structure de validité (*Geltungsstruktur*), isomorphe à la structure des validations synthétiques qui s'opèrent au sein de la conscience intentionnelle corrélative⁷¹. Et dans la mesure où la relation de dépendance rendue manifeste à travers ces présuppositions peut être considérée comme une relation de fondation (*Fundierung*⁷²), cette structure de validité ne peut s'explicitier que dans le « système complet des fondations de validité [*Geltungsfundierungen*]⁷³ », de sorte que l'édification du monde reçoit la forme générale d'une édification de la fondation (*Fundierungsaufbau*⁷⁴).

Cela acquis, on ne saurait trop insister sur le fait que le dévoilement de cette édification structurale du monde de l'expérience correspond très exactement au programme de ce que Husserl nomme la *phénoménologie statique*, par opposition à la phénoménologie génétique. C'est un point sur lequel Husserl ne laisse planer aucune équivoque :

- 71 *Id.*, *Zur Phänom. d. Intersubj.* III, Hua XV, 617 (trad. fr. R. Brandmeyer, Ph. Cabestan, N. Depraz et A. Montavont, *Alter. Revue de phénoménologie*, 3, 1995, p. 209).
- 72 Au sens de la fondation unilatérale, définie par Husserl dès le § 16 de la Troisième Recherche – cf. *Logische Untersuchungen*, III. Unters., Hua XIX/1, 270 (trad. fr. H. Élie, A. L. Kelkel et R. Schérer, *Recherches logiques*, II/2, Paris, PUF, 1961, p. 49).
- 73 *Id.*, *Zur Phänom. d. Intersubj.* III, Hua XV, 615 sq. (trad. fr. Brandmeyer *et al.*, p. 207 sq.).
- 74 *Ibid.*, Hua XV, 561 (trad. fr. N. Depraz, dans *Sur l'intersubjectivité* I, p. 238). Sur cette question architectonique, cf. le commentaire éclairant de Ludwig Landgrebe, « Seinsregionen und regionale Ontologie in Husserls Phänomenologie », dans *Der Weg der Phänomenologie. Das Problem einer ursprünglichen Erfahrung*, Gütersloh, Gerd Mohn, 1963, p. 148 sq.

Le problème de l'intuition complète du monde, le problème qui consiste à se donner la clarification complète du monde comme monde d'une expérience possible, est donc équivalent au problème de l'universalité de la fondation de validité. Il s'agit donc de phénoménologie statique. [...]

La phénoménologie « statique » – la méthode systématique de production d'une intuition complète du monde, qui va de pair avec la connaissance apodictique des conditions qui la rendent possible [...] ⁷⁵.

106

En d'autres termes, et bien qu'elle suppose acquise la doctrine du dynamisme horizontal et aperceptif de l'expérience, la méthode de construction dont nous avons cherché à éclairer le principe et les applications doit bel et bien être considérée comme la méthode cardinale de la phénoménologie statique ⁷⁶. Or, dans la perspective générale de cette étude, qui vise à fournir des matériaux pour une confrontation entre les projets constitutifs de Husserl et de Carnap, cette précision nous paraît tout à fait essentielle pour deux raisons principales.

D'une part, parce qu'elle interdit d'interpréter la *Fundierung* comme un enchaînement temporel instituant une relation de dépendance génétique entre les étagements régionaux du monde. Comme Husserl le remarque dans les *Méditations cartésiennes*, « cette fondation ne doit pas être comprise comme une édification [*Aufbau*] obéissant à la succession temporelle d'une genèse ⁷⁷ ». Que l'appréhension de l'étranger se fonde dans l'appréhension du propre ne signifie pas que le sens d'être « autrui » se constitue postérieurement à l'appréhension complète par l'*ego* de sa

75 Husserl, *Zur Phänom. d. Intersubj.* III, Hua XV, 616 et 617 (trad. fr. dans *Alter*, 3, 1995, p. 208 et 209, ici modifiée).

76 Ainsi devons-nous nuancer l'interprétation qu'Alexander Schnell propose de la construction phénoménologique, qui tend à considérer non seulement que la phénoménologie génétique fournit le cadre privilégié de sa mise en œuvre, mais que la construction s'identifie elle-même à une genèse (cf. *Husserl et les fondements de la phénoménologie constructive*, p. 74 et p. 254). Comme nous le verrons dans la section suivante, il est vrai que Husserl sollicite aussi les notions de construction et de reconstruction dans le cadre de la phénoménologie génétique, mais cela n'implique en rien que ces usages soient les seuls, ni même les principaux.

77 *Id.*, *Cart. Medit.*, § 18, Hua I, 80-81 (trad. fr., p. 88, ici modifiée).

propre primordialité comme si elle en dérivait⁷⁸ – en un sens, c’est même exactement le contraire. Et si d’aventure, comme Husserl lui-même dans certains manuscrits, on cède malgré tout à la tentation de considérer que les couches inférieures de l’*Aufbau* sont plus originaires que les couches qui se fondent sur elles, alors il faut se garder de l’interpréter comme une dérivation causale et conserver à l’esprit qu’il ne s’agit alors que d’une image :

On peut se représenter la formation graduelle de la constitution en recourant à l’*image d’une genèse*, en se figurant que l’expérience s’accomplit effectivement d’abord dans les donations du degré le plus bas et seulement en lui ; qu’ensuite se présente ce qui est nouveau et qui relève du nouveau degré, grâce à quoi de nouvelles unités se constituent, etc. Mais *c’est une genèse de la même sorte que celle que la mathématique effectue*⁷⁹.

C’est bien toujours d’une fondation au sens d’une présupposition de validité qu’il y va dans l’édification des strates supérieures du monde concret sur ses strates inférieures, et non d’un procès génétique.

D’autre part, s’il importe ici de souligner que la construction de l’édification du monde relève de la phénoménologie statique, c’est parce qu’à une reprise au moins, Husserl a défini cette dernière comme la phénoménologie constitutive par excellence. Dans un manuscrit de juin 1921, après avoir rappelé que la phénoménologie statique interroge les modes de conscience multiples dans lesquels se constituent les objets selon leur type, Husserl déclare en effet que « s’occuper de la constitution, ce n’est pas s’occuper de la genèse, laquelle est précisément genèse de la constitution⁸⁰ ». S’il est vrai que Husserl sera amené à nuancer cette thèse en reconnaissant quelques années plus tard la pertinence de l’idée

78 Comme Husserl l’indique lui-même en marge de l’un de ses manuscrits qui revient sur le fait que « le sens “autrui” me présuppose » : « Mais “présupposer” ne signifie pas “naître de” ! » (*Zur Phänom. d. Intersubj.* III, Hua XV, 616 ; trad. fr. dans *Alter*, 3, 1995, p. 208, ici modifiée).

79 *Id.*, *Ideen* III, Hua V, 125 (trad. fr., p. 152-153, ici modifiée ; nous soulignons).

80 *Id.*, *Zur Phänomenologie der Intersubjektivität. Texte aus dem Nachlass. Zweiter Teil: 1921-1928*, Hua XIV, 41 (trad. fr. N. Depraz, *Sur l’intersubjectivité*, t. II, Paris, PUF, 2001, p. 491).

d'une constitution génétique, cela ne change rien au fait que *c'est bien la phénoménologie statique qui fournit le cadre dans lequel la tâche d'une élucidation de la constitution du monde prend très explicitement la forme d'une construction révélant une structure édifiée en niveaux de validité, selon une architecture où le fondamental n'est pas un originaire, sinon au sens mathématique d'une validité présupposée.*

Tel est peut-être, au moins dans les termes, le degré maximal de proximité qu'on puisse déceler entre la phénoménologie husserlienne et la version carnapienne du programme de constitution du monde. Nous reviendrons toutefois, en conclusion, sur la distance de principe qui demeure entre les deux projets malgré la place qu'ils accordent l'un et l'autre à la construction.

108

DÉCONSTRUCTION ET RÉÉDIFICATION DU MONDE DANS LA PHÉNOMÉNOLOGIE GÉNÉTIQUE

Avant cela, et dans le dernier temps de cette étude, il nous faut montrer que la phénoménologie génétique fournit bien, elle aussi, un cadre méthodique où l'idée d'une édification du monde se trouve clarifiée en rapport avec le concept de construction. Rappelons au préalable que par « phénoménologie génétique », Husserl entend cette orientation de la problématique constitutive conformément à laquelle, à partir de 1917 environ, il ne se contente plus d'élaborer une typologie des actes correspondant à une typologie statique des objets, mais se propose de mettre en évidence les connexions temporelles de motivation entre les actes qui président à la constitution de toute objectivité, dévoilant ainsi l'« histoire » des objets dans la conscience et, de façon corrélatrice, l'auto-constitution « historique » de la subjectivité constituante elle-même. Or la prise en compte de cette dynamique motivationnelle de l'expérience ouvre, pour la phénoménologie génétique, deux directions descriptives possibles. À partir de n'importe quel vécu subjectif, le phénoménologue peut suivre tout d'abord *en aval* la poursuite de la détermination de son objet intentionnel, qu'il s'agisse du passage de l'affection à la saisie objectivante, de la façon dont une chose perçue pour la première fois se détermine affectivement, axiologiquement, ou encore

de la façon dont une chose ou un processus de l'expérience courante se trouve déterminé théoriquement, par exemple dans la physique. Mais le phénoménologue peut aussi régresser *en amont* de l'activité vers la passivité qu'elle présuppose : il s'agit alors de remonter à contre-courant le procès de sédimentation des couches de sens pour mettre au jour les opérations prédonatrices originaires ainsi que leurs objets corrélatifs et rendre ainsi explicite toute la teneur aperceptive de sens co-donnée passivement dans la donation du monde et de chacun de ses objets.

Or cette démarche régressive correspond à ce que Husserl nomme la « méthode de déconstruction » (*Abbau*), dont il donne le premier exposé circonstancié dès le printemps 1920 (bien plus tôt, donc, que ce qui est généralement admis), dans une importante « digression » (*Exkurs*) au sein d'un cours sur l'éthique, sur laquelle nous allons à présent nous appuyer⁸¹. Ramenée à son principe, cette méthode correspond à une procédure de « clarification du sens⁸² » que Husserl caractérise à travers une série de termes imagés et révélateurs : il s'agit de « dépouiller » (*entkleiden*⁸³) les objets du monde et le monde lui-même des couches de significations avec lesquelles ils nous sont toujours prédonnés, ou encore de les « défaire » (*abtun*)⁸⁴, c'est-à-dire de défaire ce qui se donne dans l'expérience comme du « tout fait » afin de comprendre comment cela (s') est fait. Autant de formules qui confirment que ce geste méthodique est la contrepartie de la mise en évidence de la structure stratifiée de la réalité, ou encore que la déconstruction (*Abbau*) du monde et de ses objets est inséparable de leur édification (*Aufbau*) structurale⁸⁵, qu'elle suppose

81 *Id.*, « Exkurs in der Vorlesung » [désormais *Exkurs*], dans *Einleitung in die Ethik. Vorlesungen Sommersemester 1920 und 1924*, Hua XXXVII, 259-320 (trad. fr. M.-H. Desmeules et J. Farges, *Normativité et déconstruction. Digression dans les Leçons sur l'éthique de 1920*, Paris, Vrin, 2020). Les pages qui suivent reprennent certains éléments du texte de notre « Présentation », en part. p. 37 à 48.

82 *Ibid.*, Hua XXXVII, 293 (trad. fr., p. 113).

83 *Ibid.*, 294, 466, 470 (trad. fr., p. 114, 188, 190). Husserl utilise également à l'occasion le néologisme *entschichten* (*ibid.*, 307 ; trad. fr., 133).

84 *Ibid.*, 289, 290, 297, 354 (trad. fr., p. 107, 108, 118, 165).

85 *Cf. ibid.*, 292, 296, 470 (trad. fr., p. 111, 117, 191). Nous reviendrons plus loin sur l'articulation de ces deux aspects.

et rend manifeste tout à la fois selon une inévitable circularité. C'est cette liaison qu'il nous faut à présent clarifier.

Il convient de partir du fait que les objets qui nous sont donnés dans l'expérience courante sont toujours déjà pourvus de déterminations théoriques, axiologiques, pratiques ou culturelles, qui s'expriment à travers des « prédicats de signification ». Cette complexité renvoie à une constitution préalable, et la déconstruction se présente comme la méthode de mise au jour systématique du niveau antérieur d'expérience sur le fondement duquel s'effectue cette prédication multiforme présupposée. Par sa façon de procéder, elle tient de l'abstraction, même si elle ne saurait être confondue pour autant avec l'abstraction conceptuelle⁸⁶ : tandis que cette dernière produit de la généralité, la déconstruction met en évidence un état préalable de la conscience d'objet ou du monde, fonctionnant comme substrat ou noyau pour des prédications ultérieures possibles. Plus précisément, son résultat est un monde d'objets nécessairement in-signifiants, par opposition à tous les types de prédications recensés précédemment : un monde qui n'est donc pas seulement préthéorique (dépourvu de toute composante de savoir ou renvoyant à une activité de détermination théorique des objets), mais réellement antéprédicatif, c'est-à-dire dépourvu en outre de toute teneur axiologique et pratique.

Or, ce monde de pures choses qui forme la structure nucléaire de notre expérience, Husserl le nomme dans ces pages un « monde de l'expérience pure », reprenant tout à fait consciemment une expression forgée par le philosophe empiriste et positiviste Richard Avenarius, proche d'Ernst Mach et qui avait rédigé en 1888-1890 une volumineuse *Critique de l'expérience pure*⁸⁷ dont Husserl connaissait la teneur. Derrière ce titre, Avenarius cherchait à restituer ce qu'il nommait aussi le « concept naturel de monde », c'est-à-dire ce qui nous est effectivement donné en fait de monde indépendamment de toute élaboration conceptuelle ou théorique, dans le but de récuser le caractère originaire de la plupart des dualismes qui hantent l'histoire de la philosophie (extériorité/intériorité,

86 Cf. *ibid.*, 290 (trad. fr., p. 109).

87 R. Avenarius, *Kritik der reinen Erfahrung*, 2 Bände, Leipzig, Reiland, 1888-1890, 1907 (2^e éd.).

physique/psychique, réalité/apparence, substance/accident, etc.⁸⁸). Dans la perspective husserlienne, le monde de l'expérience pure étant le résultat d'une procédure méthodique abstractive, il est lui-même marqué par l'abstraction : bien que descriptible, il est expressément reconnu par Husserl comme « impensable⁸⁹ » au sens où il n'est pas pensable qu'un tel monde soit celui dont nous faisons intuitivement l'expérience dans la vie courante. Tout se passe donc comme si, en liant l'originaire et l'abstrait, la déconstruction avait pour effet de décorrélér l'idée d'une critique de l'expérience pure et le projet d'une restitution du concept naturel de monde. En termes husserliens : on assiste en 1920 à la mise en opposition, de part et d'autre de la déconstruction dont ils représentent respectivement le résultat et le préalable, du monde de l'expérience pure et de ce que Husserl commence à nommer ici même, et de plus en plus fréquemment dans ses manuscrits, le « monde de la vie⁹⁰ ». Husserl va même jusqu'à parler d'« expérience impure⁹¹ » pour désigner l'expérience dans laquelle nous est donné ce monde concret de la vie avec toutes ses déterminations de signification, l'impureté se trouvant donc associée de façon surprenante à la richesse en déterminations aperceptives⁹².

Comment comprendre que Husserl privilégie ainsi un sens finalement diminutif ou privatif de la pureté ? Il nous semble que ce point peut s'éclairer à partir de la liaison indéfectible entre *Abbau* et *Aufbau*,

88 Pour une exposition de la démarche argumentative d'Avenarius, cf. L. Joumier, « Le concept naturel de monde d'Avenarius et son appropriation husserlienne », dans J.-F. Lavigne et D. Pradelle (dir.), *Monde, structures et objets de pensée. Recherches phénoménologiques en hommage à Jacques English*, Paris, Hermann, 2016, p. 247-281.

89 Husserl, *Exkurs*, Hua XXXVII, 295 (trad. fr., p. 115).

90 *Ibid.*, 307 (trad. fr., p. 133).

91 *Ibid.*, 353 (trad. fr., p. 165).

92 Si Husserl peut en effet parler de « la plénitude du monde ambiant dans lequel nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes », c'est qu'il s'agit d'« un monde qui n'est justement pas pris dans l'attitude artificielle de l'expérience pure, qui n'est pas le distillat d'une déconstruction artificielle mais qui est pris dans l'expérience pleine conformément à laquelle il est immédiatement là pour nous comme un monde pourvu de façon si diverse de sciences, de couches de signification spirituelle » (*ibid.*, 307 et 474; trad. fr., p. 133 et p. 192-193).

laquelle permet d'affirmer – à l'encontre d'une tendance notoire de la phénoménologie post-husserlienne à la survalorisation de l'originaire – que *la déconstruction ne représente pas pour Husserl une fin en soi*, mais qu'elle n'est que le premier temps d'une méthode qui n'a d'autre but que de rendre raison, en la reconstruisant, de la teneur concrète du monde dont nous faisons l'expérience, dans toute sa complexité. C'est ce que confirment ces lignes issues d'un manuscrit de 1926 dans lequel Husserl revient sur la signification de la déconstruction :

Pour obtenir l'a priori complet du monde ambiant susceptible d'être donné dans l'expérience et pris dans sa pleine concrétion, il nous faut consciemment mettre en œuvre un *procédé abstraktif* qui révèle systématiquement les couches structurelles, les saisit abstractivement pour soi mais qui, ce faisant, s'assure constamment des abstractions corrélatives afin de pouvoir édifier [*aufbauen*] par là, pour ainsi dire, l'abstraction d'ensemble de la concrétion⁹³.

112

La déconstruction n'a donc de sens que d'être l'instrument et de fournir les matériaux de ce qu'on pourra nommer *une reconstruction philosophique du monde*⁹⁴. Et si l'on admet en outre l'hypothèse selon laquelle Husserl pourrait être redevable ici à la méthode de *Rekonstruktion* élaborée quelques années plus tôt par Natorp dans son *Allgemeine Psychologie*⁹⁵,

93 *Id.*, *Lebenswelt*, Hua XXXIX, 264-265.

94 Pour le lien explicite entre *Abbau* (*Abstraktion*) et *Rekonstruktion*, cf. *ibid.*, Hua XXXIX, 432; *C-Manuskripte*, Hua Materialien VIII, 356 (où l'archéologie phénoménologique est définie par un zigzag entre déconstruction et reconstruction) et 437. C'est un point qui avait été signalé à juste titre par B. Bégout, *La Généalogie de la logique. Husserl, l'antéprédicatif et le catégorial*, Paris, Vrin, 2000, p. 279: « L'*Abbau* [...] n'est qu'une première étape dans la phénoménologie transcendantale qui doit également rendre compte de la *reconstruction* constitutive des significations logiques à partir de ce fonds primitif ». Cf. aussi p. 247.

95 Pour l'exposition de cette méthode, cf. P. Natorp, *Allgemeine Psychologie nach kritischer Methode. Erstes Buch: Objekt und Methode der Psychologie*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1912, p. 189 sq. (trad. fr. É. Dufour et J. Servois, *Psychologie générale selon la méthode critique. Premier livre: objet et méthode de la psychologie*, Paris, Vrin, 2008, p. 219 sq.). Sur la portée critique de cette méthode ainsi que sa possible fécondité dans une perspective phénoménologique, cf. M. Ferrari, *Retours à Kant. Introduction au néo-kantisme*, trad. fr. Th. Loisel, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 115-117;

méthode dirigée contre toute absolutisation du donné et en particulier contre la « logique de l'origine » de Cohen, il semble qu'on ait de bonnes raisons de *dissocier dans une certaine mesure la déconstruction husserlienne de toute quête de l'origine*. Il ne s'agit pas de nier que la régression génétique ambitionne de revenir à quelque chose comme une expérience primitive de cette « première fois » (*Erstmaligkeit*) où se joue l'instauration originaire (*Urstiftung*) du sens d'être d'un type d'objet peuplant le monde ambiant concret ; mais le but de l'enquête phénoménologique consiste-t-il pour autant à assister effectivement à la naissance de l'objet dans et pour une conscience encore vierge ?

C'est ce que laisse entendre Dominique Pradelle, qui pointe par ce biais le caractère « idéalisant » de la phénoménologie génétique et de la « pure fiction méthodologique » moyennant laquelle elle s'efforce d'« assister à l'émergence du *logos in statu nascendi*⁹⁶ ». Mais la clarification de la méthode déconstructive à laquelle nous venons de procéder suggère que le but poursuivi par la phénoménologie génétique n'est peut-être pas de satisfaire ainsi la pulsion scopique d'un phénoménologue se rêvant en témoin d'une scène originaire de la conscience. Et, de façon assez remarquable, c'est précisément l'une des très rares occurrences, sous la plume de Husserl, du concept d'*Erstmaligkeit* qui peut venir étayer un tel doute. Au § 50b d'*Expérience et jugement*, après avoir évoqué la façon dont toute prédication contribue à produire des dépôts de sens qui affectent le cours de l'activité judicative, Husserl ajoute en effet : « De cela aussi nous faisons d'abord abstraction, et nous poursuivons la genèse des formes du jugement dans

É. Dufour, *Paul Natorp. De la Psychologie générale à la Systématique philosophique*, Paris, Vrin, 2010, p. 109 sq. ; J.-F. Courtine, *Archéo-Logique. Husserl, Heidegger, Patočka*, Paris, PUF, 2013, p. 17-33. Rappelons en effet qu'après quelques lectures rapides et partielles en septembre 1913 et en janvier 1915, ce n'est qu'en septembre 1918 que Husserl prend le temps d'une lecture « systématique » de la *Psychologie générale* – soit deux ans avant la *Digression* et au moment où se précise pour lui l'idée d'une phénoménologie génétique (cf. K. Schuhmann, *Husserl-Chronik. Denk- und Lebensweg Edmund Husserls*, Den Haag, Martinus Nijhoff, Husserliana Dokumente I, 1977, p. 183, 192 et 229).

96 D. Pradelle, « Y a-t-il un platonisme phénoménologique ? Primat de l'*idea* et "langage de l'expérience encore muette" », *Philosophie*, n° 141, mars 2019, p. 35-62, ici p. 61.

l'actualité de leur devenir, *comme si elles étaient produites originellement pour la première fois [...]*⁹⁷ ». Ainsi le caractère fictif, et non seulement abstrait, de la première fois est-il parfaitement assumé par Husserl et ne saurait valoir comme une objection à la démarche d'ensemble. Bien au contraire, tout semble indiquer que l'aspect *fictionnel* est ici compensé et justifié par l'aspect *fonctionnel* : pour que l'origine soit effectivement originaire, nul besoin qu'elle coïncide absolument avec ce qui fut effectivement l'« apprentissage originaire⁹⁸ » de tel ou tel objet mondain ou du monde lui-même : il faut et *il suffit* qu'elle puisse servir de base à une reconstruction possible du monde concret d'où s'est élancée la déconstruction⁹⁹.

114

Il reste à ajouter que cette reconstruction du monde concret, rendue possible par sa déconstruction préalable et s'accomplissant comme sa réédification, peut prendre deux formes différentes, ainsi qu'en témoigne cette notation extraite de la *Digression* de 1920 :

Si, après notre déconstruction, nous nous attaquons de nouveau à une édification, nous pouvons soit prendre de nouveau en charge les couches scientifiques que nous avons déconstruites (c'est-à-dire celles de notre monde ambiant de fait, tel qu'il a précisément fait l'épreuve d'une donation de sens) ; soit [...] produire, en lieu et place de ce monde ambiant de fait, un monde ambiant conforme aux normes¹⁰⁰.

La première forme ne pose, dans son principe au moins, aucun problème particulier : il s'agit de montrer de façon ascendante l'enchaînement de ces strates que la déconstruction a isolées comme autant d'abstractions pour rendre compte de la cohérence structurale du monde intuitif factuel

97 Husserl, *Erf. u. Urt.*, § 50b (trad. fr., p. 255, nous soulignons).

98 *Id.*, *Cart. Medit.*, § 38, Hua I, 113 (trad. fr., p. 128).

99 Cette discussion montre quel intérêt pourrait revêtir une mise en perspective de cette tension husserlienne entre origine génétique et reconstruction avec la façon dont Freud ménage une place, au sein du travail analytique dont le but est la remémoration de l'origine, à des procédures de construction et de reconstruction : cf. en part. « Konstruktionen in der Analyse », *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, 23/4, 1937, p. 459-469 (trad. fr., « Constructions dans l'analyse », dans *Œuvres complètes*, t. XX, Paris, PUF, 2010, p. 61-73). Nous remercions Dorothée Legrand pour cette référence.

100 Husserl, *Exkurs*, Hua XXXVII, 470-471 (trad. fr., p. 191).

dans toute sa richesse concrète. Mais il faut avouer que la caractérisation que Husserl fournit de la deuxième forme, beaucoup plus sibylline, défie la sagacité du commentateur : il s'agit manifestement de reconstruire, sur la base abstraite de l'expérience pure, un autre monde que notre monde de fait, mais pas n'importe quel monde possible, ni même la forme vide d'un monde d'expérience possible en général (ce qui est, comme on l'a vu, le programme constructif de la phénoménologie statique, laquelle n'a pas besoin d'être précédée par une déconstruction). Husserl parle d'un monde qui serait « conforme aux normes » (*normgerecht*) ; s'agit-il d'un monde dont toutes les composantes seraient conformes aux normes qui s'appliquent à nos visées et en lesquelles la raison se manifeste sous sa triple forme théorique, axiologique et pratique ? S'agit-il de reconstruire un monde dont l'édification satisfasse à la triple exigence de vérité, de bonté et d'utilité ? Telle serait peut-être la conception husserlienne de ce qu'implique ultimement l'idée d'une « reconstruction rationnelle » du monde intuitif.

À quels résultats principaux nous conduit ce parcours à travers les développements méthodologiques de la phénoménologie husserlienne où se donne à voir l'articulation entre construction et édification ?

Les premiers concernent la phénoménologie husserlienne elle-même et ont en commun d'aller à l'encontre de ce que laissent penser les textes dans lesquels Husserl s'inscrit dans le sillage de l'idée finkienne d'une phénoménologie constructive. En effet, nos analyses montrent tout d'abord que l'idée d'une méthode constructive en phénoménologie fait son apparition chez Husserl bien avant que Fink mette sa propre réflexion au service de la formulation du programme thématique et méthodique de la phénoménologie transcendantale : si l'on fait abstraction de l'étonnante prolepse que représente le passage du § 8 d'*Ideen* III que nous avons évoqué plus haut et qui date de 1912, on peut considérer que *la tâche d'une explicitation intuitive des horizons est conçue par Husserl comme une démarche constructive dès la fin des années 10*¹⁰¹, c'est-à-dire

101 Ainsi Husserl écrit-il en 1916 ou 1917 : « Il appartient à chaque chose qu'elle soit *res extensa* et que sa configuration relève d'un système de possibilités

au moment même où il esquisse l'idée d'une phénoménologie génétique. Néanmoins, et c'est un deuxième acquis de notre étude, il serait erroné de considérer pour autant que cette construction ne trouverait son terrain d'application que dans la phénoménologie génétique : nous avons montré au contraire que dans la mesure où cette construction des horizons va de pair avec la mise en évidence des espaces de jeu des possibilités ouvertes au sein desquels les objets mondains et le monde lui-même sont anticipés dans l'expérience, la construction est une méthode de dévoilement de leur structuration typique et en particulier de l'édification stratifiée du monde de l'expérience, dont l'élucidation est *la tâche propre de la phénoménologie statique*. Enfin, nous avons vu que si une démarche de reconstruction trouve à se déployer dans le cadre de la phénoménologie génétique selon un lien indéfectible avec la méthode de déconstruction, (1) elle ne concerne pas seulement la constitution primordiale de la subjectivité (c'est-à-dire la thématique de la temporalité pré-immanente ou celle des instincts¹⁰²) mais bien aussi le monde concret lui-même ; et (2) elle ne vise pas nécessairement le dévoilement d'une origine authentique (qu'il s'agisse d'un niveau originaire de la subjectivité ou de l'institution originaire de tel ou tel type d'objet ou du monde lui-même pour la conscience) mais *à rejoindre, à partir d'une base abstraite fonctionnant comme origine, le tout concret immédiatement donné dans l'expérience pour en produire ainsi la compréhension philosophique*.

de configuration qui se laisse intégralement construire d'après toutes ses possibilités » ; et de façon plus claire encore en 1919 : « J'ai présenté la méthode d'obtention des régions supérieures – des genres purs et des espèces pures – ou plutôt la méthode d'obtention des horizons de possibilité infinis comme une sorte de construction du tout des possibilités pures » (*Zur Lehre v. Wesen*, Hua XLI, 95 et 206). Impossible, donc, de considérer avec Alexander Schnell que l'idée d'une construction phénoménologique n'apparaîtrait que dans les textes husserliens des années 30, et de situer ses premières occurrences chez Heidegger, qu'il s'agisse de *Sein und Zeit* ou de la lecture de Fichte développée dans son cours du semestre d'été 1929 (cf. *Husserl et les fondements de la phénoménologie constructive*, op. cit., n. 86, p. 71-72).

¹⁰² C'est la thèse défendue par Alexander Schnell : cf. *La Genèse de l'apparaître*, op. cit. p. 35-36 ; *Temps et phénomène*, op. cit., p. 9-10 ; *Husserl et les fondements de la phénoménologie constructive*, op. cit., p. 66-78.

Mais au-delà de ces enjeux strictement husserliens, les usages méthodiques des concepts de construction ou de reconstruction élaborés par Husserl à partir du tournant des années 1920 confortent sans artifice, si besoin était, *l'idée d'une parenté entre le programme d'une constitution phénoménologique du monde et l'entreprise carnapienne de construction*. Tout en délivrant dans une certaine mesure la phénoménologie de ce vertige de l'originaire auquel elle succombe si souvent, ces figures de la « construction phénoménologique » montrent en particulier que le concept d'*Aufbau* représente peut-être la charnière entre les deux programmes. Qu'il s'agisse, dans une perspective statique, de construire l'édification des fondations de validité qui correspond à la structure nécessaire d'un monde possible de l'expérience ou bien, dans une perspective génétique, de reconstruire la richesse concrète du monde par le réagencement ascendant des couches d'objectivation délivrées abstractivement par une déconstruction préalable, on voit que le geste husserlien pourrait globalement s'accommoder de la définition du « système de constitution » donnée par Carnap au § 100 de l'*Aufbau* : « une reconstruction rationnelle de l'ensemble de l'édification de l'effectivité, telle qu'elle est accomplie dans la connaissance de façon avant tout intuitive¹⁰³ ». Reste qu'en plaçant la rationalité de la reconstruction en regard de l'intuitivité de la connaissance commune, cette formule de Carnap laisse simultanément apercevoir ce qui est sans doute l'un des points de rupture majeurs entre les deux entreprises constitutionnelles, à savoir *le statut de l'intuition*. Car s'il est un point que notre étude a mis en lumière, c'est que tous les usages husserliens de la construction que nous y avons passé en revue ont en commun de prolonger ou de servir l'exigence d'intuitivité, soit en rendant intuitifs les phénomènes qui concernent les limites de l'expérience, soit en rendant intuitive l'expérience possible d'un objet donné ou du monde lui-même telle qu'elle est nécessairement anticipable dans des formes typiques, soit enfin en rendant raison de la richesse du monde intuitivement donné dans l'expérience lui-même. Dans ces deux derniers cas, on peut dire que la construction ou la reconstruction husserlienne de l'*Aufbau* du monde s'opère devant le tribunal du remplissement intuitif, et non devant ce

103 R. Carnap, *Aufbau*, § 100 (trad. fr., p. 188, ici modifiée).

« forum de l'entendement » qu'évoque Carnap et d'où toute intuition est bannie¹⁰⁴. On fera certes remarquer que dans ces diverses formules, c'est le terme *Intuition* et non *Anschauung* qui tombe sous la plume de Carnap, ce qui tendrait à indiquer que le concept d'intuition qui est ici mobilisé n'est pas à prendre comme un concept technique, y compris lorsque Carnap donne pour tâche au système de constitution de « justifier rationnellement l'intuition¹⁰⁵ ». Dans ces conditions, on pourrait alors rapprocher les entreprises philosophiques de Husserl et du jeune Carnap comme deux efforts apparentés pour justifier, et notamment en la restituant par construction, la structure de notre connaissance intuitive commune du monde et de ses objets¹⁰⁶. Mais la question demeure : est-il possible d'exiger une justification rationnelle de l'intuition (*Intuition*) sans refuser par là même le « principe des principes » de la phénoménologie, à savoir que l'intuition (*Anschauung*), lorsqu'elle est « originairement donatrice », soit elle-même la « source de légitimité de la connaissance¹⁰⁷ » ? Et face à cette question, les projets constitutifs de Husserl et de Carnap dessinent sans doute une alternative.

¹⁰⁴ *Ibid.*, Préface de la première édition, p. xx (trad. fr., p. 55).

¹⁰⁵ *Ibid.*, § 100 (trad. fr., p. 188).

¹⁰⁶ Cf. D. Seron, *Théorie de la connaissance du point de vue phénoménologique*, Liège, bibliothèque de la faculté de Philosophie et de Lettres de l'université de Liège, Fascicule CCXCI, 2006, p. 11-12.

¹⁰⁷ Husserl, *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie. Erstes Buch : Allgemeine Einführung in die reine Phänomenologie* § 24, Hua III/1, 51 (trad. fr. J.-F. Lavigne, *Idées directrices pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 2018, p. 71).

CONSTRUCTION LOGIQUE ET CONSTITUTION
TRANSCENDANTE DU MONDE

*

LES PRINCIPES CATÉGORIELS DE LA CONSTITUTION
DU MONDE SONT-ILS ANALYTIQUES OU SYNTHÉTIQUES
APRIORI? RELECTURE CARNAPIENNE
DU PROJET PHÉNOMÉNOLOGIQUE

Bruno Leclercq

119

ÉDIFIER UN MONDE • SUP • 2021

Dès les cinq premiers paragraphes de *Der logische Aufbau der Welt*, il apparaît qu'il y s'agit pour Carnap de reconduire, voire de réduire, chaque objet de la pensée scientifique, même les plus complexes et les plus abstraits, à des relations entre objets plus simples et, en définitive, au terme d'une régression dans les niveaux de complexité, de rapporter l'ensemble des objets de la science à ce qui est immédiatement donné. Ou plutôt, puisqu'en fait la démarche de Carnap se veut progressive plus que régressive, il s'agit de (re)constituer pas à pas et niveau par niveau l'ensemble des objets de la science à partir des données les plus simples et les plus immédiates.

La proximité de ce projet au projet constitutif de la phénoménologie est patente¹. Pour évaluer cette proximité, il convient toutefois de préciser ce que les deux auteurs entendent par « donné », ce qu'ils entendent par « objets » et ce qu'ils entendent par « construire » ou « constituer » certains objets à partir d'autres.

1 Sur la présence, chez Husserl, d'une démarche tout à la fois régressive et progressive de (re)constitution du monde, voir D. Pradelle, *L'Archéologie du monde. Constitution de l'espace, idéalisme et intuitionnisme chez Husserl*, Dordrecht, Kluwer, 2000, ainsi que *Par-delà la révolution copernicienne. Sujet transcendantal et facultés chez Kant et Husserl*, Paris, PUF, 2012.

LE DONNÉ

Indiquons d'abord ce que Carnap entend par « donné ». Dans le § 3, c'est principalement à Ernst Mach – mais aussi à Richard Avenarius, Theodor Zielen ou Hans Driesch – que Carnap fait référence, leur attribuant les tentatives les plus accomplies d'une analyse de la « réalité » qui ramène cette dernière au donné au moyen d'une redéfinition de chacun des termes que nous utilisons pour parler de la réalité dans des termes de l'expérience immédiate. Mais Carnap renvoie aussi sur ce point à l'entreprise husserlienne et plus particulièrement à la fin du § 75 des *Idées directrices pour une phénoménologie* où Husserl formule l'idée d'une « *mathesis des vécu*² ». Or, bien que noyé dans toute une série de références à d'autres auteurs, ce premier renvoi à Husserl paraîtra d'autant plus important et pertinent que Carnap approfondira par la suite – et en particulier dans les § 63 à 68 de l'*Aufbau* – la question de savoir en quoi consiste le donné qui constitue le premier niveau et donc la base de tout son système constitutif.

En effet, le « donné » sera alors purement et simplement identifié à ce que Carnap appelle le domaine autopsychique (*eigenpsychisch*) ou « solipsiste », à savoir le domaine des phénomènes psychiques « qui n'appartiennent qu'à un seul sujet³ », par opposition aux états et processus hétéropsychologiques (*fremdpsychisch*) que nous pouvons observer chez d'autres personnes et que la psychologie comme science objective prend pour objets d'étude. C'est donc très clairement la sphère du vécu, que Carnap prend pour base, sphère pour laquelle il utilise encore les expressions de « flux du vécu » ou de « conscient (au sens large)⁴ », expressions qui sont d'ailleurs, dit Carnap, préférables à celle

2 E. Husserl, *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie. Erstes Buch: Allgemeine Einführung in die reine Phänomenologie*, § 75, Hua III, p. 173 (trad. fr. P. Ricoeur, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologiques pures*, Paris, Gallimard, 1950, p. 241).

3 R. Carnap, *Der logische Aufbau der Welt* [désormais *Aufbau*], trad. fr. Th. Rivain & É. Schwartz, *La Construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2002, § 63, p. 137.

4 *Ibid.*, § 64 (trad. fr., p. 138).

de « donné » dans la mesure où cette dernière semble mettre en évidence « quelque chose ou quelqu'un auquel le donné soit donné⁵ » alors qu'à ce niveau tout à fait originaire il n'y a pas encore de sujets ou du moins pas de sujets empiriques parmi lesquels il conviendrait d'identifier celui auquel tel ou tel donné est donné⁶.

Or, ici se marque tout à la fois, à l'égard de Husserl, une grande proximité et un premier et important point de rupture sur lequel il nous faudra revenir. Proximité parce qu'en s'inscrivant dans la sphère originaire du vécu, Carnap revendique comme Husserl une base phénoménologique, laquelle relève en outre comme chez Husserl d'un solipsisme méthodologique et non métaphysique :

Nous qualifions aussi la base autopsychique de base « solipsiste ». Mais on ne se fonde pas ce faisant sur la conception même du solipsisme selon laquelle seul un unique sujet et ses vécus seraient réels et non les autres sujets. La distinction entre objets réels et non-réels ne se trouve pas à l'origine du système de constitution [...]. À l'origine du système de constitution, les vécus doivent être pris comme ils se donnent ; les positions de réalité et d'irréalité qui les accompagnent ne sont pas conservées mais « mises entre parenthèses » ; on pratique par conséquent la réduction phénoménologique (*ἐπιτομή*) au sens de Husserl⁷.

Cette proximité s'infléchit cependant d'une rupture. Pour Carnap, en effet, la neutralité métaphysique du solipsisme implique qu'au niveau autopsychique, au niveau des purs phénomènes, il n'y a pas encore d'*ego* auquel ils se rapportent, et que ce n'est qu'après la constitution du système constitutif dans son entier – ou du moins du niveau hétéropsychique – qu'on peut distinguer un « moi » et qu'on peut parler de « mes vécus⁸ ». Comme chez Mach, auquel Carnap renvoie à cet endroit, mais aussi par exemple comme chez James, la neutralité métaphysique du flux de l'expérience pure implique pour Carnap que celui-ci est antérieur à la

5 *Ibid.*

6 *Ibid.*, § 65 (trad. fr., p. 140-141).

7 *Ibid.*, § 64 (trad. fr., p. 138). Ici, Carnap renvoie aux § 31 et 32 des *Ideen I*.

8 *Id.*, *Aufbau*, § 65 (trad. fr., p. 140-141).

distinction du sujet et de l'objet et que ces derniers ne se constituent à partir de lui que comme ses pôles. Or, ceci marque évidemment un certain écart par rapport à Husserl, du moins le Husserl des *Idees directrices*⁹ auquel Carnap se réfère, pour s'y opposer, dans ce § 65 de l'*Aufbau*. La façon dont chaque vécu intentionnel, chaque acte, est rapporté au « moi pur » dans les § 37 et 80 des *Ideen I* rapproche, aux yeux de Carnap, le phénoménologue d'un néokantien comme Natorp¹⁰. Ce rejet carnapien de la présence d'un *ego* transcendantal au niveau originaire aura bien sûr, nous y reviendrons, un impact déterminant sur le projet constitutif tout entier.

122

Continuons cependant à nous concentrer sur les points de convergence entre les deux entreprises et, avant d'en venir à l'idée d'une théorie des objets (d'une *Gegenstandstheorie*), disons encore quelques mots de la notion de « donné ». Pour Carnap, il importe de noter que les vécus élémentaires dont il faut partir ne sont pas les « sensations simples » de Mach, mais, dit Carnap dans le § 67, les « vécus eux-mêmes dans leur totalité et leur unité achevée¹¹ ». Identifier au sein du vécu, au sein du « donné », ce qui en sont les constituants ultimes, à savoir les impressions sensibles singulières, requiert déjà tout un travail théorique de décomposition des vécus élémentaires ; s'appuyant sur les théories de la *Gestalt*, Carnap dénonce l'atomisme naïf des empiristes, qui font des sensations simples les éléments premiers du donné¹², et montre ainsi, de manière particulièrement claire, que c'est bien le vécu dans sa totalité, et non seulement l'ensemble « discret » de ses éléments sensoriels, qu'il faut considérer comme « donné ». On reconnaît là ce qui est certainement aussi un trait important de la phénoménologie ou psychologie descriptive

9 Dans la première édition des *Recherches logiques*, Husserl s'était lui-même opposé à l'idée d'un moi pur qui ne serait pas lui-même un objet, mais condition de possibilité de toute objectivité. Dans la seconde édition, contemporaine des *Ideen I*, il était revenu sur ces passages pour les amener dans le sens d'une subjectivité transcendantale (E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, V, § 6-8, Hua XIX/1, p. 367-376 ; trad. fr. H. Élie, A. Kelkel et R. Scherer, *Recherches logiques*, Paris, PUF, 1959-1963, t. II/2, p. 156-164 ; p. 346-350).

10 Carnap, *Aufbau*, § 65 (trad. fr., p. 142).

11 *Ibid.*, § 67 (trad. fr., p. 144).

12 *Ibid.*, § 64 (trad. fr., p. 144-155).

d'inspiration brentanienne et stumpfienne, à savoir le rapport premier à des états de conscience globaux au sein desquels peuvent seulement se dégager par analyse des composantes plus élémentaires. Carnap parlera quant à lui de pseudo-analyse pour une démarche qui relève en fait chez lui de la construction logique, il faudra y revenir.

CONCEPTS ET OBJETS; OBJECTIVITÉS FONDÉES

Venons-en maintenant au projet de fonder les objets ou les concepts complexes sur ces vécus élémentaires. Notons tout d'abord l'ambiguïté même du rapport entre objets et concepts, dont l'identification au § 5 de l'*Aufbau* semble aller à l'encontre de ce qui constitue pourtant un élément central de l'analyse dans la tradition frégéo-russellienne dont relève Carnap. Dans le § 5, Carnap annonce son intention d'utiliser le terme d'« objet » dans le sens le plus large qui soit, c'est-à-dire, comme l'indiquait déjà le début du § 1, pour « tout ce sur quoi peut porter une proposition¹³ ». Parmi les objets, il faut dès lors compter non seulement des choses, mais aussi des propriétés et des rapports, des classes et des relations, des états et des processus¹⁴, des entités biologiques (comme le chêne ou le cheval), logiques (comme la négation ou l'implication), mathématiques (comme le nombre 3, la classe des nombres algébriques ou le triangle équilatéral) ou même axiologiques (comme le devoir ou l'obéissance)¹⁵. Les derniers exemples montrent qu'il ne s'agit pas de réserver la notion d'« objet » à ce qui est réel ou « actuel¹⁶ », mais qu'il faut y inclure toute la gamme des objets de pensée, y compris éventuellement des objets fictifs comme la licorne ou le centaure. On comprend donc que Carnap inscrive d'emblée sa réflexion dans le contexte des *Gegenstandstheorien* développées par les héritiers de Brentano et c'est tout particulièrement aux travaux d'Alexius Meinong qu'il renvoie dans le § 3. Or, cette problématique des théories de l'objet et surtout le traitement particulier que Carnap lui accorde

13 *Ibid.*, § 1 (trad. fr., p. 57).

14 *Ibid.*

15 *Ibid.*, § 25 (trad. fr., p. 87-88).

16 *Ibid.*, § 1 (trad. fr., p. 57).

est une fois encore l'occasion d'une proximité – et même d'une double proximité – avec Husserl.

Tout d'abord, la notion très large d'objet que Carnap mobilise fait indubitablement écho à l'extraordinaire extension de la notion « logique » d'objet à laquelle Husserl se livre dans les *Recherches logiques*, l'objet en venant à désigner tout ce qui peut être le sujet d'un énoncé vrai¹⁷ et incluant dès lors, là aussi, les objets généraux comme les espèces¹⁸ ou les essences¹⁹, les états de choses et des objets purement catégoriaux comme les objets logiques ou mathématiques²⁰. Se voient donc reconnaître le statut d'« objet » tout une série d'entités auxquelles l'empirisme nominaliste ne reconnaissait de valeur que conceptuelle et aucune validité ou réalité objective – le propre de l'« objectivisme sémantique » des *Recherches logiques* étant toutefois d'affirmer que validité objective n'équivaut précisément pas à réalité ou à existence réelle et que tous ces nouveaux objets ou ces nouvelles objectivités (*Gegenständlichkeiten*) ne sont bien évidemment pas des objets sensibles, mais des objets fondés.

L'autre élément important qui rapproche le positionnement carnapien du positionnement husserlien à l'égard des théories de l'objet, c'est que, comme l'indique le § 1 de l'*Aufbau*, il ne peut s'agir pour Carnap de se borner à répertorier les différents types d'objet et à les différencier par une série de caractères essentiels – à la différence des vécus, les objets physiques et les nombres sont objectifs ; toutefois, contrairement aux objets physiques, les vécus et les nombres ne sont pas spatiaux, etc. Mais il

-
- 17 Husserl, *Logische Untersuchungen*, I. Unters., § 31, Hua XIX/1, p. 106 (trad. fr., II/1, p. 116). Voir aussi l'« Entwurf einer Vorrede zur den *Logische Untersuchungen* » de 1913 ; trad. fr. J. English, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* », dans *Articles sur la logique*, Paris, PUF, 1975, p. 367 : « Objet [*Gegenstand*] et sujet [*Subjekt*] prédicables sont des termes équivalents. Toute la logique disparaîtrait si le concept d'objet n'était pas compris dans toute l'étendue qu'exige cette équivalence, si donc on n'admettait pas que les "idées" sont elles aussi des objets ».
- 18 *Id.*, *Logische Untersuchungen*, II. Unters., § 2, Hua XIX/1, p. 115-117, et VI. Unters., § 52, Hua XIX/2, p. 690-693 (trad. fr., II/1, p. 129-131 ; III, p. 196-199).
- 19 *Id.*, *Ideen I*, § 3, § 22, Hua III, p. 14-15 et 48-49 (trad. fr., p. 21-23 et p. 72-73).
- 20 *Id.*, *Logische Untersuchungen*, VI. Unters., § 45, Hua XIX/2, p. 670-673 (trad. fr., III, p. 174-177).

convient de mettre en évidence les rapports de fondation qui les lient les uns aux autres, de telle sorte que chaque objet est amené à trouver sa place précise dans l'ensemble du système, entre les objets sur lesquels il se fonde et ceux qu'il rend à son tour possibles :

Le système de constitution ne vise pas seulement, comme d'autres systèmes de concepts, à classer les concepts en diverses catégories et à examiner les différences et les relations mutuelles de ces catégories. Les concepts au contraire doivent être « constitués », c'est-à-dire dérivés par degrés de certains concepts fondamentaux, afin de dresser un arbre généalogique des concepts au sein duquel chacun trouve sa place déterminée. Que soit possible cette dérivation de tous les concepts à partir d'un petit nombre de concepts de base, telle est la thèse principale de la théorie de la constitution. C'est par là surtout qu'elle se distingue des autres théories des objets²¹.

Carnap parle ici de constitution de concepts les uns sur les autres, mais on sait qu'on pourrait parfaitement transposer sa citation en termes d'objets :

Le système de constitution ne vise pas seulement, comme d'autres systèmes d'*objets*, à classer les *objets* en diverses catégories et à examiner les différences et les relations mutuelles de ces catégories. Les *objets* au contraire doivent être « constitués », c'est-à-dire dérivés par degrés de certains *objets* fondamentaux, afin de dresser un arbre généalogique des *objets* au sein duquel chacun trouve sa place déterminée. Que soit possible cette dérivation de tous les *objets* à partir d'un petit nombre d'*objets* de base, telle est la thèse principale de la théorie de la constitution. C'est par là surtout qu'elle se distingue des autres théories des objets.

Il ne s'agit pas ici de revenir sur la distinction fondamentale entre objets – entités individuelles – et concepts – notions générales – faite dans la logique des prédicats frégeo-russellienne, mais bien de dire, avec la théorie des types logiques – et contrairement à l'universalisme logique frégeen –, que chaque concept (satisfait par des objets) définit une classe (la classe des objets qui le satisfont), qui constitue à son tour un objet de type supérieur,

21 Carnap, *Aufbau*, § 1 (trad. fr., p. 57).

lequel est susceptible de propriétés (et relations) d'un autre ordre que celles qui caractérisaient les objets du niveau inférieur :

Comme nous employons constamment ici le terme « objet » dans son sens le plus large, à chaque concept correspond un objet et un seul, « son objet » (à ne pas confondre avec les objets qui tombent sous le concept)²².

126 Ce principe d'abstraction logique, notamment théorisé par Russell et Whitehead, permet donc à Carnap un passage systématique du registre des concepts au registre des objets, et par là une théorie de l'objet – ou de l'objectivité – dans un sens très large, laquelle se veut en outre préalable au questionnement métaphysique du réalisme et de l'idéalisme, le terme d'objet renvoyant prioritairement à la première, le terme de concept prioritairement à la seconde branche de l'alternative :

Dans la théorie de la constitution, nous parlons tantôt des objets tantôt des concepts constitués sans faire de différence essentielle. Ces deux langages parallèles qui expriment la même chose en termes d'objet ou de concept, correspondent au fond aux langages du réalisme et de l'idéalisme. Les objets constitués sont-ils « produits par la pensée », comme l'enseigne l'école de Marburg ou « seulement reconnus » par elle comme l'affirme le réalisme ? La théorie de la constitution utilise un langage neutre ; pour elle, les objets ne sont ni « produits » ni « reconnus », mais *constitués* ; et qu'il soit clair dès à présent que ce terme de « constituer » sera constamment entendu dans un sens parfaitement neutre. Aussi du point de vue de la théorie de la constitution, la controverse entre « production » et « reconnaissance » est une querelle de langage inutile²³.

On sait que chez Husserl la distinction de ce qui est simplement conçu et de ce qui est proprement un objet donné à la conscience passe

22 *Ibid.*, § 5 (trad. fr., p. 61).

23 *Ibid.* (trad. fr., p. 61-62). Voir aussi § 9 : « La théorie de la constitution est la base commune des tendances philosophiques qui entendent donner une réponse à à ce problème [le problème de la réalité], la base du réalisme, de l'idéalisme et du phénoménisme ; [...] ces courants ne divergent qu'au-delà de la théorie de la constitution, dans le domaine de la métaphysique » (trad. fr., p. 65).

par l'opposition entre l'intention de signification – et le sens qu'elle vise à vide – et l'intuition qui la remplit – intuition dans laquelle c'est proprement un objet qui se présente²⁴. Mais, dans la théorie husserlienne des objets fondés, il y a précisément l'idée que la constitution d'objets (théoriques) dans des intentions de signification catégoriales peut mener à de nouvelles évidences, de sorte que rien ne s'oppose à ce que des objets constitués dans les vécus de la conscience se donnent à cette dernière et s'imposent à elle avec évidence comme quelque chose qu'elle n'a pas créé de toutes pièces²⁵.

Toutefois, là aussi, il faut alors s'interroger sur l'impact du tournant transcendantal husserlien sur cet équilibre – et cette neutralité métaphysique – et se demander si, de la constitution des objets dans les vécus intentionnels de la conscience à la constitution des objets par les actes de la conscience – « acte » alors entendu au sens fort, non plus seulement de vécu intentionnel, mais de présence active (ou en acte) du moi pur dans chacun de ses vécus –, il n'y a pas une concession faite aux néokantiens qui serait regrettable du point de vue de Carnap.

RAPPORTS DE FONDATION ENTRE OBJECTIVITÉS

Quelles sont, maintenant, les « étapes », les « niveaux » de cette « constitution » ? Singulièrement, ce sont les mêmes que ceux qui scandent les *Recherches phénoménologiques pour la constitution*, c'est-à-dire le tome II des *Idees directrices pour une phénoménologie*²⁶, à savoir 1) les objets physiques, c'est-à-dire les objets matériels de l'espace-temps objectif; 2) les objets hétéro-psychiques, c'est-à-dire les sujets empiriques et leurs dispositions psychiques réelles; et enfin 3) les *geistige Gegenstände*,

24 Husserl, *Logische Untersuchungen*, VI. Unters., § 1-39, Hua XIX/2, p. 544-656 (trad. fr., III, p. 21-156).

25 *Ibid.*, § 40-52, Hua XIX/2, p. 657-693 (trad. fr., III, p. 159-199).

26 *Id.*, *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie. Zweites Buch: Phänomenologische Untersuchungen zur Konstitution*, Hua IV (trad. fr. É. Escoubas, *Idees directrices pour une phénoménologie*, t. II: *Recherches phénoménologiques pour la constitution*, Paris, PUF, 1982).

les objets historiques, sociaux et culturels qui relèvent des sciences de l'esprit telles que Dilthey (notamment) en a dégagé la sphère²⁷. Bien sûr, chacun de ces trois grands niveaux est lui-même extrêmement stratifié et, par exemple, le monde physique proprement dit repose sur le domaine des choses perceptives, qui repose lui-même sur le domaine des choses tactiles-visuelles, qui repose sur le domaine des choses visuelles, qui repose sur des schémas d'assignation de couleurs à des points du monde, etc. Et on retrouve là, une fois encore, bien des analogies avec les « couches de la constitution transcendante de la chose » telles que Husserl en esquisse l'étude à la fin des *Idees directrices* I²⁸ et sur lesquelles il revient dans la première partie des *Ideen* II, comme d'ailleurs en de nombreux endroits de son œuvre, y compris dans des travaux antérieurs aux *Ideen* I (comme dans les leçons de 1907 sur « Chose et espace »²⁹). Des différences importantes – et sans doute très significatives – distinguent le détail des étagements mis en évidence dans les *Ideen* II et dans l'*Aufbau*, chacun des deux textes passant plus rapidement sur des problèmes qui retiennent longuement l'autre ; mais il est manifeste que leurs structures d'ensemble sont largement similaires, coïncidence qui serait extrêmement troublante pour qui ne saurait que Carnap, qui « planchait » sur l'*Aufbau* depuis 1922, suivit à Fribourg l'enseignement de Husserl durant le semestre d'hiver 1924-1925, soit au moment même où Ludwig Landgrebe dactylographiait une nouvelle version des *Ideen* II, corrigeant sur divers points celle rédigée par Edith Stein en 1918 (à partir de divers manuscrits de Husserl datant des années 1912-1917).

La question historique de l'héritage n'est toutefois pas celle qui nous préoccupe ici³⁰. Ce qui importe maintenant, c'est évidemment de s'attacher à ce qui, malgré une base et une structure de fondation largement

27 W. Dilthey, *Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften*, Berlin, Reimer, 1910 (trad. fr. partielle par S. Mesure, *L'Édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, Paris, Cerf, 1988).

28 Husserl, *Ideen* I, § 150-151, Hua III/1, p. 368-374 (trad. fr., p. 503-510).

29 *Id.*, *Ding und Raum. Vorlesungen 1907*, Hua XVI (trad. fr. J.-F. Lavigne, *Chose et espace. Leçons de 1907*, Paris, PUF, 1989).

30 Sur ce point, voir notamment V. Mayer, « Die Konstruktion der Erfahrungswelt. Carnap und Husserl », *Erkenntnis*, 35, 1991, p. 287-304.

communes, distingue et sépare fondamentalement les deux entreprises. Une bonne manière d'aborder cette réflexion, c'est de dégager d'une part ce qui constitue le fonds philosophique commun de ces deux projets et, d'autre part, ce en quoi réside l'héritage propre de Carnap qui l'amène à en formuler une conception très particulière et très différente de celle de Husserl. Or, cela mène à se préoccuper de l'idée même de fondation d'objets supérieurs sur des objets inférieurs, mais aussi des rapports ontologiques qui résultent de ce type de fondation.

CONSTRUCTION LOGIQUE *VERSUS* CONSTITUTION SYNTHÉTIQUE

Lorsqu'il s'est interrogé sur le caractère « phénoménologique » de l'*Aufbau*, Jocelyn Benoist affirmait, sans doute à juste titre, que ce qui constitue le fonds commun aux travaux de Husserl et de Carnap n'est au fond rien d'autre que le projet empiriste tel que David Hume notamment en a tracé les grandes lignes dans le livre I du *Traité de la nature humaine*, c'est-à-dire, pour utiliser les termes de Benoist, le « projet de fondation intégrale de notre connaissance dans les seules données de l'expérience³¹ » ou réciproquement le récit du « déploiement de l'expérience, depuis ses données élémentaires jusqu'à ses constructions d'ordre supérieur³² ». Et on se souviendra effectivement que dans le § 100 de *Logique formelle et logique transcendantale*, Husserl attribue à Hume le mérite d'avoir été le premier à « saisir le problème concret et universel de la philosophie transcendantale » :

Hume fut le premier à prendre au sérieux l'attitude de Descartes tournée vers l'intériorité pure, en débarrassant radicalement l'âme dès l'abord de tout ce qui lui donne une signification réelle « mondaine » et en la présupposant purement comme champ de « perceptions », d'« impressions » et d'« idées », en tant qu'elle est la donnée d'une expérience interne saisie avec une pureté correspondante. C'est sur cette base « phénoménologique » que le premier il conçut ce que nous nommons les problèmes « constitutifs »,

31 J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », dans S. Laugier (dir.), *Carnap et la construction du monde*, Paris, Vrin, 2001, p. 192.

32 *Ibid.*, p. 193.

en reconnaissant la nécessité de faire comprendre comment, purement dans cette subjectivité réduite phénoménologiquement et dans sa genèse immanente, il se fait que l'âme puisse trouver en une « expérience » présumée des objectivités transcendantes et des réalités ayant des formes ontologiques qui d'avance vont de soi pour nous (espace, temps, continu, chose, personnalité)³³.

130

Si Hume a échoué à mener à bien cette entreprise, c'est, aux yeux de Husserl, parce qu'il est resté prisonnier d'un point de vue naturaliste qui le fit envisager les questions constitutives comme des questions génétiques-causales. Or, à cet égard, il est clair que pour sa part, l'*Aufbau* de Carnap ne pêche en rien par ce naturalisme, puisqu'il ne s'y agit aucunement de genèse psychique des idées complexes à partir des idées simples, mais au contraire explicitement d'une « reconstruction rationnelle³⁴ » du système de la connaissance, raison pour laquelle Benoist rapproche plutôt cette démarche de la réinterprétation transcendante kantienne de l'entreprise humienne³⁵. Et en effet il est très clair que Kant, même s'il ne fait l'objet d'aucun renvoi bibliographique précis dans l'*Aufbau*, est une référence philosophique majeure pour cet ouvrage ; même si c'est en fait *contre* Kant que celui-ci est écrit de la première à la dernière page. Et c'est évidemment ici, autour de l'héritage kantien, que se joue toute la différence entre Husserl et Carnap.

Carnap est en effet, dans l'*Aufbau*, l'héritier du logicisme, qui a pris la théorie kantienne de la connaissance pour sa principale cible. Lorsque, dans les *Fondements de l'arithmétique*, puis dans les *Lois fondamentales de l'arithmétique*, Gottlob Frege entreprend de construire les notions fondamentales de l'arithmétique comme celles de nombre ou de successeur sur des notions purement logiques et qu'il montre que le raisonnement arithmétique repose exclusivement sur les principes logiques déductifs, c'est

33 E. Husserl, *Formale und Transzendente Logik. Versuch einer Kritik der logischen Vernunft*, § 100, Hua XVII, p. 263 (trad. fr. S. Bachelard, *Logique formelle et logique transcendante. Essai d'une critique de la raison logique*, Paris, PUF, 1957, p. 342-343).

34 Carnap, *Aufbau*, § 100 (trad. fr., p. 188).

35 J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », art. cit., p. 194.

explicitement aux idées kantienne d'« intuition pure » et de « jugement synthétique *a priori* » qu'il s'attaque³⁶. Et lorsque Russell étend le projet logiciste à l'ensemble des mathématiques, géométrie comprise, c'est encore et toujours Kant qui est en point de mire. Dès les *Principles*, Russell annonce que « grâce aux progrès de la logique symbolique », l'idée kantienne selon laquelle « le raisonnement mathématique n'est pas strictement formel, mais recourt toujours à des intuitions, à savoir la connaissance *a priori* de l'espace et du temps » est aujourd'hui « capable d'une réfutation définitive et irrévocable³⁷ » ; et, dans son autobiographie, Russell affirmera que les *Principia mathematica*, développés avec Alfred North Whitehead, étaient tout entier conçus comme une réfutation générale de l'idée kantienne d'*a priori* synthétique³⁸. Or, dans une très large mesure, le projet de Carnap dans l'*Aufbau* n'est rien d'autre que celui d'achever le programme logiciste en l'étendant aux parties pures des sciences empiriques, à commencer par la cinématique qui est le noyau central de la première *Critique*.

Pour le dire une première fois un peu vite, tout l'objet de la théorie de la constitution est de montrer qu'outre le divers des expériences sensibles, la science tout entière n'a besoin de rien d'autre que d'outils strictement logiques – et en particulier de la théorie des relations développée par Russell³⁹ – pour, d'une part, « construire » des objets sensibles à partir de ces expériences et, d'autre part, « construire » sur cette première base objective tous les objets de la science, et en particulier ces entités spatiotemporelles permanentes et insérées dans des lois naturelles que

36 Voir notamment G. Frege, *Grundlagen der Arithmetik*, § 1-17 (trad. fr. C. Imbert, *Les Fondements de l'arithmétique*, Paris, Éditions du Seuil, 1969, p. 125-145).

37 B. Russell, *Principles of mathematics*, § 4 (trad. fr. J.-M. Roy, *Les Principes de la mathématique*, dans *Écrits de logique philosophique*, Paris, PUF, 1989, p. 23).

38 *Id.*, *My philosophical development*, chap. VII (trad. fr. G. Auclair, *Histoire de mes idées philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961, chap. VII, p. 93).

39 Dans *Aufbau*, § 3 (trad. fr., p. 59-60), Carnap dit vouloir mettre la théorie russellienne des relations au service de l'entreprise machienne d'analyse de la réalité et de réduction de celle-ci au donné.

sont les objets physiques⁴⁰. Dans les *Lois fondamentales de l'arithmétique*, Frege réservait le terme d'« *Aufbau* » aux passages de pure démonstration formelle, par opposition aux développements explicatifs qui les introduisent sous l'intitulé « *Zerlegung* ». Pour Carnap, la constitution ne doit donc en principe être rien d'autre qu'un ensemble de démarches purement déductives et donc analytiques.

Le § 106 de l'*Aufbau* résume parfaitement cette conception ; il ne peut y avoir en théorie de la constitution que deux types de « théorèmes » : les premiers énoncent de vérités empiriques telles que « tel vécu élémentaire est similaire à tel autre » ; les seconds ne reposent que sur les définitions des termes en jeu (exemple : une couleur est la classe d'abstraction des qualités visuelles qui entretiennent une relation de similarité partielle⁴¹, chacun de ces termes de « qualité », « visuel », « similarité partielle » étant bien sûr lui-même préalablement défini). Les théorèmes de ce second type ne servent donc qu'à reformuler – grâce aux abréviations qu'ils introduisent – les vérités énoncées dans les théorèmes empiriques.

Frege avait montré que les nombres étaient de pures constructions logiques et Russell avait établi qu'il en était de même pour les coordonnées cartésiennes au fondement de l'Analyse et donc pour les figures géométriques. Ces disciplines sont donc intégralement logiques et analytiques. Bien sûr, il ne peut en aller de même dans les sciences empiriques, qui contiennent assurément des jugements synthétiques fournis par l'expérience ; mais leur traitement théorique, dit Carnap, est le fait des seuls « théorèmes analytiques ». Il n'y a donc pas de synthétique *a priori* :

Selon la formulation kantienne, les théorèmes analytiques sont des jugements analytiques *a priori* et les théorèmes empiriques des jugements synthétiques *a posteriori*. Les « jugements synthétiques *a priori* » qui sont à la base de la

40 Il s'agit ici de constructions logiques, conformément à l'exergue de Russell : « La maxime suprême de l'exercice scientifique de la philosophie est le suivant : partout où cela est possible, des constructions logiques doivent être substituées à des entités inférées » (*ibid.*, § 1, trad. fr., p. 57).

41 *Ibid.*, § 118 (trad. fr., p. 207-208).

problématique kantienne de la théorie de la connaissance n'existent pas du tout du point de vue de la théorie de la constitution⁴².

Le système constitutif tout entier ne procède à aucune « synthèse » au sens kantien, c'est-à-dire qu'il n'introduit aucune détermination nouvelle par rapport à celles qui sont données dans les vécus (sensibles) élémentaires. Dans l'*Aufbau*⁴³ et de manière plus explicite encore dans un article paru en 1930 et intitulé « L'ancienne et la nouvelle logique⁴⁴ », le terme que Carnap reprend à son compte pour qualifier les énoncés « constitutifs », c'est le terme de « tautologie », qu'avait théorisé un autre logiciste : le Wittgenstein du *Tractatus logico-philosophicus*, qui affirmait déjà que, comme celle du langage et de la pensée, la forme du monde est exclusivement logique, c'est-à-dire tautologique, vide de contenu propre, vide de sens propre⁴⁵. « La logique est transcendantale⁴⁶ », disait Wittgenstein ; et par là, il voulait dire qu'elle est le seul transcendantal.

Tout l'appareil formel de la science n'étant qu'un ensemble de règles d'élimination par traduction, les atomes et les cellules, les désirs et les troubles mentaux, les valeurs et les classes sociales ne sont donc pas d'authentiques entités nouvelles, entités dont l'existence serait inférée à partir de l'expérience, mais bien des « constructions logiques » servant à exprimer de manière concise une multiplicité de vécus. Matière empirique et forme logique⁴⁷, telles sont les deux composantes de la science pour l'empirisme logique. Deux composantes qui fourniront autant de critères

42 *Ibid.*, § 106 (trad. fr., p. 198).

43 *Ibid.*, § 107 (trad. fr., p. 200).

44 *Id.*, « Die alte und die neue Logik », VI-VII (trad. fr. E. Vouillemin, « L'ancienne et la nouvelle logique », *Actualités scientifiques et industrielles*, 26, 1933, p. 25-29).

45 L. Wittgenstein, *Logisch-Philosophische Abhandlung*, 4.46-4.462 ; 6.1-6.11 (trad. fr. G. G. Granger, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 1993, p. 61-63 ; p. 96).

46 *Ibid.*, 6.13 (trad. fr., p. 102).

47 Comme Wittgenstein, Carnap insiste sur le fait que la logique (et les mathématiques dont Russell et Whitehead ont montré qu'elles s'y réduisent) est une pure forme et que ses termes ne désignent rien, mais servent seulement à symboliser ses conventions (Carnap, *Aufbau*, § 108, trad. fr., p. 200).

de démarcation entre science et métaphysique. Car, comme la *Critique de la raison pure*, l'*Aufbau* s'achève par une réflexion sur les limites de la science et ce qui distingue les questions susceptibles de recevoir une réponse au sein du système de la science – c'est-à-dire, pour Carnap, au sein du système constitutif – et donc de donner lieu à d'authentiques connaissances, et les questions purement métaphysiques qui ne peuvent donner lieu qu'à des prises de position fondées sur des actes de foi. Or, si Carnap renvoie comme Kant au critère du recours possible à l'expérience – dans la mesure où, en vertu de l'axiome de réductibilité, ils sont *in fine* reformulables en termes de vécus élémentaires, tous les énoncés du système constructif ont des conditions de vérité empiriques parfaitement définies⁴⁸ –, il met aussi en avant, conformément à l'héritage frégéorussellien, l'exigence d'une formulation logiquement correcte, c'est-à-dire conforme aux règles de bonne formation des énoncés – à ce que Husserl appelle la « grammaire pure logique » –, et en particulier, pour Carnap, à la stratification russellienne des types logiques (ou plutôt de sa réinterprétation en termes de classes d'apparement⁴⁹).

Ces deux critères – empirique et formel – sont mis par Carnap sur le même pied ; et de même qu'un énoncé « grammaticalement » incorrect (au sens de la grammaire pure logique) est dépourvu de sens, de même un énoncé qui ne peut trouver sa formulation dans le système constitutif et qui ne peut donc être reconduit – réduit – à un énoncé sur les vécus élémentaires est non seulement non scientifique mais entièrement dépourvu de sens :

48 Ainsi, « le concept de réalité au sens d'indépendance de la conscience connaissante n'appartient pas à la science (rationnelle) mais à la métaphysique » (*ibid.*, § 176, trad. fr., p. 287). De même pour les termes d'« essence » ou d'« existence » (*ibid.*, § 59, trad. fr., p. 133).

49 Dans les § 29 à 31 de l'*Aufbau*, la théorie russellienne des types logiques est cependant réinterprétée en une théorie plus générale des « sphères d'objets », conçues comme catégories de signification : « Deux objets (tout comme deux quasi-objets) ont une parenté de sphère quand il y a dans une fonction propositionnelle une place d'argument pour laquelle ces deux objets constituent des arguments admissibles. [...] Par *sphère* d'un objet, nous entendons la classe de tous les objets qui lui sont apparentés » (*ibid.*, § 29, trad. fr., p. 93-94).

Les propositions portant initialement sur un objet ne deviennent des propositions scientifiques au sens strict que lorsque cet objet est constitué à partir des objets fondamentaux. Car seule la formule constitutive de l'objet, en tant que règle de traduction des propositions portant sur lui en propositions portant sur les objets fondamentaux, c'est-à-dire sur des relations entre vécus élémentaires, donne à ces propositions un sens vérifiable. Vérification signifie bien contrôle sur la base des vécus⁵⁰.

On sait que, l'année même de la publication de l'*Aufbau*, Carnap publie un texte très célèbre intitulé « Pseudo-problèmes en philosophie », qui rejette comme entièrement métaphysiques, c'est-à-dire dépourvus de sens, toute une série de problèmes philosophiques pour la raison qu'ils ne sont pas formulés en énoncés grammaticalement corrects et vérifiables empiriquement⁵¹.

C'est donc, de manière relativement explicite, à une sorte d'équivalent de la *Critique de la raison pure*, mais qui mettrait en scène une raison exclusivement logique et non synthétique, que Carnap se livre dans l'*Aufbau*. Pour Carnap, tous les objets sont construits à partir d'objets de niveau inférieur par des opérations purement logiques – la construction de classes ou d'extensions de relations est l'unique forme fondamentale de constitution⁵².

ONTOLOGIE STRATIFIÉE VERSUS ONTOLOGIES RÉGIONALES

En outre, cette idée d'une construction purement logique est, chez Carnap, volontairement mise au service d'un projet d'unification de la science et de son ontologie. Dans la mesure où les objets fondés ne sont que des transformations logiques opérées sur les objets simples, on peut dire, contre la plupart des théories de l'objet (*Gegenstandstheorien*),

50 *Ibid.*, § 179 (trad. fr., p. 292).

51 *Id.*, *Scheinprobleme in der Philosophie: Das Fremdpsychische und der Realismusstreit* [Pseudo-problèmes en philosophie: l'hétéropsychique et la querelle du réalisme], Berlin, Weltkreis, 1928.

52 *Id.*, *Aufbau*, § 140 trad. fr., p. 108-110).

qu'« il n'y a qu'un domaine d'objets et donc une seule science⁵³ ». Cela n'empêche pas de distinguer différentes disciplines en fonction du type (logique) d'objets qu'elles considèrent, c'est-à-dire du niveau du système constitutif qu'elles explorent⁵⁴. Et, par exemple, tout en affirmant que les objets culturels ne sont que des constructions logiques à partir des objets hétéropsychiques – qu'ils sont donc entièrement réductibles à ces derniers –, le § 56 de l'*Aufbau* n'en défend pas moins la thèse que les sciences culturelles (*Geisteswissenschaften*) s'occupent d'une sphère d'objets différente de celle de la psychologie⁵⁵; et ce, parce que les objets culturels ne sont pas simplement des *sommes* d'objets hétéropsychiques – une simple somme appartient au même type logique que ses éléments –, mais des *classes* ou d'autres complexes logiques de tels objets, ce qui impose le passage à un type logique supérieur.

Qu'en est-il chez Husserl ? Que la constitution d'objectivités fondées soit chez lui foncièrement synthétique, c'est ce qui apparaît notamment dans le fait que Husserl oppose à l'ontologie formelle – qu'il qualifie lui-même d'« analytique » – différentes ontologies régionales ou matérielles; et qu'il identifie la question de l'*a priori* matériel qui régit ces ontologies régionales à celle de l'*a priori* synthétique. Certes, l'entreprise des *Ideen* II peut-elle sans doute être lue comme une tentative d'unifier au sein d'un seul système constitutif ce que les *Ideen* I, en cela fidèles aux théories de l'objet, avaient rapporté à de multiples ontologies régionales telles que celle du « vécu⁵⁶ » – domaine de la conscience –, celle de la « forme spatiale⁵⁷ » – qui est le domaine de la géométrie –, celle du « mouvement⁵⁸ » – domaine

53 *Ibid.*, § 4 (trad. fr., p. 60). Voir aussi le § 2 (trad. fr., p. 59), où Carnap affirme clairement qu'un des objectifs de sa théorie de la compréhension est de « surmonter la décomposition de la science en des sciences particulières séparées et juxtaposées sans relation entre elles ».

54 *Ibid.*, § 4 (trad. fr., p. 60).

55 *Ibid.*, § 59 (trad. fr., p. 130).

56 Husserl, *Ideen* I, § 12, Hua III/1, p. 31 (trad. fr., p. 46).

57 Voir notamment *ibid.*, § 12, § 9, Hua III/1, p. 25 (trad. fr., p. 37); § 12, Hua III/1, p. 31 (trad. fr., p. 46); § 25, Hua III/1, p. 53-54 (trad. fr., p. 80); § 60, Hua III/1, p. 143 (trad. fr., p. 196).

58 *Ibid.*, § 12, § 25, Hua III/1, p. 53-54 (trad. fr., p. 80); § 60, Hua III/1, p. 143 (trad. fr., p. 196).

de la cinématique –, celle de la « qualité sensible⁵⁹ » – et en particulier de la couleur –, celle de la « chose matérielle⁶⁰ » – qui est « *res extensa, temporalis et materialis (causale)* » –, celle de la « personne » ou encore celle de l'« homme » en général⁶¹.

Mais, même lorsqu'il pense les rapports constitutifs entre ces différents niveaux, Husserl pense néanmoins que chacun d'entre eux est constitué dans/par des actes catégoriaux propres et qu'il se caractérise dès lors par un sens d'être tout à fait spécifique. Par contraste, la solution carnapienne, qui rend compte de l'ensemble des objectivités fondées par des constructions purement logiques qui permettent de se passer de l'hypothétique activité synthétique d'un *ego* transcendantal, peut apparaître comme un prolongement des *Recherches logiques* husserliennes qui serait alors alternatif à l'entreprise des *Idées directrices* (I et II), et serait d'autant plus intéressant qu'il permet de conserver de part en part la neutralité métaphysique, dont on peut tout de même penser qu'elle est en revanche mise à mal par le tournant transcendantal.

Dans cette perspective, on pourrait d'ailleurs se demander si ce n'est pas précisément parce qu'il envisageait l'entreprise constitutive comme synthétique que, contrairement à Carnap qui n'en a pas besoin, Husserl a dû chercher un fondement subjectif à ces synthèses et s'est alors orienté vers une solution kantienne ou néokantienne, à savoir celle d'un *ego* transcendantal qui procède activement à ces synthèses.

SYNTHÈSES PASSIVES, SYNTHÈSES ACTIVES ET ÉQUIVALENCES STRUCTURELLES

Pour nuancer ce tableau, insistons, bien sûr, sur le fait qu'à la différence de Kant et de certains néokantiens, Husserl, en bon empiriste, s'est aussi préoccupé de la genèse et de la motivation de ces synthèses élogiques

59 *Ibid.*, § 12, § 12, Hua III/1, p. 31 (trad. fr., p. 46).

60 *Ibid.*, § 12, § 6, Hua III/1, p. 20 (trad. fr., p. 30); § 9, Hua III/1, p. 25 (trad. fr., p. 36-37); § 60, Hua III/1, p. 143 (trad. fr., p. 196); § 72, Hua III/1, p. 165 (trad. fr., p. 230); § 149-152, Hua III/1, p. 363-375 (trad. fr., p. 497-512).

61 *Ibid.*, § 12, § 60, Hua III/1, p. 143 (trad. fr., p. 196); § 61, Hua III/1, p. 147 (trad. fr., p. 201).

actives dans les fameuses « synthèses passives » qui structurent l'expérience sensible avant même toute intervention subjective⁶². Mais, souligner ainsi que les synthèses actives sont motivées par des synthèses passives qui s'effectuent à même le donné, c'est tout à la fois limiter l'arbitraire de l'activité synthétique du sujet transcendantal (contre certains néokantiens) et renforcer la dimension proprement synthétique – et non purement logique – de l'organisation formelle des connaissances.

Alors, bien sûr, Carnap ne conteste pas que la construction logique doive s'appuyer sur l'expérience sensible de certains rapports éprouvés au sein même du flux de l'expérience. Mais il entend nettement distinguer les rapports synthétiques initialement donnés de tous les rapports formels qui sont ensuite logiquement (analytiquement) construits à partir d'eux.

138

Au § 83 de l'*Aufbau*, Carnap indique que les relations de base qui sont au fondement de tout son système constitutif, et qui y jouent en quelque sorte le rôle des principes synthétiques kantien, se ramènent en fait à une seule (là où Kant sollicitait douze catégories et deux formes de la sensibilité), à savoir le « souvenir de similarité » (*Ähnlichkeitserinnerung*), c'est-à-dire la conscience d'une similarité (partielle) entre l'expérience élémentaire présente et une expérience élémentaire simultanée ou passée. Dans cette relation de base, on reconnaît globalement une synthèse de recouvrement rétensionnelle, synthèse passive qui est centrale dans tous les travaux husserliens sur la passivité et qu'on peut donc sans doute considérer comme sous-jacente à toute constitution d'objet chez Husserl, comme c'est le cas chez Carnap. Mais, si Carnap reconnaît volontiers le caractère synthétique de cette (unique) relation de base, il dit précisément qu'étant éprouvée, elle est une donnée empirique – en gros, elle relève du synthétique *a posteriori* –, tandis que toute constitution ultérieure effectuée à partir d'elle est purement analytique.

62 Voir en particulier *id.*, *Erfahrung und Urteil. Untersuchungen zur Genealogie der Logik* (trad. fr. D. Souche-Dagues, *Expérience et jugement. Recherches en vue d'une généalogie de la logique*, Paris, PUF, 1970); *Analysen zur passiven Synthesis. Aus Vorlesungs- und Forschungsmanuskripten*, Hua XI (trad. fr. B. Bégout et J. Kessler, *De la synthèse passive. Logique transcendantale et constitutions originaires*, Grenoble, Millon, 1998).

On peut se demander comment cela est possible. Husserl insiste au contraire sur le fait que les synthèses passives, et en particulier les similarités éprouvées à même la sensibilité, ne suffisent pas à produire d'authentiques connaissances d'objets. Non seulement la visée et la perception d'objectivités fondées requièrent-elles des actes catégoriaux spécifiques, qui s'ajoutent à ceux qui visent et perçoivent les objets et qualités sensibles qui leur servent de fondements. Mais, en outre, il est clair que ces objets et qualités sensibles eux-mêmes doivent être constitués dans le vécu, et que le seul fait de vivre des sensations n'est pas encore appréhender – dans une perception pourtant dite « simple » – tel ou tel objet sensible ni même telle ou telle qualité sensible objective, par exemple le rouge perçu ici et maintenant. Pour que des qualités objectives apparaissent dans l'écoulement constant du vécu subjectif et soient proprement « perçues », il faut selon Husserl non seulement que soient (passivement) ressentis des recouvrements du fait de la dynamique rétentionnelle et protentionnelle qui anime le vécu, mais en outre que ces recouvrements soient proprement pris pour objet de synthèses actives d'identification.

Carnap, de son côté, estime que la construction logique suffit à passer du vécu expérientiel de similarité entre vécus élémentaires à des qualités sensibles susceptibles de constituer d'authentiques objets pour la science.

Cela, bien sûr, est éminemment problématique.

D'une part, la question se pose évidemment de savoir si les constructions qui prétendent n'introduire que des classes, des extensions de relations, des classes de classes ou d'extensions des relations, etc. d'objets déjà construits, sont vraiment vierges de toute synthèse. Si la réductibilité de la théorie des ensembles à la logique ne semblait faire aucun doute pour Frege et Russell, on sait que cette question est très controversée aujourd'hui et que l'axiomatique actuellement privilégiée pour la théorie des ensembles, celle de Zermelo améliorée par Fraenkel, est développée parallèlement à la logique. Son statut purement tautologique, comme d'ailleurs celui de l'arithmétique fondée sur elle, est aujourd'hui pour le moins douteux⁶³...

63 Pour un aperçu des débats autour du caractère purement logique de principes tels que l'axiome de réductibilité, l'axiome de l'infini ou l'axiome du choix, voir B. Leclercq, *Intuition et déduction en mathématiques*. Retour

Carnap lui-même reconnaîtra bientôt la conventionalité de certains choix au fondement du système logique et la pluralité des « syntaxes » possibles pour la science⁶⁴.

Cette objection, notons-le, vaut également à l'encontre de Husserl qui, en rangeant la théorie des ensembles et l'arithmétique du côté de l'*a priori* analytique-formel, avait sans doute lui aussi cédé à certaines « évidences » des logiques et des mathématiques de son temps. Le problème est toutefois moins aigu pour le projet constitutif husserlien, dans la mesure où, contrairement au projet carnapien, il ne doit pas se défier des synthèses *a priori* puisqu'il dispose d'un sujet transcendantal pour les fonder ; tout l'objet de *Logique formelle et logique transcendantale* est d'ailleurs de montrer que, synthétique ou pas, l'*a priori* formel est fondé dans un *a priori* subjectif.

140

D'autre part, un défi majeur qui se présente à tout projet constitutif qui part d'une base phénoménologique, comme c'est le cas chez Husserl et Carnap, c'est celui de dépasser la subjectivité du vécu immédiatement éprouvé pour parvenir à l'objectivité entendue comme intersubjectivité. À la fin du § 2, Carnap indique :

Bien que le point de départ subjectif de toute connaissance réside dans les éléments du vécu et leur imbrication, il est cependant possible, comme le montrera la construction du système de constitution, de parvenir à monde objectif, intersubjectif, qui soit conceptuellement saisissable en tant que monde identique pour tous les sujets⁶⁵.

Or, dit Carnap, cela est possible dès le premier niveau – le niveau autopsychique, le niveau du vécu – par le moyen du passage à la structure formelle : plutôt que de prendre pour base les vécus élémentaires eux-mêmes, il convient de s'intéresser à la structure de leurs relations (rapports d'antériorité, rapports de similarités qualitatives, etc.). C'est un véritable *credo* structuraliste que prononce Carnap dans l'*Aufbau* ; c'est, dit-il dans

au débat sur la « crise des fondements », Bruxelles, Éditions Modulaires Européennes, 2014, p. 148-152, 157, 183, 233 n., 242 n.

64 R. Carnap, *Logische Syntax der Sprache*, Wien, Springer, 1934, Préface, § 17.

65 *Id.*, *Aufbau*, § 2 (trad. fr., p. 59).

le § 7, une « conception principielle de la théorie de la constitution [...] qu'une structure relationnelle soit première par rapport à ses membres⁶⁶ ». Et, au début du § 10, il énonce que « la science ne traite que des propriétés structurales des objets⁶⁷ », c'est-à-dire, comme on le voit par la suite, de leurs relations aux autres objets, et de ces relations envisagées du seul point de vue de leurs propriétés formelles « que l'on peut formuler sans référence au contenu de sens de la relation et à la catégorie des objets auxquels elle s'applique⁶⁸ ».

Or, ce passage à la structure est donc ce qui garantit, pour Carnap, le passage du subjectif à l'objectif. En effet, dit-il dans le § 66, à défaut d'obtenir une concordance intersubjective dans les vécus élémentaires eux-mêmes, on peut espérer l'obtenir dans les structures formelles de ces vécus élémentaires :

Le problème s'énonce alors ainsi : comment la science peut-elle parvenir à des propositions valables pour tous les sujets si tous ses objets sont constitués à partir d'un sujet singulier, si par conséquent toutes les propositions de la science n'ont au fond pour objet que des relations entre « mes » vécus ? Le flux du vécu étant différent pour chaque homme, comment même une seule proposition de la science peut-elle être objective en ce sens, c'est-à-dire valoir pour tout homme, si elle procède du flux du vécu d'un individu ? Certes la matière des flux individuels du vécu diffère complètement ; elle est même incomparable, comparer deux sensations ou deux sentiments de sujets différents, eu égard à leur qualité de donné immédiat, étant absurde. Mais il existe pour tous les flux du vécu des *propriétés structurelles* communes ; là réside la solution au problème. La science, devant être objective, doit se limiter aux propositions portant sur ces propriétés structurelles⁶⁹.

Pour Carnap, cette objectivation du subjectif par le passage à sa structure est une solution bien plus satisfaisante que le recours à l'idée d'une « conscience supra-individuelle », d'une « conscience en général »

66 *Ibid.*, § 7 (trad. fr., p. 63). Sur cette priorité, Carnap dit s'accorder avec des néokantiens comme Rickert ou Cassirer (§ 75, trad. fr., p. 157).

67 *Ibid.*, § 7 (trad. fr., p. 67).

68 *Ibid.*, § 11 (trad. fr., p. 69).

69 *Ibid.*, § 66 (trad. fr., p. 143).

(*Bewusstsein überhaupt*), qui permettrait comme par enchantement de se sortir du solipsisme méthodologique⁷⁰.

À cet égard, l'exemple le plus spectaculaire de travail constitutif purement logique effectivement réalisé par Carnap dans l'*Aufbau* réside dans la construction logique des qualités sensibles à partir des vécus élémentaires et de leurs rapports structurels⁷¹. Données primitives, les vécus élémentaires ne peuvent en tant que tels être caractérisés par des descriptions définies, même structurelles, qui les rapporteraient à des composantes plus élémentaires encore telles que des sensations de couleur, de forme, etc.⁷². De telles qualités sensibles doivent en fait être construites comme des classes d'équivalence entre vécus élémentaires, c'est-à-dire comme des extensions de relation de similarité (partielle) entre vécus élémentaires⁷³. Ces qualités sont alors rétrospectivement supposées être des constituants des vécus élémentaires à partir desquels elles sont constituées, raison pour laquelle Carnap parle de « quasi-analyse ». En fait, dans la mesure où les vécus élémentaires sont au départ inanalysables, il ne s'agit là que de quasi-caractères ou de quasi-constituants de ces expériences⁷⁴. L'analyse est en fait ici une synthèse, mais une synthèse purement logique, une « construction » de classes. Et de la même façon, c'est l'ensemble du système constitutif qui repose sur des synthèses purement logiques⁷⁵.

L'avantage du passage à la structure, c'est donc qu'il favorise une construction purement logique des différents étages ontologiques. C'est entre structures que s'opèrent tous les rapports ultérieurs de constitution ; les objets des niveaux supérieurs sont définis par leurs propriétés structurantes au regard des objets du niveau inférieur, et on voit ainsi comment le passage d'un niveau à l'autre peut être purement logique et formel. Car, lorsque, par exemple, un état (hétéro)psychologique est identifié à une certaine structure d'états physiques, il s'agit là bien sûr de

70 *Ibid.*

71 *Ibid.*, § 68-74 (trad. fr., p. 143-156).

72 Les § 13 à 15 explicitent cette idée de descriptions définies structurelles.

73 *Ibid.*, § 71 (trad. fr., p. 149-150).

74 *Ibid.*

75 *Ibid.*, § 74 (trad. fr., p. 156).

la simple identification de fonctions propositionnelles coextensives⁷⁶, et non pas d'une quelconque prétention à réduire l'essence de l'un à l'essence de l'autre⁷⁷. Car il reste évident que nous attachons, à la notion psychologique de peur par exemple, un sens différent de celui qu'a la structure d'objets physiques (physiologiques ou comportementaux) qui lui correspond ; la traduction constitutive se veut seulement logique⁷⁸, et non psychologique ou cognitive⁷⁹ – c'est-à-dire extensionnelle⁸⁰, et non intensionnelle. Ce qu'énonce un énoncé constitutif, c'est que telle ou telle structure d'éléments fondateurs est une condition nécessaire et suffisante de l'objet fondé⁸¹, et non qu'elle en fournit le sens.

Or, par contraste, il est clair que c'est à la question même du sens d'être de chaque niveau constitutif que, pour sa part, Husserl s'efforce de répondre. À cet égard, des identités purement extensionnelles – entre l'état mental de peur et telle ou telle structure comportementale ou neurophysiologique – ne peuvent quant à lui le satisfaire.

En niant le caractère synthétique de la constitution du monde, Carnap a forgé un projet épistémologique extrêmement audacieux – conforme à l'empirisme logique –, qui a l'énorme avantage d'explicitier très précisément les principes – purement logiques et en nombre très réduit – présidant à la constitution des objets du monde. On peut toutefois douter de la réalisabilité de ce projet de l'empirisme logique. Quine, par exemple,

76 *Ibid.*, § 35 (trad. fr., p. 101-102).

77 *Ibid.*, § 21-24 (trad. fr., p. 81-86). En philosophe contemporain qui a opéré son tournant linguistique, Carnap se refuse bien sûr à parler en termes d'« essence » et préfère parler du sens des termes plutôt que de l'essence de leurs référents. Dans « Le mythe de la signification », on le sait, Quine reproduira le même geste avant de condamner aussi l'idée de « sens » de termes (W. v. O. Quine, « Le mythe de la signification », dans *La Philosophie analytique*, Paris, Minuit, coll. « Cahiers de Royaumont » IV, 1962).

78 Carnap, *Aufbau*, § 51 (trad. fr., p. 124).

79 *Ibid.*, § 50 (trad. fr., p. 123).

80 À la suite de Wittgenstein, Carnap défend en logique un extensionnalisme plus radical encore que celui de Frege ou du premier Russell (*ibid.*, § 43-45, trad. fr., p. 112-118).

81 *Ibid.*, § 47 (trad. fr., p. 119-120).

souignera le caractère illusoire de l'espoir de passer des vécus subjectifs aux objets physiques au seul moyen de constructions logiques. Dans l'*Aufbau*, dit Quine, la relation même d'attribution d'une qualité à un instant-point reste indéfinie⁸². On sait d'ailleurs que, sous l'influence de Neurath et d'autres membres du Cercle de Vienne, Carnap lui-même renoncera rapidement à fonder la science objective sur une base phénoménale.

Pour les phénoménologues, l'échec de l'entreprise de l'*Aufbau* serait très instructif. L'idée de s'en tenir aux rapports coextensionnels entre fonctions propositionnelles de niveaux différents devait permettre de court-circuiter la question du sens, les objectivités fondées étant identifiées à des structures de niveau inférieur sans que soit vraiment interrogée la formation de nouvelles significations correspondant à ces objectivités fondées. Or, il est clair que c'est à mener à bien cette interrogation que consiste par opposition tout le projet de la phénoménologie transcendante. La question de la constitution du monde, c'est précisément celle de savoir quel *sens* la conscience donne à chaque objectivité. Et ce n'est pas pour rien que, lorsque Husserl attribue à Hume le mérite d'avoir été « le premier à saisir le *problème concret* universel de la philosophie transcendante », il précise :

Il [Hume] a vu le premier la nécessité d'étudier précisément ces formations objectives comme formations de leur genèse pour rendre compréhensible par ces origines dernières l'exact *sens-d'être* de tout ce qui existe pour nous⁸³.

(Re)constituer le monde dans ses multiples strates, ce n'est pas seulement, pour Husserl, reformuler les énoncés relatifs aux divers objets de la science de manière à faire apparaître précisément leurs rapports logiques à nos expériences les plus élémentaires ; c'est aussi et surtout rendre compte du sens que les différents niveaux constitutifs donnent à ces expériences.

82 W. v. O. Quine, « Two dogmas of empiricism », trad. fr. P. Jacob, S. Laugier & D. Bonnay, « Les deux dogmes de l'empirisme », dans *Du point de vue logique*, Paris, Vrin, 2003, p. 74.

83 Husserl, *Form. u. transz. Log.*, § 100, Hua XVII, p. 263 (trad. fr., p. 342).

DEUXIÈME PARTIE

Méthodes et concepts de l'*Aufbau* carnapien

CONSTRUCTION ET FICTION DANS L'*AUFBAU* DE CARNAP

Pierre Wagner

L'*AUFBAU* COMME RECONSTRUCTION RATIONNELLE DE NOTRE CONNAISSANCE DU MONDE

La traduction française publiée de l'ouvrage de Carnap, *Der logische Aufbau der Welt*, porte comme titre *La Construction logique du monde*, sans que le sens de « construction » soit immédiatement clair¹. Faut-il entendre ce terme au sens actif d'une action de construction ? Ou comme visant la description d'une structure, une construction existante qu'il s'agirait de mettre en évidence ? Les notoires difficultés d'interprétation de l'ouvrage commencent avec celle de son titre, qui n'est pas dépourvu d'ambiguïté. S'agit-il vraiment de « construire le monde » (mais quel sens donner à un tel projet ?) ou l'auteur suppose-t-il que le monde est construit selon une logique qu'il s'agirait de révéler ? L'ouvrage expose effectivement le projet d'une construction, au sens actif du terme ; toutefois, ce qu'il s'agit de construire n'est pas désigné dans le texte comme « le monde » mais comme « un système de constitution », qui prend la forme d'un système de définitions, dont l'objectif, par ailleurs, est bien de révéler une certaine structure logique, sans qu'il s'agisse de *la* structure logique du monde, le monde n'étant nullement conçu comme présupposant aucune structure logique unique et bien déterminée qu'il s'agirait de mettre en évidence. Carnap ambitionne en fait de montrer qu'il est possible de construire un

1 R. Carnap, *La Construction logique du monde* [1928], trad. fr. Th. Rivain revue par É. Schwartz, Paris, Vrin, 2002.

système qui réponde à certaines exigences que de multiples constructions seraient également susceptibles de satisfaire et, de fait, plusieurs options sont explorées et discutées touchant le choix de la forme et des éléments du système². Le terme *Aufbau* est donc plutôt à comprendre au sens d'une structuration possible, ou, si l'on ose dire, d'une *structurabilité* logique pour un certain « système de constitution » qu'il s'agit de construire.

Comment comprendre, alors, le rapport d'un tel système au monde ? Carnap présuppose-t-il le monde conçu comme un en soi, ou un donné qui précéderait la construction envisagée ? Ou celle-ci est-elle à penser comme le monde lui-même en tant qu'il est connu et qu'il requiert les facultés constitutives d'un sujet connaissant ? Entre réalisme et idéalisme, Carnap fait profession de ne pas opter, ce qui ne signifie pas qu'il suspend son jugement mais qu'il rejette la question elle-même comme n'ayant pas le sens que l'on prétend habituellement pouvoir lui donner. Le système de constitution qu'il s'agit de construire n'en est pas moins envisagé dans un rapport à une donnée préalable, celle-ci n'étant pas désignée comme « le monde », en dépit de ce que semble indiquer le titre de l'ouvrage, mais comme la connaissance que nous en avons, sans que la question épistémologique traditionnelle des relations de la connaissance au monde soit discutée ni même posée pour autant.

S'efforçant de clarifier la nature du projet de l'ouvrage, Carnap en parle comme celui d'une « reconstruction rationnelle » non du monde lui-même mais de la connaissance que nous en avons, celle-ci étant considérée comme la donnée première, déjà acquise, à partir de laquelle la reconstruction est envisagée. Carnap écrit ainsi que « le système de constitution est une reconstruction rationnelle d'un processus de connaissance dont les résultats sont déjà connus³ ». Ce passage invite à interpréter le terme *Aufbau* comme désignant une construction, à condition de comprendre que cette construction est seconde, relativement à la construction première qu'est notre connaissance de la réalité : « l'ensemble de la réalité que la connaissance construit d'une manière avant tout intuitive, est reconstruite

2 *Id.*, *Der logische Aufbau der Welt* [désormais *Aufbau*], § 58-64, Hamburg, F. Meiner, 1998, p. 79-87 (trad. fr., p. 132-140).
3 *Ibid.*, § 102, p. 141 (trad. fr., p. 190).

rationnellement dans le système de constitution⁴ ». Le processus cognitif semble être ici conçu comme conduisant à la production d'un objet de la connaissance, ou du monde en tant qu'il est connu, selon un processus qui loin d'être entièrement rationnel et contrôlé, dépend aussi d'une intuition qui ne répond pas suffisamment précisément aux exigences d'un procédé rationnel : « L'objet constitué doit, de plus, être représenté comme la reconstruction rationnelle d'un objet déjà constitué de manière mi-rationnelle mi-intuitive dans la vie quotidienne ou la science⁵ ». On voit ici, en outre, que la science qu'il s'agit de reconstruire n'est pas mise en opposition à la connaissance acquise dans la vie quotidienne ; elle est au contraire en continuité avec elle :

Dans le processus effectif de la science, les objets sont plutôt tirés de l'ensemble des connaissances de la vie quotidienne et progressivement épurés et rationalisés ; ainsi les composantes intuitives de la détermination de l'objet ne sont pas supprimées mais justifiées rationnellement. C'est alors seulement que l'objet peut être constitué⁶.

Il s'agit donc d'offrir une reconstruction rationnelle des connaissances communes formées par l'intuition (et dont on peut supposer que l'acquisition dépend de divers aléas psychologiques, historiques, grammaticaux...) autant que des connaissances scientifiques proprement dites qui résultent d'un travail de rationalisation de la connaissance ordinaire.

OBJETS, CONCEPTS ET PSEUDO-OBJETS

La reconstruction dont il est ici question est graduelle et procède pas à pas, les éléments reconstruits étant nommés parfois « objets », parfois « concepts » : « dans la théorie de la constitution, nous parlons tantôt des objets tantôt des concepts constitués sans faire de différence essentielle⁷ ».

4 *Ibid.*, § 100, p. 139 (trad. fr., p. 188).

5 *Ibid.*, § 98, p. 137 (trad. fr., p. 186).

6 *Ibid.*, § 179, p. 252 (trad. fr., p. 292).

7 *Ibid.*, § 5, p. 5 (trad. fr., p. 61).

Cette indifférence n'implique cependant pas une totale indistinction des deux dénominations. Elle signifie plutôt que « le terme "objet" est pris dans son sens le plus large » et qu'« à chaque concept correspond un objet et un seul, "son objet"⁸ ». Sur cette question, Carnap se démarque radicalement de Frege, qui fut pourtant l'un de ses principaux inspirateurs et dont il avait suivi les cours à l'université d'Iéna. En affirmant qu'à chaque concept correspond son objet, il remet en effet en question l'usage des deux termes que Frege avait tenté d'établir en donnant à « concept », par opposition à « objet », le sens d'une fonction⁹.

152

L'indifférence que Carnap affiche à l'égard d'une distinction entre objets et concepts est pour lui le moyen d'insister sur la neutralité adoptée à l'égard de l'opposition entre réalisme et idéalisme : « les objets ne sont ni "produits" ni "reconnus" mais "constitués" ; [...] ce terme "constituer" sera constamment entendu dans un sens parfaitement neutre¹⁰ ». *Neutre* signifie ici : neutre à l'égard de l'opposition philosophique traditionnelle entre idéalisme et réalisme. La question de l'objet (est-il construit ou est-il existant en soi et reconnu ?) est donc écartée : « le terme objet sera constamment employé dans son sens le plus large pour tout ce sur quoi peut porter une proposition [*Aussage*]¹¹ ». Il s'agit cependant également de récuser toute question relative à la nature des objets, au sens d'une question d'ontologie, et de relativiser la distinction entre objets concrets et abstraits ou entre objets réels et fictifs. Les objets dont il s'agit sont « non seulement les choses, mais aussi les propriétés et les rapports, les classes et les relations, les états et les processus, ainsi que ce qui est réel aussi bien que ce qui est fictif¹² ». Le spectre des objets est si large qu'il est difficile à vrai dire de voir ce qu'il exclut. N'y a-t-il pas alors risque de vider le mot de son sens ? Les seuls « concepts » qui sont exclus de la

8 *Ibid.*

9 G. Frege, « Funktion und Begriff », Vortrag, gehalten in der Sitzung vom 9 Januar 1891 der Jenaischen Gesellschaft f. Medizin u. Naturwissenschaft, Jena, 1891, p. 13-15 (trad. fr. C. Imbert, « Fonction et concept », dans G. Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, p. 88-90).

10 Carnap, *Aufbau*, § 5, p. 5-6 (trad. fr., p. 61-62).

11 *Ibid.*, § 1, p. 1 (trad. fr., p. 57).

12 *Ibid.*

reconstruction sont précisément ceux qui ne sont pas des concepts (ou des objets), reconnaissables précisément au fait qu'ils ne sont pas susceptibles d'être constitués, « c'est-à-dire dérivés par degrés de certains concepts fondamentaux¹³ ». Mais à quoi reconnaître, alors, ce qui est susceptible d'être constitué ? Le cercle dans lequel le projet semble ici pris trouve une issue dans la donnée première d'une connaissance existante, reconnue et partagée. Aucun autre critère n'est offert, en dehors du fait de pouvoir être objet d'une proposition. Est objet ce qui est objet possible d'une proposition, ce qui renvoie, au-delà de la donnée positive de l'ensemble de nos connaissances, à une analyse du langage dont on trouve une esquisse, mais une esquisse seulement, au paragraphe vingt-sept.

Dans ce paragraphe d'interprétation difficile, Carnap fait référence à un certain « mode d'utilisation originel des signes [*ursprüngliche Verwendungsart der Zeichen*]¹⁴ » selon lequel « seul un nom propre peut se trouver à la place du sujet dans une phrase¹⁵ ». L'idée de cet usage « originel » semble être que seul un authentique nom propre, et donc un signe qui désigne un objet véritable, est susceptible d'être ce au sujet de quoi la phrase dit quelque-chose. En pratique, cependant, « la langue en est venue à admettre comme sujet des signes d'objets généraux », comme dans la phrase « un chien est un mammifère ». Dans ce « mode d'utilisation impropre », on en vient à faire comme si les signes « insaturés » (expression reprise de Frege) qui désignent des concepts (par exemple « chien ») désignaient en fait des objets, à la manière d'authentiques noms d'objets. Carnap propose alors de conserver « cette fiction », et de faire *comme si* ce que Frege nomme des signes « insaturés » étaient dans une relation de désignation à l'égard d'un objet. Parler de tels « objets » comme de « pseudo-objets » (*Quasigegenstände*¹⁶) est alors un moyen

13 *Ibid.*

14 *Ibid.*, § 27, p. 35 (trad. fr., p. 90).

15 *Ibid.*

16 La traduction publiée de l'*Aufbau* rend « *Quasigegenstand* » par « quasi-objet » (*ibid.*, trad. fr., p. 90-91). Nous ne suivons pas cette traduction, qui suggère à tort qu'un « *Quasigegenstand* » serait *presque* un objet. Il n'y a pas, ici, de question de degré.

utile de rappeler qu'on ne saurait nullement affirmer, à proprement parler, que de tels signes *désignent* quoi que ce soit.

154

Il est bien malaisé, dans ce paragraphe, de comprendre ce que Carnap entend exactement par le « mode d'utilisation originel » des signes dans lequel l'usage d'un signe d'objet général comme sujet d'une phrase est considéré comme déviant. L'interprétation de ce passage du texte est d'autant plus délicate qu'il repose sur une distinction entre noms propres et signes d'objets généraux que Carnap vient justement de remettre en question, suggérant qu'il ne s'agit peut-être que d'une distinction de degré, point de vue qui sera confirmé au § 158. Carnap semble ici se référer à une « conception traditionnelle » (*überlieferte Anschauung*) qui chercherait à établir une distinction nette et précise entre noms propres et termes généraux, et qui récuserait l'usage logiquement inadéquat, quoique courant, de termes généraux en position de sujet. Si, comme le suggère Carnap, il n'y a en réalité pas lieu de reconnaître, entre noms propres et noms généraux, autre chose qu'une différence de degré, la distinction entre objet et concept s'efface et les noms propres n'ont du coup ni plus ni moins de corrélat objectif que les noms généraux. Dans toute cette discussion, Carnap évite toute question ontologique qui engagerait une recherche de ce qui existe *vraiment*; telle n'est assurément pas pour lui la question. Il s'agit plutôt de reprendre, par commodité, le schéma d'une relation entre un signe et ce qu'il désigne, en effaçant toute différence nettement délimitée entre signe d'objet et signe insaturé, et du même coup entre objet et concept. Le terme *pseudo-objet* désigne alors le corrélat des noms, qu'ils soient propres ou généraux, sans que l'on cherche à établir aucune différence corrélatrice (entre objet et concept), ni aucune détermination ontologique relativement à ce qui existe vraiment et ce qui n'existe pas. Est *objet* tout ce qui est susceptible d'être objet d'une proposition.

Aucune théorie de la proposition n'est pourtant précisément élaborée, les propositions en usage dans la vie quotidienne et dans la science étant apparemment censées nous donner des indications suffisantes sur ce qu'il convient d'entendre par « proposition », et donc par « objet ». Lorsque Carnap écrit : « Les "objets" de la science sont presque toujours

des pseudo-objets¹⁷ », il semble d'un côté reprendre l'idée (inspirée de Frege et Russell) selon laquelle les véritables noms propres sont beaucoup moins courants que ce que suggère la langue usuelle sans pour autant, d'un autre côté, exclure que certaines expressions puissent avoir la fonction d'authentiques noms propres. Quant à l'expression « pseudo-objet », elle entretient, d'un côté, la fiction commode selon laquelle les noms possèdent des corrélats objectifs tout en rappelant, d'un autre côté, que cette commodité doit être considérée comme fictive. Le système de constitution est, en ce sens, construction d'une généalogie de pseudo-objets conçus comme des fictions, ce qui soulève la question de ce qu'il convient d'entendre exactement par « fiction ». Ce que nous proposons ici est précisément une tentative de clarification du sens de cette construction et de ces fictions.

LES OBJETS DE LA CONNAISSANCE ET LEURS DOUBLES RECONSTRUITS

Le mot *fiction* n'a assurément pas ici le sens d'une invention pure et simple, fruit d'une imagination qui ne serait nullement contrainte par un quelconque rapport à la réalité. Les objets, ou pseudo-objets, qui se trouvent construits dans le système de constitution, sont rapportés à une construction première, celle des objets de la connaissance, dont ils offrent une reconstruction rationnelle. La référence, ou donnée première, n'est pas le monde lui-même mais la connaissance que nous en avons, que celle-ci soit acquise par la science ou dans la vie quotidienne. Cette connaissance est supposée collectivement reconnue comme telle : « les présentes recherches ont pour objectif d'établir un système logique et conforme à la connaissance des objets ou des concepts, le "système de constitution"¹⁸ ». De ce fait, l'idée d'une telle reconstruction soulève la question du rapport entre les objets de la connaissance (construits ou donnés, cette question n'est pas posée) et les objets reconstruits du système de constitution.

¹⁷ *Ibid.* (trad. fr., p. 90).

¹⁸ *Ibid.*, § 1, p. 1 (trad. fr., p. 57).

L'usage d'un langage symbolique, celui de la « logistique », pour la construction du système se justifie par la nécessité d'établir une claire distinction entre, d'une part, le processus de la connaissance et la production de ses résultats et, d'autre part, leur reconstruction dans un système de constitution. Carnap écrit sur ce point : « Deux raisons plaident en faveur de l'emploi de ce langage symbolique. Un objet constitué doit tout d'abord être absolument distingué de l'objet connu correspondant de la vie quotidienne ou de la science¹⁹ ». Alors que dans la vie quotidienne ou la science, le langage en usage n'a pas la précision du langage de la logistique, ce dernier est requis comme langage de base du système de constitution, qui se distingue ainsi clairement de la construction première, celle des objets de la connaissance.

156

S'il importe que l'objet constitué ne soit pas confondu avec l'objet connu, le projet d'une théorie de la constitution exige néanmoins que le premier ait une certaine relation de *conformité* au second, qu'il soit donc « conforme à la connaissance des objets et des concepts²⁰ ». De fait, le problème de la reconnaissance de cette conformité est explicitement mentionné par Carnap lorsqu'est justifié l'usage d'une traduction de la constitution des objets « dans le langage réaliste en usage dans les sciences du réel²¹ ». Ce langage « réaliste », en effet, « sert surtout à reconnaître plus facilement la justesse de la constitution quant à son contenu et à vérifier si la définition constitutive atteint effectivement l'objet connu qui est visé²² ». Quelques années plus tard, lorsque Tarski s'engagera dans le projet d'une définition d'un prédicat de vérité pour certaines catégories de langages formalisés, il proposera un critère précis (la « convention T ») à l'aune duquel juger la conformité de sa définition (formulée dans le langage de la logistique) à la connaissance que nous avons de la signification du mot *vrai*, qu'elle soit apprise dans un cadre scientifique ou dans la vie quotidienne²³. Bien que Carnap ne propose pas, pour son projet de

19 *Ibid.*, § 96, p. 134 (trad. fr., p. 184).

20 *Ibid.*, § 1, p. 1 (trad. fr., p. 57).

21 *Ibid.*, § 95, p. 133 (trad. fr., p. 183).

22 *Ibid.*

23 A. Tarski, « Le concept de vérité dans les langages formalisés » [1933], dans *Logique, sémantique, métamathématique, 1923-1944*, éd. et trad. fr.

reconstruction rationnelle, de semblable convention, il est parfaitement conscient de la difficulté : à quoi pourrons-nous reconnaître, dans l'objet en tant qu'objet reconstruit, l'objet visé par la reconstruction ? La solution de cette difficulté est une méthode de traduction des définitions formulées dans le langage symbolique de la logistique en propositions formulées dans le « langage réaliste » des sciences du réel, langage dans lequel les objets sont désignés comme s'il s'agissait d'objets réels. Cette traduction n'implique nullement que seuls des objets « réels » soient pris en considération ; la question de leur réalité ou irréalité n'est simplement pas posée. Se trouvent inclus dans le projet de reconstruction aussi bien des relations, des rapports, etc. et en définitive « ce qui est réel comme ce qui est fictif²⁴ ». D'un côté, donc, le langage de la logistique permet d'établir une claire distinction entre l'objet premier, donné par la connaissance, et l'objet reconstruit, dans le système de constitution ; de l'autre, le langage réaliste sert à traduire les énoncés du langage de la logistique dans des formulations usuelles qui permettent de reconnaître de quel objet de la connaissance l'objet constitué est la reconstruction.

À une période ultérieure, à partir de 1945, Carnap élaborera la méthode de l'explication conceptuelle, dans laquelle un *explicandum* formulé dans le langage usuel sera remplacé par un *explicatum*, exprimé dans un langage formalisé. Le rapprochement entre système de constitution et méthode de l'explication conceptuelle est du reste suggéré par Carnap lui-même dans la préface de la seconde édition de l'*Aufbau*, rédigée en 1961 :

J'entends par reconstruction rationnelle la recherche de nouvelles définitions pour d'anciens concepts. [...] Les nouvelles définitions doivent l'emporter sur les anciennes en clarté et en exactitude et surtout mieux s'intégrer dans un édifice conceptuel systématique. Une telle clarification conceptuelle, souvent nommée « explication » aujourd'hui, me semble demeurer l'une des tâches les plus importantes de la philosophie [...] ²⁵.

G.-G. Granger, Paris, A. Colin, 1972, t. 1, p. 157-269.

24 Carnap, *Aufbau*, § 1, p. 1 (trad. fr., p. 57).

25 *Ibid.*, Vorwort zur zweiten Auflage, p. XVII (trad. fr., p. 45, modifiée). Le mot « explication » traduit l'allemand « *Explikation* » et l'anglais « *explication* » (à ne pas confondre avec « *explanation* »), qui ont le sens

Dans la méthode de l'explication conceptuelle, que Carnap introduit tout d'abord à l'occasion d'une analyse du concept de probabilité²⁶, le nom de l'objet reconstruit n'est pas synonyme du nom de l'objet à reconstruire car l'*explicatum*, qui n'a rien d'une fiction, est une analyse conceptuelle qui a justement pour fonction d'affiner et de préciser l'*explicandum*. L'analyse du rapport entre les objets de la connaissance et leurs doubles reconstruits dans l'*Aufbau* peut être considérée comme une première version de la méthode de l'explication conceptuelle, plus élaborée et rendue parfaitement explicite à partir des années quarante.

LA DÉFINITION COMME RÈGLE D'ÉLIMINATION

La constitution, qui vise la reconstruction rationnelle des objets de la connaissance, prend la forme d'une dérivation de tous les concepts à partir de quelques concepts de base, sous la forme d'un seul et même arbre généalogique²⁷, cette unité généalogique étant la pierre angulaire de la thèse carnapienne de l'unité de la science. Afin qu'une telle dérivation soit possible, le système de constitution prend la forme d'un système de *définitions* qui permettent la réduction de tous les concepts à un petit nombre de concepts de base. Constituer *a* à partir de *b* et *c*, c'est montrer comment réduire *a* à *b* et *c*, c'est-à-dire comment transformer toute proposition sur *a* en une proposition sur *b* et *c*. Comme l'écrit Carnap dès le § 2, les définitions constitutives sont des règles de traduction, qui indiquent comment transformer une proposition sur *a* en une proposition sur *b* et *c*. Ce point est exposé plus précisément au § 35 : « *un objet est réductible à d'autres objets quand toutes propositions portant sur lui peuvent*

d'une explication conceptuelle. La traduction française publiée a recours au terme « explicitation », qui risque d'induire en erreur : il ne s'agit pas en effet de rendre explicite ce qui serait implicite.

26 *Id.*, « The two concepts of probability » *Philosophy and Phenomenological Research*, 5, 1945, p. 513-532, la référence est à la p. 513 (trad. fr. J. Boyer, « Les deux concepts de probabilité », dans R. Carnap, *Logique inductive et probabilité*, éd. P. Wagner (dir.), Paris, Vrin, 2015, p. 47), et P. Wagner (dir.), *Carnap's Ideal of Explication and Naturalism*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012.

27 Carnap, *Aufbau*, § 1, p. 1 (trad. fr., p. 57).

être traduites en propositions qui ne portent plus que sur ces autres objets », cette traduction étant rendue possible par les définitions du système de constitution : « “Constituer” un concept à partir d’autres concepts signifie donner sa définition constitutive sur la base de ces autres concepts²⁸ ». Selon le titre du § 38 : « La constitution advient par définitions ». Encore faut-il être au clair sur les attendus de la définition.

De manière générale, les raisons qui conduisent à formuler une définition sont multiples. Il s’agit tantôt de caractériser une espèce naturelle ou l’essence d’un objet ou d’un concept qu’on suppose existant ou donné, ce qui est typiquement le cas lorsqu’on demande au chimiste ou au physicien une définition de l’or ou de l’argent sur la base d’un échantillon, ou au mathématicien une définition du concept d’entier naturel en supposant qu’il nous est naturellement donné avant même d’avoir été défini ; tantôt de délimiter le sens d’un mot, en se référant à un certain usage, dans une communauté linguistique suffisamment bien circonscrite, et tel est l’objet du travail du lexicographe ; tantôt d’introduire ou de fixer un usage par l’énoncé d’une stipulation, comme lorsqu’en mathématique on déclare que par « nombre premier » ou par « espace topologique », on entendra ceci ou cela ; tantôt d’abrégé et de clarifier le discours en évitant les inconvénients d’une excessive prolixité et des formulations par trop intriquées ; et il ne s’agit là que de quelques exemples des visées possibles de la définition. Si le système de constitution est un système de définitions, à quel genre de définition a-t-on affaire dans l'*Aufbau* ? Quelles sont les définitions par lesquelles est rendue possible la reconstruction rationnelle des objets de la connaissance ? À un genre très particulier, à vrai dire, qui ne recoupe aucun de ces quelques exemples des visées possibles de la définition.

Aux § 38 et 39, où Carnap expose sa conception de la définition, la condition d’éliminabilité du défini est mise au premier plan : dans un système de constitution, une définition du nom d’un objet nouvellement introduit est en fait conçue comme une règle d’élimination, c’est-à-dire « une règle permettant d’éliminer le nom du nouvel objet de toutes

28 *Ibid.*, § 35, p. 47 (trad. fr., p. 102).

les phrases dans lesquelles il peut se présenter²⁹ ». Telle est, dans la présentation qu'en donne Carnap, la principale fonction de la définition du nom d'un objet : montrer comment l'éliminer. Selon une célèbre formule à laquelle Quine a recours : « *definire est eliminare*³⁰ », par quoi il convient de comprendre en réalité : définir, c'est montrer la possibilité d'éliminer le *definiendum*.

Dans ce qu'on nomme parfois la théorie « classique » de la définition, l'éliminabilité du *definiendum* n'est pas considérée à proprement parler comme la caractéristique de la définition mais comme une condition que toute définition, quelle qu'en soit la visée, se doit de satisfaire. Voici comment cette condition peut être expliquée, dans une présentation qui suppose la donnée d'un langage formalisé par des règles de formation (règles qui ne sont pas formulées dans l'*Aufbau*). Soit L un langage dans lequel est formulée une théorie T et soit s un signe de L . La condition d'éliminabilité est satisfaite par s dans L relativement à T si, et seulement si, pour tout énoncé ϕ de L , il existe un énoncé ψ de L dans lequel s n'a pas d'occurrence et qui est tel que l'équivalence ($\phi \leftrightarrow \psi$) est formellement dérivable de T . Lorsque la condition d'éliminabilité du signe s est satisfaite, tout énoncé ϕ est donc démontrablement équivalent à un énoncé ψ dans lequel s ne figure pas (sur la base d'une théorie T d'arrière-plan), ce que l'on interprète comme signifiant que le signe s peut être éliminé de tout énoncé ϕ sur la base de T . Par exemple, soit L_A le langage pour l'arithmétique, formulé dans la logique du premier ordre, dans lequel on dispose d'une constante d'individu interprétée par zéro et de trois signes de fonction pour le successeur, l'addition et la multiplication, et soit T_A une théorie arithmétique (par exemple l'arithmétique de Peano). Le signe « \leq » peut être introduit et défini par la formule « $\forall x \forall y (x \leq y \leftrightarrow \exists z (z + x = y))$ », qui offre le moyen d'éliminer toute occurrence de

160

29 *Ibid.*, § 38, p. 51 (trad. fr., p. 106, modifiée).

30 W. V. O. Quine, « Epistemology Naturalized », dans *Ontological relativity and other essays*, New York, Columbia UP, 1969, chap. 3, p. 69-90, ici p. 78 (trad. fr. J. Largeault, « L'épistémologie naturalisée », dans W. V. O. Quine, *Relativité de l'ontologie et autres essais*, Paris, Aubier-Montaigne, 1977, puis Paris, Flammarion, 2008, p. 92 ; et dans S. Laugier & P. Wagner (dir.), *Philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 2002, t. II, ici p. 46).

« \leq » dans un énoncé ϕ . Pour procéder à cette élimination, on commence par remarquer que toute occurrence de « \leq » dans une formule est une occurrence dans une sous-formule « $t \leq u$ » (pour deux termes « t » et « u » de L_A). On remplace alors systématiquement toutes les occurrences d'une sous-formule « $t \leq u$ » par une formule « $\exists z (z+t = u)$ » (en choisissant une variable z qui n'a d'occurrence ni dans t ni dans u), d'où il résulte un énoncé Ψ équivalent à ϕ dans lequel « \leq » n'a plus aucune occurrence.

Dans l'*Aufbau*, où la théorie de la constitution repose sur la possibilité d'une réduction, la condition d'éliminabilité est bien plus qu'une conséquence requise de la définition ; Carnap n'a en vue aucun des quatre objectifs de la définition cités précédemment et l'éliminabilité du *definiendum* se présente en fait dans l'ouvrage comme le caractère essentiel de la définition. Si le système de constitution consiste en une construction de concepts (ou d'objets) par des définitions des termes qui désignent ces concepts, cette constitution a tout aussi bien la signification d'une réduction : constituer le concept a à partir des concepts b et c , c'est en fait réduire a à b et c , ce qui revient à établir une règle de transformation, ou de traduction, nommée à la fois « règle de constitution » et « définition constitutive » au § 2, et qui prend en réalité la forme d'une règle d'élimination (élimination de a au profit de b et c). Le § 36 reprend la description de cette transformation des phrases dans lesquelles figure un *definiendum* (en l'occurrence, le nom d'un pseudo-objet constitué) et au § 38, Carnap formule explicitement sa conception de la définition comme règle d'élimination : « on doit par conséquent indiquer une règle qui permette d'éliminer le nom du nouvel objet de toutes les phrases dans lesquelles il peut se présenter ; en d'autres termes, une définition du nom de l'objet ». La constitution d'un objet procède par la définition de son nom, qui prend la forme d'une règle d'élimination. Constituer, par des définitions, c'est montrer la possibilité d'une réduction, et donc d'une élimination. Au § 50, cette réduction est nommée « transformation constitutive » :

Si a est réductible à b et c , les fonctions propositionnelles K, L, \dots portant sur a sont équivalentes aux fonctions K', L', \dots portant exclusivement

sur b, c . La *transformation constitutive*, c'est-à-dire l'élimination de l'objet a à l'aide de la définition qui le constitue, consiste à transformer les fonctions propositionnelles K, L, \dots en K', L', \dots ³¹.

DÉFINITIONS EXPLICITES ET DÉFINITIONS PAR L'USAGE

162

Dans la logique du premier ordre (postérieure à l'*Aufbau*), la condition d'éliminabilité du défini est garantie par une forme imposée aux définitions explicites pour les symboles de relation, les symboles de fonction et les constantes d'individu. Soit L un langage formalisé et T une théorie définie comme la clôture déductive d'un ensemble récursif A d'énoncés de L , A étant considéré comme une axiomatisation de la théorie T . Soit L' le langage obtenu à partir de L en ajoutant un signe de relation n -aire, « R », et un signe de fonction m -aire, « f »³². Les définitions explicites de « R » et de « f » sur la base de L et de T prennent, respectivement, les formes suivantes :

Définition explicite de « R » : $\forall x_1 \dots \forall x_n (R x_1 \dots x_n \leftrightarrow \phi(x_1 \dots x_n))$

où « $\phi(x_1 \dots x_n)$ » (le *definiens*) est une formule de L à n variables libres. Dans cette définition de « R », le *definiendum* n'est pas « R » lui-même mais la formule atomique « $R x_1 \dots x_n$ » où « R » se présente en contexte.

Définition explicite de « f » : $\forall x_1 \dots \forall x_m \forall y (f x_1 \dots x_m = y \leftrightarrow \chi(x_1 \dots x_m, y))$

où « $\chi(x_1 \dots x_m, y)$ » (le *definiens*) est une formule de L à $m+1$ variables libres. Le *definiendum* est la formule « $f x_1 \dots x_m = y$ », expression minimale dans laquelle « f » figure dans le contexte d'une formule. En outre, une preuve de la formule

31 Carnap, *Aufbau*, § 50, p. 69 (trad. fr., p. 123).

32 L' peut résulter de l'ajout d'un nombre quelconque de signes de relation et de fonction. Nous limitons ce nombre à 1 afin de ne pas compliquer inutilement l'exposition. La définition explicite d'une constante d'individu est le cas particulier de la définition explicite d'un symbole de fonction à m places pour $m = 0$.

$$\forall x_1 \dots \forall x_m \exists y \forall z (\chi(x_1 \dots x_m, z) \leftrightarrow y=z)$$

doit pouvoir être donnée dans T afin de montrer que « f » satisfait la condition requise par toute interprétation de « f » comme symbole de fonction. Cette preuve établit en effet que pour tous $x_1 \dots x_m$ il existe un unique y tel que $\chi(x_1 \dots x_m, y)$.

Lorsque des définitions de cette forme sont données, il existe une procédure effective permettant d'éliminer les signes définis dans tout énoncé φ de L' , et donc de trouver un énoncé ψ de L tel qu'il existe dans T une démonstration de l'équivalence de φ et de ψ . Cette procédure ne consiste pas à remplacer simplement les occurrences des signes définis par une suite de signes car il faut prendre en considération les arguments des signes définis, qui peuvent avoir plusieurs occurrences dans les *definiens*. En outre, l'équivalence entre *definiens* et *definiendum*, dans la définition, est extensionnelle, en sorte que la condition d'éliminabilité signifie seulement que φ et ψ ont les mêmes interprétations dans chaque structure d'interprétation du langage, non qu'ils ont le même sens (quoi qu'on entende par ce terme). Pour donner un exemple formulé dans une langue usuelle (dans sa partie extensionnelle), imaginons que quelqu'un propose de définir l'expression « être humain » (prise comme un terme indécomposable) par l'expression « être bipède et ne pas avoir de plume ». La définition explicite de la première par la seconde prend la forme suivante :

Pour tout individu x , x est un être humain si, et seulement si, x est bipède et x n'a pas de plume.

Sur la base de cette définition, un énoncé ϕ comme « les êtres humains sont parfois déraisonnables » peut être transformé en un énoncé ψ équivalent à ϕ dans lequel « être humain » n'a aucune occurrence, à savoir « les bipèdes qui n'ont pas de plume sont parfois déraisonnables ». Dans cet exemple, on ne demande ni ne prétend que ψ et ϕ aient le même sens, seulement qu'ils aient même valeur de vérité.

Une autre approche des définitions explicites dans la logique du premier ordre est possible. Comme précédemment, soit L un langage formalisé et T une théorie définie comme la clôture déductive d'un ensemble

récursif A d'énoncés de L , A étant considéré comme une axiomatisation de la théorie T . On dit qu'un signe s de L est explicitement définissable sur la base de $L-\{s\}$ et de T s'il existe un énoncé δ de L qui est une définition explicite de s sur la base de $L-\{s\}$ et de T . Tout énoncé de T est alors démontrablement équivalent à un énoncé de $L-\{s\}$. En d'autres termes, « s » peut être éliminé du langage et de la théorie. Plus généralement, soit L_c un ensemble de signes de L . Les signes de L_c sont dits explicitement définissables sur la base de $L-L_c$ et de T s'il existe un ensemble Δ d'énoncés de L qui consiste en définitions explicites de chaque signe de L_c sur la base de $L-L_c$ et de T . Tout énoncé de L est alors démontrablement équivalent à un énoncé de $L-L_c$. En d'autres termes, les signes de L_c peuvent être éliminés de L et de T . D'un point de vue logique ou épistémologique, on peut alors demander de trouver un ensemble L_c maximal, au sens où aucun signe de $L-L_c$ ne soit encore explicitement définissable sur la base des autres signes et de T , ce qui revient à circonscrire un ensemble minimal de signes pour une théorie équivalente à T , tel qu'aucun signe de cet ensemble ne soit explicitement définissable sur la base des autres. Un tel ensemble minimal n'est généralement pas unique.

Dans l'*Aufbau*, la condition d'éliminabilité du *definiendum* est formulée comme une exigence que doit respecter toute définition, au point que la définition est assimilée à une règle d'élimination, même si aucune indication précise n'est donnée sur la forme générale d'une définition, en sorte qu'il est difficile de déterminer si cette condition d'éliminabilité pourrait effectivement être satisfaite dans les systèmes de constitution dont l'ouvrage expose le projet. Les indications générales données au § 39 sur la forme d'une définition reposent sur une notion de fonction propositionnelle qui n'est pas précisément définie dans l'ouvrage et aucune indication n'est donnée sur l'application des règles de traduction comme règles d'élimination.

Carnap distingue plusieurs sortes de définitions : la première dite « explicite » (*explizite Definition*³³), la seconde nommée « définition par l'usage » (*Gebrauchsdefinition*³⁴), l'une et l'autre opposées aux définitions

33 Carnap, *Aufbau*, § 38, p. 51 (trad. fr., p. 106).

34 *Ibid.*, § 39, p. 51 (trad. fr., p. 106, modifiée).

dites « implicites ». Celles-ci, également connues sous les appellations de « définitions par axiomes » ou « définitions par postulats », sont à peine discutées dans l'*Aufbau* (elles sont rapidement évoquées aux § 15 et 39) mais Carnap leur consacre d'importants travaux par ailleurs³⁵. Ce que Carnap entend par « définition explicite » est en réalité une procédure abrégative qui permet à un symbole nouvellement introduit d'être mis à la place d'une suite de symboles primitifs ou déjà définis, sans que l'objet défini appartienne à aucune nouvelle sphère d'objets. Par exemple, dans un langage où « 1 » et « + » sont des symboles primitifs ou déjà définis, « 2 » est explicitement défini par « 1+1 », cette construction du *definiendum* « 2 » par le *definiens* « 1+1 » offrant la possibilité d'une élimination du *definiendum* par simple remplacement. Le nouveau signe a même signification (il est « *gleichbedeutend* ») que la suite de signes qui le définit. En symboles, la définition s'écrit « $2 =_{\text{def}} 1+1$ » et 2 appartient à la même sphère d'objets que 1.

Toutes les définitions n'ont cependant pas la forme d'une définition « explicite » au sens restreint que Carnap donne à cette expression. Par exemple, dans les langages les plus courants, on ne pourrait écrire une définition de « nombre premier » qui soit de la forme « $Pr =_{\text{def}} A$ » où « *Pr* » serait le *definiendum* et « *A* » le *definiens*. La définition de « *Pr* » prend la forme plus complexe suivante, correspondant aux définitions explicites de la logique du premier ordre en usage aujourd'hui, dont il a été question ci-dessus :

$$\forall x (Pr(x) \leftrightarrow \Phi(x))$$

35 Notamment dans « Eigentliche und uneigentliche Begriffe », *Symposion: Philosophische Zeitschrift für Forschung und Ausprache* (Berlin), 1, 1927, p. 355-374 (trad. fr. J.-B. Fournier, « Concepts propres et impropres », *Philosophie*, n° 143, 2019, p. 10-24, et trad. D. Chapuis-Schmitz, à paraître), ou dans *The Logical Syntax of Language*, New York, Harcourt, Brace and Co., 1937, § 71e. Carnap précise que les définitions explicites (au sens restreint qu'il donne à ce terme) et les définitions par l'usage sont parfois regroupées sous l'appellation « définitions explicites » (au sens plus large), lorsqu'elles sont opposées aux définitions implicites (voir Carnap, *Aufbau*, § 39, p. 52; trad. fr., p. 107).

où « $\phi(x)$ » est une formule à une variable libre dans laquelle le symbole « *Pr* » n'a pas d'occurrence.

Pour une définition de cette forme, Carnap parle de « définition par l'usage », expression qu'il emprunte aux *Principia Mathematica* de Russell et Whitehead dont l'« *Introduction* » expose le principe de ce que les auteurs nomment « *definition in use*³⁶ » et c'est d'un usage russellien de la définition que Carnap tire ce qui se révèle être le principal outil de la construction du système de constitution, la « *Gebrauchsdefinition* » au sens de l'*Aufbau*.

DÉFINITION PAR L'USAGE ET CONSTITUTION

La distinction établie entre deux sortes de définitions revêt une signification essentielle pour le système de constitution, dont la construction procède par niveaux successifs. Lorsqu'un objet est défini par définition explicite (au sens que Carnap donne à ce terme), « le nouvel objet n'est pas un pseudo-objet relativement à certains des anciens objets, car on peut indiquer de manière explicite ce qu'il est. Il appartient à l'une des sphères d'objets déjà formées³⁷ ». Si en revanche aucune définition explicite ne peut être donnée du nouvel objet, « nous avons affaire à un pseudo-objet par rapport aux anciens objets³⁸ ». Carnap s'appuie ici sur la théorie des types logiques, que Russell avait introduite dans le contexte d'une réflexion sur le fondement des mathématiques et que Carnap entend généraliser, dans son projet d'un système de constitution, à l'ensemble du domaine de la science. L'*Aufbau* ne donne aucune indication sur la version de la théorie des types à laquelle il est fait référence³⁹ mais pour la compréhension de ce qu'est une sphère d'objets, il importe surtout de

36 B. Russell et A. N. Whitehead, *Principia Mathematica*, Cambridge, CUP, 1910, t. 1, p. 69.

37 Carnap, *Aufbau*, § 38, p. 51 (trad. fr., p. 106).

38 *Ibid.*, § 39, p. 51-52 (trad. fr., p. 106).

39 Il s'agit, selon toute vraisemblance, de la théorie des types simples, introduite par Ramsey en 1925 (voir F. P. Ramsey, « Les fondements des mathématiques », trad. fr. F. Schmitz, dans F. P. Ramsey, *Logique, philosophie et probabilités*, dir. P. Engel & M. Marion, Paris, Vrin, 2003, p. 69-121) et adoptée dans l'« *Introduction* » de la seconde édition des

retenir que selon l'usage que fait Carnap de cette théorie, deux objets ont une parenté de sphère lorsque leurs noms sont des arguments admissibles pour une seule et même place d'une fonction propositionnelle et que, dans ce cas, ils sont admissibles exactement dans les mêmes places, pour toute fonction propositionnelle⁴⁰.

La définition d'un objet (en fait d'un pseudo-objet) au moyen d'une définition par l'usage suit deux formes possibles : celle d'une classe (constituée sur la base de ses éléments) lorsque la fonction propositionnelle qui sert de *definiens* a un seul argument (par exemple « x est divisible par deux nombres et deux nombres seulement », qui définit la classe des nombres premiers) et celle d'une relation (constituée sur la base de ses *relata*, ou objets en relation) lorsque la fonction propositionnelle qui sert de *definiens* a plusieurs arguments (par exemple « il existe un z tel que $z + x = y$ », fonction propositionnelle à deux arguments qui définit la relation « être inférieur à » pour des nombres⁴¹). De même que, dans la théorie des types, une fonction propositionnelle est d'un type supérieur au type des objets qu'elle est susceptible de satisfaire, de même, dans un système carnapien de constitution, une classe d'objets n'appartient pas à la même sphère que ses éléments. L'exemple du mur donne de cette différence une représentation imagée : alors qu'un assemblage de pierres, comme un mur, est du même niveau de constitution que les pierres elles-mêmes, l'*ensemble* des pierres de ce mur est une entité abstraite qui relève d'un autre niveau. Un ensemble est une entité abstraite et non un simple assemblage. Pour exprimer cela, Carnap écrit qu'une classe n'est pas la *totalité* de ses éléments, mais un *complexe* formé à partir de ses éléments⁴², et qu'elle appartient à une sphère d'objets supérieure à celle de ses éléments⁴³, cette structuration en niveaux valant non seulement pour une

Principia Mathematica, qui permet de faire l'économie de l'axiome de réductibilité.

40 Carnap, *Aufbau*, § 29, p. 38 (trad. fr., p. 93).

41 *Ibid.*, § 33 et 34, p. 43-46 (trad. fr., p. 98-101).

42 *Ibid.*, § 36-37, p. 48-51 (trad. fr., p. 102-105).

43 Russell écrit de même : « les classes ne peuvent être des choses de la même sorte que leurs membres [...], elles ne peuvent être de simples tas ou agrégats » (Russell, *Introduction to Mathematical Philosophy*, London,

classe à l'égard de ses éléments mais également dans le cas du rapport entre une *relation* et ses *relata*.

La construction du système de constitution procède ainsi par sphères d'objets successives qui définissent des niveaux de constitution. Or une différence essentielle entre définition explicite (au sens de Carnap) et définition par l'usage est que seule la définition par l'usage est capable d'effectuer le passage à un nouveau niveau de constitution car elle seule permet de distinguer une classe et ses éléments, ou une relation et ses *relata*. Dans le cas d'une définition explicite, *a contrario*, « l'objet constitué appartient à la même sphère que certains des anciens objets et l'on n'atteint pas alors un nouveau niveau de constitution. *C'est donc toujours par une définition par l'usage que se produit le passage à un nouveau niveau de constitution*⁴⁴ ». La définition – lorsqu'elle est définition par l'usage – n'est pas un simple procédé abrégatif, elle est structurante et elle seule permet de construire le système de constitution.

168

Dans une définition par l'usage, seule la présence de variables libres dans le *definiendum* et le *definiens* rend possible le passage à un nouveau niveau de constitution. Pour définir le concept de nombre premier, il serait vain de définir un énoncé comme « 5 est premier » car la règle d'élimination que constitue la définition ne pourrait s'appliquer qu'à cette phrase particulière et elle ne nous donnerait aucune indication pour l'élimination de « premier » dans « 2 est premier », « 3 est premier », etc. Et il serait non moins vain de chercher à définir « premier » isolément, sans argument ou indication de place d'argument. L'argument invoqué par Carnap, sur ce point, est que « le concept de nombre premier n'est pas un véritable objet comparé aux nombres 1, 2, 3...⁴⁵ ». Ce qu'il convient de comprendre, ici, n'est pas que les entiers naturels 1, 2, 3... seraient d'authentiques objets alors que le concept de nombre premier serait un pseudo-objet ; ce que Carnap veut dire est bien plutôt que dans la définition du concept de nombre premier, ce qui est défini est vu comme

George Allen & Unwin, 1919, p. 184 ; trad. fr. F. Rivenc, *Introduction à la philosophie mathématique*, chap. 17, Paris, Payot, 1991, p. 339).

44 Carnap, *Aufbau*, § 40, p. 53 (trad. fr., p. 108).

45 *Ibid.*, § 39, p. 53 (trad. fr., p. 107).

un pseudo-objet *relativement* aux objets auxquels le concept est susceptible de s'appliquer, que ce soit faussement (pour 1, 4, 6, 8, etc.) ou à juste titre (pour 2, 3, 5, 7, etc.). Qu'un objet constitué soit un pseudo-objet est une question relative au niveau de constitution considéré : « La *relativité du concept de pseudo-objet* apparaît ici très clairement : il vaut pour un objet d'un niveau de constitution quelconque relativement aux objets des niveaux inférieurs⁴⁶ ».

Au paragraphe suivant, Carnap tire parti de cette relativité pour réinterpréter et remettre en question la relation entre ce qui relève de l'être (*sein*) et ce qui relève du valoir (*gelten*) défendue chez certains philosophes néokantiens comme Rickert. On pourrait dire d'une classe qu'elle « vaut » pour ses éléments comme on dit qu'une relation vaut pour ses membres, ce qui se dit plus aisément d'un concept (*être un nombre premier* vaut de 2 et de 3 et ne vaut pas de 1 et de 4). Or la hiérarchie des niveaux de constitution montre que cette relation est relative : « ce qui vaut pour les objets d'un premier niveau est interprété comme l'étant d'un second niveau ; il peut alors faire office d'objet pour une nouvelle valeur d'un troisième niveau, etc.⁴⁷ ». Ainsi le système de constitution est-il structuré en niveaux hiérarchisés de *pseudo-objets* qui sont *objets* pour les pseudo-objets des niveaux supérieurs, la cheville ouvrière de cette structuration étant la définition par l'usage.

PSEUDO-OBJETS, SYMBOLES INCOMPLETS ET FICTIONS LOGIQUES

Les objets constitués – qui sont donc de pseudo-objets – sont ou des classes (*Klassen*) ou des relations (*Relationen*), les premières étant les extensions d'une fonction propositionnelle à une place, les secondes celles d'une fonction propositionnelle à plusieurs places, nommées « propriétés » (*Eigenschaften*) dans le premier cas, « relations » (*Beziehungen*) dans le second⁴⁸. Ce qui est constitué est une classe, ou

46 *Ibid.*, § 41, p. 55 (trad. fr., p. 110).

47 *Ibid.*, § 42, p. 56-57 (trad. fr., p. 111).

48 *Ibid.*, § 33-34, p. 43-46 (trad. fr., p. 98-101).

une relation, et donc une extension, étant entendu qu'une seule et même classe (ou relation) peut être l'extension de fonctions propositionnelles différentes. « En tant qu'extensions, les classes sont des pseudo-objets », écrit Carnap, ajoutant que « les symboles de classes n'ont pas de signification indépendante, ils ne sont qu'un moyen pratique pour pouvoir parler de manière générale des objets satisfaisant une fonction propositionnelle donnée⁴⁹ ». L'idée que les symboles de classes (ou de relations) n'ont pas de signification indépendante est clairement inspirée de Russell, chez qui elle est une application de la théorie des symboles incomplets.

170

Dans un célèbre article de 1905⁵⁰, Russell défend l'idée selon laquelle les descriptions définies (comme « l'actuel roi de France » ou « l'auteur de Waverley ») sont des symboles incomplets au sens où ils n'ont aucune signification pris isolément mais seulement dans un contexte propositionnel, ce en quoi ils se distinguent des noms propres qui possèdent en eux-mêmes une signification. Très vite, Russell applique aux classes la même idée dans sa « *no class theory* » selon laquelle les symboles de classes n'ont pas de signification en dehors du contexte propositionnel dans lequel ils figurent. Si un symbole incomplet n'a pas de signification indépendante, il ne peut être défini directement en étant seul en position de *definiendum* dans une définition. Pour un tel symbole, en conséquence, le *definiendum* est un contexte propositionnel dans lequel il figure.

L'exposé principal de la théorie des définitions, au chapitre premier de l'introduction des *Principia Mathematica*⁵¹ est complété, au début du chapitre III, par une discussion relative aux « symboles incomplets », qui reçoivent ce que les auteurs nomment alors une « *definition in use*⁵² ».

49 *Ibid.*, § 33, p. 44 (trad. fr., p. 99).

50 B. Russell, « On Denoting », *Mind*, vol. 14, n° 58, 1905, p. 479-493 (trad. fr. J.-M. Roy, « De la dénotation », dans B. Russell, *Écrits de logique philosophique*, Paris, PUF, 1989, p. 201-218).

51 B. Russell & A. N. Whitehead, *Principia Mathematica* (1910), Cambridge, CUP, 1925-1927, chap. I, p. 11-12 (trad. fr. J.-M. Roy, dans B. Russell, *Écrits de logique philosophique, op. cit.*, p. 234-236).

52 *Id.*, *Principia Mathematica, op. cit.*, chap. III, p. 69 (trad. fr., p. 309).

Ce qui est défini, dans le cas d'un symbole incomplet, n'est pas le symbole lui-même mais son *usage* dans un certain contexte⁵³. Tel est en particulier le cas des symboles de classes :

Les symboles de classes, comme ceux de description, sont, dans notre système, des symboles incomplets : leurs *usages* sont définis, alors qu'eux-mêmes ne sont pas supposés signifier quoi que ce soit. En d'autres termes, les usages de tels symboles sont définis en sorte que lorsqu'on substitue le *definiens* au *definiendum*, il ne reste plus aucun symbole dont on puisse supposer qu'il représente une classe⁵⁴.

Les symboles de classes reçoivent donc une « *definition in use* ». Dès lors, toute proposition dans laquelle figure un tel signe peut être remplacée par une proposition équivalente dans laquelle le signe ne figure pas. Chez Russell, la définition par l'usage des signes de classes, comme de tout signe incomplet, doit indiquer la possibilité de son élimination et fonctionner comme une règle d'élimination. Que les symboles de classes soient incomplets signifie aussi que les classes ne sont pas de véritables objets : « Ainsi les classes [...] ne sont pas d'authentiques objets comme le sont leurs membres s'il s'agit d'individus⁵⁵ ». Dans son *Introduction à la*

53 *Ibid.*, p. 70 (trad. fr., p. 311). Quine montre cependant que l'idée d'une définition contextuelle remonte en réalité à une théorie des fictions que l'on trouve chez Bentham : « Ce que Bentham a apporté, c'est la découverte de la définition contextuelle, ou de ce qu'il appelle la paraphrase. Il découvre que pour expliquer un terme, nous ne sommes pas obligés de spécifier un objet auquel ce terme référerait, ni même de spécifier un mot ou une locution synonymes de ce terme ; nous n'avons qu'à montrer, par tous les moyens, comment traduire, en les prenant globalement, toutes les phrases où ce terme sera employé. » (W. V. O. Quine, « Epistemology Naturalized », art. cit., chap. 3, p. 72 ; trad. fr. Largeault, p. 86, trad. fr. Laugier & Wagner, t. II, p. 39). Quine ajoute que, chez Carnap, il n'y a pas seulement recours à la définition contextuelle (nommée « définition par l'usage ») comme chez Bentham mais également à la théorie des ensembles (sur ce dernier point, l'affirmation de Quine mérite cependant d'être corrigée, car le cadre logique auquel Carnap a recours est celui de la théorie des types, non celui de la théorie des ensembles).

54 B. Russell & A. N. Whitehead, *Principia Mathematica*, op. cit., p. 75 (trad. fr., p. 317).

55 *Ibid.*

philosophie mathématique, Russell en tire la conséquence que « les classes doivent être considérées comme des fictions logiques⁵⁶ », en sorte qu'un signe de classe qui figure dans un énoncé doit pouvoir en être éliminé afin que la signification de l'énoncé puisse être saisie : « les classes sont des fictions logiques et un énoncé qui apparaît comme portant sur une classe ne sera doué de sens [*will be significant*] que s'il peut être traduit en une forme dans laquelle aucune mention n'est faite de la classe⁵⁷ ».

Dans l'*Aufbau*, Carnap n'adapte pas seulement à son projet d'une théorie de la constitution l'idée de définition par l'usage des *Principia Mathematica* ; il s'inspire également de l'idée russellienne selon laquelle les classes ne sont pas de véritables objets. Certains passages comme le suivant vont clairement dans le sens de cette lecture :

172

On ne peut pas dire ce qu'est la classe des doigts de ma main droite car cette classe n'est qu'un pseudo-objet, à savoir un complexe indépendant. Un symbole introduit pour elle n'aurait aucune signification en lui-même ; il servirait seulement à faire des propositions portant sur les doigts de ma main droite sans être obligé d'énumérer séparément ces cinq objets [...] ⁵⁸.

Un symbole ainsi introduit n'a pas pour fonction de désigner un objet dont l'existence serait établie par ailleurs mais de constituer un pseudo-objet et la possibilité d'une élimination de ce symbole défini est l'envers, et la condition, de son système de constitution.

Carnap mentionne du reste lui-même le fait que Russell conçoit les classes comme des fictions, rapprochant explicitement les fictions russelliennes et les pseudo-objets de l'*Aufbau* : « récemment, Russell s'est exprimé de manière encore plus tranchée en qualifiant les classes de fictions logiques ou de fictions symboliques [...] ce qui coïncide avec notre manière de désigner les classes comme des pseudo-objets⁵⁹ ». Sur la question des fictions, une lecture russellienne de l'*Aufbau* est du reste d'autant plus tentante qu'est placée en exergue de l'ouvrage une version

56 B. Russell, *Introduction to Mathematical Philosophy*, op. cit., chap. 5, p. 45 (trad. fr., p. 109).

57 *Ibid.*, chap. 13, p. 137 (trad. fr., p. 266).

58 Carnap, *Aufbau*, § 40, p. 54 (trad. fr., p. 109).

59 *Ibid.*, § 33, p. 45 (trad. fr., p. 100).

du rasoir d'Ockham qui est due à Russell : « la maxime suprême de la philosophie scientifique est la suivante : partout où cela est possible, des constructions logiques doivent être substituées aux entités inférées ». Il n'est cependant pas évident que le rapprochement ici indiqué par Carnap soit aussi convaincant que lui-même le suggère.

Dans le chapitre de l'*Introduction à la philosophie mathématique* qu'il consacre aux classes, le propos de Russell sur les fictions logiques avance résolument sur le terrain de l'ontologie :

les symboles de classes sont de simples commodités, qui ne représentent pas des objets nommés « classes » et [...] les classes sont en fait, comme les descriptions, des fictions logiques ou (dans notre terminologie) des « symboles incomplets » [...] les classes ne peuvent pas être considérées comme faisant partie de l'ameublement ultime du monde⁶⁰.

A contrario, Carnap prend garde de n'associer en aucune façon l'idée de pseudo-objet à un quelconque engagement ontologique, qu'il soit réaliste ou idéaliste. Cette prise de position – ce non-engagement ontologique carnapien – soulève la question des emprunts russelliens de l'*Aufbau* : alors que chez Russell la méthode de définition par l'usage des symboles incomplets et l'approche de la définition comme règle d'élimination conduisent clairement à une prise de position sur l'ontologie des classes, la théorie de la constitution prétend reprendre certains instruments de l'éliminativisme russellien en se gardant d'en tirer les conséquences ultimes en termes ontologiques.

LA CRITIQUE GÖDELIENNE DES FICTIONS RUSSELLIENNES

Dans le texte qu'il consacre à la logique mathématique de Russell⁶¹, Gödel analyse l'idée russellienne de fiction logique, en commençant par souligner un défaut logique des *Principia Mathematica*, où les symboles

60 B. Russell, *Introduction to Mathematical Philosophy*, op. cit., chap. 17, p. 182 (trad. fr., p. 337-338).

61 K. Gödel, « Russell's mathematical logic », dans P. A. Schilpp (dir.), *The Philosophy of Bertrand Russell*, LaSalle, Open Court, 1944, p. 123-153 ; version augmentée dans K. Gödel, *Collected Works, II : Publications 1938-*

incomplets sont introduits par des règles d'élimination sans que le langage considéré reçoive une caractérisation syntaxique suffisamment précise pour que le lecteur soit en mesure de s'assurer que la possibilité d'élimination des signes ainsi définis soit garantie dans tous les cas. Force est de constater que cette critique s'appliquerait tout aussi bien à l'*Aufbau* si Carnap ne prenait pas la précaution de noter que l'ambition de l'ouvrage est d'exposer le *projet* d'un système de constitution, non sa réalisation achevée. De fait, Carnap formule l'exigence d'éliminabilité des signes définis sans que le lecteur ait les moyens de se convaincre que cette exigence serait satisfaite dans un système de constitution conduit à son terme. L'une des critiques de Quine à l'endroit de l'*Aufbau* consiste précisément en un argument selon lequel l'exigence d'éliminabilité ne serait pas satisfaite si le système de constitution ébauché par Carnap dans l'*Aufbau* était complété dans le même esprit, en prolongeant l'esquisse de la version publiée⁶². Nous n'examinons pas ici la critique de Quine, mais à supposer qu'elle puisse être surmontée, les pseudo-objets construits dans un système de constitution à la Carnap, dont la construction est clairement inspirée par la théorie sans classe de Russell, seraient-ils apparentés aux fictions russelliennes ? Sur cette question, l'examen critique développé dans l'article de Gödel est particulièrement éclairant.

Gödel rappelle que la théorie sans classe de Russell n'est pas indépendante d'une réflexion sur le fondement des mathématiques, sur le principe du cercle vicieux et sur la question des définitions imprédicatives. À la faveur de ses échanges polémiques avec Poincaré, Russell avait accordé à ce dernier que l'origine des divers paradoxes (paradoxes de Burali-Forti, de Russell, de Richard, etc.) récemment mis au jour devait être située dans un certain cercle vicieux définitionnel et il avait en conséquence voulu respecter le « principe du cercle vicieux » (PCV) dans ses recherches sur les fondements des mathématiques⁶³. Dans son examen de la

1974, éd. S. Feferman *et al.*, Oxford, OUP, 1990, p. 119-141. La pagination que nous utilisons est celle du vol. II des *Collected Works*.

62 Quine, « Epistemology Naturalized », art. cit., chap. 3, p. 76-77 (trad. fr. Largeault, p. 90-91, trad. fr. Laugier et Wagner, t. II, p. 44-45).

63 Voir Russell, « Les paradoxes de la logique », *Revue de métaphysique et de morale*, 14/5, 1906, p. 634.

logique mathématique de Russell, Gödel distingue trois formulations de ce principe. Selon la première « aucune totalité ne peut contenir des membres qui ne sont définissables qu'en termes de cette totalité⁶⁴ ». Si l'on définit par exemple l'ensemble des entiers naturels comme le plus petit ensemble inductif, la définition est donnée en termes d'une totalité (celle des ensembles inductifs) à laquelle appartient l'ensemble que l'on cherche à définir, qui est lui-même inductif. Cela ne montre certes pas encore que cet ensemble ne peut recevoir aucune autre définition, dans des termes qui excluraient toute totalité à laquelle il appartient ; mais à supposer qu'aucune autre définition ne soit possible, nous serions en présence d'une définition qui enfreindrait la première version du PCV.

Les versions deux et trois du PCV s'obtiennent en remplaçant « qui ne sont définissables qu'en termes de », respectivement, par « qui enveloppent » et par « qui présupposent ». Pour Gödel, les versions deux et trois du PCV sont tout à fait plausibles alors que le respect de la première ne ferait rien de moins que détruire une partie des mathématiques modernes en excluant les définitions imprédicatives, que Gödel définit comme « des définitions d'un objet α qui font référence à une totalité à laquelle α lui-même (ainsi peut-être également que des choses définissables seulement en termes de α) appartiennent⁶⁵ ». Dans les mathématiques modernes, explique Gödel, l'analyse mathématique et en particulier la théorie des nombres réels font appel à des définitions imprédicatives ; que le PCV exclue ces définitions est en conséquence, à ses yeux, une raison suffisante pour ne pas retenir ce principe.

Gödel rejette donc la première forme du PCV en soulignant par ailleurs qu'elle ne s'applique en fait que si les entités concernées (par exemple les nombres réels) sont considérées comme des entités « construites par nous-mêmes⁶⁶ ». Considérant ce cas précis – celui d'entités que nous considérons comme construites par nos soins – Gödel écrit :

64 Gödel, « Russell's mathematical logic », art. cit., p. 125.

65 *Ibid.*, p. 127, n. 18. La définition de l'ensemble des entiers naturels comme le plus petit ensemble inductif est un exemple typique de définition imprédicative.

66 *Ibid.*, p. 127.

Dans ce cas, il est clair qu'il doit exister une définition (à savoir la description de la construction) qui ne fait pas référence à une totalité à laquelle l'objet défini appartient, parce que la construction d'une chose ne peut certainement pas être fondée sur la totalité des choses à laquelle la chose à construire appartient elle-même⁶⁷.

176

En conséquence, si certaines entités mathématiques sont considérées comme étant construites par nous-mêmes, leur définition doit respecter la première version du PCV et pouvoir recevoir une définition qui ne soit pas imprédicative. La situation est en revanche tout à fait différente si les objets concernés sont considérés comme existant indépendamment de nos constructions logiques car, dans ce cas, la première version du PCV n'est plus justifiée. En effet, écrit Gödel, « il n'y a absolument rien d'absurde dans l'existence de totalités qui contiennent des membres qui ne peuvent être décrits (c'est-à-dire caractérisés de manière unique) qu'en référence à cette totalité⁶⁸ ». L'idée de Gödel est que si une totalité est considérée comme existante, et non construite, il n'y a rien d'absurde à décrire l'un de ses membres en faisant référence à cette totalité (comme lorsqu'on définit un individu présent dans une pièce comme le plus grand des individus présents) quand bien même aucune autre caractérisation de ce membre ne serait possible.

D'un point de vue philosophique et ontologique, il importe donc au plus haut point de savoir si une définition est considérée comme la description caractérisante d'un objet existant ou comme la construction d'un objet qui n'était rien avant d'avoir été ainsi défini, car certains objets mathématiques qui reçoivent une définition non problématique dans le premier cas pourraient devenir indéfinissables dans le second. En adoptant la première version du PCV, Russell indique donc, selon Gödel, que sa conception de la définition est, en un certain sens de ce terme, « constructiviste », ce qui conduit Gödel à qualifier la philosophie russellienne de la logique et des mathématiques de « constructivisme

67 *Ibid.*

68 *Ibid.*, p. 128.

nominaliste » et de « fictionnalisme⁶⁹ ». Au sens que Gödel donne à ce terme en parlant de Russell, on soutient la thèse du fictionnalisme « si par une notion on entend un symbole accompagné d'une règle pour traduire les énoncés qui contiennent le symbole en énoncés qui ne le contiennent pas, en sorte que l'objet séparé dénoté par le symbole apparaît comme une simple fiction⁷⁰ ». Gödel, quant à lui, préfère assurément préserver les mathématiques modernes plutôt que la première version du PCV et il soutient clairement qu'une tout autre voie que celle suivie par le fictionnalisme de Russell est possible, dès lors que l'on accepte de reconnaître les classes et les concepts comme des objets réels plutôt que comme des constructions logiques.

Dans la suite de l'article, le mot *concept* est utilisé pour désigner une chose existante alors que « notion » renvoie à une construction. Comme le note Gödel, si deux définitions de la forme « $\alpha(x) = \varphi(x)$ » sont données, ce sont deux notions α et non une seule qui sont ainsi construites car on obtient deux règles différentes pour la traduction des énoncés dans lesquelles figure α ⁷¹. En outre, une définition imprédicative d'une notion construite ne donne, à l'évidence, aucune règle d'*élimination* du *definiendum* puisque le *definiens* fait référence à une totalité qui contient le *definiendum*⁷². Dans la suite de l'article, Gödel poursuit l'analyse de ce qu'il nomme « l'attitude constructiviste » de Russell⁷³ en distinguant soigneusement la première édition des *Principia Mathematica* et la seconde, dans laquelle l'axiome de réductibilité est abandonné.

69 Dans une note ajoutée en 1964 et complétée en 1972 (*ibid.*, p. 119), Gödel prend soin de préciser le sens de ce constructivisme, qui n'est ni le constructivisme intuitionniste ni le constructivisme de l'école de Hilbert, dont les constructions reposent sur une forme d'intuition mathématique que Russell cherche précisément à éviter.

70 *Ibid.*, p. 128.

71 *Ibid.*, p. 128-129.

72 *Ibid.*, p. 129.

73 *Ibid.*, p. 132.

SCIENCE ET FICTION

178

Dans son article sur la logique mathématique de Russell, les analyses de Gödel touchent uniquement aux objets mathématiques, qu'il s'agisse de classes ou de concepts. Carnap discutera de la question de l'imprédictivité dans des textes ultérieurs⁷⁴ mais dans l'*Aufbau*, l'unique paragraphe qui est consacré à la constitution des objets mathématiques – le § 107 – se contente d'esquisser rapidement les principaux traits et les grandes étapes de la reconstruction rationnelle des mathématiques telle qu'elle est exposée en détail dans les *Principia Mathematica*, sans qu'aucune des difficultés que rencontre cette entreprise ne soit évoquée. La reconstruction des objets mathématiques est considérée sinon comme une question déjà réglée, du moins comme étant en voie de l'être, et sa solution est en tout cas présupposée par le projet exposé dans l'ouvrage⁷⁵. Rien n'est dit en particulier de l'imprédictivité ou du PCV, ni de l'axiome de réductibilité, sans doute parce que ces questions ne touchent qu'à la constitution des mathématiques proprement dites, supposée déjà réalisée, et que l'*Aufbau* est consacré à la constitution des autres objets, pour laquelle ni les définitions imprédictives ni l'axiome de réductibilité ne sont requis.

Si Carnap n'ouvre pas ce débat dans l'*Aufbau*, les quelques indications qu'il donne au § 107 sur la constitution des objets mathématiques suffisent pourtant à montrer que sur cette question, il n'entend adopter ni le réalisme gödelien ni ce que Gödel nomme « constructivisme » au sens de Russell. Bien que l'affirmation selon laquelle « les objets logiques et mathématiques ne sont pas de véritables objets au sens d'objets réels⁷⁶ »

74 Voir par exemple Carnap, « Die logizistische Grundlegung der Mathematik » [La fondation logiciste des mathématiques], *Erkenntnis*, 2, 1931, p. 91-105 (trad. fr. F. Rivenc, à paraître chez Vrin dans un volume de textes de logique de Carnap dirigé par P. Wagner).

75 « Il n'est pas nécessaire de présenter ici la construction du système des objets mathématiques; on rappellera seulement ses principaux niveaux. » (*Id.*, *Aufbau*, § 107, p. 149; trad. fr., p. 199).

76 *Ibid.*

semble évoquer la ligne russellienne telle qu'interprétée par Gödel, Carnap se démarque en fait de Russell lorsqu'il précise que

la logique (incluant la mathématique) n'est composée que de stipulations conventionnelles relatives à l'usage des symboles et de tautologies basées sur ces conventions. Par suite, les symboles logiques et mathématiques ne désignent pas des objets mais servent seulement à symboliser ces conventions⁷⁷.

Ce qui est ici suggéré n'est plus du tout dans l'orthodoxie russellienne, qui reste soucieuse d'une reconstruction des *vérités* mathématiques et n'évoque nullement l'idée de stipulations conventionnelles. Cette idée, inspirée notamment de Poincaré et de Dingler, était déjà un élément clef de la thèse de Carnap sur l'espace⁷⁸ et de certains des articles du début des années vingt⁷⁹, où elle était appliquée, comme chez Poincaré et Dingler, à la géométrie et à la connaissance physique, sans être étendue à la logique et aux mathématiques. En 1934, dans la *Syntaxe logique du langage*, l'idée de convention trouvera une application dans la définition des langages pour la reconstruction rationnelle de la science, tant dans leur partie empirique que pour les règles logico-mathématiques qui définissent un langage⁸⁰. Dans l'*Aufbau*, elle n'est mentionnée qu'au sujet de la logique et des mathématiques et l'on peut penser que ce qui importe ici à Carnap, lorsqu'il introduit l'idée de stipulation conventionnelle, est la possibilité d'une distinction de principe entre science formelle (logique et mathématiques) et science du réel, distinction qui est faite dans « Concepts propres et impropres » (où les « concepts réels »

77 *Ibid.*

78 Carnap, *Der Raum. Ein Beitrag zur Wissenschaftslehre, Kant-Studien, Ergänzungsheft 56, 1922* (trad. fr. P. Wagner, *L'Espace. Une contribution à la théorie de la science*, Paris, Gallimard, 2017).

79 Voir par exemple *id.*, « Über die Aufgabe der Physik und die Anwendung des Grundsatzes der Einfachheit », *Kant-Studien*, 28, 1923, réédition et traduction anglaise dans le premier volume des *Collected Works of Rudolf Carnap: id., Early Writings*, éd. A. W. Carus et al., Oxford, OUP, 2019, p. 209-245.

80 Voir notamment les § 17 et 82 de Carnap, *Logische Syntax der Sprache*, Wien, Springer, 1934.

sont opposés aux « concepts formels » ou « concepts logiques⁸¹ ») et sur laquelle il reviendra abondamment par la suite, notamment dans la *Syntaxe logique du langage*, où Carnap propose un critère de démarcation entre « signes logiques » et « signes descriptifs », qui est à la base de la distinction entre propositions analytiques et propositions synthétiques.

Si les objets logiques et mathématiques ne sont pas de véritables objets, ce n'est donc pas au sens où les objets des sciences du réel sont presque tous des pseudo-objets mais au sens où ils résultent de conventions sur l'usage des signes. C'est à partir de cette opposition entre objets mathématiques et objets des sciences du réel que l'on peut comprendre un passage qui peut paraître surprenant à première vue, dans lequel les pseudo-objets sont qualifiés d'objets *réels*: « En revanche, les objets au sens des objets réels [*Realgegenstände*] (parmi lesquels on compte aussi les pseudo-objets [*Quasigegegenstände*]) comprennent seulement la (les) relation(s) fondamentale(s) et les objets constitués à partir d'elle(s)⁸² ». Les « objets réels » sont ici les objets de la science du réel (*Realwissenschaft*) en tant qu'ils se distinguent des objets de la science formelle (*Formalwissenschaft*). Ces objets, dont la reconstruction rationnelle dans un système de constitution est l'objet même de l'*Aufbau* (même si Carnap a souvent recours, à titre d'illustration, à des exemples empruntés aux mathématiques), comprennent autant des objets fictifs que des objets existants. Dans « Concepts propres et impropres », Carnap précise bien que « à strictement parler, les concepts d'objets qui ne sont pas réels mais semblables à la réalité, par exemple le concept de licorne, relèvent également des concepts réels⁸³ ».

Le système de constitution exposé dans l'*Aufbau*, qui concerne les objets « réels » (fictifs ou existants), dans lequel les objets sont presque tous des pseudo-objets, s'inspire donc de ce que Gödel nomme le fictionnalisme russellien, qui concerne quant à lui les mathématiques, alors

81 Carnap, « Eigentliche und uneigentliche Begriffe », art. cit., p. 358 (trad. fr. J.-B. Fournier, « Concepts propres et impropres », *Philosophie*, n° 143, 2019, p. 12).

82 *Id.*, *Aufbau*, § 107, p. 150 (trad. fr., p. 200).

83 *Id.*, « Eigentliche und uneigentliche Begriffe », art. cit., p. 356 (trad. fr., p. 10).

qu'il se démarque de Russell au profit d'une forme de conventionnalisme lorsqu'il est question des objets logiques et mathématiques – qui ne sont pas de véritables objets, des objets « réels » – sans cesser pour autant de se référer principalement aux *Principia Mathematica* pour la méthode de constitution des mathématiques.

Le modèle russellien du système de constitution, dans lequel les définitions doivent servir de règle d'élimination, permet de comprendre pourquoi Carnap n'hésite pas à comparer les fictions logiques au sens de Russell à ses propres pseudo-objets, en dépit d'une différence radicale de motivation : alors que la théorie sans classe de Russell est ontologiquement motivée – il s'agit d'éliminer les classes en montrant comment se passer d'elles – et vise la solution des paradoxes, le projet carnapien d'un système de constitution touche à la science dans son ensemble, en fait principalement à la « science du réel », en gardant soigneusement à distance toute question d'ontologie. Dans l'*Aufbau*, si les définitions des pseudo-objets doivent pouvoir servir de règle d'élimination, il ne s'agit pas d'en faire des fictions au sens de Russell. Il s'agit, bien au contraire, de reconnaître dans le système de constitution les véritables objets de la science puisque le nom des objets n'ont pas véritablement de sens avant d'avoir été constitués : « pour pouvoir en général faire des propositions portant sur des objets, ceux-ci doivent être constitués (sinon leurs noms n'ont même pas de sens)⁸⁴ ». À la critique de Quine qui demandera plus tard : « Pourquoi donc toute cette reconstruction créative, tout ce faux-semblant⁸⁵ ? », pourquoi cette fiction d'un système de constitution ? Carnap répond donc par avance par l'exigence de clarification conceptuelle et de sens comme acte premier de la science : « *La construction du système de constitution est donc la première tâche de la science*⁸⁶ ».

L'objectif de Carnap est à la fois de montrer l'unité de la science (dans l'unité du système de constitution) et d'en clarifier les fondements, tout en écartant toute question d'ontologie (en particulier tout débat

84 *Id.*, *Aufbau*, § 179, p. 252 (trad. fr., p. 292).

85 Quine, « Epistemology Naturalized », art. cit., chap. 3, p. 75 (trad. fr. Largeault, p. 89, trad. fr. Laugier et Wagner, t. II, p. 43).

86 Carnap, *Aufbau*, § 179, p. 252 (trad. fr., p. 292).

entre constructivisme ou idéalisme et réalisme). La reconstruction rationnelle des objets de la connaissance en pseudo-objets du système de constitution n'est rien d'autre pour lui que le moyen d'obtenir une garantie de scientificité :

D'un point de vue logique, les propositions portant initialement sur un objet ne deviennent des propositions scientifiques au sens strict que lorsque cet objet est constitué à partir des objets fondamentaux. Car seule la formule constitutive de l'objet, en tant que règle de traduction des propositions portant sur lui en propositions portant sur des objets fondamentaux, c'est-à-dire sur des relations entre vécus élémentaires, donne à ces propositions un sens véritable⁸⁷.

182

Si l'on souhaite suivre Carnap lorsqu'il rapproche les pseudo-objets de l'*Aufbau* et les fictions russelliennes et aller jusqu'à soutenir que ces pseudo-objets sont des fictions, il s'agit de fictions bien particulières puisqu'il faut alors être prêt à admettre que ces fictions sont garantes de la scientificité des propositions dans lesquelles figure leur nom. Ce qui n'est pas susceptible d'être ainsi constitué n'appartient pas au domaine de la science. La construction d'un système de constitution est en réalité beaucoup plus éloignée des fictions russelliennes que Carnap lui-même le laisse entendre.

LES MÉTHODES LOGIQUES ET LE PROGRAMME
PHILOSOPHIQUE DE LA *KONSTITUTION*
DANS *DER LOGISCHE AUFBAU DER WELT*

Élisabeth Schwartz

« *Was ist die Absicht eines wissenschaftlichen Buches ? Es stellt Gedanken dar und will den Leser von ihrer Gültigkeit überzeugen. Darüber hinaus aber will der Leser auch wissen : woher kommen die Gedanken und wohin führen sie ?* »

Rudolf Carnap, *Der logische Aufbau der Welt*, 1928¹

- 1 « À quoi tend un ouvrage scientifique ? Il présente des idées [*Gedanken*] et cherche à convaincre le lecteur de leur validité. Mais le lecteur entend en savoir davantage : quelle est leur origine et où mènent-elles ? » (*Aufbau*, Première préface, p. xvii, trad. fr. T. Rivain revue par moi-même, *La Construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2002, p. 53). C'est par ces mots que s'ouvrait la Préface de Carnap datée de Mai 1928 à Vienne, en tête de la première édition de l'*Aufbau* publiée à Berlin, dont le texte était devenu après la Guerre inaccessible au public, du fait des destructions des exemplaires et des plaques d'imprimerie, jusqu'à ce que Felix Meiner, n'entreprenne le travail de réimpression de l'ouvrage pour une 2^e édition (Hambourg, 1961), avec une seconde Préface de Carnap, datée de mars 1961. Nous citerons ici les textes des Préfaces dans une double pagination, celle de la traduction française (2002), et celle de la *dernière réédition allemande publiée du vivant de Carnap* (1966). Rappelons en effet que *le corps du texte de l'Aufbau fut après 1961 republié sans changements dans les rééditions allemandes* (Hambourg, Meiner, 1966, 1974, 1998), et dans la reproduction Ullstein (1979), qui a servi de base à la traduction française, entreprise par son auteur, M. Thierry Rivain, dans le cadre de la préparation d'une Thèse de Doctorat inscrite à l'Université de Clermont, alors qu'était épuisée l'édition Meiner de 1974. Mais précisons ici *que ce ne fut pas le cas des textes des Préfaces*. Carnap indique dans la « Remarque » datée de juin 1966, qui

Il ne saurait s'agir ici de présenter l'ensemble des questions que pose aujourd'hui au lecteur de l'*Aufbau* de Carnap l'interprétation du rapport singulier qui s'établissait dans le texte entre méthodes logiques et philosophie de la constitution. Ce rapport n'a peut-être jamais cessé de défier le commentaire carnapien depuis l'époque de la première publication de l'ouvrage à Berlin en 1928, lorsqu'il devait être clair, pour les premiers lecteurs, et au premier chef les membres ou les invités du Cercle de Schlick, qui ont consacré à la discussion d'une première version écrite avant 1925²,

figurait en tête de la 3^e édition, qu'il n'a pas été possible d'y reproduire l'intégralité de l'édition de 1961, qui réunissait en un seul volume le texte de l'*Aufbau* et celui de la brochure intitulée *Scheinprobleme in der Philosophie. Das Fremdpsychische und der Realismusstreit* originalement publiée à Berlin pendant la même année 1928, puisque les droits avaient été acquis pour une publication séparée du texte de cette brochure chez Suhrkamp en novembre 1966, avec une présentation personnelle demandée selon le principe de la collection à un auteur contemporain, ici la *Nachwort* de Gunther Patzig. La première traduction anglaise de l'*Aufbau*, en revanche (celle de R. A. George), publiée en 1967 avec une préface du traducteur datée de 1963, et donc probablement effectuée à partir de l'édition de 1961, donne la traduction du texte de la brochure, dont le titre figure sur la page de couverture sous la forme abrégée *Pseudoproblems in Philosophy*, à la suite de celui de la traduction de l'*Aufbau*. Ce volume traduit donc le texte intégral de la seconde Préface de Carnap, et les indications qu'y donnait l'auteur en 1961 quant à la relation qu'entretient le texte de l'*Aufbau* avec la brochure, tant au niveau des dates de rédaction de ces deux textes, qu'à celui de leurs contenus respectifs, s'agissant notamment de la position adoptée dans la brochure par rapport au *Realismusstreit*, et à laquelle Carnap disait en 1961 être resté fidèle dans le débat avec Quine sur l'ontologie, mais qui n'est pas l'objet direct de la présentation personnelle donnée par Patzig en 1966. Ce dernier commentait, s'agissant des contacts de Carnap avec le Cercle de Husserl, une erreur que l'intéressé avait corrigée à la main sur son exemplaire personnel. Le texte allemand de la brochure a été depuis reproduit chez Meiner en 2004 dans un volume introduit par Th. Mormann sous le titre *Scheinprobleme in der Philosophie und andere metaphysikkritische Schriften*.

- 2 R. Carnap, *Aufbau*, Seconde préface, p.x (trad. fr., p. 45); et « Intellectual Autobiography », dans P. A. Schilpp, *The Philosophy of Rudolf Carnap*, La Salle, Open Court, 1963, p. 19 : « The first version of the book was finished in 1925, before I went to Vienna. Later it was revised, and then published in 1928. »

une partie importante de leurs réunions³, comme pour tous les lecteurs qui ont pu depuis lors visiter le livre avec l'attention qu'exigeait son architecture insolite à même le texte original, que les termes de *Konstitution* et *Konstruktion* n'étaient pas, contrairement à ce que laissera longtemps penser la très tardive traduction anglaise⁴, interchangeables, traductibles par le même terme anglais *construction*⁵, qui de ce fait était indisponible pour la traduction du mot *Aufbau*, rendu sans justification interne au texte par l'anglais: *structure*.

Il était donc clair en Allemagne pour les premiers lecteurs du premier Carnap, comme ce le fut en France⁶, et comme cela le demeurait pour

- 3 Cf. Carnap, « Intellectual Autobiography », art. cit., p. 20: « From the very beginning, when in 1925 I explained in the Circle the general plan and method of *der logische Aufbau*, I found a lively interest. When I returned in Vienna in 1926, the typescript of the first version of the book was read by the members of the Circle, and many of its problems were thoroughly discussed. »
- 4 Traduit seulement en 1967, le texte original était même devenu inaccessible au public après la Guerre (cf. *supra*, n. 1).
- 5 Cette confusion est patente dans l'Index de la traduction anglaise, qui traduisait le terme *Konstitution* par le mot *construction* et ses dérivés *constructional definition*, *constructional language*, *constructional level*, *constructional system* par des locutions utilisant ce même terme, et qui unifiait sous ces termes les entrées et les renvois relevant des deux registres que Carnap avait soigneusement distingués dans l'original. Nous avons souligné dans l'introduction à la traduction française de 2002 l'intérêt qu'offraient la traduction fidèle de l'Index original et la distinction des traductions des deux mots allemands dans le corps du texte.
- 6 Nous renvoyons pour les premiers à un texte de J. Cavaillès, « L'École de Vienne au Congrès de Prague », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1, janvier 1935 (reproduit dans *id.*, *Œuvres complètes de philosophie des sciences*, Paris, Hermann, 1994, p. 565-575) et à trois textes d'A. Lautman: a) « Le Congrès international de philosophie des sciences, 15-23 septembre 1935 », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1936, p. 113-129 (compte rendu du Congrès de Paris, qui renvoie à Cavaillès (1935)); b) « Mathématiques et réalité », dans *Actes du Congrès international de philosophie scientifique de Paris 1935*, Paris, Hermann, 1936; c) « De la réalité inhérente aux théories mathématiques », dans *Actes du Congrès International de Philosophie de Paris 1937*, Paris, Hermann, 1937. Carnap n'y est plus nommé, mais c'est la réponse positive que Lautman donne cette fois en son nom, et dans la lignée des travaux présentés dans les Thèses soutenues en 1937, s'agissant de la logique, à la question dont les comptes rendus discutaient

les élèves de ces premiers lecteurs français du Carnap d'avant-guerre⁷, comme aux États-Unis pour la génération d'un W. van Orman Quine ou d'un Nelson Goodman, que c'est à travers la question du rapport entre programme systématique de constitution des concepts de la science et méthodes empruntées à la logique mathématique que se posait la question de la portée de la contribution qu'apportait l'*Aufbau* au tout nouveau rapport qu'il avait semblé possible de construire entre le registre philosophique et le registre logicien depuis l'apparition de cette logique mathématique, et qui vaudra plus tard à la philosophie du Cercle de Vienne, distinct du Cercle qu'animait à Berlin Reichenbach, à qui Carnap devait d'avoir été présenté en 1924 à Schlick, et avec qui il

le traitement carnapien, et sa prétention à se réclamer de l'école de Hilbert. Il distingue, à la suite de Bernays cette fois, le point de vue structural ou de l'essence, en tant que *beweistheoretisch* (relevant de la théorie de la démonstration) du point de vue extensif ou *mengentheoretisch* (relevant de la théorie des ensembles), mettant en jeu l'existence de modèles des structures. On peut désormais lire ces trois textes de Lautman dans le recueil des œuvres de Lautman constitué par son fils J. Lautman sous le titre *Les Mathématiques, les idées et le réel physique*, Paris, Vrin, 2006. On doit à G. G. Granger et J. Vuillemin, qui avaient été les élèves de Cavailles avant la Guerre, les premières études publiées qui, après celle de Nelson Goodman, ont été consacrées à une étude détaillée du texte de l'*Aufbau* et de l'interprétation de Goodman.

- 7 Nous renvoyons aux études de J. Vuillemin, « La constitution selon Carnap : la construction logique du monde », *L'Âge de la science*, vol. 4, Paris, Dunod, 1969, p. 304-333, repris en partie et modifié dans *La Logique et le monde sensible*, chap. 7, Paris, Flammarion, 1971 ; et aux études de G. G. Granger qui renvoient à celles de son ami : « Le problème de la construction logique du monde », numéro spécial « L'empirisme logique, Science et Métaphysique », *Revue Internationale de Philosophie*, 1983, fasc. 1-2, p. 5-36 ; et « *Logisch-Philosophische Abhandlung et Logischer Aufbau der Welt* », dans *Actes du 9^e Colloque de Kirchberg 1984*, Wien, Hölder-Pichler-Tempsky, 1985, p. 433-445. Auxquels on ajoutera « Was in Königsberg zu sagen wäre... », *Manuscrito* (Campinas Sao Paulo Brasil), V/1, 1981, p. 69-90. Ces derniers textes ont été reproduits dans trois ouvrages de Granger : celui de 1983 dans *Formes, opérations, objets*, chap. XVI, Paris, Vrin, 1994 ; celui de 1985, dans *Philosophie, langage, science*, chap. 3, Paris, EDP Sciences, 2003 ; celui de 1981, dans *Invitation à la lecture de Wittgenstein*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1990, p. 233-259.

refondera en 1930 la Revue désormais baptisée *Erkenntnis*, la qualification d'empirisme *logique*.

L'ACTUALITÉ RETROUVÉE DE LA NOTION D'AUFBAU: ENTRE CONSTRUCTION LOGIQUE ET CONSTITUTION PHÉNOMÉNOLOGIQUE

De ce nouveau rapport à construire entre philosophie et logique mathématique, Moritz Schlick avait pour sa part, dès son arrivée à l'université de Vienne en 1922, reconnu dans la *Logisch-philosophische Abhandlung* de Wittgenstein, et grâce à la présentation qu'en avaient faite les collègues mathématiciens de son Cercle, et Hans Hahn et Kurt Reidemeister, la première expression, selon lui proprement inaugurale, même au sein de ce qui avait été l'école de Mach, d'un temps nouveau, qu'il saluera encore comme telle en 1930, dans le premier numéro de la revue *Erkenntnis*⁸, et dont il tiendra à rappeler à Carnap dans le contexte très tendu de l'été 1932, que « chacun sait que l'École de Vienne lui doit ses fondements⁹ ».

8 Moritz Schlick, *Die Wende der Philosophie* [Le tournant de la philosophie], 1930, rééd. Hamburg, Meiner, 2006 (cf. note suivante); trad. fr. D. Chapuis-Schmitz, « Le Tournant de la philosophie » dans S. Laugier & P. Wagner (dir.), *Philosophie des sciences, 1: Théories, expériences et méthodes*, Paris, Vrin, 2004, p. 177-186.

9 Nous citons le texte de cette lettre de Schlick à Carnap dans la traduction d'É. Rigal dans L. Wittgenstein, *Correspondance philosophique*, Paris, Gallimard, 2015, p. 386. Le contexte est celui de l'échange auquel a donné lieu entre Wittgenstein, Schlick, Waismann et Carnap, la publication en 1932 de l'article de Carnap « Die physikalische Sprache als Universalsprache der Wissenschaft » dans le vol. 2 de la Revue *Erkenntnis* pour l'année 1931. Cet échange a marqué la fin des contacts entre Carnap et Wittgenstein, après que Carnap ait préféré ne pas répondre personnellement à Wittgenstein sur le fond, et croire, dans les échanges effectués par l'intermédiaire de Schlick, que l'affaire relevait de « la force des dispositions affectives » chez Wittgenstein, ici une aversion très vite apparue selon lui chez ce dernier envers sa personne, et relevait en tout cas des propos d'« un homme qui ne va pas bien ». L'article de Carnap a été reproduit en Allemagne dans le recueil réunissant des textes publiés entre 1929 et 1936 sous le titre *Wiener Kreis. Texte zur wissenschaftlichen Weltauffassung von Rudolf Carnap, Otto*

Pour les lecteurs d'aujourd'hui, l'interprétation du rapport établi par Carnap entre constitution philosophique et construction logique, même limitée au texte de l'*Aufbau*, engagé à nouveau tout à la fois l'interprétation de l'ouvrage entier, celle de la philosophie de l'empirisme logique, et celle de son héritage, en suscitant un ensemble de questions que nous ne pourrions ici dans ce qui suit qu'évoquer trop brièvement, et qui laisse le commentaire du livre – très activement redécouvert depuis quelques années par les philosophes analytiques au sein de l'œuvre de Carnap, et d'abord relu dans le cadre d'une relecture de l'empirisme logique plus attachée à corriger le simplisme de son image empiriste qu'à revenir à la nouveauté logicienne de cet empirisme – plus indéterminé, et plus divisé encore qu'il ne l'était, dans les pays de langue allemande comme à l'étranger, lors de la première publication.

La question que nous posons engage en effet *d'abord* l'interprétation de *la nature* même du programme de « *constitution* » d'un *système* de la science unifiée, que Carnap a bien distingué de l'exposition d'un système formel constructif axiomatisé dans un symbolisme logique original comme l'est celui des *Principia Mathematica*, comme il a revendiqué l'originalité qu'offrait, au niveau du programme russellien de *logique appliquée* à notre connaissance du monde extérieur, le premier essai *effectif* que l'*Aufbau* en avait construit dans le symbolisme de la théorie des relations¹⁰,

Neurath, Moritz Schlick, Philipp Frank, Hans Hahn, Karl Menger, Edgar Zilsel und Gustav Bergmann, éd. M. Stöltzner et T. Uebel, Hamburg, Meiner, 2006, p. 315-353. L'article figure également dans le recueil de textes traduits en français la même année sous le titre *L'Âge d'or de l'empirisme logique, Vienne, Berlin, Prague, 1929-1936*, éd. C. Bonnet et P. Wagner, trad. fr. D. Chapuis-Schmitz, « La langue de la physique comme langue universelle de la science », Paris, Gallimard, 2006, p. 321-362).

¹⁰ C'est sur cette effectivité qu'avait insisté Heinrich Scholz dans *Abriss der Geschichte der Logik*, 1931 (trad. fr. *Esquisse d'une histoire de la logique*, Paris, Aubier, 1968) : le futur éditeur du *Nachlass* de Frege utilisait alors encore comme le Carnap de l'*Aufbau*, et de l'*Abriss der Logistik*, le terme de « logistique » pour désigner la nouvelle logique, et il indiquait que l'ouvrage de Carnap était malheureusement alors le « seul exemple rigoureusement contrôlable de l'application de la logistique à un domaine non mathématique » (p. 100) ; et c'est sur cette effectivité qu'insistera Quine dès les présentations qu'il fera de Carnap à ses collègues universitaires

s'agissant du moins du niveau inférieur de la constitution, celui des objets « autopsychiques » ou du « psychisme propre » (*eigenpsychisch*) ; mais sans avoir jugé utile ni de préciser l'origine husserlienne du concept de constitution auquel il faisait référence, ni d'éclairer le lecteur sur la manière dont il fallait comprendre la référence à ses premiers travaux de « philosophie de la connaissance », dont il jugera plus tard opportun de rappeler qu'ils avaient été marqués par l'influence que gardaient alors en Allemagne les derniers représentants du néokantisme¹¹ ; or cette référence est maintenue dans l'ouvrage qui revendiquait en 1928 la méthode d'analyse russellienne et du principe de substitution des constructions logiques aux entités inférées, alors que les travaux commencés sous la direction de B. Bauch avaient déjà fait un appel remarqué, inattendu dans ce cadre néokantien, au concept husserlien d'intuition eidétique dans les *Ideen* I¹².

américains, lorsqu'il préparait l'accueil de son ami et maître poussé à l'exil en 1935, et qui sont réunies dans le volume R. Carnap et W. v. O. Quine, *Dear Carnap, dear Van. The Quine Carnap Correspondance and Related Work*, éd. R. Creath, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1990. Quine soulignait que Carnap avait fait ce que Russell avait simplement annoncé dans *Our knowledge of the External World, as a Field for Scientific method in Philosophy* (1914). Carnap écrira dans un texte de son « Intellectual Autobiography » aujourd'hui très souvent cité par le commentarisme analytique, que la lecture de cet ouvrage dans l'hiver 1921 eut sur lui l'effet d'une révélation : « I felt as if this appeal had been directed to me personally » (art. cit., p. 13).

- 11 Carnap, « Intellectual Autobiography », art. cit., p. 12. Hermann Cohen était mort en 1918. Carnap nomme Natorp et Cassirer, mais il n'ignorait pas que ce dernier, exilé lui aussi hors d'Allemagne, d'abord en Europe, puis accueilli aux États-Unis, où il devait mourir à la fin de la Guerre, n'était pas un néokantien « *in an orthodox form* », c'est-à-dire celle du Marbourg de Cohen, lorsqu'il fait le point sur l'état de la philosophie aux États-Unis à son arrivée dans le pays et indique que c'est par l'œuvre de Cassirer, non par la « forme orthodoxe », que le néokantisme était alors, ici ou là, présent outre Atlantique (*ibid.*, p. 40).
- 12 Le très soigneux et très complet travail de la Thèse en cours de publication que J.-B. Fournier a récemment consacré à l'examen du concept de constitution dans les travaux de jeunesse de Carnap, jusqu'à l'*Aufbau*, et notamment dans l'ouvrage tiré de sa thèse dirigée par B. Bauch et publié en 1922 sous le titre *Der Raum* (récemment traduit en français par P. Wagner : Carnap, *L'Espace*, Paris, Gallimard, 2017), peut en témoigner.

Notre question engage *ensuite* l'interprétation de la logique mathématique *effectivement* convoquée dans le texte de 1928, qui se présente comme application de la théorie des relations aux objets de la connaissance sous la forme qu'avait selon Carnap utilisée le Russell des *Principles* pour la constitution des objets logico-mathématiques¹³, mais qui, bien qu'*effectivement* mise en œuvre dans l'*Aufbau* uniquement pour les niveaux inférieurs (§ 106-122), fut très vite jugée à partir d'un état ultérieur de la logique mathématique, en laquelle Carnap lui-même avait entendu *d'abord* inscrire au moins programmatiquement son premier livre, en faisant référence au concept de type logique dans les *Principia Mathematica* pour définir l'étagement et la réductibilité entre différentes sphères d'objets au sein d'un système unitaire de la science, et en laquelle il s'est *ensuite*, très peu de temps après l'*Aufbau*, fait connaître lui-même comme représentant logicien du Cercle de Schlick, au titre du grand

Il comporte notamment une analyse serrée du rapport de ce travail au *Raumbuch* de Husserl, *Ding und Raum. Vorlesungen 1907*, Hua XVI, 1973 (trad. fr. J.-F. Lavigne, *Chose et espace. Leçons de 1907*, Paris, PUF, 1989). Dans son article intitulé « Carnap and Phenomenology: What Happened in 1924? » (dans C. Damböck [dir.], *Influences on the Aufbau*, Dordrecht, Springer, 2016, p. 7), A. Carus, lorsqu'il évoque un échange entre Carnap offrant à Husserl un exemplaire de son livre et souhaitant exposer ses propres projets au Séminaire de 1923, semble ignorer que ce dernier préférerait renvoyer probablement d'abord son auditeur au contenu de ces Leçons. Mais il est vrai que cet article est pris dans le contexte d'une polémique interprétative qui s'est intensifiée depuis 2016 au sujet des sources husserliennes de Carnap, comme on en jugera, à la suite de cet article de Carus, « Die Entwicklung von Carnaps *Aufbau* 1920-1928 », dans C. Damböck & G. Wolters (dir.), *Young Carnap in an Historical Context: 1918-1935 / Der junge Carnap im historischen Kontext*, Veröffentlichungen des Instituts Wiener Kreis, Dordrecht, Springer, 2019, et C. Damböck, « Carnap's *Aufbau*: A Case of Plagiarism? » (*The Hungarian Philosophical Review*, 2019, special issue on Austrian Philosophy).

13 Carnap, *Aufbau*, § 107. On notera que dans cette présentation des objets mathématiques déjà constitués, en arithmétique et en géométrie, comme « purement logiques » par la « logistique » de Pieri, Peano, Huntington, Russell, Carnap renvoie encore, s'agissant de la différence entre espace abstrait dans la théorie pure des relations et espace proprement dit de l'intuition, à l'ouvrage de 1922, et qu'il la présente sans la critiquer dans son Carnap, « Intellectual Autobiography », art. cit., p. 12.

ouvrage publié à Vienne en 1934 sous le titre *Logische Syntax der Sprache*, puis, sous une forme plus complète, et grâce à la collaboration de Carnap et de Quine à la traduction anglaise, à Londres en 1937. Écrit en réponse aux résultats publiés en 1930-1931 par Gödel : complétude (ou décidabilité, *Entscheidungsdefinitheit*) du calcul des prédicats du premier ordre, et incomplétude (au sens d'indécidabilité formelle) des systèmes du type des *Principia Mathematica*, l'ouvrage témoignait de l'apparition de nouvelles méthodes logiques, qu'il s'agisse de l'arithmétisation de la syntaxe ou de l'utilisation des « fonctions récursives », et surtout de la fécondité du point de vue métamathématique en logique, qui ne pouvaient laisser inchangé le rapport de la systématité constitutionnelle aux constructions logiques dans l'*Aufbau*.

C'est dire que se trouve engagée par là même *enfin* l'interprétation très contrastée, devenue parfois très polémique, qui peut être donnée aujourd'hui du prolongement ou de la rupture que le *programme constitutionnel* de l'*Aufbau*, tout autant que de l'usage qui se veut substitutif de nouvelles *méthodes logiques*, manifesterait par rapport aux premiers travaux de l'auteur et à leurs références allemandes, tant leibniziennes, kantienne ou néokantienne que husserliennes, jugées à partir de l'*Aufbau*, et des *Scheinprobleme*, « métaphysiques ». Sur ces deux points de division entre les commentateurs, la divergence semble aujourd'hui tenir assez largement à la projection rétrospective, sur les textes de Carnap, des effets de la tenace dissémination contemporaine de la philosophie de la logique et des mathématiques entre traditions disjointes, qui n'étaient pas en 1928, ni même en 1935 pour Carnap au moment de l'exil, constituées comme telles¹⁴, et qui semblent l'être devenues jusque

14 Cf. R. Carnap & W. v. O. Quine, *Dear Carnap, dear Van...*, *op. cit.*, p. 181 sq. En 1939, Carnap proposera au Chairman de l'Université de Harvard un cours d'« Introduction à la philosophie analytique ». Mais en 1935, encore à Prague, il écrivait à Quine (*ibid.*, p. 181), qui préparait son accueil aux États-Unis, qu'il éprouvait des difficultés à traduire *wissenschaftliche Philosophie* par *analytic philosophy* et suggérait *Introduction to scientific philosophy* – sauf si, disait-il, pour une oreille américaine, cela suggérait, à l'encontre de son intention, l'idée de « *Philosophy of Natural Sciences* ». Quine le rassurait sur ce point, mais écartait *Scientific method in philosophy*, déjà pris par Russell, tout autant que *Scientific philosophy*, discrédité, disait-il,

dans leurs façons de faire l'histoire de leurs rapports mutuels et de la place qu'ils leur confèrent dans l'histoire de la philosophie du siècle dernier. Nous ne nous inscrivons pas dans ce contexte polémique.

La publication en cours d'une édition des *Collected Works* de Carnap, annoncée depuis 2007 au sein de la philosophie qui se définit comme « analytique », et de l'histoire interne qu'elle salue comme l'émergence en son sein d'un « sous-domaine » propre, en commençant par l'identification et la revendication de ses œuvres fondatrices¹⁵, a suscité dans ce sous-domaine, « des deux côtés de l'Atlantique¹⁶ », un regain

-
- pour une oreille américaine, par l'usage des publicités malhonnêtes du type de celles pour des dentifrices scientifiquement conçus... Il suggérait *Philosophy and logical Syntax*. Carnap maintiendra, pour un cours à New York, « Scientific Philosophy in Contemporary Europe ».
- 15 R. Creath & M. Friedman (dir.), *The Cambridge Companion to Carnap*, Cambridge, CUP, 2007, p. xvii. L'ouvrage est un recueil de contributions destinées à offrir au public anglophone les résultats de recherches publiées à partir de la fin des années 80, et qui sont présentées comme l'offre d'une nécessaire révision d'une première lecture américaine, jugée caricaturale, de l'œuvre de Carnap – révision rendue possible notamment par l'interprétation que M. Friedman a proposée de la philosophie de Kant et de celle de l'empirisme logique. Les textes de jeunesse, publiés en allemand, et dont l'ignorance a motivé selon les auteurs l'image caricaturale de l'œuvre de Carnap, seront ainsi rendus accessibles en traduction anglaise puisque les éditeurs annoncent la publication des œuvres en texte anglais, et « lorsque d'abord publiées en allemand », en pagination bilingue. Plusieurs de ces textes de jeunesse, depuis longtemps lus et commentés en France sans être rapportés à une tradition fondatrice particulière, sont aujourd'hui traduits en français.
- 16 L'expression revient plusieurs fois dans le *Companion* (préface de R. Creath, p. xiii, xv, et M. Friedman, « Introduction: Carnap's revolution in philosophy », *op. cit.*, p. 2-3) pour désigner l'ampleur internationale de la « recent renaissance in Carnap scholarship » (*ibid.*, p. 3). Le *Cambridge Companion to Logical Empiricism* de Richardson et Uebel (dir.), Cambridge, CUP., 2007, annoncé par les éditeurs du *Companion to Carnap*, complète un triptyque inauguré avec S. Awodey et C. Klein (dir.), *Carnap Brought Home: The View from Jena*, La Salle, Open Court, 2004. La « Vue d'Iena », qui avait été choisie pour illustrer un précédent recueil d'Actes d'un colloque international organisé à Montréal en 1998, édité entre la France et le Québec, « *Carnap aujourd'hui* », éd. F. Lepage, M. Paquette & F. Rivenc, Montréal/Paris, Bellarmin/Vrin, 2002, est une gravure de C. F. Quandt datée de 1790, familière aux lecteurs de Hegel, mais c'est évidemment du

d'intérêt pour le texte de l'*Aufbau* et pour « la carrière posthume de Carnap¹⁷ ». Il nous a semblé que l'argumentaire définitoire du thème du colloque, dont est issu le présent Recueil, nous permettait plutôt de revenir ici à nouveau à la question dont nous avons déjà tenté de traiter ailleurs, sous le même angle à la fois plus ouvert et plus textuel, d'une interrogation ne visant pas à opposer ni même à comparer la fécondité des méthodes « analytiques » et des méthodes « continentales » en philosophie et en histoire de la philosophie et des sciences, mais à faire bénéficier l'explication du texte de l'*Aufbau*, en tant que daté de 1928, « *the old book* » comme dira Carnap dans son Autobiographie, livre écrit dans cette « *old Vienna* » qu'évoquera Quine, de l'éclairage croisé que projette aujourd'hui sur la pensée vivante qui s'exprime dans l'ouvrage la double histoire de la logique et de la philosophie¹⁸.

Nous avons en effet cru pouvoir entendre, dans l'invitation, très précisément détaillée dans l'argumentaire, qui était faite aux lecteurs de Husserl comme aux lecteurs de Carnap, d'interroger ensemble les programmes philosophiques de constitution phénoménologique et de construction logique à la lumière d'une notion d'*Aufbau* ou « édification », prise dans la série des termes apparentés (*bauen*,

lena de Frege, K. Fischer et B. Bauch qu'il s'agit dans le retour aux sources allemandes de la pensée de Carnap.

17 R. Greath & M. Friedman, *Companion*, *op. cit.*, titre de la préface de R. Creath, p. xiii.

18 Nous nous permettons de renvoyer simplement ici à l'étude récente que nous avons publiée dans la *Revue Philosophique de Louvain*, 114/3, 2016, p. 547-578 : « L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », dans laquelle nous évoquions le contenu du texte de la contribution de Jacques English, au colloque international qui s'était tenu en 2002 à l'Université de Clermont Ferrand à l'occasion de la publication de la première traduction française de l'*Aufbau*, sous le titre « Le premier Carnap : postérités et traditions » avec la participation de G. Wolters et de M. Friedman. Ce dernier y avait prononcé une conférence intitulée « Coordination, Constitution, and Convention : Carnap and the Evolution of the A Priori », dont le texte en anglais nous avait été remis pour une publication collective des Actes qui s'est trouvée retardée chez l'éditeur français. On peut lire le texte de cette communication parue peu après sous le même titre dans le recueil d'Awodey et Klein ; et dans une version élargie à l'empirisme logique dans le *Cambridge Companion to Logical Empiricism* (*op. cit.*, cf. *supra*, n. 15).

*Abbau...*¹⁹), non réductible à une image ni au riche lexique prépositionnel de la langue allemande attestée dans une tradition plus large, repérable au long du XIX^e siècle allemand, dans ses sources kantienne et postkantienne, et dans l'histoire conjointe de la philosophie et des sciences, une suggestion originale qui pouvait se révéler tout particulièrement éclairante pour la compréhension du contenu initial de l'articulation, qui chez Carnap s'opère selon nous, fût-ce de manière instable, *au sein d'un même ouvrage*, entre la construction logique et la « constitution », devenue pour l'auteur, au fil du temps et de l'évolution de la logique mathématique,

- 19 Le vocabulaire de l'*Aufbau* est bien attesté dans le corps même de l'ouvrage, où il n'est pas recouvert par celui de la *Konstitution* ou *Nachkonstruktion*. Et il est utilisé avec une fréquence remarquable dans le manuscrit de 1922, *Vom Chaos zur Wirklichkeit*, qui porte l'annotation manuscrite : « Das ist der Keim zur Konstitutionstheorie des "Log. Aufbau" » (« C'est là, en germe, la théorie de la constitution de l'*Aufbau* »). Carnap y utilise les termes *Neubau* et surtout *Umbau* pour désigner la reconstruction. Ce terme d'*Umbau* est le terme employé par Neurath dans la métaphore employée à plusieurs reprises et notamment dans l'article d'*Erkenntnis* paru en 1932, « Protokollsätze » [Énoncés protocolaires], devenue « l'image du bateau de Neurath », rendue célèbre dans la philosophie américaine par le choix qu'en a fait Quine comme exergue à *Word and Object*, ouvrage dédié en 1960 à « Rudolf Carnap, teacher and friend », mais qui fut souvent banalisée depuis en slogan d'une « épistémologie naturalisée » comprise à tort comme une critique naturaliste de l'empirisme viennois... Quine qui, lui, lisait l'allemand de Carnap et, comme Neurath, avait surtout lu l'*Aufbau*, n'avait sans doute pas choisi par hasard le lexique mis en jeu dans l'image du marin embarqué qui doit réparer ou remonter (*umbauen*) en pleine mer son bateau sans pouvoir le démonter (*zerlegen*) dans un bassin (*Dock*) et le reconstruire à neuf (*neu errichten*) avec de meilleurs composants (*Bestandteile*). Et Neurath plaidait pour l'idée que la reconstruction scientifique de la structure ne peut se faire progressivement que sur place avec, comme dit l'expression française, les moyens du bord, et que l'image d'une construction neuve à partir d'éléments premiers absolument sûrs est une image métaphysique. C'est dans un tout autre esprit, pour écarter de la philosophie libre et du savoir rationnel, conceptuel, la tentation de se rabaisser à un discours sentimentalement et immédiatement édifiant, que Hegel utilise dans la Préface de la *Phénoménologie de l'Esprit* les termes *Erbauung* et *erbaulich* (trad. fr. B. Bourgeois, Paris, Vrin, 2006, p. 62-63, et Paris, Vrin, 1997, édition bilingue du texte de la Préface, p. 51-53 : « Mais il faut que la philosophie se garde de vouloir être édifiante »).

une forme plus générale d'« explication » (*Explikation*) que Carnap a rétrospectivement identifiée comme une constante de son œuvre²⁰.

C'est la construction de ce rapport aussi inattendu que problématique entre méthodes logiques et constitution husserlienne, et qui devait être très tôt remis en cause par la nouvelle conception que l'auteur se fera de la logique mathématique à mettre en œuvre, comme de l'idéal de constitution, dans l'ouvrage de 1934, et même dès 1928 dans le texte des *Scheinprobleme* mais que nous croyons effectivement tentée dans le texte de *l'Aufbau*, au sein de la tradition « édificatrice » (*aufbauend*) mise au centre du présent recueil, que nous chercherons simplement à nouveau à évoquer, même trop rapidement, comme « *in statu nascendi* », au sein du « premier grand ouvrage » du jeune Carnap, que son auteur, comme devait – il y a bientôt quarante ans – le remarquer Gilles-Gaston Granger, à la suite de Nelson Goodman, « s'il ne l'a certes pas renié, devait abandonner assez vite à son sort²¹ ».

SYSTÉMATIICITÉ DE LA CONSTITUTION ET PROGRESSIVITÉ DE L'ÉDIFICATION LOGIQUE DU MONDE

Nous partirons pour cela d'un texte de Wittgenstein, daté de la fin de l'année 1930, dont l'écho est attesté dans sa correspondance avec Schlick entre septembre et décembre de la même année, à l'occasion des remerciements que lui adressait Wittgenstein pour l'envoi du premier

20 Carnap, *Aufbau*, p. x (trad. fr., p. 45), à propos de la transposition de l'ancienne *Nachkonstruktion* en *Explikation*, et « Autobiographie intellectuelle », art. cit., p. 19.

21 G. G. Granger, « Le problème de la construction logique du monde », art. cit., p. 5. La note appelée à cet endroit renvoyait en effet, s'agissant du sort de *l'Aufbau* après son arrivée aux États-Unis, à l'ouvrage de Goodman *The Structure of Appearance*, (1951/1966), depuis traduit en français (trad. fr. J.-B. Rauzy (dir.), *La Structure de l'apparence*, Paris, Vrin, 2004) et au texte de sa contribution au volume de Schilpp, « The significance of *Der logische Aufbau* », dont Goodman avait consacré le premier moment à une évocation des « Evil Days for the *Aufbau* ». Textes auxquels on peut ajouter la réponse de Carnap (*loc. cit.*, p. 944-947) et la présentation qu'il donne de la recherche de Goodman sur *l'Aufbau* dans son « Intellectual Autobiography » (art. cit., § 2 et 4A).

Numéro d'*Erkenntnis*, en commentant l'article que nous avons mentionné au début de cette contribution, dans lequel Schlick avait choisi de célébrer le « tournant de la philosophie » en attribuant l'initiative fondatrice à l'auteur du *Tractatus*. La réserve, ou la distance, que manifestent ces textes envers la tradition « édificatrice » en philosophie nous semble, en raison même de ce contexte, viser ici une conception de la forme logique conçue, *en tant que logique*, comme à construire progressivement à la manière, et sous l'inspiration, de l'histoire des sciences exactes et de la connaissance du monde²². Si cette conception constructive (*aufbauend*) de la systémativité de la logique est bien à l'opposé de ce que le *Tractatus* a cherché dans la logique comme image absolue de ce qui, de l'être du monde, « se montre » aussi rigoureusement que sa forme logique se montre dans les constructions progressives des langages de la science, animées par une téléologie du progrès, elle pourrait en revanche offrir un fil conducteur permettant de faire apparaître entre les programmes husserlien et carnapien de constitution systématique *stratifiée*, étagée chez Husserl « de bas en haut » (*Weg von unten nach oben*²³) et chez

22 Que le terme d'*Aufbau* puisse fonctionner sans être réduit à une image, et prendre un sens précis dans les constructions mathématiques, comme dans l'étagement des formes de niveau, c'est ce que montrerait le choix de ce terme dans le titre de l'article publié justement en 1928 par W. Ackermann, « Zum Hilbertschen Aufbau der reellen Zahlen » [Sur la construction hilbertienne des nombres réels] dans les *Mathematische Annalen*, reproduit dans le volume de J. V. Heijenoort, *A Source Book in Mathematical Logic*, Cambridge, Harvard University Press, 1967, p. 493-507.

23 Lettre de Husserl à Mahnke du 26 décembre 1927. La correspondance de Husserl avec D. Mahnke (1917-1933), dont une partie fut récemment traduite, présentée et annotée par D. Pradelle (*Philosophie*, n° 129, 2016, p. 3-54) témoigne bien selon ce dernier de la nature systématique, jusque dans les derniers travaux, du système « constitutionnel » husserlien. Le traducteur commente cette expression « de bas en haut », p. 19, n. 10 de la traduction, et p. 12 de la Présentation, en note 38 à la lettre de février 1917, qui renvoie à la lettre que nous citons, ainsi qu'aux lettres d'août 1927 et mai 1933; il souligne le nouvel appui que cette conception de la constitution transcendantale comme analytique systématique qui s'édifie depuis le bas pour s'élever vers les hauteurs (*von unten in die Höhen hinausbauende*) que Husserl distingue des visées de Dilthey comme du Heidegger de *Sein und Zeit*, où il verra une retombée dans l'anthropologie et le retour du *Tiefsinn* irrationnel, apportent à la thèse d'une systémativité de l'œuvre de

Carnap à partir d'un choix de base autopsychique pour la constitution par construction logique, une parenté plus profonde, quelque instable qu'elle soit, entre deux conceptions de la nature systématiquement stratifiée de la logique elle-même à partir de la réduction du donné, qui les opposerait ensemble à la conception wittgensteinienne.

Ce texte de Wittgenstein fut écrit en 1930, peu après l'implication de Carnap dans la rédaction du *Manifeste* au moment même où, comme il le dira plus tard, l'influence de l'auteur du *Tractatus* ne s'était pas exercée de la même manière ni au même degré sur tous les membres du Cercle de Schlick à Vienne, mais où, comme il tiendra alors à le souligner, « Pour moi personnellement, Wittgenstein fut peut-être le philosophe qui, à côté de Russell et Frege, eut la plus grande influence sur ma pensée²⁴ ».

Si certes Wittgenstein a très vite su que sa conception de la logique dans le *Tractatus* n'était pas plus vraiment comprise par Carnap qu'elle ne l'avait été par Russell en 1922, et, avant lui, par Frege, envers qui il garda toujours une admiration sans comparaison avec celle qu'il avait pu éprouver pour Russell, il se savait assez impliqué lui-même, au niveau des aphorismes numérotés à partir de la proposition 3 dans le *Tractatus*²⁵, explicitant le sens de sa « théorie de l'image » par renvoi à la même première méthodologie russellienne d'analyse logico-mathématique des « complexes » par construction logique que celle utilisée par Carnap, qui, lui, ne l'avait découverte et surtout pratiquée qu'après la publication du *Tractatus* en Allemagne²⁶, pour pouvoir faire apprécier *de l'intérieur*

Husserl, longtemps masquée selon D. Pradelle en France par les lectures existentialistes ou herméneutiques de la phénoménologie husserlienne. Il nous semble que la confusion entre méthodes de construction logique et constitution de l'unité de la science a pu conduire à une occultation formellement comparable du programme systématique de l'*Aufbau* par le positivisme constructiviste.

- 24 Carnap, « Intellectual Autobiography », art. cit., p. 24-25.
 25 Le système du *Tractatus* se présente sous la forme d'un ordre décimal introduit entre les propositions plus ou moins éloignées de chacune des propositions notées de 1 à 7 dont elles sont les commentaires stratifiés.
 26 L'ouvrage terminé en 1918 avait été publié avec une introduction de Russell dans les *Annalen der Naturphilosophie*, Leipzig, 1921, avant d'être publié en 1922 à Londres dans la traduction anglaise d'Ogden et Ramsey. Carnap a indiqué dans son « Intellectual Autobiography » (art. cit., p. 24-25), qu'il

même d'une « logique philosophique » la forme que prend dans l'*Aufbau*, à distance de ce que proposait le *Tractatus*, l'articulation des méthodes logiques à la visée du système philosophique.

Ce texte figure, dans le volume qui fut publié par G. H. von Wright en 1977 sous le titre de *Vermischte Bemerkungen (1914-1951)*, et dont une autre version, abrégée, datée du 6 novembre 1930, sera retenue par Rush Rhees, l'éditeur de l'ouvrage publié en 1964 à titre posthume sous le titre *Philosophische Bemerkungen*, comme la version définitive des projets de préface laissés par l'auteur pour la publication de l'ouvrage dont il avait confié en cette même année 1930 le manuscrit à Moore²⁷. Wittgenstein s'exprimait – c'est là l'expression littéralement reproduite d'un texte à l'autre – de la façon la plus déterminée au sujet de la notion d'*Aufbau*, édification constructive, progressive, caractéristique selon lui d'une forme de pensée, et même de culture, qu'il caractérise comme « l'esprit

198

avait fait une lecture partielle de l'ouvrage lors de sa parution dans les *Annalen der Natur und Kulturphilosophie* d'Ostwald. et que Schlick avait, dès 1924, engagé des démarches auprès de Wittgenstein, précédé par la réputation de son *Tractatus* depuis peu publié, de sorte que dès son arrivée « in the Vienna Circle, a large part of Ludwig Wittgenstein book *Tractatus Logico-Philosophicus* was read aloud and discussed sentence by sentence. Often long reflections were necessary in order to find out what was meant. And sometimes we did not find any clear interpretation [...]. I had previously read parts of Wittgenstein's work when it was published as an article in Ostwald *Annalen der Natur-und Kulturphilosophie*. » Carnap indique (*ibid.*, p. 25) que c'est durant l'été 1927 que Schlick a pu réussir à mettre en contact Wittgenstein non pas avec le Cercle tout entier, dont il avait transmis à son futur hôte le souhait pressant qui était celui de ses membres, de poursuivre avec lui selon la même méthode l'explication de ce qu'ils n'avaient pas réussi à tirer au clair, mais d'abord seulement avec lui même et Carnap, pour tenir compte de la fin de non recevoir que Wittgenstein avait opposée à la première manière de procéder.

27 La traduction française de Jacques Fauve, publiée sous le titre *Remarques philosophiques* (Paris, Gallimard, 1975), est faite d'après l'édition originale de R. Rhees. La « Remarque de l'éditeur » qui la présentait en 1967 situait entre février 1929 et mi-juillet 1930 le premier moment de l'écriture de cet ouvrage, en renvoyant à un double contexte, celui des *Conversations* de Wittgenstein avec le Cercle de Vienne, depuis éditées par Waismann, qui se sont poursuivies avec Schlick et Waismann jusqu'au bout, mais sans Carnap à partir de 1929, et celui du retour de Wittgenstein à Cambridge en 1929.

[*Geist*] de la civilisation européenne et américaine » – qu’il voit, sans le juger, comme étranger à l’esprit dans lequel lui-même écrit, et qui fait du « savant occidental typique » (*typischen westlichen Wissenschaftler*) un lecteur qui ne comprend pas « la façon dont se meut [sa] pensée » (*meine Denkbewegung*) :

Que je sois compris ou apprécié du savant occidental typique, cela m’est indifférent, car il ne comprend pas l’esprit dans lequel j’écris. Notre civilisation est caractérisée par le mot « progrès ». Qu’elle progresse n’est pas simplement l’une de ses propriétés ; le progrès est sa forme [*Der Fortschritt ist ihre Form*]. Elle est typiquement constructive [*Sie ist typisch aufbauend*]. Son activité consiste à construire une structure de plus en plus compliquée [*Ihre Tätigkeit ist es, ein immer komplizierteres Gebilde zu Konstruieren*]. La clarté elle-même ne fait que servir une telle fin. Au lieu d’être à soi-même sa fin. Pour moi au contraire, la clarté, la transparence [*Durchsichtigkeit*] est à elle-même sa propre fin [*Selbstzweck*]²⁸.

Le texte retenu pour la Préface publiée le disait plus clairement encore en des termes qui évoqueraient plus irrésistiblement le Husserl des Conférences de Prague et de la Conférence de Vienne en 1935, qui devaient être publiées à titre posthume dans la *Krisis*, que le Carnap de la Préface de 1928 et de la dernière Partie de *l’Aufbau* :

Celui-ci veut appréhender le monde par sa périphérie, dans sa diversité [*Mannigfaltigkeit*], celui-là en son centre – son essence [*ihrem Wesen nach*]. De là vient que celui-ci agence construction après construction, pour les ajouter à la série des constructions, de là vient qu’il pousse toujours plus loin, pour ainsi dire de degré en degré [*steigt quasi von Stufe zu Stufe immer weiter*], tandis que celui-là reste là où il est et met sa volonté à appréhender toujours la même chose [*immer dasselbe erfassen will*]²⁹.

28 Wittgenstein, *Vermischte Bemerkungen*, Frankfurt-am-Main, Suhrkamp, 1977, p. 20-21 (trad. fr. G. Granel, *Remarques mêlées*, éd. bilingue, Mauvezin, T. E. R., 2002, p. 15-16).

29 *Id.*, *Remarques philosophiques*, op. cit., p. 11 (*Schriften von Ludwig Wittgenstein*, t. 2, Frankfurt-am-Main, Suhrkamp, 1960, p. 7). On lira en regard les lignes finales de la conférence de Vienne comme un manifeste aussi décidé en faveur d’un rationalisme véritable, véritablement et

Le Carnap du texte publié en 1928 pourrait sembler visé comme le représentant du « savant occidental typique » dont Wittgenstein se démarque en logicien philosophe. Heinrich Scholz avait tenu à exprimer, dans l'ouvrage qu'il publia en 1931³⁰, la déception qui avait été la sienne à la lecture de l'*Aufbau*, et le désaveu, qui étaient à la mesure de l'espoir qu'il plaçait dans « la réalisation de l'idée grandiose d'où est sortie la conception leibnizienne de la logistique », réalisation dont il tenait à « souligner, avec assez de gravité et d'insistance pour qu'on ne puisse pas ne pas l'entendre » que « nous sommes encore très loin³¹ ». Mais s'il recommandait la lecture de l'ouvrage de Carnap, par là même « hautement respectable » et « qui domine de très haut la littérature philosophique ordinaire par la pénétration de la pensée », comme le livre qui « fera connaître [...] ce qu'on est en droit d'exiger aujourd'hui de l'élaboration d'un point de vue philosophique digne d'être pris au sérieux », il tenait à « se désolidariser » de « la guerre menée au moins dans la Préface, au nom de la philosophie scientifique, contre la métaphysique³² » :

radicalement scientifique (*wissenschaftlich*), que par là même aussi éloigné selon Husserl de l'ontologie de la finitude que de la forme de « philosophie scientifique » qui était alors devenue celle du positivisme, même logique : « c'est seulement lorsque l'esprit [*Geist*] revient [*zurückkehrt*] de cette naïve façon de se tourner de l'extérieur [*Aussenwendung*] vers soi-même, et qu'au contraire il reste auprès de soi-même et de soi seul, qu'il peut se suffire à lui-même » (« Die Krisis des europäischen Menschentums und die Philosophie », II, Hua VI, p. 345; trad. fr. G. Granel, « La crise de l'humanité européenne et la philosophie », *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Paris, Gallimard, 1976, p. 380).

30 H. Scholz, *Abriss...*, *op. cit.* (cf. *supra*, n. 5). Le futur éditeur du *Nachlass* de Frege, utilisait alors encore, comme le Carnap de l'*Aufbau*, et de l'*Abriss der Logistik*, le terme de « logistique » pour désigner la nouvelle logique, et il indiquait que l'ouvrage de Carnap était encore à cette date malheureusement le « seul exemple rigoureusement contrôlable de l'application de la logistique à un domaine non mathématique ».

31 *Ibid.*, p. 100.

32 *Ibid.* La restriction à la Préface montre que l'auteur n'était pas insensible à l'écart entre le parcours effectif de la pensée de la constitution qui s'achève sur la neutralisation de la métaphysique, et l'affichage militant que radicaliseront les *Scheinprobleme*, peut-être plus récent.

Mais qu'une *Real-Philosophie* scientifique puisse être obtenue seulement en conjoignant la logistique et ce genre de positivisme, voilà qui est loin d'être aujourd'hui décidé. En outre, qu'un problème qui n'existe pas pour un partisan de cette conjonction se dévoile ainsi par là comme un pseudo-problème, il est permis d'en douter. Je voudrais dire pour ma part qu'il faut beaucoup regretter que le Cercle de Vienne, représenté par Carnap d'une manière si marquante, ait pris en charge une affirmation si problématique³³.

Il avait en effet lieu d'être surpris au vu des échanges qu'il avait eus avec le jeune Carnap au début des années 1920 et en particulier au moment de la rédaction des manuscrits préparatoires de l'*Aufbau* que Carnap présentera en 1923 à la Conférence d'Erlangen, dans une lettre à Scholz datée d'octobre 1922³⁴, qui indique que daté du moment même de sa

- 33 *Ibid.*, p. 100-101. Des réserves semblables seront publiées dans les articles de J. Cavailles et A. Lautman (cf. *supra*, n. 6) ou ceux d'Ingarden. Celles de Scholz sont d'autant plus parlantes qu'elles viennent d'un auteur qui, comme le remarquait la lettre de Husserl à Heidegger du 5 mai 1928 en évoquant une correspondance avec Scholz qui lui annonçait la liste des candidats à sa succession à Kiel, dont O. Becker et Carnap, attendait beaucoup plus, pour donner suite au « lever de soleil » leibnizien qu'évoquait le chapitre de son *Abriss* exposée selon un plan non chronologique, et commençant l'exposé de la nouvelle logique mathématique par celui de la logique leibnizienne, de l'histoire à venir de la nouvelle logique mathématique, que de celle des mathématiques elles-mêmes.
- 34 Carnap, manuscrit classé ASP 1922b. Cette lettre est citée et commentée dans A. Carus, *Carnap and Twentieth-Century Thought. Explication as Enlightenment*, Cambridge, CUP, 2007, chap. 5 (« The impact of Russell »), p. 157, et chap. 6 (« Rational reconstruction »), p. 161-163, mais non au chap. 3 (« The grand plan of a "system of knowledge": science and logic »), ni dans le chap. 4 (« Carnap's early neo-Kantianism »), où est évoqué l'intérêt de Carnap pour la philosophie de Husserl au moment de *Der Raum*. L'auteur construit la chronologie de l'œuvre en fonction de l'interprétation qu'il propose, et les manuscrits de 1922, dont il reconnaît le style phénoménologique, sont présentés au chap. 5 comme témoins d'un intérêt abandonné au moment de la rencontre, pourtant simultanée, avec la méthodologie du Russell de 1914 (p. 149-165). Il s'agit des manuscrits dans lesquels apparaît la méthode originale de la quasi-analyse, qu'il avait présentée en 1923 à la Conférence d'Erlangen, « Vom Chaos zur Wirklichkeit », datée de juillet 1922, et « Die Quasi-Zerlegung.

découverte du Russell de la connaissance du monde extérieur, le manuscrit intitulé « Vom Chaos zur Wirklichkeit », annoté de sa main comme étant « der Keim zur Konstitutionstheorie des “log. Aufbau” » (« le germe de la théorie de la constitution de l’Aufbau »), pour lequel il a inventé la méthode de quasi-analyse, et auquel il renvoie dans l’Aufbau au § 83, méthode qui était présentée sous une forme axiomatisée dans l’autre manuscrit, et qu’il présente à Scholz comme relevant de l’*Ordnungslehre*, et non de la *Wissenschaftslehre* dont relèvent selon lui les études ressortissant plus à la théorie de la connaissance qu’à la logique, publiées dans les *Kant-Studien* à partir de *Der Raum*, s’inscrit encore, comme doit en prendre acte A. Carus, dans le cadre de son projet de grand système de la Science, dont l’idéal leibnizien autant qu’husserlien de caractéristique universelle et de *mathesis des vécus* (qui sera rattaché dès le § 3 de l’Aufbau³⁵) était bien

Ein Verfahren zur Ordnung nichthomogener Mengen mit den Mitteln der Beziehungslehre » [La quasi-analyse. Un procédé pour ordonner des ensembles non homogènes avec les moyens de la théorie des relations], daté de fin décembre 1922-fin janvier 1923, et qu’il avait donc utilisé avant son arrivée à Vienne. Mais nous ne croyons pas abandonnée la méthode de la quasi-analyse. La référence que fait le § 83 de l’Aufbau à cette première ébauche de système utilisant la quasi-analyse montre que ce n’est pas la méthode qui est abandonnée, et que l’Aufbau s’en distingue par le nombre des relations fondamentales, que Carnap propose de réduire de cinq à une seule (celle du rappel de ressemblance, avec toutes les difficultés que l’on sait); et c’est ce radicalisme dont Carnap se départira, non de la méthode elle-même, dans les mises au point de la Seconde préface.

- 35 La Correspondance de Husserl avec D. Mahnke témoigne, selon D. Pradelle (cf. *supra*, n. 23) de l’intérêt du « prisme leibnizien » qu’elle offre pour la lecture du programme des *Ideen*. Né la même année que Scholz, Mahnke avait publié plusieurs travaux d’histoire des mathématiques et de la philosophie, dont *Eine neue Monadologie*, publiée en 1917 dans les *Kant-Studien*, avant de soutenir sa Thèse dirigée par Husserl à Fribourg et publiée en 1925 sous le titre *Leibnizens Synthese von Universalmathematik und Individualmetaphysik* [La synthèse leibnizienne de la mathématique universelle et de la métaphysique de l’individuel]. C’est ce dernier titre qui était retenu dans la bibliographie convoquée dans le livre de J. Vuillemin, *Philosophie de l’Algèbre* (Paris, PUF, 1962). On peut regretter que la bibliographie du Cambridge *Companion to Carnap* n’ait retenu (*op. cit.*, p. 352) de Mahnke que les quelques pages datées de 1923 valant comme Introduction à la *Phénoménologie des sciences formelles* et intitulée « Von Hilbert bis Husserl. Erste Einführung in die Phänomenologie, besonders

différent de la position adoptée par le Carnap du Manifeste qui pourrait bien ici se trouver visé par Wittgenstein en 1930, avant même que n'éclate le désaveu dont témoignera la correspondance avec Schlick en 1932³⁶.

Le premier texte de Wittgenstein précisait en effet : « le premier mouvement construit et ajoute pierre sur pierre » (*baut und nimmt Stein auf Stein un die Hand*), le second « cherche toujours à saisir à nouveau la même chose³⁷ ». Aussi, alors même que ce contexte culturel est le sien, Wittgenstein, qui l'admet, précise sans la moindre ambiguïté : « Élever un édifice, cela ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse c'est d'avoir devant moi, transparents, les fondements des édifices possibles³⁸ ». Il est là encore difficile de ne pas penser que c'est au Carnap de 1930, identifié en Allemagne, depuis la Préface de l'*Aufbau* et surtout la publication des *Scheinprobleme* et du *Manifeste*, à la philosophie positiviste du Cercle de Vienne, que pense ici Wittgenstein lorsqu'il reprend presque mot pour mot les expressions dont s'était servi Carnap dans cette Préface pour défendre un modèle du philosophe scientifique dont la toute nouvelle manière de travailler, « née d'un contact étroit avec le travail des scientifiques, notamment en mathématique et physique³⁹ », l'oppose au « modèle du

der formalen Mathematik » [De Hilbert à Husserl. Première introduction à la phénoménologie, en particulier de la mathématique formelle], sans doute parce qu'il en existe une traduction anglaise de 1977. La référence du Carnap de l'*Aufbau* (§ 3) à l'idée leibnizienne de *characteristica universalis* et de *scientia generalis* logique comme caractéristique universelle, que l'on trouve faite chez Peano et Frege tout comme chez Couturat, témoigne au moins autant d'un intérêt pour la contribution des nouvelles constructions de la logique symbolique à un programme de *mathesis des vécus*, que d'un intérêt (dont on connaît au contraire l'expression chez Husserl) pour la nouvelle méthode axiomatique en mathématiques.

36 Cf. *supra*, n. 9.

37 Wittgenstein, *Vermischte Bemerkungen*, *op. cit.*, p. 22-23 (trad. fr., p. 17). Ici la traduction française affaiblit l'image du maçon qui soulève et superpose dans « baut und nimmt Stein auf Stein in die Hand » traduit par « construit et ajoute pierre sur pierre », et privilégie inversement le sens matériel des métaphores en traduisant la mise en série ou l'ordre (*reih*t) établi entre les pensées (*Gedanken*) en recourant à l'ajout gratuit d'une autre image : « enfile les pensées comme des perles ».

38 *Ibid.*, p. 22 (trad. fr., p. 16).

39 Carnap, *Aufbau*, Première préface, p. xix (trad. fr., p. 54).

philosophe traditionnel constructeur d'œuvres individuelles, qui nous a fait vivre le drame [*erlebten wir das Schauspiel*] de la construction d'un grand nombre de systèmes successifs et juxtaposés qui étaient incompatibles, ce qui ne peut que décourager l'esprit scientifique [*wissenschaftlicher Gesinnung*] de l'homme⁴⁰ ». C'est au seul travail collectif engagé dans « l'attitude fondamentale du chercheur scientifique faite de rigueur et de sens des responsabilités » (*die strenge und verantwortungsbewusste Grundhaltung des wissenschaftlichen Forschers*) qu'appartient le progrès de la connaissance, et c'est à lui qu'appartient l'avenir :

Un individu ne se lance plus dans l'entreprise téméraire de construire l'édifice complet de la philosophie. Chacun au contraire travaille à sa place déterminée au sein de l'ensemble de la science qui est une. [...] Les connaissances s'acquièrent pas à pas [*Erkenntnis nach Erkenntnis gewonnen*], en une construction [*Aufbau*] lente et circonspecte [...]. C'est ainsi que l'on assemble consciencieusement pierre après pierre pour construire un édifice solide auquel les générations suivantes pourront continuer de travailler [*So wird sorgsam Stein zu Stein gefügt und ein sicherer Bau errichtet, an dem jede folgende Generation weiterschaffen kann*]⁴¹.

Il faut pourtant y regarder de plus près : ce souhait qu'avait justement déjà manifesté Leibniz d'avoir pu constituer autour de lui une équipe dévouée à la construction collective de cette nouvelle logique, et que Peano rappelait dans les exergues de son *Formulaire*, ne signe évidemment pas en tant que tel la mort de la métaphysique. L'ouverture, que Carnap avait tenu à souligner, à d'autres choix possibles de la base, dont il ne tardera pas à donner l'exemple avec le choix du physicalisme, pouvait encore relever de l'architecture transparente de tous les édifices possibles dont parle le texte de Wittgenstein. Et la distance prise dans l'*Aufbau* par rapport à la métaphysique, et à ce qui en elle relève du « travail spéculatif, qui tient de la poésie », est significativement indiquée par le terme *Ausschaltung* (*die Ausschaltung des spekulativen, dichterischen Arbeitens in der Philosophie*⁴²),

40 *Ibid.*

41 *Ibid.*

42 *Ibid.*

où résonne la méthode de la « réduction » husserlienne, dont le corps de l'ouvrage revendiquera explicitement l'utilisation au § 64 pour justifier le sens du choix de la base « autopsychique » ou « psychique propre », sans pour autant présupposer effectuée la constitution d'un sujet⁴³. Cette « mise hors circuit » du travail de la métaphysique traditionnelle est motivée par l'incapacité où elle se trouve de satisfaire l'exigence de justification et fondation contraignante de ses Thèses (*Forderung zur Rechtfertigung und zwingenden Begründung einer jeden These*) ; et la décision qui en découle d'en venir à l'exclure de la philosophie (*die ganze Metaphysik aus der Philosophie zu verbannen*) s'impose dès que « l'on a commencé à prendre au sérieux l'exigence de scientificité rigoureuse aussi en philosophie » (*Als man begann, mit der Forderung wissenschaftlicher Strenge auch in der Philosophie*⁴⁴).

Cette prise au sérieux d'un programme de philosophie comme « science rigoureuse » ne pouvait pas ne pas évoquer au lecteur allemand de 1928 le texte dans lequel Husserl avait en 1911 revendiqué cette exigence impliquant celle de *système d'une science unifiée* qu'il ne pouvait trouver dans la conception diltheyenne de *l'irréductible pluralité des formes de construction du monde* dans les *Geisteswissenschaften*, par rapport à celles de la construction du monde dans les *Naturwissenschaften*. Ainsi Carnap a-t-il pu chercher à transposer dans le langage des sphères d'objets construits sur le modèle des types logiques, et dont la distinction ne compromet pas la thèse de l'unité de la science⁴⁵, le programme de la logique génétique husserlienne et de la constitution des ontologies régionales dont il avait

43 C'est même le seul endroit de l'ouvrage où Carnap fait état, dans le corps du texte et non dans la *Litteratur*, du fait qu'il y assume l'usage une méthode philosophique : « À l'origine du système de constitution, les vécus doivent être pris comme ils se donnent ; les positions de réalité et d'irréalité qui les accompagnent ne sont pas conservées mais "mises entre parenthèses" ; on pratique par conséquent la réduction phénoménologique [*Enthaltung*: "abstention"] au sens de Husserl ». Et Carnap renvoie aux *Ideen I*, § 31 et 32.

44 Carnap, *Aufbau*, Première préface, p. xix (trad. fr., p. 54).

45 *Ibid.*, § 41, qui donne la solution au problème posé au § 25 : « De même est il maintenant possible de reconnaître en quel sens sont compatibles les deux thèses de la théorie de la constitution que nous avons déjà établies auparavant mais qui paraissaient se contredire. Il s'agit des thèses de

eu l'occasion de discuter avec Landgrebe, en prenant *d'une part* le même intérêt qu'avait pu d'abord y prendre Husserl pour une « édification du monde » historique et culturel (*Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geistes-Wissenschaften*) dans l'ouvrage postérieur au texte de Dilthey que cite Carnap dans l'*Aufbau* (§ 12 et 23), à propos de la sphère des « objets spirituels » (*geistige Gegenstände*) basée sur l'analyse du donné, pour laquelle « [l']édification part de l'expérience vécue [*Erlebnis*], elle va de la réalité à la réalité [...]. On n'introduit en cela aucune hypothèse qui supposerait quelque chose au-delà du donné⁴⁶ » ; mais en éprouvant *d'autre part*, face à la thèse non réduite d'une spécificité anthropologique du vécu, la même insatisfaction que Husserl devait dire face à l'absence de mise en ordre logique – c'est-à-dire, pour Carnap, l'absence d'une *Ordnungslehre* unitaire ou de système total qu'il avait dit, à Scholz en 1922, chercher pour les parties déjà construites de sa *Wissenschaftslehre*⁴⁷. Si Carnap ne retient pas plus que Husserl le principe anthropologique ou herméneutique de l'interaction vitale des objets culturels, et suggère dans l'*Aufbau* que les demandes de Dilthey, Windelband et Rickert pour une logique de l'individualité – et, en particulier, de l'histoire – pourraient plutôt tirer parti du concept de structure de la théorie des relations, sans proposer lui-même dans l'*ouvrage* cette partie d'un possible problème de constitution qu'il avait su mettre en œuvre pour les niveaux inférieurs, il n'est pas impossible qu'il ait ici intégré l'exigence husserlienne de science rigoureuse et de constitution systématique unifiée en tant que rigoureusement stratifiée.

Et surtout, c'est sans doute à Husserl, et contre lui, qu'est implicitement adressé dans la Préface de l'*Aufbau* le constat qu'« historiquement, il est compréhensible que la nouvelle logique n'ait d'abord intéressé que le cercle

l'unité du domaine des objets (§ 4) et de la pluralité des types d'objets indépendants (§ 25). »

46 W. Dilthey, *Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften*, dans *Gesammelte Schriften*, Stuttgart/Göttingen, Teubner/Vandenhoeck & Ruprecht, 1992, t. VII, p. 118 (trad. fr. S. Mesure, *L'Édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, dans *Œuvres* 3, Paris, Éditions du Cerf, 1988, p. 72).

47 Lettre à Scholz du 11 octobre 1922, citée dans A. Carus, *Carnap and Twentieth-Century Thought*, op. cit., p. 161-163.

étroit des mathématiciens et des logiciens » et que « seul un petit nombre a pressenti son importance remarquable pour toute la philosophie⁴⁸ », mais que « si la philosophie est disposée à suivre le chemin de la science (prise au sens strict) [*Wissenschaft (im strengen Sinne)*], elle ne saurait renoncer à ce moyen particulièrement efficace d'élucidation [*Klärung*] des concepts et de clarification des questions [*Säuberung der Problemsituationen*]⁴⁹ ». Et peut-être même est-ce à lui que s'adresse Carnap revendiquant au § 2 de l'ouvrage, intitulé « Que signifie "constituer" ? », l'originalité de sa propre approche de la constitution définie au § 1 comme « dérivation par degrés [...] de tous les concepts à partir d'un petit nombre de concepts de base », par rapport à la forme que prend chez Husserl ce programme de constitution à partir des couches eidétiques « naïves » dont la méthode hilbertienne pouvait former le modèle pour la constitution du phénomène ou offrir la téléologie régulatrice au parcours de l'intentionnalité eidétique⁵⁰, tandis que c'est bien du « tournant logique » dont nous étions partis avec Schlick qu'il s'agit ici pour Carnap, comme fil conducteur de la constitution programmée :

L'axiomatisation d'une théorie consiste à organiser la totalité de ses propositions en un système déductif dont les axiomes forment la base, et l'ensemble des concepts en un système de constitution dont les concepts fondamentaux forment la base. On s'est jusqu'ici moins intéressé à la méthodologie de la seconde tâche qu'est la constitution systématique des concepts qu'à la première tâche, la déduction des propositions à partir des axiomes. C'est celle-là qu'il nous faut traiter ici et appliquer au système conceptuel de la science unitaire⁵¹.

48 Carnap, *Aufbau*, p. xviii (trad. fr., p. 53).

49 *Ibid.*

50 *Cf. supra*, n. 35.

51 Carnap, *Aufbau*, § 2 (trad. fr., p. 58). Dans le texte de 1927, « Eigentliche und uneigentliche Begriffe », *Symposium*, vol. 1, n° 4, Berlin, Weltkreis, 1927, récemment traduit par J.-B. Fournier, « Concepts propres et impropres », *Philosophie*, n° 143, 2019, p. 10-24, Carnap indique à deux reprises la différence entre ce qui sera présenté dans l'ouvrage *Der logische Aufbau der Welt* et qu'il ne peut donner dans l'article faute de place, et l'approche axiomatique des concepts – p. 357 (trad. fr., p. 11) et p. 373 (trad. fr., p. 23). Il y prend soin dans la section « Monomorphie » qui renvoie à O. Becker

Et donc, tout se passe comme si Carnap revendiquait moins ici à l'intention de Schlick la gémellité avec Wittgenstein dans le statut de fondateur d'une tradition d'analyse du langage par construction logique, qui est aujourd'hui reconnue dans cette tradition⁵², que l'originalité de son propre « premier pas » pour l'ouverture d'un chemin que Schlick avait dit ouvert par Wittgenstein.

L'AUFBAU DANS LE « TOURNANT LOGIQUE » DE LA PHILOSOPHIE ET L'ÉDIFICATION DES FORMES DE NIVEAUX DE L'ÊTRE

208

Quel était donc le « tournant » logique qu'avait célébré Schlick en 1931 ? Et fallait-il le comprendre au croisement des concepts de constitution phénoménologique et de construction logique comme relevant chez Carnap d'une même tradition édifiatrice que celle qui est présente chez Husserl, et dont Wittgenstein aurait pourtant identifié la parenté qu'elle révèle entre deux formes très différentes de constitution systématique, comme de méthodes de construction mises en jeu, au titre de l'appartenance à une tradition plus large, à laquelle il estimait étrangère sa propre conception de la forme logique ?

pour le concept d'*Entscheidungsdefinitheit*, de lever la confusion que Cavailles imputera à l'analyse husserlienne du § 31 de la *Formale und transzendante Logik* (1929) entre la décidabilité (*Entscheidbarkeit*) et l'axiome de complétude hilbertien (*Vollständigkeitsaxiom*), qui ne se réfère pas au système d'axiomes, mais au système des éléments et à la clôture du champ des objet dont il s'agit de garantir la continuité par l'axiome d'inextensibilité. C'est bien par recours à des conditions de clôture du champ des relations pour les cercles de ressemblance (ou d'apparement) ne préjugeant pas à l'avance de leurs propriétés d'équivalence que procède l'axiomatique de la *Quasi-Zerlegung* pour l'abstraction pratiquée sur les chaînes de relation, à la manière de Frege et Dedekind, plutôt que du « principe d'abstraction » de Russell.

52 M. Friedman, « The *Aufbau* and the rejection of metaphysics », dans *Companion to Carnap, op. cit.*, p. 129: « *Der logische Aufbau der Welt* [...] is a founding document of the analytic tradition in philosophy. During the heyday of the Vienna Circle, in the late 1920s and early 1930, it served, along with Wittgenstein's *Tractatus Logico Philosophicus* [...], as one of the twin testaments of logical empiricism. »

Il n'était pas possible de répondre à cette question dans le cadre d'une contribution dont l'intitulé contraignait à la rapidité. Nous aurions dû, pour en décider, pouvoir montrer avec le détail ici nécessaire en quel sens, d'abord, la logique mathématique effectivement employée par Carnap procède bien par construction logique stratifiée en niveaux, telle qu'annoncée par les trois premières parties de l'ouvrage en lesquelles l'ampleur du programme constitutionnel, et la double convocation de sa dimension matérielle ou « cognitive », et formelle ou structurale, font bien apparaître une impossibilité de confondre le parcours carnapien de la constitution avec les méthodologies de construction régionales, relevant du calcul des domaines, et non d'une théorie des ordres de quantification ; et à quel titre, *ensuite*, cette logique mathématique rencontre l'intention édifiatrice d'une toute nouvelle forme de logique transcendantale, comparable en son intention à celle que Husserl publiera en 1929 sous le titre de *Formale und transzendante Logik*. On sait que le sous-titre *Versuch einer Kritik der logischen Vernunft* (*Essai de critique de la raison logique*) montrait la décision de soumettre la logique formelle elle-même à l'enquête transcendantale, et de la soustraire par conséquent non seulement à la dérogation qui semblera consommée tant à un Fichte qu'au néokantisme de Marbourg, au principe de la « révolution copernicienne » qui recevait selon lui « toutes faites » les tables de jugements composées par les logiciens, mais aussi à une facticité de la genèse opératoire. Par conséquent, contrairement à ce qui se passe chez Kant, c'est bien en tant que formelle que la logique doit être transcendantale et inversement, et cette dernière, se trouvant libérée des limites liées aux conditions de l'expérience en général pour la détermination de la *Begriffsbildung*, peut se prêter à la stratification constructive des propriétés de concepts et de relation, non assimilable à la composition stérile des caractères. Landgrebe expliquera, en publiant *Erfahrung und Urteil. Untersuchungen der Genealogie der Logik*, que le texte de *Logique formelle et logique transcendantale* fut rédigé « en quelques mois, durant l'hiver 1928-1929⁵³ », comme Introduction aux recherches de logique génétique dont le maître souhaitait ne plus différer

53 E. Husserl, *Erfahrung und Urteil. Untersuchungen zur Genealogie der Logik*, Hamburg, Glaassen & Goverts, 1949, puis Hamburg, F. Meiner, 1999,

la publication, pendant les années où précisément Carnap fréquentait le Cercle de Husserl et s'était lié d'amitié avec celui de ses assistants qui était chargé du travail de publication. Ce qui était tout autre chose que de renouer avec la forme kantienne de la logique transcendantale comme logique du contenu rapportée aux sources de la connaissance *a priori*, puisque le fil conducteur ne serait plus à demander à l'unicité à démontrer des formes synthétiques de la détermination catégorielle de l'objet, et à l'unité de la liaison analytique des représentations dans le jugement, mais, comme l'avait montré Frege, il s'agirait de recourir à un tout autre mode de *Begriffsbildung*, dont traite justement la théorie abstraite des relations, et dont le Carnap de l'*Aufbau* rappellera qu'il l'entend à la manière frégréenne, sur le modèle de l'antériorité de la fonction logico-mathématique par rapport à son extension pour la mise en ordre des données du vécu indécomposable.

Une fois trouvé dans la référence à une notion plus largement attestée d'*Aufbau*, comme *édification constructive de la logique elle-même*, le fil conducteur édificatoire permet donc de faire apparaître, à distance de la thèse assez couramment soutenue dans le commentaire analytique, depuis du moins qu'y est reconnue la différence entre construction logique et constitution pour Carnap, l'existence d'une référence husserlienne maintenue dans le programme *systematique de la constitution* carnapienne, transposée, mais non éliminée par l'appel au langage des constructions logiques pour l'édification d'un système constitutionnel unitaire.

Et il permet de suggérer que la constitution logique du phénomène procède bien dans l'*Aufbau* – et pas seulement dans les textes des manuscrits datés de 1922 et 1923 correspondant aux contributions de Carnap à la Conférence d'Erlangen, pour le niveau des objets inférieurs, les seuls auxquels soit effectivement appliquée la méthode de construction logique – par réduction ou mise entre parenthèses de la thèse naturelle, à l'aide la théorie des relations. Mais que si Carnap a justement choisi, avec la méthode de quasi-analyse, le type d'outillage logique qui était adapté à la constitution des niveaux inférieurs, il fait, pour les niveaux supérieurs

avant-propos, p. VIII (trad. fr. D. Souche-Dagues, *Expérience et jugement. Recherches en vue de la généalogie de la logique*, Paris, PUF, 1970, p. 7).

et même intermédiaires – c'est-à-dire le niveau des objets physiques et celui des objets hétéropsychiques et spirituels –, un usage qui reste programmatique de la théorie des types, et pour la constitution de tous les objets de la science comme « quasi-objets », un usage du langage du calcul fonctionnel fréégéen ou de la *no class theory* russellienne, convoquée pour construire la hiérarchie des sphères d'objets, qui le conduit à radicaliser pourtant la neutralisation initiale de la métaphysique par le langage constitutionnel en son élimination dernière au profit de celui de la syntaxe logique – au moment même où le principe de tolérance relativise l'obligation de choisir entre les langages auxquels on entend confier la fonction qui était attendue d'une constitution – ou d'une critique de la logique formelle en tant que telle. Cette élimination a très tôt semblé difficilement compatible avec la neutralisation qu'il assume en matière de contenu du langage logique ou d'engagement ontologique des choix de systèmes qui, privant le langage constitutionnel de l'accès à la réalité des essences, risque de ne plus partager, avec la phénoménologie husserlienne comme édification graduelle d'un système d'intuition des essences, que le renoncement à l'idée de logique objective *absolue* ; tandis que Wittgenstein, lui, espérait que la forme logique du monde progressivement édifié par l'activité mathématisante de la pensée finie, montrerait, aussi loin que la porte son « progrès », que « l'essence du monde » se déploie au sein de « l'espace logique » à même la stabilité attendue de l'être.

*
* *

Il se trouve en effet que nous disposons du commentaire que fit en septembre 1930 Wittgenstein dans sa réponse à l'envoi du numéro 1 d'*Erkenntnis*. Schlick y avait en quelque sorte rappelé la double histoire qu'avait évoquée Carnap dans la Préface de l'*Aufbau*, celle de la logique construite dans les dernières décennies par les mathématiciens, et des secours que peut en attendre la philosophie pour conjurer le destin que fait peser sur elle le « chaos » des systèmes métaphysiques voués à reproduire depuis des siècles les tentatives infructueuses de réforme. Le nouveau chemin, écrivait Schlick, vient de la logique, de son point de

départ leibnizien, des importants tronçons construits par Frege et Russell, et « c'est Ludwig Wittgenstein qui, le premier, a engagé le tournant décisif dans le *Tractatus logico-philosophicus*⁵⁴ ». C'est, nous le disions, ce qu'il rappellera en 1932 à Carnap lorsqu'il regrettera, comme Wittgenstein, qu'il ait masqué dans l'article sur le physicalisme sa source principale en insistant uniquement sur la thèse de Neurath et la comparution globale des langages face au jugement de l'expérience, à ses yeux beaucoup moins importante. Dans l'« Autobiographie intellectuelle » et la Préface de 1961, Carnap commentera la source qu'il croyait avoir trouvée chez Wittgenstein pour les systèmes à base physique. Mais ce, sans avoir pris la mesure de ce que lui faisait remarquer Schlick quant à l'innovation qui venait de Wittgenstein pour le concept de « mode formel du discours », qui n'était nullement limitée chez lui (comme le lui objectait Carnap pour expliquer le silence fait sur les sources) à l'idée que les propositions de la métaphysique sont non seulement étrangères à la pensée rationnelle, mais au régime des propositions pourvues de sens, mais était au contraire une innovation qui pour Wittgenstein s'adressait bien, avec le problème de la métalangue, à la langue de la science... Ce dernier, qui ne partageait d'ailleurs pas la position qui lui était attribuée sur la réduction du langage métaphysique au non-sens et de celui des mathématiques à des tautologies, s'est contenté de dire ou redire que – ainsi qu'il en avait déjà fait l'expérience avec Russell – il ne comprenait pas comment Carnap avait pu se tromper à ce point sur le sens des dernières propositions du *Tractatus*...

Ce qu'il lui importait de réduire, et qu'il avait dit à Schlick en 1930, c'était moins le narcissisme complaisant des « discours grandiloquents » que les philosophes peuvent tenir sur ce qu'ils font au lieu de le faire, que l'illusion que peut nourrir l'idée de « progrès » lorsqu'il n'est plus question de constructions de la science, et même de la mathématique qui peut justement guider les entreprises de constitution philosophique puisqu'elle est « à elle-même sa propre application » ; mais de ce que lui-même continuait de nommer l'« essence » du monde et la pensée de sa place au sein de l'espace logique. Il est significatif que, dans ce contexte,

54 Le texte est reproduit dans le volume *Wiener Kreis...*, *op. cit.*, p. 32.

il ait précisément pensé au mot de Nestroy qu'il retiendra pour motto de ses *Recherches philosophiques*⁵⁵, et qu'il ait justement pris, dans les *Conversations de Vienne*⁵⁶ en date de décembre 1931, la conception carnapienne des propositions élémentaires dans l'*Aufbau* comme le modèle de cette illusion dont lui-même se découvrait moins préservé qu'il ne l'avait d'abord pensé, en leur faisant dans le *Tractatus* la place qui se montre dans l'espace des choses. Dans la croyance préservée qui était la sienne en la nécessité de faire droit aux questions ontologiques (fût-ce en creux), il était impensable de construire une réalité absolue ailleurs qu'à même cette stabilité attendue de l'être sur laquelle ne peut déboucher aucune échelle⁵⁷.

55 Lettre à Schlick du 18 septembre 1930 : « Il n'y a aucune raison de crier victoire. N'oubliez pas, s'il vous plaît, le mot de Nestroy que je ne suis pas en mesure de vous citer littéralement : "En lui-même, le progrès paraît toujours plus grand qu'il n'est en réalité" » (Wittgenstein, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 366-367).

56 *Wittgenstein und der Wiener Kreis*, 09-12-1931, recorded by F. Waismann, éd. MB. F. Mc Guinness, Oxford, Blackwell, 1967, p. 182.

57 Wittgenstein, *Vermischte Bemerkungen*, *op. cit.*, p. 16-17 : pour une préface, « [j]e pourrais dire : Si le lieu auquel je veux parvenir ne pouvait être atteint qu'à l'aide d'une échelle, j'y renoncerais. Car là où je veux véritablement aller, là il faut déjà qu'à proprement parler je sois. » La traduction française commet ici une erreur sur le substantif homonyme *Leiter* deux fois répété dans ce passage, qui n'est pas le masculin qu'il faut traduire par « guide », mais le féminin qu'il faut traduire par « échelle ».

MES VÉCUS SONT-ILS VÉCUS ?
DE QUELQUES FAUX-AMIS PHÉNOMÉNOLOGIQUES
DE LA CONSTITUTION CARNAPIENNE

Jean-Baptiste Fournier

215

LA PHÉNOMÉNOLOGIE DANS L'AUFBAU CARNAPIEN
ET LE PROBLÈME DU SUJET

Le rapport de l'édification carnapienne du monde à la phénoménologie, notamment husserlienne, n'est plus à démontrer. Que celle-ci soit due à une influence directe de Husserl sur Carnap à travers ses séminaires des années 1924-1925¹, aux lectures que Carnap semble avoir faites des *Ideen I* et au moins des premiers tomes des *Recherches logiques*², à la place centrale de la phénoménologie dans le paysage de la philosophie allemande des années 1920, ou encore à l'éclectisme philosophique dont le premier Carnap se réclame explicitement³, la présence au cœur du concept carnapien de constitution de concepts indissociables du projet phénoménologique en rend l'analyse incontournable en vue d'une pleine compréhension de la notion carnapienne d'*Aufbau*.

Cette dimension phénoménologique de l'*Aufbau* apparaît à des degrés divers, et à plusieurs niveaux qu'il convient de distinguer. Dans la plupart

- 1 Lettre à Landgrebe à Husserl datée du 9 novembre 1932, dans E. Husserl, *Briefwechsel*, Hua Dokumente, Band III/4, p. 298.
- 2 Voir la bibliographie de l'*Aufbau* ainsi que, par exemple, la « revue de la littérature » au § 3, p. 4 (trad. fr. Th. Rivain revue par É. Schwartz, *La Construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2002, p. 60).
- 3 R. Carnap, « Intellectual Autobiography », dans P. A. Schilpp (dir.), *The Philosophy of Rudolf Carnap*, La Salle, Ill., Open Court, 1963, p. 3 sq.

des cas, la dimension phénoménologique des concepts carnapiens n'est qu'apparente. Ainsi, la prise en compte de la relation intentionnelle au § 164⁴ est profondément anti-phénoménologique dans la mesure où Carnap reconstruit l'intentionnalité à partir de la relation fondamentale et la réduit à une relation entre un vécu et un complexe logique de vécus⁵. De même l'assimilation par Carnap de l'*Aufbau* à une « *mathesis* des vécus » au sens que ce terme aurait chez Husserl au § 75 des *Ideen* I doit-elle être prise avec circonspection⁶. En revanche, la constitution carnapienne semble devoir reposer sur une description pré-constitutive du monde dont il est possible de démontrer la dimension phénoménologique, et sur laquelle s'appuient les articulations ontologiques fondamentales du système de constitution, dont il est peu probable que les sciences empiriques, attachées respectivement à leur domaine d'objet particulier et donc à un niveau donné du système, puissent à elles seules rendre compte.

Ces analyses font cependant fond sur un postulat : celui, formulé par Jocelyn Benoist dans son article sur « l'*Aufbau* comme phénoménologie », de la dimension « phénoméno-logique » de tout projet visant à « construire rationnellement la prise du discours », et plus précisément des concepts, sur les phénomènes⁷. Or il y a bien une forme d'évidence dans ce retour au sens étymologique de la « phénoménologie » et dans son application au concept carnapien d'*Aufbau*, en tant qu'édification logique des concepts de la science à partir

-
- 4 *Id.*, *Der logische Aufbau der Welt* [désormais *Aufbau*], § 164, Berlin, Springer, 1928, puis Hamburg, F. Meiner, 1998 (éd. cit.), p. 226-228 (trad. fr., p. 271-272).
- 5 Cf. le chapitre consacré à cette question dans mon livre *Carnap et la question transcendantale*, Vrin, 2021. On pourra également se reporter à l'article d'É. Schwartz, « L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », *Revue philosophique de Louvain*, 114/3, 2016, p. 547-578.
- 6 Cf. notre article « Concepts morphologiques et concepts propres. Le problème de l'axiomatisation de l'expérience chez Husserl et Carnap », *Philosophie*, n° 138, 2018, ainsi que l'article de J. English : « La phénoménologie est-elle axiomatisable », dans J.-F. Courtine (dir.), *Phénoménologie et logique*, Presses universitaires de la rue d'Ulm, 1996, p. 83-107.
- 7 J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », dans S. Laugier (dir.) *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001.

des vécus autopsychiques. Il semblerait cependant que l'évidence s'arrête à ce niveau extrêmement général : car encore faut-il, pour véritablement établir cette dimension phénoménologique, que « mes vécus » puissent être considérés, précisément, comme des phénomènes, et mieux : des phénomènes *au sens insigne* que la phénoménologie prête à ce terme. Or, à y regarder de plus près, rien n'est moins évident, et cela au moins au double sens qu'il semble manquer aux *Erlebnisse* carnapiens deux caractéristiques fondamentales du phénomène husserlien : l'apparaître de quelque chose (donc la dimension intentionnelle et le rapport à une transcendance) et la dimension proprement vécue. Il n'est tout simplement pas évident que mes vécus soient véritablement vécus, et ce constat éveille un soupçon quant à l'ensemble des concepts apparemment phénoménologiques de la constitution carnapienne. Il en va ici du sens même de l'idée d'un *Aufbau* du monde.

DE LA PRIMAUTÉ CONSTITUTIONNELLE DES VÉCUS AUTOPSYCHIQUES

Avant de nous intéresser à ce que *sont* les vécus de l'*Aufbau*, nous devons lever une ambiguïté du système carnapien relative à la place des vécus autopsychiques dans le système de constitution. On sait en effet que, chez Husserl, au moins à partir des années 1910⁸, la constitution repose sur le postulat d'une asymétrie ontologique fondamentale entre la conscience et la réalité mondaine, entre lesquelles se creuse un « abîme de sens⁹ ». Le vécu se présente ainsi lui-même comme sol de toute constitution, par opposition au monde qui se présente comme fondé et donné en lui.

-
- 8 La genèse de la phénoménologie transcendantale husserlienne est étudiée en détail par J.-F. Lavigne, *Husserl et la naissance de la phénoménologie (1900-1913)*. Des Recherches logiques aux Ideen : la genèse de l'idéalisme transcendantal phénoménologique, Paris, PUF, 2005.
- 9 E. Husserl, *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie*, Erstes Buch, Hua III/1, La Haye, Nijhoff, 1976, p. 93 (trad. fr. P. Ricoeur, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*, Paris, Gallimard, 1950, p. 163).

Or une telle différence n'a, au moins en apparence, aucun sens dans le système de constitution carnapien, et cela pour au moins deux raisons. La première tient à la réduction par Carnap des différences ontologiques, correspondant aux différents niveaux du système de constitution, à des distinctions de « sphères ». L'abîme de sens husserlien doit pouvoir s'exprimer en une distinction de sphère, mais cela implique qu'il puisse, à un certain niveau de généralité, être éliminé, puisque les distinctions de sphères ne sont toujours que relatives aux fonctions propositionnelles prises en compte pour les établir, et ne doivent jamais faire oublier qu'il n'y a, en droit, qu'une unique catégorie d'objets.

218

En ce qui concerne la base physique, indiquons brièvement à titre d'exemple trois possibilités sans en exclure d'autres pour autant : 1. on peut prendre pour éléments fondamentaux les électrons [...] et pour relations fondamentales leurs rapports spatiaux et temporels. On peut alors définir à l'aide d'implications portant sur l'accélération des électrons les valeurs de champ électromagnétique. Les atomes de tous les éléments chimiques sont constitués comme des systèmes déterminés d'électrons [...]. 2. On peut prendre pour éléments fondamentaux les points de l'espace-temps du continuum spatio-temporel à quatre dimensions et pour relations fondamentales leurs rapports de position dans ce continuum et les rapports co-univoques entre nombre réels et points de l'espace-temps [...]. 3. Les points du monde au sens des éléments des lignes du monde de points physiques peuvent être pris pour éléments fondamentaux [...]. À partir de là, on peut constituer toutes les déterminations topologiques puis métriques de l'univers spatio-temporel¹⁰.

Le système de constitution serait ainsi dépendant d'une théorie physique particulière. En outre, l'état actuel des sciences nous interdirait de déterminer avec rigueur la définition constitutive des réalités autopsychiques à partir des réalités physiques, dans la mesure où le parallélisme psycho-physique n'est pas suffisamment élucidé par les sciences physiques :

10 Carnap, *Aufbau*, § 62, p. 84 (trad. fr., p. 136-137).

Toute proposition portant sur un objet psychique peut être traduite en une proposition portant sur des objets physiques. Mais comme le problème de correspondance de la relation psychophysique n'est pas encore résolu, on ne peut pas au stade actuel de la science donner la règle générale de cette traduction¹¹.

S'ajoute à cela un critère formel : la base autopsychique présente le double intérêt d'être la base la plus petite possible¹², et surtout de se caractériser par le primat de la relation sur ses éléments, dans la mesure où, conformément aux descriptions phénoménologiques d'ailleurs, le flux des vécus est en un sens toujours premier par rapport aux vécus qui ne sont individualisés que par abstraction.

Nous devons partir de ce qui est premier par rapport à toute autre chose sur le plan de la connaissance, du « donné », c'est-à-dire des vécus eux-mêmes dans leur totalité et leur unité achevée. [...] Si les vécus élémentaires sont retenus comme éléments fondamentaux, il n'est pas admis pour autant que le flux du vécu soit constitué par des éléments discrets déterminés. On présuppose au contraire seulement la possibilité de propositions portant sur certaines portions du flux du vécu, indiquant que telles portions se trouvent dans un rapport déterminé avec telles autres ; mais on n'affirme pas que le flux du vécu puisse être décomposé de manière nette en ces portions¹³.

Cette spécificité formelle de la base autopsychique la rend particulièrement adaptée à la forme du système de constitution, fondée sur la « logique des relations », et tout à fait conforme à la thèse épistémologique majeure de l'*Aufbau*, à savoir que les énoncés scientifiques sont des énoncés structurels.

La dernière des justifications du choix d'une base autopsychique est une conséquence de la prétention unificatrice de l'*Aufbau* : si l'objectif de l'édification logique du monde est d'élucider le problème de l'unité

11 *Ibid.*, § 57, p. 78 (trad. fr., p. 131).

12 *Ibid.*, § 64, p. 86 (trad. fr. p. 138).

13 *Ibid.*, § 67, p. 92-93 (trad. fr., p. 144-145).

de la science, il est préférable que le système suive l'ordre cognitif, ce qui d'une certaine manière impose le choix d'une base autopsychique. Ainsi, si les vécus ne possèdent pas de primauté ontologique par rapport aux choses physiques, et si l'opposition entre leur prétendue immanence et la transcendance des choses physiques n'a pas de sens dans le système de constitution carnapien, il n'en demeure pas moins que leur fonction demeure éminemment *transcendantale*. C'est ce qui apparaît dans la preuve par l'absurde que donne Carnap de la réductibilité des objets physiques aux objets psychiques : si les objets physiques n'étaient pas réductibles aux qualités sensibles, cela signifierait que tous les énoncés formés sur eux seraient vides ; cette réductibilité est donc la condition de possibilité de la physique comme science :

Si un objet physique quelconque n'était pas réductible à des qualités sensibles, et par là à des objets psychiques, cela voudrait dire qu'il n'y aurait de lui aucun indice perceptible. Les propositions portant sur lui flotteraient dans le vide ; il n'aurait du moins dans la science aucune place¹⁴.

« MES VÉCUS » SONT DES PHÉNOMÈNES

À un premier niveau de lecture, donc, mes vécus font partie du « monde » au même titre que les choses physiques, et l'unité du monde, corrélatrice de l'unité de la science, implique donc qu'il soit en droit possible de commencer la constitution en n'importe lequel de ses points. Mais à un second niveau, ce « monde » semble conserver un rapport particulier aux vécus autopsychiques qui interdit d'admettre sans réserve son indifférence au choix de sa base.

Or cette relation insigne du monde au vécu tient à la définition héritée de Kant des vécus comme phénomènes : le monde n'est un monde pour moi, donc un monde connaissable et sur lequel les énoncés de la science peuvent avoir une prise, qu'à condition de pouvoir être donné phénoménalement. Or le système de constitution carnapien dispose d'un outil pour conférer aux vécus cette dimension phénoménale, à

¹⁴ *Ibid.*, § 57, p. 78 (trad. fr., p. 131).

savoir la capacité à présenter ou représenter quelque chose du monde : il s'agit de la notion de *Kennzeichen*. Un objet d'une sphère donnée doit avoir, en vertu de l'unité du monde, la capacité de se montrer, se faire reconnaître, dans une autre sphère d'objets, sur la base d'indicateurs ou de signes caractéristiques :

La caractérisation (*Kennzeichnung*) n'indique pas toutes les propriétés de l'objet, sinon elle remplacerait la perception réelle, mais elle s'appuie sur l'observation. Elle ne fournit pas même les caractères essentiels mais seulement le nombre de caractères nécessaires pour pouvoir reconnaître sans équivoque l'objet visé, compte-tenu du domaine d'objets dont il est question [...]. Le plus souvent, la caractérisation indique la relation de l'objet visé à d'autres objets¹⁵.

La réductibilité d'une sphère d'objets à une autre est donc fondée sur le fait qu'il existe certains signes, à savoir certaines configurations des objets de la seconde sphère qui s'avèrent caractéristiques des objets de la première. Ainsi, des objets spirituels tels que la religion sont accessibles sur la base de manifestations (*Manifestationen*) et de témoignages (*Dokumentationen*), c'est-à-dire sur la base d'une certaine configuration des vécus (le sentiment religieux) ou d'une chose physique (interprétée comme œuvre d'art)¹⁶. De même, lorsque j'observe le visage d'autrui, je perçois à même cette chose physique une configuration (celle précisément que décrira la phénoménologie) qui m'indique ou me signale un objet d'un autre type, à savoir des vécus hétéro-psychiques, voire, si l'on en croit les analyses de Levinas, des objets d'un type encore différent et constitutionnellement plus élevé : des valeurs, un interdit moral qui s'exprime ou se révèle à même le visage. Maintenant, cette chose physique, le visage, se signale elle-même à ma conscience d'une manière caractéristique des choses matérielles, dans une configuration de mes vécus qui n'est pas la même que celle par laquelle se donnent mes sentiments, ma volonté, ou encore des entités mathématiques. Ces indicateurs ou signes caractéristiques sont donc en un sens très

¹⁵ *Ibid.*, § 13, p. 16 (trad. fr., p. 72).

¹⁶ *Ibid.*, § 24, p. 30-31 (trad. fr., p. 85).

exactement le levier de la description phénoménologique et révèlent la capacité des différents niveaux de constitution à se phénoménaliser dans les niveaux inférieurs.

Aussi la description des *Kennzeichen* est-elle le fondement de la réductibilité des sphères d'objets les unes aux autres, et la garantie de la *traçabilité* des concepts de la science. Ne sera en effet considéré comme admissible qu'un concept dont il aura été possible de tracer, à travers différentes sphères d'objets intermédiaires, la manière propre de se signaler dans les éléments et relations de base du système. Car si le psychisme d'autrui se signale dans une chose physique qui se signale elle-même dans mes vécus autopsychiques (du fait qu'elle est tout simplement perçue), cela implique, en vertu de la transitivité de cette relation, qu'il doit y avoir une manière propre au psychisme d'autrui de se présenter directement dans mes vécus, c'est-à-dire que les objets de la sphère « psychisme d'autrui » sont *indiqués* dans la sphère du psychisme propre par une certaine configuration des vécus. Cette configuration, sur laquelle se fondera la définition constitutive des concepts en question, se comporte donc bien comme le *phénomène* de l'objet de la sphère supérieure – la notion de phénomène étant redéfinie ici en termes de complexe logique.

Carnap reformule donc ici la thèse de la *Critique de la raison pure*. Pour Kant, l'unité du monde et la légitimité de notre connaissance étaient fondées sur la réduction de toute réalité aux phénomènes, et sur l'appréhension de ces phénomènes par une conscience unique¹⁷. Pour Carnap, l'unité du monde (et donc de la science) est fondée sur la possibilité de réduire tout objet à sa manière propre de se présenter au sein de mes vécus. Reste donc à isoler et garantir l'unité de cette sphère, c'est-à-dire rendre compte de la désignation de mes vécus comme « mes » vécus sans recourir comme Kant à l'aperception transcendante.

17 I. Kant, *Kritik der reinen Vernunft*, dans *Gesammelte Schriften von der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin, Walter de Gruyter, 1902 sq., t. III, § 17, p. 111-112, B 136-139 (trad. fr. A. J.-L. Delamarre et F. Marty, *Critique de la raison pure*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, p. 856-858).

« MES VÉCUS » NE SONT PAS LES VÉCUS DU MOI

En réalité, la désignation « mes vécus » ne renvoie pas à une appropriation préconstitutive des vécus par le moi, en vertu de laquelle le « je pense » pourrait accompagner toutes mes représentations. Au contraire, le caractère autopsychique des vécus n'apparaît qu'une fois achevée la constitution et donc une fois distinguées les différentes sphères d'objets.

Les expressions « base autopsychique » et « solipsisme méthodique » ne doivent pas être interprétées comme si on posait au commencement une séparation entre le moi, le « ipse », et les autres sujets ou comme si l'un des sujets empiriques était isolé et déclaré sujet cognitif. Au début, il ne peut être question ni des autres sujets ni du moi. Ce n'est qu'à un stade tardif et simultanément qu'ils sont constitués, l'un avec l'autre. Le choix de ces expressions signifie seulement qu'une fois accomplie la construction de l'ensemble du système de constitution, il existe différents territoires que nous nommons domaines du physique, du psychisme, à savoir du psychisme propre et du psychisme d'autrui, etc. [...]. Comme les éléments fondamentaux de notre système peuvent, une fois la constitution accomplie, être définis comme vécus du moi, nous disons que les éléments fondamentaux de notre système de constitution sont « mes vécus »¹⁸.

Mes vécus ne sont donc mes vécus que rétrospectivement, une fois achevé le système de constitution et donc une fois édifié le monde. Il n'y a donc pas tant de monde que pour un moi : il n'y a de moi que dans le monde, non pas au sens réaliste où le moi serait inclus dans le monde comme une de ses parties, mais au sens logique où la distinction entre le moi et le non-moi ne peut être construite qu'à partir d'un certain niveau d'élucidation de la science – donc du monde, qui n'est jamais que son corrélat.

Cette thèse est décisive pour la compréhension du concept carnapien d'*Aufbau*, dont elle révèle une ambiguïté ou une certaine forme de circularité : d'un côté, la constitution, en tant que reconstruction rationnelle, s'opère sur la base de distinctions préétablies, notamment par les sciences ; mais, d'un autre côté, ces distinctions peuvent être considérées comme opératoires sans

18 Carnap, *Aufbau*, § 65, p. 88 (trad. fr., p. 140).

pour autant devoir être véritablement présupposées, et pourront donc n'être proprement constituées ultérieurement. Il serait donc légitime de parler de « mes vécus » avant même que cette expression puisse faire sens, c'est-à-dire que le « moi » soit proprement constitué.

Carnap résout cet apparent paradoxe en le resituant dans le contexte global de la constitution : si je ne peux pas proprement parler de « mes vécus » au commencement de la constitution, c'est tout simplement qu'il n'y a de sens à parler de mes vécus que dans la mesure où on les opposerait aux vécus d'autrui, à des vécus qui ne seraient pas mes vécus, or cela ne peut avoir de sens qu'à un niveau constitutionnel tardif :

224

La qualification des éléments fondamentaux de notre système de constitution comme « autopsychiques », c.-à-d. comme psychiques et comme miens, n'a de sens qu'une fois constitués les domaines du non-psychique et du non-moi... Avant la construction du système, la base, dans chaque forme de système, est neutre, cad en elle-même ni psychique, ni physique. Le fait d'être lié au moi n'est pas une propriété originaire des éléments fondamentaux, du donné. Qu'un vécu soit lié au moi n'a de sens que lorsqu'il est question des vécus des autres qui sont constitués à partir de « mes vécus »¹⁹.

Et Carnap de conclure, en réponse à Kant : « le fait d'être lié au moi ne se trouve pas à l'origine des différents domaines sensibles ». Plus précisément : « les vécus de tous les domaines sensibles, y compris la vue, sont à l'origine des vécus simples, indivisibles, et la distinction moi-objet est le fait d'une transformation qui se rattache au traitement des impressions visuelles organisant l'espace²⁰ ». En d'autres termes, *les vécus sont sans sujet*, non pas au sens où il serait illégitime de les *attribuer* à un sujet, ce qui de fait se fera au terme de la constitution et justifiera *a posteriori* l'emploi du possessif, mais au sens où ils ne sont pas *vécus* comme « mes » vécus, mais bien *constitués* comme tels. La conscience n'est plus la condition, certes subjective mais bel et bien *a priori*, des phénomènes ; les phénomènes, à savoir les vécus en tant qu'ils signalent des objets du monde, s'épuisent dans leur rapport à ces objets.

19 *Ibid.*, p. 88-89 (trad. fr., p. 141).

20 *Ibid.*

LA FICTION D'UNE APPROPRIATION DES VÉCUS PAR LA CONSCIENCE

À un autre niveau cependant, la réappropriation des vécus par une conscience semble être rendue possible par l'introduction du « langage constructionniste fictif²¹ ». Or ce langage, qui constitue l'une des trois traductions du langage constitutionnel à proprement parler (qui n'est autre que le langage « logistique »), ne possède ni une fonction purement illustrative, ni même seulement destinée à rendre intuitive la constitution (ce qui serait plutôt le rôle du langage que Carnap qualifie de réaliste²²). En réalité, le langage constructionniste fictif constitue un outil de vérification des définitions constitutionnelles formulées dans le langage logistique. En effet, si le système de constitution ne parvient pas à rattacher *formellement* les objets les uns aux autres, alors il sera *impossible* d'établir une règle de construction pour la « conscience » à qui le langage constructionniste en confie la charge.

[Ce langage] élimine pour ainsi dire automatiquement, dès les considérations préparatoires, un essai de constitution qui ne rattache pas d'une manière purement formelle le nouvel objet aux anciens, dans la mesure où cette constitution ne peut pas être exprimée de manière constructive, c'est-à-dire comme une règle pour établir une liste constitutive²³.

En effet, « si la forme de la constitution n'est pas recevable, on ne pourra pas la traduire en règles opératoires ; là réside la valeur régulatrice

21 *Ibid.*, § 99, p. 137 (trad. fr., p. 187).

22 « L'introduction d'un nouveau symbole par une définition constitutive n'a pas seulement une valeur économique en permettant de désigner l'objet constitué dans des propositions et d'autres constitutions par ce symbole simple au lieu de l'expression constituante complexe ; mais l'objet constitué doit de plus être représenté comme la reconstruction rationnelle d'un objet déjà constitué de manière mi-rationnelle mi-intuitive dans la vie quotidienne ou la science. Son nom guide par conséquent le choix du symbole [...]. [L]a traduction de la constitution d'un objet dans le langage réaliste facilite la reconnaissance de cette concordance. » (*Ibid.*, § 98, p. 137 ; trad. fr., p. 186).

23 *Ibid.*, § 99, p. 138 (trad. fr., p. 187).

de notre fiction²⁴ ». Le langage constructionniste possède donc ce que Carnap nomme une « valeur régulatrice²⁵ », laquelle suppose de considérer le sujet constituant dans son essence et non dans son individualité. Il s'agit donc de désindividualiser le sujet constituant en nous privant de la connaissance des paires de vécus particulières qu'il possède effectivement, mais d'atteindre pour ainsi dire la structure du sujet, en préservant le sens que les objets ont pour lui (par exemple le sens de la relation fondamentale) indépendamment du contenu contingent de sa vie, terme qui apparaît au début du § 102 :

Nous arrangeons donc la fiction de sorte que le sens de la relation fondamentale nous soit connu afin que nous puissions mener *A* à partir de la relation fondamentale jusqu'aux objets que nous visons. En revanche nous ne connaissons pas la liste de *A* des paires de la relation fondamentale : une telle fiction nous contraint à formuler la constitution en tant que règles opératoires indépendamment du sujet individuel²⁶.

Le sujet ainsi débarrassé de son individualité n'est pas sans lien avec le « sujet en général » de la quatrième des *Méditations cartésiennes* de Husserl. Le sujet en général est obtenu par variation eidétique à partir des vécus concrets du sujet personnel et possède une triple fonction dans l'économie des *Méditations* : celle d'atteindre un niveau où les structures de la subjectivité transcendante puissent apparaître dans leur plus grande généralité, celle de faire apparaître le sujet individuel comme une personnalité ayant un style propre de vie, à savoir une manière propre de vivre ses vécus, et celle de préparer la découverte d'autrui comme *alter ego*, puisque le sujet en général est atteint par un mouvement de variation consistant à me mettre à *la place* de l'autre. Or si la fonction du sujet « *A* » carnapien est toute différente, il n'en demeure pas moins qu'il se situe à un niveau de généralité équivalent à celui de « l'ego en général » husserlien, dans la mesure où il permet d'atteindre les *structures* de ce qu'on pourrait assimiler à une subjectivité constituante. C'est ce que souligne Carnap

24 *Ibid.*, § 102, p. 141 (trad. fr., p. 190).

25 *Ibid.*

26 *Ibid.*

en précisant le caractère chiasmatisque de la relation entre le sujet *A* et le système de constitution : le sujet *A* connaît ses vécus individuels mais pas les structures par lesquelles il constitue des objets sur leur base, alors que nous (qui grâce à la fiction du « sujet de la construction » pouvons appliquer à la subjectivité en général les règles de constitution élaborées par le système de constitution) connaissons les structures de la constitution et l'ordre dans lequel doivent pouvoir être introduits les différents objets à partir des vécus de *A* sans pour autant connaître ces vécus. Les vécus individuels de *A* fonctionnent donc comme le sol de la constitution, sol concret à partir duquel peuvent être atteintes ou vérifiées les structures de la constitution, mais qui lui-même demeure inaccessible à la démarche constitutionnelle.

Le sujet de la construction fictive carnapienne est donc porteur d'un rapport à la subjectivité individuelle concrète comparable à l'*ego* constituant husserlien. À la différence, bien sûr, qu'il s'agit bien d'une *fiction*. Or, fictif, le sujet de la construction fictive du monde sur la base de son « *logischer Aufbau* » l'est de part en part. Il l'est tout naturellement d'abord en tant que le système de constitution, l'*Aufbau* lui-même, métaphysiquement neutre, se situe en-deçà de toute forme d'idéalisme²⁷, et en-deçà même de la distinction entre le sujet et l'objet. Mais il l'est également en tant que ses propriétés ne sont pas empruntées à ce qui relèverait comme chez Husserl d'une description de la conscience effective, fût-elle ensuite soumise à la réduction phénoménologique, mais au contraire, ses propriétés sont déterminées *ad hoc*, et elles aussi reconstruites rationnellement, dans la seule mesure où elles sont utiles à la constitution.

Le « sujet » de la construction fictive possède ainsi trois caractéristiques. La première, que nous avons déjà soulignée, est qu'il connaît ses vécus individuels mais pas le sens des règles qu'il y applique, et qui ne peuvent être déterminées que par le système de constitution ; si bien qu'un chiasme s'installe entre le logicien qui, en produisant un *Aufbau* du monde, connaît le sens des différents objets (et en particulier de la relation fondamentale) et peut ainsi *guider* le sujet de la construction fictive, et d'un autre côté ce sujet qui, comme l'a remarqué

27 *Ibid.*, § 178, p. 249-251 (trad. fr., p. 290-291).

Carlos Moulines, se comporte comme une machine computationnelle²⁸, qui applique des règles, sans pour ainsi dire les comprendre, à une liste de vécus à laquelle il est seul à avoir accès.

Par ailleurs, le « sujet » se caractérise par une seconde scission, au fondement de la première, entre d'un côté sa « vie », et de l'autre côté la réflexion qu'il peut effectuer sur ses vécus. Carnap contourne tout le travail de la phénoménologie génétique, en affirmant que, pour les besoins de la constitution, il faut considérer que le moi vit d'abord ses vécus bruts, et n'y applique que dans un second temps et sans les modifier un traitement synthétique²⁹. Cette fiction s'oppose à la conscience aiguë que Carnap, après Husserl, avait de la dimension holistique du vécu, et de l'impossibilité d'isoler en lui quelque chose qui serait donné indépendamment de tout traitement par la conscience (ou par la science)³⁰.

En outre, cette fiction possède une troisième caractéristique, qu'exprime la fiction de la *réretention* : si le vécu est séparé de son traitement, il est nécessaire qu'il puisse être rappelé pour être traité.

Il est nécessaire pour la théorie de la constitution de séparer par abstraction le donné pur de ces composantes de synthèse que sont les formes de constitution et elle le fait dans le cadre de cette supposition en séparant fictivement dans le temps le donné de son traitement : durant la première partie de sa vie, *A* ne reçoit que le donné, sans le traiter, et c'est dans la seconde partie de sa vie qu'il traite le matériau conservé [...]. La seule supposition fictive faite à propos du vécu, c'est-à-dire du contenu de la première partie de la vie de *A*, est cette élimination de tous les moments synthétiques. [...] Cette séparation que nous imaginons entre le moment synthétique, donc tous les processus de

28 C. Moulines, « Making Sense of Carnap's *Aufbau* », *Erkenntnis*, vol. 35, *Special Volume in Honor of Rudolf Carnap and Hans Reichenbach*, dir. W. Spohn, Dordrecht, Kluwer, 1991, p. 263-286.

29 C'est le problème que pose Husserl dans la seconde des *Méditations cartésiennes*, à savoir celui du rapport entre les vécus bruts, préconstitutifs, et la constitution elle-même. Cf. E. Husserl, *Cartesianische Meditationen und Pariser Vorträge, Hua I*, La Haye, Nijhoff, 1950 (trad. fr. M. de Launay (dir.), *Méditations cartésiennes*, 2^e Méditation, Paris, PUF, 1994).

30 Carnap fait état de cette impossibilité de considérer le vécu de manière atomiste au § 64.

pensée, et le vécu ne répond qu'à l'objectif d'allègement dévolu au langage de la construction fictive³¹.

Comme précédemment, et derrière ses connotations phénoménologiques, la fiction de la rétention ne dit rien de la mémoire au sens strict du terme : c'est une mémoire sans oubli, sans inconscient, mais également une mémoire du vécu et non des objets. Elle ne désigne donc pas comme chez Husserl le lieu où s'origine la constitution de l'ego en tant que flux, mais simplement un axiome minimal pour pouvoir transposer le système de constitution aux processus effectifs de la conscience.

Cette fiction de la séparation temporelle n'est utilisable que si nous supposons encore que le vécu n'est pas oublié mais gardé en mémoire par *A* ou enregistré, puisque sinon il n'y aurait dans la seconde période aucun matériau disponible pour le traitement. Cette possibilité fictive de rétention du donné diverge de la réalité sur plusieurs points. Tout d'abord, il y a dans la vie réelle beaucoup de choses qui sont oubliées. Ensuite, ce n'est pas habituellement le vécu brut qui est gardé en mémoire, mais un matériau traité de niveau plus élevé comme les objets physiques ou hétéro-psychiques³².

Même donc si le sujet de la construction fictive se distingue de celui de l'*Aufbau* purement *logique* par la prise en compte d'une certaine effectivité, voire d'une effectuation de la constitution, il n'en demeurerait pas moins approximatif de l'assimiler sans reste au sujet de la constitution phénoménologique, et de prétendre ainsi intégrer l'idéalisme phénoménologique au système de constitution comme une de ses traductions possibles.

31 Carnap, *Aufbau*, § 101, p. 139 (trad. fr., p. 189).

32 *Ibid.*

LE VÉCU SANS VIE

Si le vécu carnapien est bien un phénomène, il n'en est donc pas pour autant véritablement vécu : il a perdu son lien à la vie d'une conscience, pour ne conserver que son statut d'axiome de l'édification logique du monde. Le rapport du vécu au monde demeure donc certes structurant, mais au prix d'une réinterprétation purement formelle que confirmera la déconstruction de la notion phénoménologique d'intentionnalité au § 164³³. Reste donc à éliminer une ultime confusion qu'une lecture de l'*Aufbau* influencée par la phénoménologie risquerait de nous amener à commettre, en considérant l'ensemble des vécus comme un *flux* au sens phénoménologique du terme.

230

Il est vrai qu'ici encore, Carnap maintient une certaine ambiguïté en employant délibérément un vocabulaire connoté phénoménologiquement pour le vider de son sens spécifiquement phénoménologique. En effet, Carnap lui-même insiste, au § 68 de l'*Aufbau*, sur la nécessité de considérer le vécu, non pas comme un atome psychique, mais au contraire comme inséparable du « flux » dans lequel il se donne³⁴. L'idée d'un vécu qui serait un atome de sensation comme dans la « phénoménologie » machienne (*sic*) est en réalité une abstraction : elle ne peut donc pas servir de base au système de constitution puisque celui-ci doit suivre l'ordre cognitif ; plus précisément, une construction sur la base d'un donné abstrait comme le vécu atomiste est légitime et réalisable, mais ne pourra pas satisfaire le *choix* de l'ordre cognitif.

Comme nous attendons de notre système de constitution qu'il prenne également en compte l'ordre cognitif des objets, nous devons partir de ce qui est premier par rapport à toute autre chose sur le plan de la connaissance, du « donné », c'est-à-dire des vécus eux-mêmes dans leur totalité et leur unité achevée³⁵.

33 *Ibid.*, § 164, p. 228-230 (trad. fr., p. 271-272).

34 *Ibid.*, § 68, p. 93-94 (trad. fr., p. 145-146).

35 *Ibid.*, § 67, p. 92 (trad. fr., p. 144).

La description même du flux de vécus comme unité « achevée » nous indique l'importance de l'écart entre les conceptions husserlienne et carnapienne de ce flux. Certes, Husserl considère que les vécus peuvent être vus, à un certain niveau de formalisation, comme relevant d'une multiplicité infinie mais close et *en ce sens* « achevée », mais cela ne signifie pas que le flux de vécus lui-même puisse être défini comme une totalité achevée. Cependant, au-delà de cette différence fondamentale, le holisme de Carnap et l'idée d'une primauté du flux de vécus sur le vécu élémentaire lui-même demeurent un point d'ancrage fort de son système de constitution dans la phénoménologie. Le flux de vécus est comme chez Husserl un ensemble indémêlable et le traitement des vécus comme entités séparées et discrètes est nécessairement une démarche abstraite :

Si les vécus élémentaires sont retenus comme éléments fondamentaux, il n'est pas admis pour autant que le flux du vécu soit constitué par des éléments discrets déterminés. On présuppose au contraire seulement la possibilité de propositions portant sur certaines portions du flux du vécu, indiquant que telles portions se trouvent dans un rapport déterminé avec telles autres ; mais on n'affirme pas que le flux du vécu puisse être décomposé de manière nette en ces portions³⁶.

Est-ce à dire que nous ayons affaire, chez Carnap, à un véritable flux de vécus ? Mais alors comment cette conception serait-elle compatible avec l'idée que le vécu serait sans sujet ? Car un flux de vécus peut-il être lui aussi sans sujet ? Ne définit-il pas nécessairement une conscience, et plus précisément *la vie d'une conscience* ?

En vérité, il manque au flux de vécus carnapien une dimension fondamentale qui interdit de l'assimiler au flux de vécus phénoménologique : la dimension du temps vécu. Le flux de vécus vivant d'une conscience est un flux qui se déploie ou *se constitue* essentiellement dans la dimension temporelle. La temporalité « intime » de la conscience est *constitutive* de cette conscience en un sens éminent, puisque c'est elle qui génère la conscience comme unité d'un flux. La temporalité n'est donc pas une simple « dimension » du vécu : elle est *sa* dimension

36 *Ibid.*, p. 93 (trad. fr., p. 145).

constitutive et non pas une dimension construite, une dimension concrète et non abstraite.

Or, c'est exactement le contraire de ce qui définit le flux de vécus carnapien, et cela pour au moins deux raisons.

Tout d'abord, dans l'*Aufbau*, la conscience ou son équivalent ne se constitue pas de manière uniquement temporelle, mais selon plusieurs dimensions – et en droit selon une infinité de dimensions. La conscience n'est donc pas un espace à une, mais un espace à n dimensions, où chaque valeur possible de n correspond à une relation constituée dans le système de constitution. Ainsi la conscience se développe selon la dimension de la temporalité, mais aussi des couleurs, des sensations visuelles, des choses physiques, etc., autant de dimensions dans lesquelles les vécus se rapportent les uns aux autres et construisent un espace. Car le modèle de Carnap est ici évident : il s'agit de la *topologie*, qui apparaissait déjà au cœur de *Der Raum*³⁷ et dans son article de 1924 sur la tridimensionnalité de l'espace³⁸. Un vécu peut être « voisin » d'un autre vécu selon la dimension de la temporalité, mais être éloigné de ce même vécu selon la dimension de la couleur : si je regarde, par exemple, mon écran changer brusquement de couleur, c'est bien un phénomène de ce type que je perçois, un phénomène construit sur la base de vécus topologiquement proches selon la dimension de la succession temporelle, mais topologiquement éloignés selon la dimension de la couleur.

La topologie permet donc à Carnap de pousser jusqu'au bout le modèle *phénoménaliste* qui est le sien : le flux de vécus n'étant qu'un espace topologique des vécus, toutes les relations possibles entre les vécus se retrouvent aplanies ainsi que les objets qu'elles définissent et qui ne sont plus que des regroupements de vécus selon des relations de proximité. Mais

37 Carnap, *Der Raum. Ein Beitrag zur Wissenschaftslehre, Kant-Studien, Ergänzungsheft* 56, 1922, rééd. Vaduz/Lichtenstein, Topos Verlag, 1991 (trad. fr. P. Wagner, *L'Espace. Une contribution à la théorie de la science*, Paris, Gallimard, 2017).

38 *Id.*, « Dreidimensionalität des Raumes und Kausalität. Eine Untersuchung über den logischen Zusammenhang zweier Fiktionen » [Tridimensionnalité de l'espace et causalité. Une recherche sur la connexion logique de deux fictions], *Annalen der Philosophie*, IV, 1924, p. 105-130.

là où chez Mach cet aplanissement semblait réduire le donné aux deux dimensions de l'espace rétinien, chez Carnap au contraire le « donné » s'enrichit d'une infinité de relations topologiques. L'espace du système de constitution est un espace à n dimensions et c'est ainsi que la richesse de la conscience peut être préservée dans un cadre strictement phénoménaliste, et sans faire appel à un extérieur de la conscience, fût-il simplement une visée de la conscience elle-même comme pour l'intentionnalité husserlienne. Or, s'il y a bien dans cette recherche de la richesse du donné et dans le déploiement de toutes les dimensions du vécu, quelque chose d'apparenté à la recherche phénoménologique, le sens que Carnap prête à la notion de dimension l'éloigne définitivement du projet husserlien.

En effet, et c'est là la deuxième raison pour laquelle on ne peut assimiler le flux de vécus carnapien à son équivalent husserlien, Carnap emprunte à la topologie l'idée que les « dimensions » selon lesquelles va se développer le vécu ne sont en réalité que des constructions « fictives ». Loin de déterminer le vécu « en chair et en os » ou « en personne », loin de se donner avec lui dans l'intuition, les dimensions du vécu sont une structure arbitraire fixée par le système de constitution, exactement comme l'espace métrique ou les repères cartésiens dans l'espace sont des constructions arbitraires, une « reconstruction » d'un espace qui, en tant que tel, n'est pas métrique.

Sans entrer dans le détail, nous pouvons déjà tirer un certain nombre de conséquences de ce concept de dimension et de son application au flux de vécus.

Tout d'abord, la notion de « flux de vécus » repose chez Carnap sur un abus de langage, car si, chez Husserl, le vécu est fondamentalement marqué par la dimension de la temporalité et prend donc effectivement la forme d'un flux continu, Carnap ne retient au contraire que quelques éléments épars de la notion de flux : la *continuité*, qui interdit de penser les vécus suivant un modèle atomiste et de les considérer comme des entités discrètes ; enfin, l'idée que les vécus sont reliés les uns aux autres selon des *relations de proximité*, relations dont la rétention n'est finalement qu'un exemple. Mises à part ces caractéristiques, Carnap ne retient donc aucun des éléments définitionnels de la notion de flux. La « conscience » est bien plutôt un espace aux ramifications infinies, et dont la structure

– arbitraire – est déterminée par une construction rationnelle, celle que Carnap nomme *Aufbau*, qui organise les vécus selon des relations réductibles à une relation fondamentale, *la relation topologique par excellence qu'est la relation Ähnlichkeitserinnerung*.

Constituer un concept reviendrait donc à accomplir un geste comparable à celui qu'accomplit le géomètre lorsqu'il définit un espace métrique, en définissant une sorte de système de coordonnées arbitraire, mais qui s'appuie sur les relations topologiques existant entre les vécus. L'édification logique du monde s'opère donc sur la base d'une mise au jour pré-constitutive des principales *dimensions saillantes de l'espace topologique de la conscience*.

234

LE DONNÉ SANS DONNÉE

Nous pouvons remarquer que cette définition du vécu comme entité non discrète organisée dans un espace topologique à n dimensions remet en cause une idée fondamentale qui paraissait pourtant rapprocher Carnap de Husserl, mais aussi par exemple de Mach et d'une certaine tradition positiviste, à savoir le primat du *donné*. On peut poser à la notion de donné, aussi bien chez Carnap que chez Husserl, deux questions essentielles : qu'est-ce qui est donné ? Et en quel sens ce donné est-il donné ?

C'est ce que fait Jocelyn Benoist dans un article intitulé « Critique du donné », publié en 2010 dans les *Archives de Philosophie*³⁹. L'objet de cet article est de proposer une critique de la notion phénoménologique de « donnée », en montrant qu'elle repose sur un abus de l'usage du verbe « donner », dont elle ne prend en charge que certaines propriétés tout en en négligeant d'autres. Husserl jouerait ainsi sur l'ambiguïté de sa notion de donnée pour préserver à la fois l'idée du don sans pour autant poser, par exemple, la question du donneur : « Cette absence de clarté même n'est pas insignifiante. Elle est le symptôme que l'usage phénoménologique du lexique du "don" viole dans une large mesure la grammaire naturelle de ce lexique, sans que la nature exacte de cette violation soit toujours

39 J. Benoist, « Critique du donné », *Archives de philosophie*, 73/1, janvier-mars 2010, p. 9-27.

bien définie⁴⁰ ». Cette ambiguïté soigneusement préservée par Husserl lui permet de développer le concept de la *donnée en personne*, de l'auto-donnée :

La thèse fondamentale de la phénoménologie est bien connue : les choses mêmes peuvent être données. Cette possibilité d'une donnée dans laquelle la chose même est donnée, en d'autres termes d'une « donnée en personne », d'une « auto-donnée » (*Selbstgegebenheit*), est fondatrice du sens phénoménologique de la donnée en général. Cela ne signifie pas que toute donnée phénoménologique soit auto-donnée, mais que l'auto-donnée est une possibilité essentielle de la donnée phénoménologique⁴¹.

Or, c'est précisément sur cette notion grammaticalement douteuse d'auto-donnée que repose le concept phénoménologique même de constitution : en effet, si les objets peuvent *se* constituer, c'est bien que le vécu peut *se* donner. Or, cette critique du concept de « donné(e) » fondée sur une philosophie du langage ordinaire s'applique *a fortiori* au concept carnapien de donné. Car qu'est-ce que ce concept conserve réellement de l'idée de don ? Les deux questions essentielles du donné se posent ici de manière criante. Qu'est-ce qui, en effet, est donné dans le donné ? Carnap, finalement, ne fait que *repousser toujours plus loin le moment où le donné serait vraiment donné*, le moment où la conscience aurait véritablement *accès* à un donné. Ainsi, le vécu atomique, qu'un empirisme classique serait tenté de définir comme véritablement donné, n'est en réalité qu'une fiction ; il s'agit donc d'un *pseudo-donné*, un *donné construit*, lui-même résultat d'un *Aufbau* – donc un donné qui n'en est pas un.

Il n'y a donc bien que le flux continu des vécus qui soit vraiment donné, et il est même donné avec toute la richesse de ses *n* dimensions. Mais la critique de l'usage abusif de la notion de « flux » par Carnap révèle que ce flux, en tant que tel, n'est précisément jamais donné, mais toujours construit rationnellement et arbitrairement. Le flux de vécus est donc bien donné à un niveau pré-constitutif, mais en tant qu'il entre dans un système

40 *Ibid.*, p. 16.

41 *Ibid.*, p. 17.

de constitution, il perd sa dimension de donnée et relève au contraire d'une structuration purement arbitraire dans un espace topologique à n dimensions.

Que reste-t-il donc ici du concept « véritable », c'est-à-dire usuel, de donné ? Non seulement l'idée du donneur et même du récepteur s'est évanouie, plus encore que chez Husserl, avec l'idée héritée de Mach d'un « donné sans sujet », mais *disparaît chez Carnap l'idée même que la donnée serait un don en personne, l'idée même que quelque chose serait effectivement donné dans la donnée*. Le donné n'est jamais véritablement donné, ou plutôt sa véritable donnée est toujours reportée, soit qu'elle se révèle n'être qu'une « quasi-donnée » ou une « pseudo-donnée » comme dans le cas du vécu atomique, soit qu'elle se révèle être en réalité déjà une construction fictive sur un donné qui, finalement, n'est jamais atteint dans le système de constitution. *Le donné représente donc le point aveugle du système de constitution*, et cela pour une raison très simple : il correspond à la base du système qui, en tant que telle, ne peut pas être définie dans le système.

236

Pour Husserl, la base du système de constitution était donnée en personne ; elle définissait ainsi le donné éminent, le donné par excellence, à partir duquel tous les objets venaient se constituer. Pour Carnap, le donné définit bien la base du système et ce à partir de quoi tous les concepts et tous les objets vont être constitués, mais c'est au contraire précisément ce caractère fondamental du donné qui interdit de le considérer comme véritablement donné, car il est impossible de définir dans un système, quel qu'il soit, les objets ou les concepts sur lesquels il repose. Le donné carnapien est donc plus qu'un vécu sans vie ou qu'un donné sans sujet : c'est un donné sans donnée, qui ne conserve plus rien des propriétés du verbe « donner », et plus généralement des propriétés phénoménologiques du vécu.

Denis Seron

INTRODUCTION

Les « théories de la constitution » d'Avenarius, de Mach, de Meinong, de Carnap, de Husserl sont apparues dans un contexte empiriste. Le raisonnement qui les a fait naître se ramène très sommairement à ceci. D'une part, ces auteurs adhèrent à un postulat empiriste prescrivant de n'admettre pour objets de connaissance que ceux qui peuvent être donnés dans l'expérience. D'autre part, ce postulat semble contredit par la plupart, sinon par tous les objets de science. Nous ne voyons ni n'entendons – tout au moins au sens immédiat, non problématique des termes – des nombres, des atomes, des énergies, des champs électromagnétiques, des événements historiques, des sociétés, la langue grecque, l'aoriste second, le PIB de la France, etc. La question qui occupe ces auteurs est de savoir comment rendre compatibles ces deux idées. Leur réponse est la suivante : il est nécessaire que les objets de connaissance qui ne sont apparemment pas donnés dans l'expérience soient néanmoins, d'une manière ou d'une autre, « constitués » sur la base de l'expérience.

Au moins deux attitudes générales sont possibles sur ce problème. La première, qu'on peut appeler *idolâtre*, consiste à maintenir qu'en dépit de leur caractère exotique, les objets ainsi constitués ne sont pas moins de *vrais objets*. Les objets constitués ne sont certes pas des données immédiates de l'expérience, mais ils demeurent de véritables objets, construits à l'aide de données empiriques. Cette attitude est caractéristique de la théorie de l'objet de Meinong et de l'essentialisme de Husserl. La seconde attitude, que j'appelle *iconoclaste*, est de dénoncer les objets constitués comme

étant de faux objets. Nous croyons avoir affaire à des objets, mais ces supposés objets sont en réalité des fictions ou des illusions. Cette attitude a motivé le vaste mouvement de « critique du langage » (*Sprachkritik*) représenté, entre autres, par Mach, Brentano, Fritz Mauthner, l'*Aufbau* de Carnap, Wittgenstein.

Au moins deux phases ont jalonné l'histoire de la notion de constitution. D'abord, on peut évoquer une certaine approche méréologique de la constitution, remontant à la conception lockéenne et humienne des objets constitués comme *bundles*¹. L'idée est que la constitution d'un objet d'ordre supérieur sur la base d'*inferiora* signifie, fondamentalement, que l'objet d'ordre supérieur forme un tout dont ses *inferiora* sont des parties. Après une éventuelle période intermédiaire – incarnée par la « première *Gestalttheorie* » à l'exception de Mach –, la deuxième phase se caractérise par une approche non plus méréologique, mais purement structurale de la constitution des objets d'ordre supérieur. Cette nouvelle approche est défendue par Mach, l'école gestaltiste de Berlin, Carnap. « Pour moi, affirme Mach, le monde n'est pas une simple somme de sensations. Je parle plutôt expressément de relations fonctionnelles entre les éléments² ». L'objet constitué n'est pas un composé dont ses *inferiora* seraient des parties, mais il est, pour reprendre l'expression de Carnap, un « complexe logique » (*logischer Komplex*³). Les mots dont se sert le scientifique pour parler d'objets constitués ne sont ni des termes généraux dénotant des espèces naturelles, ni des termes singuliers dénotant des

- 1 Voir J. Locke, *An Essay Concerning Human Understanding*, éd. P.H. Nidditch, Oxford, OUP, 1975, Livre III, chap. 3, § 20, p. 420, et chap. 5, § 13, p. 436 (trad. fr. P. Coste, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, Paris, Vrin, 1983, p. 337 et p. 350-351 ; trad. fr. J.-M. Vienne, *Essai sur l'entendement humain*, Paris, Vrin, 2006, p. 64-65 et p. 96-97).
- 2 E. Mach, *Die Analyse der Empfindungen und das Verhältnis des Physischen zum Psychischen*, chap. XV, § 6, éd. G. Fischer, 1922 (9^e éd.), réimpr. : Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1991, p. 296 (trad. fr. F. Eggers et J.-M. Monnoyer, *L'Analyse des sensations. Le rapport du physique au psychique*, Nîmes, J. Chambon, 1996, chap. XV, § 6, p. 316).
- 3 R. Carnap, *Der logische Aufbau der Welt*, Hamburg, Meiner, 1998 [désormais « *Aufbau* »], § 4, p. 4-5 (trad. fr. Th. Rivain revue par É. Schwartz, *La Construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2002, p. 60-61 ; je traduis toutes les citations et mentionne les traductions existantes à titre indicatif).

objets totaux individuels dont les constituants seraient des parties, mais bien des termes généraux dénotant des relations, plus précisément des « concepts purement fonctionnels ». Par exemple, « gauche » et « droite » sont de tels concepts purement fonctionnels, de même que les concepts mathématiques comme « cercle ». La définition du cercle comme l'ensemble des points du plan équidistants d'un point *c* ne fait que poser certaines relations dont les *relata* sont parfaitement indifférents et dépendants de l'interprétation de la définition. Les partisans de la constitution nouvelle manière estiment qu'il en va de même de l'immense majorité des objets auxquels nous avons affaire dans les sciences et dans notre vie quotidienne. Constituer un objet, cela veut dire définir un concept fonctionnel – ce qui n'est pas sans impliquer une certaine dimension conventionnelle.

Le présent article poursuit deux objectifs. D'abord, je discuterai quelques convergences et divergences entre la conception que je viens d'esquisser, spécialement dans sa version carnapienne, et la théorie de l'intentionnalité de Brentano. Ensuite, j'énoncerai contre celle-ci quatre objections directement inspirées de la conception carnapienne, dont je suggérerai qu'elle est, à certains égards, moins problématique.

CONSTITUTION ET FICTIONS LINGUISTIQUES DANS L'*AUFBAU*

Ma suggestion, dans les pages qui suivent, est que la théorie de la constitution présentée par Carnap dans l'*Aufbau* est fondamentalement une théorie des quasi-objets, des faux objets, de ce que la tradition appelle des *entia rationis*. Ce que Carnap veut montrer – dans une perspective résolument inspirée par « On Denoting » de Russell – est que la connaissance scientifique n'est en aucun sens une connaissance par accointance, mais plutôt une connaissance par description ou par concepts⁴. Or, le postulat empiriste évoqué plus haut stipule que seule

4 Carnap préfère traduire l'anglais *description* par *Kennzeichnung*, « caractérisation », plutôt que par *Beschreibung* qu'il emploie en son sens autrichien. Voir *Aufbau*, § 13. Il est juste de dire que Carnap, contre

l'accointance est de nature à nous donner des objets. Par contraste, les concepts sont en eux-mêmes des signes insaturés, c'est-à-dire, strictement parlant, dénués d'objets. En conséquence, si la connaissance scientifique est seulement une affaire de concepts, alors ses supposés objets – en réalité des quasi-objets – ne sont pas plus que des concepts :

Mais nous pouvons encore (sans le justifier ici) aller plus loin et aller jusqu'à dire que le concept et son objet sont une seule et même chose [*dasselbe sind*].

Cette identité, toutefois, ne signifie pas une substantialisation du concept, mais plutôt, à l'inverse, une « fonctionnalisation » de l'objet⁵.

240 Que de tels objets ne soient en réalité pas plus que des concepts, cela signifie tout aussi bien, dans la perspective nominaliste qui est celle de Carnap dans l'*Aufbau*⁶, qu'ils ne sont que des mots. Nous traitons dans les sciences, dans notre vie quotidienne, pour toutes sortes de raisons pratiques, nos quasi-objets comme des objets, mais ils ne sont en réalité que des mots.

Cela signifie pour Carnap que, dans l'usage ordinaire du langage, la distinction entre signes insaturés (prédicats, c'est-à-dire signes de fonctions propositionnelles) et signes saturés (constantes d'individu ou noms propres ou « noms d'objet ») est seulement *relative*. Un grand nombre de signes d'abord pris pour des noms propres peuvent être ramenés à des concepts, c'est-à-dire à des classes ou à des relations (*Relationen*). Les seuls noms propres absolus, dans le système de Carnap, sont ceux qui dénotent directement « mes vécus ». Par exemple, « Lynx », qu'on emploie à la manière d'un nom propre pour désigner le chien de Carnap,

Russell mais aussi contre Brentano (voir *infra*), exclut précisément toute *connaissance* par accointance. Cf. P. Wagner, « Le contexte logique de l'*Aufbau*: Russell et Carnap », dans S. Laugier (dir.), *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001, p. 32, déclarant que « dans l'épistémologie de l'*Aufbau*, rien ne correspond à l'idée russellienne de connaissance directe, et les expériences élémentaires ne jouent certainement pas un rôle équivalent ». Cf. *Aufbau*, § 164, p. 228 : « Il est essentiel pour tout objet qu'il appartienne à certaines structures d'ordre, autrement il ne pourrait aucunement être constitué ni en conséquence être un objet de connaissance. » (trad. fr., p. 272).

5 Carnap, *Aufbau*, § 5, p. 6 (trad. fr., p. 62).

6 Voir *ibid.*, § 27 (trad. fr., p. 90-92).

est en réalité un concept dont l'extension est une classe d'états, lesquels sont à leur tour des concepts dont l'extension est une classe de « points du monde perceptuel », et ainsi de suite. Rigoureusement parlant, « Lynx » n'est nullement un nom d'objet, mais un concept dont les arguments sont des vécus dénotés par des noms d'objet. Je reconstruis ci-dessous la constitution du quasi-objet Lynx à partir du § 158 de l'*Aufbau* (le signe d'égalité désigne une équivalence analytique constitutive d'une définition constitutionnelle) :

7. Mammifère = (*chien*, baleine, cochon...) [*Allgemeingegenstand*]
6. Chien = (*Lynx*, Médor, Milou...) [*Allgemeingegenstand*]
5. Lynx = (e_1, e_2, e_3, \dots) [*Individualgegenstand*]
4. $e_i = (p_1, p_2, p_3, \dots)$ [*Zustand*]
3. $p_i = R((q_1, x_1, y_1, t_1), (q_2, x_2, y_2, t_2), \dots)$ [*Punkt der Wahrnehmungswelt*]
(*Ähnlichkeitserinnerung*)
2. $q_i = (\alpha, \beta, \gamma, \dots)$ [*Sinnesqualität*]
1. α [*Mein Erlebnis*] (Basis)

Le résultat est une conception purement fonctionnelle ou structurale de l'objet, parce que les concepts dont il s'agit sont ultimement des concepts relationnels. Quand on croit parler d'un objet constitué, par exemple de Lynx ou d'un parapluie, on parle en réalité d'un certain type de relation entre des vécus élémentaires. Si on considère un quasi-objet Q ainsi que des vécus élémentaires $\alpha, \beta, \gamma, \dots$, on définira Q par la relation fonctionnelle $Q = R(x, y, z, \dots)$, où x, y, z, \dots sont des variables et non des constantes comme le voudrait la conception méréologique. Ainsi, les instanciations de la relation fonctionnelle R sont $R(\alpha, \beta, \gamma, \dots)$, $R(\delta, \epsilon, \zeta, \dots)$, $R(\eta, \theta, \iota, \dots)$, etc., où la nature (l'essence) des objets mis en relation n'est pas constitutive de R.

En résumé, nous prenons à tort des quasi-objets pour des objets absolument parlant, c'est-à-dire leurs désignations pour des noms propres pouvant servir d'arguments de fonctions propositionnelles : « Quand on les utilise de manière impropre, les signes insaturés, bien qu'en eux-mêmes ils ne désignent rien, sont employés comme s'ils désignaient un objet tout comme les noms d'objet⁷ ». Mais c'est là, clame

7 *Ibid.*, p. 36 (trad. fr., p. 91).

Carnap, une « fiction⁸ ». En réalité, comme l'enseignait déjà Mach, ces désignations sont des abréviations pour des concepts relationnels, donc des signes insaturés. Bref, en nous incitant à traiter des fictions comme si elles étaient des objets, la *grammaire* nous induit en erreur. Et c'est la *logique* – l'analyse fregéo-russellienne – qui nous l'apprend, en révélant que maintes prétendues constantes d'individu sont en réalité des signes fonctionnels, donc que maints prétendus objets ne sont pas de vrais objets. (Je reviendrai un peu plus loin sur cette opposition entre grammaire et logique, qui est cruciale pour notre problème.) Il ressort de cela que, s'il est vrai que le système de Carnap ne reconnaît pour vrais objets que ceux de la « base », la notion de base doit elle-même être purement fonctionnelle. La nature des objets de la base – leurs propriétés intrinsèques comme leur caractère mental ou physique – n'a aucune pertinence dans le système de la constitution. Il est suffisant de les caractériser simplement comme ces objets qui satisfont les deux conditions suivantes : leurs noms peuvent servir d'arguments pour des concepts relationnels ; leurs noms ne sont pas tels qu'ils acceptent des arguments.

Le projet de Carnap, on l'a souvent souligné, présente deux aspects distincts, dont on voit maintenant qu'ils doivent être, dans une large mesure, indépendants l'un de l'autre. D'une part, l'*Aufbau* exhorte à une « fonctionnalisation » des quasi-objets : ceux-ci ne sont rien de plus que des concepts. D'autre part, il postule que toute connaissance valide doit reposer sur une base empirique. Au § 75 de l'*Aufbau*, Carnap explique cette dualité par un double héritage⁹. D'un côté, la conception de l'objet en termes de concepts fonctionnels – par opposition aux concepts dénotant des espèces naturelles – vient du néokantisme et spécialement de

8 *Ibid.*

9 *Ibid.*, § 75, p. 105 (trad. fr., p. 157). Cf., en un sens très proche, P. Natorp, *Allgemeine Psychologie nach kritischer Methode*, 1. Buch : *Objekt und Methode der Psychologie*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1912 (trad. fr. É. Dufour et J. Servois, *Psychologie générale selon la méthode critique*, Premier livre : *Objet et méthode de la psychologie*, Paris, Vrin, 2007). L'indépendance mutuelle des deux points de vue me semble la leçon à tirer de la lecture de M. Friedman, « Carnap's *Aufbau* reconsidered », *Noûs*, 21/4, 1987, p. 15-57.

Cassirer. De l'autre, l'idée que les éléments du système sont les objets de l'expérience immédiate, « le donné vécu non élaboré » (*das unverarbeitete erlebnismässige Gegebene*), vient du positivisme¹⁰.

LA THÉORIE DE L'INTENTIONNALITÉ

À première vue, il existe d'importantes similitudes entre la théorie de la constitution défendue dans l'*Aufbau* et la théorie de l'intentionnalité de Brentano et des brentaniens. Il est tentant de dire que la question qui les sous-tend est identique, à savoir : comment peut-on parler avec vérité d'entités qui ne sont pas de vrais objets¹¹ ?

Avant même de chercher à élaborer une théorie de l'esprit, le but poursuivi par Brentano était, par sa notion d'objet intentionnel, de dissiper certaines

243

DENIS SERON Carnap contre Brentano sur l'intentionnalité

- 10 Une manière de présenter les choses serait de dire que la nouveauté du *constructivisme* de Nelson Goodman fut précisément de jeter par-dessus bord l'héritage empiriste et de mettre à la base de son système, dans une perspective inspirée de C. I. Lewis et probablement du Carnap ultérieur, des *qualia* eux-mêmes conçus comme répétables et partagés (*The Structure of Appearance*, Dordrecht/Boston, Reidel, 1977 [3^e éd.], p. 97 sq.; trad. fr. J.-B. Rauzy [dir.], *La Structure de l'apparence*, Paris, Vrin, 2004, p. 128 sq.). Cf. N. Goodman, *Ways of Worldmaking*, Indianapolis, Hackett, 1978, p. 5 sq. (trad. fr. M.-D. Popelard, *Manières de faire des mondes*, Paris, Gallimard, 2006, p. 20), et C. I. Lewis, *Mind and the World-Order*, New York, Scribner, 1929, p. 60 (le mot « essence » est une allusion au réalisme critique américain, et non à Husserl comme on l'a parfois suggéré).
- 11 Ce rapprochement a été mis en avant avec beaucoup de justesse par J. Sebestik dans « "Préhistoire" du Cercle de Vienne », dans R. Carnap *et alii*, *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris, Vrin, 2010, p. 87-98, qui rattache Brentano comme Carnap à un même mouvement de *critique du langage* issu selon lui de Bolzano. Voir *loc. cit.*, p. 92-94 : « [Brentano] veut comprendre la fonction référentielle de la langue et tout particulièrement sa tendance à déborder la référence en projetant des entités fictives au-delà des mots. Il y a un monde de fantômes non pas derrière nos sensations, mais derrière les mots. [...] Le langage produit donc des simili-entités, des pseudo-objets, des fictions. [...] C'est déjà, quant à l'essentiel, la méthode des empiristes logiques. Brentano finit par tenir tous les concepts pour non référentiels. Il n'y a pas à proprement parler de concepts ou d'idées : il n'y a que des hommes qui pensent et qui expriment leurs pensées par des mots. Un concept ne représente rien, ne nomme rien ; il n'est qu'une fiction linguistique. »

aberrations linguistiques. Un exemple brentanien, souvent commenté, est le jugement « le Centaure est une fiction des poètes¹² ». Ce jugement est problématique parce qu'il semble nécessairement faux. D'un côté, « le Centaure » se présente grammaticalement comme un nom propre, c'est-à-dire comme un signe dénotant un objet (existant). De l'autre, le jugement « le Centaure est une fiction des poètes » nous dit que le Centaure n'existe pas. Ce jugement implique contradiction et il doit en être de même, plus généralement, d'une multitude de jugements apparentés et surtout de tous les jugements existentiels négatifs explicites. Or, il semble absurde de dire que tout jugement de la forme « *a* n'existe pas » est nécessairement faux.

Le problème en question peut être schématisé au moyen des deux propositions suivantes :

244

- (1) Nécessairement, si le Centaure est une fiction, alors il existe un *x* tel que *x* est une fiction.
- (2) Nécessairement, il n'existe pas de *x* tel que *x* est une fiction.

La proposition (1) est vraie en vertu de la règle de généralisation existentielle. La proposition (2) est trivialement vraie en vertu de la signification de « ... est une fiction ». Mais si (1) et (2) sont vrais, alors le jugement « le Centaure est une fiction des poètes » est nécessairement faux. Ce cas est généralisable à tous les jugements existentiels négatifs de la forme « *a* n'existe pas », qui impliquent « il existe un *x* tel que *x* n'existe pas ». Donc, il est impossible d'affirmer avec vérité que quelque chose n'existe pas.

La solution apportée par Brentano à ce problème – qui est un cas particulier de ce qu'on dénomme aujourd'hui le « problème de l'intentionnalité » – n'est pas autre chose que sa théorie de l'intentionnalité elle-même. D'abord, observe-t-il, le problème s'explique par le fait que la forme grammaticale du jugement est trompeuse. En réalité,

12 Voir la note dans F. Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, t. 2: *Von der Klassifikation der psychischen Phänomene*, chap. 7, § 6, Leipzig, Meiner, 1925, p. 60-63 (trad. fr. M. de Gandillac revue par J.-F. Courtine, *Psychologie du point de vue empirique*, Paris, Vrin, 2008, p. 236-237).

« le Centaure » n'est pas un vrai nom propre et, par conséquent, la proposition (1) ci-dessus est fautive. Partant, le Centaure lui-même ne peut pas être un véritable objet. Mais alors, quel est l'objet véritable du jugement ? À cette question, Brentano répond que ce jugement, en dépit des apparences, ne nous parle nullement du Centaure, mais que son objet est un fait mental. Aussi le jugement devrait-il être reformulé de la manière suivante :

Il existe un x tel que x est une présentation fictionnelle et $I(x, c)$.

La lettre I désigne la relation intentionnelle unissant un acte mental à son « objet intentionnel ». Le point essentiel est que cette relation n'est pas une relation réelle, c'est-à-dire une relation sur laquelle on peut valablement opérer la généralisation existentielle, mais une relation de nature purement phénoménale ou « intentionnelle » dont l'existence n'implique pas celle de tous ses *relata* – ou plutôt : dont l'apparaître implique l'apparaître de tous ses *relata*, mais non leur existence. Que le Centaure apparaisse en imagination dans l'esprit du poète, cela n'implique pas que le Centaure existe. C'est cette dernière supposition qui tout à la fois rend la notion d'intentionnalité philosophiquement substantielle et permet de neutraliser le problème posé ci-dessus, car une fiction est précisément quelque chose qui *apparaît sans exister*. À suivre Brentano, la reformulation en termes intentionnels dévoile, par opposition à sa structure *grammaticale* qui est trompeuse et aberrante, la vraie structure *logique* du jugement « le Centaure est une fiction des poètes ».

Le problème comme la solution sont très proches de Carnap. Les deux auteurs s'accordent sur les points suivants. Premièrement, la grammaire est trompeuse parce qu'elle fait passer pour des noms propres des expressions qui n'en sont pas, c'est-à-dire parce que la structure grammaticale de nos énoncés diffère de leur structure logique. Deuxièmement, cela a pour effet que nous croyons parler d'objets là où il n'y a, en réalité, que des fictions, des « quasi-objets¹³ ». Nos vrais objets sont les objets propriopsychiques,

13 Il reste qu'on ne trouve, dans l'*Aufbau*, rien de comparable à la thèse brentanienne de la non-existence des objets intentionnels. Ce que Carnap qualifie de « fiction » au § 27 de l'*Aufbau* est plus exactement l'habitude

les vécus, les phénomènes mentaux présentement expérimentés. Troisièmement, nous découvrons que la grammaire est trompeuse en analysant, en l'occurrence par l'analyse logique fregéo-russellienne (Carnap) ou par l'analyse psychologique (Brentano). Quatrièmement, il convient de reformuler nos énoncés pour qu'ils soient syntaxiquement conformes à leur structure logique.

Ces ressemblances apparaissent clairement dans les deux citations suivantes :

Dans l'emploi originel des signes, seul un nom propre peut se trouver à la place de sujet d'une proposition. Mais en vue de répondre à certains buts, le langage en est venu à admettre en place de sujet des signes d'objets généraux et finalement aussi d'autres signes insaturés. Cet emploi impropre n'est toutefois admissible que si la transformation en emploi propre est possible, c'est-à-dire si la proposition peut inversement être traduite en une ou plusieurs propositions où seuls des noms propres sont en place de sujet¹⁴. Quand on dit que la grandeur de quelque chose existe, que la beauté de quelque chose existe, que la bonté de quelque chose existe, que la nécessité de quelque chose existe, on n'a pas affaire à un vrai nom [*mit keinem wahren Namen*], et comme on n'a pas affaire à un vrai nom, on n'a pas non plus affaire à un « il y a » proprement dit, lequel complète ce qui nomme pour former une proposition énonciative. Sans doute, la proposition fait un énoncé ; mais la fonction de sujet est identique seulement grammaticalement, non pas logiquement¹⁵.

que nous avons de tenir les signes insaturés pour des noms d'objet. Cela n'implique nullement la thèse de la non-existence des quasi-objets, que Carnap évacue comme étant métaphysique : « Par là, la question de savoir s'il convient d'attribuer quelque réalité (au sens métaphysique) à ce qui est désigné de la sorte n'est pas tranchée négativement, mais elle n'est absolument pas posée » (*Aufbau*, § 27, p. 37 ; trad. fr., p. 92). Je reviendrai sur ce point très important à la fin du présent article.

14 *Ibid.*, p. 35 (trad. fr., p. 90-91).

15 F. Brentano, *Die Abkehr vom Nichtrealen*, Hamburg, Meiner, 1952, p. 373-374.

DIVERGENCES

Pourtant, les divergences sont patentes. Brentano critique sévèrement Mach précisément sur la question de l'intentionnalité¹⁶. L'*Aufbau* de Carnap renferme une critique pénétrante et dévastatrice de la théorie brentanienne de l'intentionnalité. Où se situe le désaccord ? La divergence la plus fondamentale vient du caractère purement structural de l'analyse des sensations de Mach et de la théorie de la constitution de Carnap, corollaire d'une conception strictement fonctionnelle des concepts scientifiques. La théorie de l'intentionnalité de Brentano n'est pas plus structurale que son concept d'intentionnalité n'est un concept fonctionnel.

Le débat tourne autour d'un point principalement. Brentano présente sa théorie de l'intentionnalité comme une forme de dualisme psychophysique. C'est là un motif central de sa critique de Mach : ce dernier commet l'erreur de confondre le senti et le sentir. La thèse du dualisme psychophysique est que « physique » et « mental » ne sont pas des types conventionnels comme le prétend Mach, mais des espèces naturelles, dont les définitions ne sont pas simplement des stipulations comme celle du cercle en géométrie. Parce que le mental est pour lui une espèce naturelle, Brentano, dans sa *Psychologie du point de vue empirique*, cherche à le définir non seulement par l'intentionnalité, mais aussi par d'autres biais : infailibilité de l'évidence interne, non-spatialité, etc.

En opposition tranchée et explicite à cette approche, Mach comme Carnap professent un monisme psychophysique. « La limite entre le physique et le psychique, proclame Mach, est simplement une limite conventionnelle et pratique¹⁷ ». De même Carnap, au § 162 de l'*Aufbau*,

16 Centralement dans sa correspondance et sa dictée sur *Erkenntnis und Irrtum* (1905-1906), dans F. Brentano, *Über Ernst Machs « Erkenntnis u. Irrtum »*. *Mit zwei Anhängen : Kleine Schriften über E. Mach. Der Brentano-Mach-Briefwechsel*, éd. R. M. Chisholm et J. C. Marek, Amsterdam, Rodopi, 1988. Sur les divergences entre Mach et Brentano, voir D. Seron, « Intentionality vs. psychophysical identity », dans F. Stadler (dir.), *Ernst Mach. Life, Work, and Influence / Ernst Mach. Leben, Werk und Wirkung*, Dordrecht, Springer, 2019.

17 E. Mach, *Die Analyse der Empfindungen*, *op. cit.*, chap. XIV, § 1, p. 254 (trad. fr., p. 273).

se prononce en faveur du monisme, affirmant que le physique et le psychique sont « des formes d'ordre du domaine unique, unitaire que forment des éléments sans propriétés, seulement reliés par des relations¹⁸ ».

Mach oppose au dualisme psychophysique sa conception purement structurale de l'objet et de la connaissance. Parce que la science ne s'intéresse qu'aux relations de dépendance bilatérale (fonctionnelle) entre sensations, elle ne prête aucune attention à leur nature mentale ou physique, qui résulte de constructions secondaires. Les relations fonctionnelles dont s'occupe la science sont parfaitement indépendantes de leur interprétation physique ou psychologique¹⁹. L'argumentation de Carnap aux § 22 et 169 de l'*Aufbau* est en tout point semblable. Le problème psychophysique, objecte-t-il, est un problème métaphysique, c'est-à-dire un problème portant sur la « relation d'essence » (*Wesensbeziehung*) entre mental et physique. Cette relation d'essence est pour toujours inaccessible à la science, à la philosophie scientifique, qui doit se borner à des « relations fonctionnelles » entre phénomènes. En conséquence, la seule approche scientifique possible de la relation entre mental et physique est celle en termes de relations fonctionnelles – l'approche *paralléliste*²⁰.

Ce que Brentano oppose au monisme psychophysique de Mach se ramène ultimement, selon moi, à un unique argument, du reste assez problématique²¹. Celui-ci repose sur deux présuppositions constitutives

18 Carnap, *Aufbau*, § 162, p. 223-224 (trad. fr., p. 267-268).

19 E. Mach, *Die Analyse der Empfindungen*, op. cit., chap. I, § 15, p. 29 (trad. fr., p. 37).

20 Voir *Aufbau*, § 22, p. 28-29: « L'hypothèse du parallélisme (au sens strict, excluant la philosophie de l'identité) nie l'existence d'une relation d'essence et n'admet qu'une corrélation fonctionnelle (*funktionale Zuordnung*) entre les deux types d'objets (ou de processus). », trad. fr., p. 83-84, modifiée; et § 169, p. 236: « La conception selon laquelle la science ne peut s'enquérir que des dépendances fonctionnelles, non des "relations d'essence", est mise en avant spécialement par Mach [*Analyse der Empfindungen*] et est représentée aujourd'hui par maints penseurs qui ont subi son influence. », trad. fr., p. 279.

21 Je discute cet argument dans « Consciousness and representation », dans D. Fissette, G. Fréchette et H. Janoušek (dir.), *Franz Brentano's Philosophy after Hundred Years: From History of Philosophy to Reism*, Dordrecht, Springer, 2020.

de sa théorie de l'intentionnalité : l'acte mental existe ; l'objet intentionnel n'existe pas. Il découle de ces deux présuppositions que l'identité de l'acte mental et de l'objet intentionnel implique contradiction. Donc l'acte mental et l'objet intentionnel sont différents. Mais l'argument est visiblement trop faible. Car s'il prétend démontrer la différence *spécifique* de l'acte mental et de son objet intentionnel – le dualisme –, il se borne en réalité à démontrer leur différence *numérique*. L'existence de chevaux ne rend pas contradictoire la classification de Pégase comme « cheval ». L'acte mental est certes numériquement différent de son objet intentionnel, mais la différence numérique n'implique pas la différence spécifique, c'est-à-dire la différence entre des espèces naturelles (dans ce cas, des types qualitatifs). Elle peut aussi bien indiquer que des objets qualitativement indifférenciés doivent occuper des places différentes dans une structure. Par exemple, il est impossible qu'un objet soit numériquement identique à un autre objet qui entretient avec lui la relation « ... est extérieur à... ».

L'INTENTIONNALITÉ COMME CONCEPT FONCTIONNEL ?

Peut-être pourrait-on néanmoins tenter de défendre Brentano en supposant que l'intentionnalité est un concept purement fonctionnel, à savoir rien de plus qu'un certain type de relation entre phénomènes, une certaine structure phénoménale qui, comme la relation de souvenir de similitude chez Carnap, serait indépendante de la nature des phénomènes eux-mêmes. Dans des travaux récents, j'ai proposé de reconstruire la définition brentanienne de l'intentionnalité au moyen de la formulation ci-dessous (où A désigne un acte mental et *c* son contenu intentionnel²²) :

22 Pour des détails et références, voir mes articles « Brentano's "descriptive" realism », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, vol. X, 2014/4, p. 1-14 ; « Intentionalisme et phénoménologie de l'intentionnalité », *Études phénoménologiques – Phenomenological Studies*, 1, 2017, p. 45-63 ; « Brentano on appearance and reality », dans U. Kriegel (dir.), *The Routledge Handbook of Franz Brentano and the Brentano School*, New York, Routledge, 2017, p. 169-177. Pour la version la plus aboutie, voir « Intentionality and the language of appearance », dans K. Novotný et C. Nielsen (dir.), *The World and the Real*, Nordhausen, Traugott Bautz, 2020.

(Int) A représente *c* si, et seulement si, A existe et *c* n'existe pas et A apparaît et *c* apparaît dans A.

En clair, « je me représente (imagine, me rappelle, etc.) ce parapluie » signifie : un phénomène mental m'apparaît comme existant présentement (c'est-à-dire est présentement *perçu* par moi) de telle manière qu'apparaît en lui quelque chose qui n'existe pas. Par exemple, si je me souviens d'un parapluie perdu : je perçois mon propre souvenir avec en lui le phénomène physique parapluie qui comme tel – c'est-à-dire simplement comme une apparition dans mon esprit – n'existe pas : il n'existe pas de parapluie dans mon esprit, et pourtant un parapluie m'apparaît.

250

La question est maintenant celle-ci : l'intentionnalité ainsi définie pourrait-elle être considérée – fût-ce avec quelques aménagements – comme purement structurale²³ ? Cette question appelle probablement une réponse négative, pour une raison simple. La formulation ci-dessus révèle que la définition brentanienne de l'intentionnalité a pour termes primitifs « exister », « apparaître » et la relation méréologique « dans », que Brentano appelle parfois l'« inhabitation intentionnelle dans la conscience » (*intentionale Einwohnung im Bewusstsein*²⁴). Le problème est que ces termes primitifs sont eux-mêmes définis par Brentano en termes psychologiques, à savoir sur la base de sa classification des actes mentaux qu'il tient pour une classification *naturelle*. L'apparaître – la phénoménalité – est corrélatrice à sa première classe d'actes mentaux, celle des présentations (*Vorstellungen*²⁵); l'existence l'est au jugement, soit à la

23 La question est posée indirectement, me semble-t-il, par G. E. Rosado Haddock, *The Young Carnap's Unknown Master: Husserl's Influence on Der Raum and Der logische Aufbau der Welt*, Aldershot, England/Burlington, Ashgate, 2008, p. 66 *sq.*, qui estime que les objections anti-essentialistes de l'*Aufbau* s'appliquent plus légitimement à Scheler qu'à Husserl, dont les essences seraient plus proches des « essences constitutionnelles » de Carnap. Cf. également V. Mayer, « Die Konstruktion der Erfahrungswelt: Carnap und Husserl », *Erkenntnis*, 35, 1991, p. 293.

24 F. Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, *op. cit.*, livre II, chap. I, § 5, p. 125, note (trad. fr., p. 102).

25 Voir *ibid.*, § 3, p. 114 : « Au sens où nous employons le mot “présenter” (*vorstellen*), “être présenté” est synonyme d’“apparaître”. » (Trad. fr., p. 95), et t. 2, « De la classification des phénomènes psychiques », chap. VI, § 3,

deuxième classe. Le résultat est que la formulation (Int) est équivalente à celle-ci, qui est explicitement psychologique :

(Int*) A représente *c* si, et seulement si, A est accepté correctement et *c* est rejeté correctement et A est présenté et *c* est présenté dans A.

Bref, tous les phénomènes ne sont pas tels qu'ils peuvent occuper n'importe quelle place – A ou *c* – dans la relation définie par (Int). La répartition des arguments dépend de la nature des phénomènes mis en relation. L'intentionnalité est une certaine structure combinant des jugements, des présentations et des contenus de jugement et de présentation.

Maintenant, on pourrait encore essayer de voir dans les termes primitifs des concepts fonctionnels. Comme le cercle dans la définition en termes de points équidistants, dira-t-on alors, les présentations et les jugements ne sont *rien d'autre* que des phénomènes occupant telle ou telle place dans la structure définie par (Int). Mais alors même, on se heurte à une difficulté de principe. Car il n'est pas vrai que les lettres « A » et « *c* » peuvent dénoter indifféremment des phénomènes physiques ou mentaux. Il subsiste une contrainte concernant l'« essence » d'un des *relata* : la relation « dans » est telle que le contenant est nécessairement mental. De fait, « A » dénote un phénomène tel qu'il peut se présenter l'objet intentionnel *c* – un phénomène qui a des présentations (*Vorstellungen*) – un phénomène « mental » en un sens qui peut être défini par d'autres biais. L'intentionnalité est une relation entre un phénomène *mental* et autre chose. C'est précisément à cette dernière supposition que Carnap s'en prend chez Brentano et oppose, dans l'*Aufbau*, sa conception purement structurale de l'intentionnalité :

p. 34: « Nous parlons de présentation (*Vorstellen*) partout où quelque chose nous apparaît. », trad. fr., p. 217. – *Id.*, *Die Lehre vom richtigen Urteil*, § 15, Bern, Francke, 1956, p. 32: « Partout où quelque chose apparaît, c'est-à-dire nous est donné dans la conscience, nous parlons de présentation. », trad. fr. M. de Launay et J.-C. Gens, *L'Origine de la connaissance morale* suivi de *La Doctrine du jugement correct*, Paris, PUF, 2003, p. 213. La reconduction de tout jugement au jugement existentiel est au fondement de la logique brentanienne.

Mais la relation intentionnelle n'est pas une relation unique en son genre qui ne se trouverait nulle part ailleurs qu'entre une formation psychique et ce qui se présente en elle. Car du point de vue de la théorie de la constitution, l'arbre visé [*der gemeinte Baum*] est un ordonnancement déjà très complexe de vécus, à savoir de ces vécus dont nous disons que l'arbre est leur objet intentionnel²⁶.

QUATRE OBJECTIONS CONTRE BRENTANO

252

La théorie de la constitution de l'*Aufbau* n'est ni une psychologie, ni une phénoménologie, mais une théorie de la connaissance (scientifique). Sans doute est-il approximativement correct de la rattacher, comme le faisait Goodman, à un « courant majeur de la philosophie moderne qui commence quand Kant change la structure du monde pour la structure de l'esprit²⁷ » : il reste que la « structure de l'esprit » n'y est nullement en question. La question de l'*Aufbau* n'est pas de savoir comment nous nous y prenons en général pour avoir des objets et un monde, mais comment le scientifique doit s'y prendre pour *parler* légitimement – scientifiquement – de monde et d'objets. La réponse de Carnap est que la science se fait par le langage et que le scientifique doit se soumettre à certaines contraintes linguistiques relatives à l'usage des mots qu'il utilise. Ces contraintes sont les suivantes : (Co1) les « noms d'objet » doivent (au sens normatif) référer ultimement à l'expérience, c'est-à-dire à des vécus élémentaires ; (Co2) le scientifique doit (au sens normatif) construire ses objets au moyen de définitions de forme purement relationnelle à partir de la relation d'*Ähnlichkeitserinnerung*, c'est-à-dire user de « concepts fonctionnels » indépendants des propriétés qualitatives des phénomènes. Que le géomètre doive construire ses objets à partir de définitions et d'axiomes de telle ou telle forme, avec telles ou telles contraintes, cela n'a absolument aucune implication sur notre expérience ordinaire de l'espace ni même n'exclut la possibilité d'autres formes de géométrie, qui se verraient alors qualifier de non rigoureuses.

26 Carnap, *Aufbau*, p. 227 (trad. fr., p. 271).

27 N. Goodman, *Ways of Worldmaking*, op. cit., p. X (trad. fr., p. 10).

La condition (Co₂) ci-dessus – celle d’inspiration néokantienne – se tient manifestement aux antipodes de la psychologie de Brentano, dont l’ambition est de mettre au jour des classifications naturelles. Appliqué à Brentano, ce que Carnap appelle « essence » (*Wesen*) est quelque chose comme un type qualitatif, par exemple les « classes fondamentales » d’actes mentaux et les types « physique » et « mental ». L’idée est que la conquête de l’objectivité scientifique n’est possible qu’à la condition de faire abstraction des propriétés qualitatives, qui sont incommunicables. Mais si les mots en usage dans les sciences ne dénotent pas des types qualitatifs, il s’ensuit que l’expérience, du point de vue du scientifique, doit être qualitativement indifférenciée – « sans propriétés » (*eigenschaftslos*), comme dit Carnap. Cela, naturellement, n’implique pas qu’elle l’est en soi. Si les éléments étaient indifférenciés (c’est-à-dire non contrastés) en eux-mêmes, on voit mal quel sens il y aurait à leur attribuer des relations – ou bien ces relations n’aurait plus aucun rapport avec l’expérience. Bien plutôt, l’idée est que l’expérience *telle que la décrit le scientifique* doit être qualitativement indifférenciée, c’est-à-dire dénotée non par des concepts, mais par des constantes d’individus : par des signes privés de structure syntaxique et non informatifs (le mot *ceci* en lui-même, indépendamment de ses relations à d’autres ceci, ne nous apprend strictement rien sur le monde). Bref, le langage objectif de la science est indifférent à la qualité. La science ne nous apprend rien d’intrinsèque aux objets du monde, toutes ses déterminations sont extrinsèques ou relationnelles.

La condition (Co₁), en revanche, révèle une orientation empiriste que les deux auteurs partagent jusque dans le détail. Comme je l’ai suggéré, l’un et l’autre ont en commun une même ambition qui est de reformuler un discours que des illusions grammaticales mystifient et confrontent à des aberrations, le principe de cette formulation étant de traduire des énoncés réalistes dans un langage où toutes les constantes individuelles dénotent exclusivement des phénomènes – des données de l’expérience immédiate.

Comme Brentano, Carnap et les brentaniens n’ont eu de cesse de le répéter, la divergence la plus centrale, concernant l’empirisme, réside dans l’intentionnalité. En forçant un peu les choses, on pourrait dire que la réintroduction brentanienne de l’intentionnalité se ramène à une intuition unique qui s’oppose frontalement au monisme de la sensation de

Mach et de Carnap : l'expérience immédiate n'est pas seulement de nature perceptuelle, mais elle présente aussi *d'autres modes*, non perceptuels. L'argument de Brentano – que j'appellerai dans la suite « argument de l'inexistence intentionnelle » – est le suivant²⁸ : (AII₁) par définition, la sensation est un contenu de perception ; (AII₂) la perception implique conceptuellement l'existence présente, c'est-à-dire qu'il est conceptuellement impossible de percevoir un objet présentement non existant ; (AII₃) l'expérience immédiate nous présente une multitude d'objets qui n'existent pas présentement. La proposition (AII₂) implique que ces derniers objets ne peuvent être des objets de perception, c'est-à-dire des sensations au sens prescrit par (AII₁). Mais il demeure que ces objets nous sont présentés ou nous apparaissent. En conséquence, il existe d'autres modes de phénoménalité que la perception : il est faux de dire, comme le fait Mach, que l'expérience consiste seulement en sensations. Le résultat est un dualisme du perçu et du non-perçu, du présentement existant et du présentement non-existant, de l'objet réel et de l'objet simplement intentionnel ou phénoménal qui apparaît en moi sans exister, de l'acte mental présentement vécu et de son objet intentionnel : l'acte mental présentement vécu est objet de perception (interne), tout le reste est objet de présentations non perceptuelles.

L'argument associe à la perception – et donc, en vertu de (AII₁), à la sensation – un certain caractère de jugement²⁹. Il faut distinguer entre le sentir et le senti parce que le premier *existe réellement*, l'autre non. Mon expérience présente du jaune de la perruque de Geppetto que j'imagine ou vois dessinée dans le livre est un phénomène mental qui m'est donné dans la perception interne et qui, comme tel, existe réellement. En revanche, le jaune vu ou imaginé n'existe pas réellement ; c'est une simple apparence dans mon esprit.

28 Voir D. Seron, « Intentionality vs. psychophysical identity », art. cit. Cette argumentation dirigée contre Mach peut selon moi être transposée à Carnap avec quelques aménagements, notamment en remplaçant « sensation » par « vécu élémentaire ».

29 F. Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, livre II, chap. III, p. 195 sq. (trad. fr., p. 151 sq.).

Il y a certes un sens à dire que le jaune de la perruque de Geppetto que j'imagine n'existe pas. Il y a aussi un sens à dire que le jaune de la perruque de Geppetto que je vois dans le livre – en tant que simple apparition dans mon esprit, par opposition à la chose extramentale – n'existe pas. Il reste néanmoins que, dans les deux cas, le jaune *m'est donné présentement* avec mon acte mental, mettons en tant que *contenu* : je vois réellement le jaune. C'est là une implication inaliénable de la théorie de l'intentionnalité : les deux doivent être donnés ensemble au sens où je n'ai pas seulement conscience d'imaginer, mais aussi d'imaginer le jaune de la perruque de Geppetto. En termes brentaniens, la distinction entre la présentation de l'objet secondaire (avoir conscience d'imaginer) et celle de l'objet primaire (imaginer le jaune), n'est pas une distinction réelle, mais une distinction simplement conceptuelle. Les deux sont nécessairement données ensemble au sein d'un phénomène psychique unique et ne sont distinguées que par abstraction. Par contre, la distinction spécifique entre l'objet secondaire et l'objet primaire, entre l'acte d'imaginer et le jaune imaginé, doit être une distinction réelle³⁰. Car l'un existe et l'autre non. S'il n'y avait pas de différence réelle entre Geppetto et mon acte d'imaginer Geppetto, *je devrais affirmer qu'un même objet existe et n'existe pas – ce qui est contradictoire*. C'est pourquoi l'intentionnalité implique un dualisme. La distinction entre l'acte mental et son objet n'est pas simplement conventionnelle comme le pensait Mach, mais réelle ou « naturelle » : « Le monde de nos phénomènes en totalité se divise en deux grandes classes, la classe des phénomènes physiques et celle des phénomènes psychiques. [...] Notre but est de clarifier (*Verdeutlichung*) les deux noms "phénomène physique" et "phénomène psychique"³¹ ».

Cette dernière remarque nous amène à une reformulation plus succincte et précise de la ligne de partage entre Brentano et Carnap. La question est désormais celle-ci : la distinction entre l'acte mental et son objet est-elle « naturelle » ou bien simplement conceptuelle, linguistique ? Bien que toutes les distinctions ne soient pas d'une égale

30 *Ibid.*, chap. II, § 8 sq., p. 176 sq. (trad. fr., p. 138 sq.).

31 *Ibid.*, chap. I, § 1-2, p. 109 et p. 111 (trad. fr., p. 91 et p. 92).

utilité, on peut distinguer tout ce qu'on veut, par exemple entre les phénomènes dont l'appellation ordinaire commence par la lettre *a* et les autres. Mais la théorie brentanienne de l'intentionnalité, on l'a vu, exige davantage.

L'argument de Brentano est-il vraiment convaincant ? On peut en douter. Je me borne à épinglez quelques difficultés et objections de nature générale.

256

(Ob₁) Comme indiqué plus haut, l'argument de l'inexistence intentionnelle est problématique dans la mesure où il semble faire équivaloir différence réelle et différence de nature. Mach et Carnap pourraient assurément admettre l'existence d'une différence réelle entre objets primaire et secondaire, à savoir une différence *numérique*, tout en niant qu'ils soient *spécifiquement* différents. En ce sens, il est peu convaincant de reprocher sans plus à Mach, comme le faisaient Brentano et à sa suite maints brentaniens, de confondre le sentir et le senti³². Dire que « gauche » et « droite » ne sont pas des espèces naturelles, ce n'est pas la même chose que confondre la gauche et la droite. Carnap a très bien reconnu, au § 164 de l'*Aufbau*, que la différence numérique entre objets primaire et secondaire n'était nullement en cause : « Ce qui est correct dans [la conception usuelle de la relation intentionnelle], c'est que le vécu et son objet intentionnel ne sont pas identiques³³ ».

(Ob₂) Une autre difficulté, non moins épineuse, concerne la signification même de la notion de relation intentionnelle au moyen de laquelle Brentano entend distinguer le mental du physique.

L'argument de l'inexistence intentionnelle requiert l'existence réelle de l'acte mental : puisque le phénomène psychique existe et que son objet n'existe pas, les deux doivent être réellement différents. Cependant, sous cette forme, l'argument est certes un argument pour la

32 Par exemple F. Brentano, *Über Ernst Machs « Erkenntnis u. Irrtum »*, *op. cit.*, p. 28 : « La complète identification de la vision et des couleurs, de l'audition et du son, de la présentation d'un arbre et de l'arbre (lequel n'existerait alors qu'avec une moindre intensité) est fautive et absurde. Mach n'a rien apporté qui puisse valoir même seulement comme une apparence de preuve en faveur de ces théories absurdes. »

33 Carnap, *Aufbau*, § 164, p. 227 (trad. fr., p. 271).

distinction entre objets primaire et secondaire, mais non entre physique et mental. Car il arrive fréquemment (et Brentano est d'accord sur ce point) qu'un phénomène *psychique* fasse fonction d'objet intentionnel inexistant : quand je me souviens de ma colère passée, mon acte mental unitaire me donne simultanément mon souvenir qui existe et ma colère qui n'existe plus, lesquels sont tous deux du type « mental ». Il est même absolument essentiel que les phénomènes mentaux soient parfois inexistants, si, comme l'affirme Brentano, le psychologue procède par introspection. Car l'introspection, pour Brentano, est nécessairement de nature mémorielle et non perceptuelle : à proprement parler, tous les phénomènes mentaux étudiés en psychologie sont passés, c'est-à-dire n'existent plus. Si le psychologue doit identifier ses objets, les reconnaître comme « mentaux », il ne peut assurément pas prendre pour critère leur existence réelle. Mais pourquoi alors devrions-nous introduire une différence psychophysique entre ma colère remémorée et, par exemple, la cathédrale de Cologne remémorée ? À ce stade, l'argument ne s'oppose pas du tout à l'idée que tous les phénomènes seraient d'un unique genre, mais qu'il faudrait simplement distinguer entre phénomènes primaires et secondaires selon qu'ils existent ou non.

Il peut sembler, pourtant, que la difficulté est seulement apparente. Brentano, rétorquera-t-on, introduit précisément un autre critère qui est l'intentionnalité. D'une part, aucun phénomène physique ne renferme un objet intentionnel. D'autre part, tout phénomène mental renferme un objet intentionnel. Du fait qu'un phénomène A est inclus intentionnellement dans un autre phénomène B, il n'est certes pas permis d'inférer que A est physique (non mental). Ainsi ma colère remémorée est mentale. En revanche, à suivre Brentano, l'inclusion intentionnelle de A dans B implique nécessairement que B est mental. En d'autres termes, à chaque fois que l'expérience me confrontera à un phénomène qui renferme intentionnellement un autre phénomène, je lui attribuerai le type « mental » ; à chaque fois que l'expérience me confrontera à un phénomène qui ne renferme pas intentionnellement un autre phénomène, je lui attribuerai le type « physique ».

Cette classification est alors dite naturelle, non arbitraire, pour autant que la relation intentionnelle n'est pas une « construction

a priori », par exemple linguistique ou grammaticale, mais supposée donnée dans l'expérience³⁴. Tels qu'ils se présentent dans l'expérience, certains phénomènes possèdent intrinsèquement un certain caractère phénoménal – avoir un objet – qui les distinguent comme « mentaux ». C'est précisément ici que surgit la principale difficulté. Comment va-t-on s'y prendre, en effet, pour reconnaître cette relation intentionnelle supposée distinguer les phénomènes psychiques ? Il ne suffit pas, pour reconnaître un phénomène comme renfermant un objet intentionnel et donc comme mental, de reconnaître qu'il en contient un autre. Par exemple, un grand carré noir qui contient un petit triangle blanc est non problématiquement, pour Brentano, un phénomène physique. Or, la définition (Int) donnée plus haut n'est plus d'aucun secours. On a vu qu'il n'était plus possible, pour caractériser la relation intentionnelle, de s'en remettre au critère de l'existence et de l'inexistence : ma colère remémorée n'est pas un phénomène existant renfermant un phénomène inexistant, mais plutôt un phénomène inexistant. Partant, on voit mal comment l'intentionnalité pourrait encore être plus qu'un « effet que ça fait » indéfinissable, comme d'ailleurs Brentano le suggère lui-même dans son œuvre tardive :

Avoir un objet est le caractère général de tout [objet] psychique tel que nous le trouvons dans notre expérience. On ne peut clarifier [*deutlich machen*] une telle déclaration sans renvoyer à cette expérience ; sans cela, clarifier [*deutlich machen*] et montrer ce qu'on veut dire quand on dit qu'il n'y a pas de pensant sans pensé, pas de sujet psychique sans objet, serait tout aussi impossible que de clarifier et montrer le concept de rouge à l'aveugle, les concepts d'amour

34 Une classification naturelle, non arbitraire, doit « réunir dans une classe les choses qui par nature vont plus étroitement ensemble, et séparer dans des classes distinctes les choses qui par nature sont relativement éloignées » (F. Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, t. 2 : *Von der Klassifikation der psychischen Phänomene*, op. cit., chap. VI, § 1, p. 28 ; trad. fr., p. 213). C'est pourquoi elle requiert l'expérience, la connaissance directe (*Kenntnis*) des objets à classer (*ibid.*). De là la « règle fondamentale de la classification » énoncée par Brentano, suivant laquelle « elle doit résulter de l'étude des objets à classer, non de constructions *a priori* » (*ibid.*).

et de haine à qui n'a jamais aimé ni haï, le concept de pensée en général à qui ne s'est jamais saisi lui-même comme pensant³⁵.

Ce qui revient à dire ceci : de même que la distinction entre rouge et bleu est naturelle et justifiée parce que le voyant normal ressent le contraste entre rouge et bleu, de même le dualisme psychophysique est naturel et justifié parce que l'humain normal ressent la différence entre phénomènes mentaux et physiques. Mais est-ce suffisant ? Sans même avoir besoin d'en appeler à des cas limites comme la vie mentale du nouveau-né, on peut déjà douter que nous fassions l'expérience, même confusément, de cette distinction dans notre vie ordinaire, ou que les phénomènes mentaux et physiques contrastent au même sens où le rouge et le bleu sont dits contraster. Ne serait-il pas au moins aussi plausible de dire que, par exemple, la distinction, à l'intérieur d'une expérience totale, d'un sentiment de tristesse et de son objet attristant nécessite un degré élevé de raffinement grammatical ?

(Ob₃) Ce dernier point nous amène à une troisième difficulté. Brentano distingue, en vue d'étayer son dualisme, deux possibilités théoriques : deux présentations réellement distinctes pour un unique objet (P_1P_2/O), une unique présentation pour deux objets réellement distincts (P/O_1O_2)³⁶. Il justifie ensuite sa théorie des objets secondaires, qui correspond à la seconde option, en énonçant une objection à l'encontre de la première : le même objet devrait être présenté deux fois, ce qui est manifestement faux. Fait remarquable, il ne discute pas les deux autres options théoriquement possibles, à savoir P_1P_2/O_1O_2 et surtout P/O , qui correspond à la position de Mach. Qu'en est-il de cette dernière ?

D'une part, Brentano décrit une unique expérience se rapportant à deux objets réellement distincts, l'acte mental et son objet intentionnel. Cette différence peut bien être confuse, elle n'en demeure pas moins une différence réelle, que l'analyse a pour tâche, non pas de produire, mais de découvrir et de clarifier. D'autre part, selon l'approche moniste,

35 F. Brentano, *Die Abkehr vom Nichtrealen*, op. cit., p. 339.

36 F. Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, op. cit., livre II, chap. II, § 8 sq., p. 176 sq. (trad. fr., p. 138 sq.).

une unique expérience nous met en présence d'un champ phénoménal psychophysiquement indifférencié, au sein duquel nous distinguons abstraitement des phénomènes physiques et psychiques. Cette distinction abstraite ou conceptuelle ne sépare pas des parties réelles, isolables par l'analyse *sensu stricto*, mais – un peu comme on distingue « précepteur d'Alexandre » et « auteur des *Premiers analytiques* » – des aspects ou points de vue. La seconde position suggère que la distinction entre objets primaire et secondaire, pour ainsi dire, n'est pas moins produite par le langage ou la pensée conceptuelle que ne l'est pour Brentano la distinction entre présentations primaire et secondaire. La difficulté de l'approche brentanienne – qui affecte en réalité toute approche analytique ou méréologique de la vie mentale – est qu'elle semble, sous prétexte que les différences naturelles seraient d'abord « confuses », injecter dans l'expérience quelque chose qui ne s'y trouve pas. Supposons un état mental E_1 qui me donne la différence entre objets primaire et secondaire comme distincte. Cet état mental est supposé précédé par un autre état mental E_0 où la même différence est expérimentée comme confuse. Comment puis-je savoir que la différence est déjà présente dans E_0 ? Qu'est-ce qui permet d'affirmer qu'elle y est découverte et non produite secondairement, par exemple par l'effet du langage ? N'est-il pas plus conforme aux faits de dire que la différence, tout simplement, *n'apparaît pas* dans E_0 et qu'elle n'y est donc présente en aucun sens – ce qui correspond à la position P/O³⁷ ? D'ailleurs, Brentano ne le fait-il pas *de facto*, quand il affirme qu'un *même* objet physique peut être étudié en physique ou en psychologie, selon qu'il est considéré comme un objet ou comme un « objet représenté », comme un « contenu³⁸ » ?

37 Cette objection est une variante de la critique de l'hypothèse de constance dans l'école gestaltiste de Berlin. Cf., dans D. Seron, « La conscience a-t-elle des parties ? », dans L.-J. Lestocart (dir.), *Esthétique de la complexité : Pour un cognitivisme non linéaire*, Paris, Hermann, 2017, p. 23-49, mes arguments contre l'approche analytique et pour la « *one experience view* » promue par M. Tye, *Consciousness and Persons : Unity and Identity*, Cambridge, MIT Press, 2003.

38 Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, op. cit., livre II, chap. I, p. 140 (trad. fr., p. 112).

(Ob4) La difficulté est encore redoublée si l'on ajoute que, pour Brentano, la différence entre objets primaire et secondaire semble ultimement une différence entre phénomènes existant présentement, c'est-à-dire perçus, et phénomènes n'existant pas présentement, c'est-à-dire présentés sur un mode non perceptuel. La même question se pose à nouveau : cette différence apparaît-elle déjà dans l'expérience immédiate ? L'idée que l'existence apparaît dans l'expérience immédiate – appelée aujourd'hui « disjonctivisme » – confronte Brentano à toutes sortes de conséquences problématiques et peut-être indésirables. D'abord, comme il localise l'existence et l'inexistence dans le jugement, elle l'oblige, comme on l'a vu, à reconnaître à la conscience phénoménale un certain caractère de jugement : une idée très problématique à plusieurs égards, notamment parce qu'elle incite à concevoir la conscience à la manière d'une connaissance infaillible. Ensuite, la même idée rend particulièrement aporétiques le statut de la sensation et celui des phénomènes psychiques inexistantes comme ma colère remémorée³⁹.

Qu'arrive-t-il maintenant si, en désaccord avec Brentano, on considère l'expérience immédiate indépendamment de tout jugement et donc de toute existence ? Le sentir et le senti sont également des phénomènes, c'est-à-dire des objets de présentation. L'un comme l'autre *apparaissent* à la conscience : voilà, dira-t-on alors, tout ce qui nous intéresse au niveau de l'expérience immédiate. Au lieu d'une distinction de nature entre objets primaire et secondaire, comme Brentano, on pourra tout au plus discerner ici, à la manière de Hume, une différence de force ou de vivacité. Nous dirons donc, avec Mach et Carnap, que l'expérience immédiate ne permet pas, à elle seule, de distinguer (de façon « naturelle », non conventionnelle) entre le phénomène mental présent et les autres phénomènes : elle est psychophysiquement indifférenciée.

Cette conclusion remet en cause la proposition (AII₁) ci-dessus. Elle a aussi pour effet une structuralisation de l'intentionnalité d'allure

39 *Ibid.* : « Et la même chose vaut pour tous les phénomènes psychiques qui ont exclusivement une existence phénoménale. Nous ne considérerons comme objets proprement dits de la psychologie que les phénomènes psychiques au sens d'états réels (*in dem Sinn von wirklichen Zuständen*). » (Trad. fr., p. 112.)

carnapienne. De fait, une fois évacuées les clauses d'existence et d'inexistence, la définition de l'intentionnalité devient celle-ci, qui est « conjonctiviste » (compatible avec l'argument de l'illusion) :

(Int**) A représente *c* si, et seulement si, A apparaît et *c* apparaît (d'une manière déterminée) dans A.

262

La nouvelle définition exprime une simple relation entre phénomènes comme l'est l'intentionnalité dans sa réinterprétation carnapienne. Partant, l'intentionnalité est une relation du même ordre que d'autres relations d'inclusion phénoménale comme la relation « ... contient... » unissant un carré noir à un triangle blanc. Comme le déclare l'*Aufbau*, « la relation intentionnelle entre un processus psychique et ce qui est visé en lui n'est pas une relation unique en son genre, irréductible [*unzurückführbare*]⁴⁰ ». Ce qui a pour effet de relativiser l'idée brentanienne que l'expérience présenterait nativement une dualité sujet-objet. Sans doute, il reste possible de stipuler conventionnellement que les arguments de « *c* apparaît dans... » doivent être qualifiés de « mentaux ». Cependant, « mental » recélera alors un sens « fonctionnel » plutôt que « naturel⁴¹ ».

Une autre conséquence de cette reformulation est qu'il n'y a désormais pas plus de sens à parler d'existence que d'inexistence au sujet de l'expérience immédiate. Par exemple, le jaune de la perruque de Geppetto que j'imagine n'est pas moins « infailliblement » présent que mon acte d'imaginer la perruque de Geppetto. Si quelqu'un me dit « pendant que j'imagine présentement le jaune de la perruque de Geppetto, je suis pris de doute et me demande si ce n'est pas plutôt du bleu », je penserai soit qu'il s'agit d'un non-sens plaisant, soit que mon interlocuteur, cherchant

40 Carnap, *Aufbau*, Zusammenfassung, V. A, p. 271 (trad. fr., p. 314).

41 Cf. *ibid.*, § 65, p. 89 : « Il faut même contester qu'il existe dans le vécu fondamental, comme c'est souvent admis, quelque dualité comme la "corrélation entre objet et sujet" ou autre chose du même genre. [...] Ces théories [qui présupposent une telle dualité] sont victimes d'un préjugé dont la responsabilité incombe principalement au langage, par la forme sujet-prédicat. » Carnap restreint la dichotomie sujet-objet au sens visuel et évoque le cas de l'aveugle, qui en hérite par « adaptation à l'usage linguistique du voyant » (trad. fr., p. 141).

à exprimer son expérience, hésite entre deux mots. Par contre, il serait contradictoire de penser que sa sensation pût être trompeuse en lui présentant du jaune alors qu'en réalité aucun jaune n'apparaît, c'est-à-dire n'est présenté. Ainsi Mach déclare que la distinction entre apparence et réalité, entre rêve et veille, est certes utile du point de vue pratique, mais qu'elle est « tout à fait oiseuse et sans valeur » du point de vue « scientifique⁴² ».

Cette idée nous amène à ce qui constitue certainement la divergence la plus fondamentale entre la théorie de l'intentionnalité de Brentano et la théorie de la constitution de Carnap. Car la reformulation carnapienne (Int**) a pour effet de restreindre la portée de notre supposition initiale selon laquelle le problème de Carnap comme de Brentano est celui des fictions. Sans doute, les deux auteurs s'accordent sur le fait que le langage ordinaire génère des fictions et qu'il le fait parce que sa syntaxe, intrinsèquement trompeuse, incite à prendre à tort pour des noms propres des éléments linguistiques qui n'en sont pas. Mais ils sont en désaccord sur la question de savoir ce que veut dire « fiction ». Pour Brentano, qui conçoit les noms propres comme des signes dénotant des objets existants, une fiction est un objet inexistant qu'on prend à tort pour un objet existant. Pour Carnap, une fiction est un concept qu'on prend à tort pour un objet – existant ou inexistant. Cela implique que leurs reformulations du langage ordinaire seront différentes. À la différence de l'approche de Brentano, celle défendue dans l'*Aufbau* incite à penser que l'expérience immédiate trouve une meilleure expression linguistique

42 E. Mach, *Die Analyse der Empfindungen*, op. cit., chap. I, § 5, p. 8-9 (trad. fr., p. 15). De même Carnap, *Aufbau*, § 64, p. 86 : « La distinction entre objets réels et non réels [*zwischen wirklichen und nichtwirklichen Gegenständen*] ne se trouve pas au départ du système de constitution. On ne fait aucune différence, pour la base, entre les vécus qui, sur le fond de la constitution ultérieure, sont distingués comme perception, hallucination, rêve, etc. » (trad. fr., p. 138). Carnap interprète en ce sens la réduction phénoménologique de Husserl (*ibid.*, § 164, p. 227; trad. fr., p. 271) que le vécu élémentaire. Concernant ce rapprochement avec Husserl, voir É. Schwartz, « L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », *Revue philosophique de Louvain*, 114/3, 2016, p. 547-578.

dans un langage indifférent à l'existence, purement *phénoménologique*, comparable à celui de la phénoménologie husserlienne ou de la science phénoménaliste de Mach, dans lequel les noms propres – supposés, d'après le postulat empiriste énoncé au début, désigner des données de l'expérience immédiate – sont autorisés à violer la règle de généralisation existentielle : c'est là, je pense, l'intuition fondamentale derrière l'idée de Carnap que sa théorie de la constitution est *métaphysiquement neutre*.

TROISIÈME PARTIE

Héritages philosophiques
du projet d'*Aufbau*

HILBERT ET L'AUFBAU SIMULTANÉ DE L'ARITHMÉTIQUE ET DE LA LOGIQUE

Vincent Gérard

En 1927, Husserl avait confié à Dietrich Mahnke, fraîchement nommé professeur ordinaire de philosophie à Marbourg, une mission un peu particulière : celle de participer à la reconstruction d'une culture scientifique en Allemagne. Les conditions institutionnelles d'une telle reconstruction semblaient réunies : à la faveur de cette promotion, Mahnke devenait à Marbourg le collègue direct de Heidegger, dont il avait fait la connaissance un peu plus tôt, au domicile personnel de Husserl. L'espoir du Maître était de voir ses deux élèves, désormais collègues, travailler de concert au renouveau de la philosophie et faire de Marbourg l'épicentre de cette reconstruction : « C'est à nous qu'il revient d'accomplir la réforme de la méthode et de créer les fondations phénoménologiques nécessaires à une reconstruction à neuf (*Neubau*) de la culture scientifique¹ ».

Dans cette entreprise de reconstruction, Mahnke devra cultiver « sa manière spécifique », c'est-à-dire qu'il devra « s'en tenir d'abord, dans son nouveau devenir, aux domaines dans lesquels il a originairement acquis des connaissances propres, et continuer à se développer (*sich ausbauen*) à partir de là² ». Continuer à se développer, c'est-à-dire s'approprier progressivement l'immense champ de la science, au rythme de sa propre

- 1 E. Husserl, « Lettre à Mahnke du 26 décembre 1927 », dans *Briefwechsel: Die Göttinger Schule*, éd. E. Schuhmann & K. Schuhmann, Husserliana Dokumente III/3, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 1994, p. 458 (trad. fr. D. Pradelle, *Philosophie*, n° 129, 2016, p. 24).
- 2 *Ibid.*, p. 457 (trad. fr., p. 23, modifiée).

croissance organique, et jusqu'aux problèmes de degré supérieur : « Idées métaphysiques de Dieu, de liberté, d'immortalité³ ».

S'agissant des domaines de compétences, pour l'ancien étudiant en philosophie et en mathématiques qui avait suivi à Göttingen (1902-1905) l'enseignement de Husserl et de Hilbert, ils étaient tout désignés : c'étaient ceux de la *mathesis* pure. Dans sa réponse du 30 décembre 1927, Mahnke se voulait rassurant, sinon sur ses chances de collaborer avec Heidegger à la construction commune – sur ce point, il ne se faisait guère d'illusion –, du moins sur sa résolution de ne pas laisser les impératifs pédagogiques lui dicter son agenda :

270

Car il m'est impossible d'agir autrement : parler et écrire sur des domaines dans lesquels je ne possède pas de connaissance des choses mêmes [*keine* « *Sach* »-*kenntnis*], c'est bien quelque chose que je n'ai appris à faire ni chez vous, ni chez Hilbert⁴.

Concernant la méthode à mettre en œuvre pour progresser ainsi « de bas en haut », Husserl était sur ce point très clair : elle devait être analytique, « rigoureusement analytique » ; ce qui signifie que les domaines d'objets ne devaient pas être reconstruits de toute pièce à partir de l'*ego* transcendantal, puisque les ontologies régionales devaient bien plutôt servir de fil conducteur aux analyses constitutives. Il fallait procéder d'abord à « l'édification [*Bau*] englobante de toutes les ontologies eidétiques (non seulement de la *mathesis* pure, mais de toutes les ontologies de la nature, de l'esprit, etc.) », puis à celle de « toutes les phénoménologies, dans lesquelles on étudie chaque modalité fondamentale d'objectivité en relation avec la conscience donatrice », enfin à ces mêmes phénoménologies en tant qu'on y étudie – une fois opérée la réduction transcendantale – « la conscience de telle ou telle espèce d'objectivité au niveau eidétique, sous l'angle de ses composantes réelles et intentionnelles⁵ ».

3 *Id.*, Lettre à Mahnke du 25 février 1917, *ibid.*, p. 410 (trad. fr., p. 19).

4 D. Mahnke, Lettre à Husserl du 30 décembre 1927, *ibid.*, p. 463 (trad. fr., p. 29).

5 Husserl, Lettre à Mahnke du 25 février 1917, *ibid.*, p. 410 (trad. fr., p. 19).

Quant à l'eidétique elle-même, elle présupposait que l'on prenne son point de départ dans ce qui est factuellement donné, ou le cas échéant dans ce qui est donné dans l'imagination, en tant que variante possible du fait. La première étape consistait donc à s'installer dans la vie propre à l'expérience – ici, l'expérience mathématique – et à adopter sur les choses un regard naïf et naturel.

Je prendrai pour objet d'analyse le projet hilbertien d'un *Aufbau* simultané de la logique et de l'arithmétique, qui fut comme on sait le point de départ de ce que Hilbert développa, au début des années vingt, sous le nom de *théorie de la démonstration* (*Beweistheorie*). Dans le texte des conférences données à Copenhague et Hambourg en 1921, et publié en 1922 sous le titre *Neubegründung der Mathematik*, Hilbert écrit en effet : « C'est un fait qui correspond à une conviction que je défends depuis longtemps, savoir que la liaison étroite entre vérités arithmétiques et vérités logiques, et leur inséparabilité, rendent nécessaire une construction simultanée de l'arithmétique et de la logique formelle [*ein simultaner Aufbau der Arithmetik und formalen Logik*]⁶ ». Cette conviction remontait selon Hilbert à l'exposé *Über den Zahlbegriff* (1900), qui opposait à la méthode génétique d'engendrement ou de production (*Erzeugung*) des nombres réels par élargissement successif une méthode axiomatique, qui se trouvait confrontée à la tâche de démonstration de consistance et de complétude des axiomes – démonstration qui, dans le cas de l'arithmétique et de l'analyse, devait être directe et absolue.

On peut considérer que l'idée même d'une fondation des mathématiques telle que la concevait Hilbert, du moins dans la première version de sa théorie de la démonstration, allait à l'encontre de tout projet de fondation philosophique, fût-il phénoménologique ; car le rôle fondateur n'était pas dévolu à une quelconque activité intuitive, comme le voulaient Kronecker, Poincaré et les intuitionnistes. Il n'était pas non

6 D. Hilbert, *Neubegründung der Mathematik. Erste Mitteilung* (1922), dans *Gesammelte Abhandlungen*, Bd. III : *Analysis, Grundlagen der Mathematik, Physik, Verschiedenes, nebst einer Lebensgeschichte*, Berlin/Heidelberg, Springer, 1935, p. 174 (trad. fr. J. Largeault, « Nouvelle fondation des mathématiques. Première communication », *Intuitionisme et théorie de la démonstration*, Paris, Vrin, 1992, p. 128).

plus abandonné aux processus logiques, comme le voulaient Frege et les logicistes : « Le rôle fondateur, écrit Hourya Sinaceur, était dévolu à une méthode mathématique, l'axiomatique, ce qui implique, que les mathématiques s'autofondent et que les problèmes de fondement sont transférés de la sphère de la philosophie à celle des mathématiques⁷ ».

Or ce transfert du problème rendait-il désormais caduque toute tentative de fondation philosophique, comme s'il s'agissait de projets concurrents ? Ou bien l'autofondation des mathématiques faisait-elle place nette à un projet de fondation philosophique qui, affranchi de la tâche de procurer à la mathématique tout perfectionnement de ses méthodes et tout progrès dans ses résultats, pouvait désormais se déployer selon sa logique propre ? Dans sa *Nouvelle Fondation des mathématiques*, Hilbert écrit à propos de la théorie de la démonstration : « De même que le physicien consulte ses appareils, l'astronome sa position, et que le philosophe critique la raison, de même, à mon avis, le mathématicien doit assurer ses théorèmes en premier lieu par une critique de la démonstration, et à cette fin il lui faut une théorie de la démonstration⁸ ». Dans cette analogie avec la tâche d'une critique de la raison, Mahnke ne voyait pas une liquidation de la question des fondements : il y voyait un défi lancé par le mathématicien au philosophe – celui de prolonger le travail (*Herausforderung zur Weiterarbeit*). Mais en quoi devait consister un tel prolongement ? Le prolongement du travail signifiait-il que le philosophe allait devoir parfaire les constructions ? Faudrait-il continuer à construire pour participer au grand effort de reconstruction de la culture scientifique en Allemagne ? Ou bien le prolongement du travail devait-il se faire dans une autre dimension, sur un tout autre plan – celui ouvert par Brentano des consciences d'objets, où il n'y aurait rien à construire, rien à déduire, mais tout à élucider dans une démarche intuitive, à commencer par la

7 H. Bénis Sinaceur, Présentation de sa traduction française de Hilbert, « Sur les fondements de la logique et de l'arithmétique », dans F. Rivenc & P. de Rouilhan (dir.), *Logique et fondements des mathématiques. Anthologie (1850-1914)*, Paris, Payot, 1992, p. 254.

8 Hilbert, « Neubegründung der Mathematik », art. cit., p. 170 (trad. fr., p. 124).

nature de ces choses dont parle Hilbert, et qu'il avait identifiées à des « objets de pensée » ?

Avant d'examiner la réponse de Dietrich Mahnke à ces questions, telle qu'elle est documentée dans l'article de 1923 « De Hilbert à Husserl⁹ », en mettant en évidence les points d'accord et de désaccord entre le mathématicien et le philosophe, commençons par rappeler les grandes lignes de la construction simultanée de la logique et de l'arithmétique, liée à la thèse de leur inséparabilité.

HILBERT ET LA CONSTRUCTION SIMULTANÉE DE L'ARITHMÉTIQUE ET DE LA LOGIQUE

273

VINCENT GÉRARD
Hilbert et l'Aufbau simultané

Considérons la méthode axiomatique de Hilbert telle qu'elle est exposée dans les conférences tenues à Copenhague et Hambourg en 1921, et publiées en 1922 sous le titre *Neubegründung der Mathematik*¹⁰; car, comme l'a remarqué Dietrich Mahnke, c'est dans cet exposé que Hilbert se montre le plus proche de la fondation phénoménologique de la mathématique formelle proposée par Husserl – ce qui serait « de bon augure pour l'exactitude des résultats conformes des deux travaux intellectuels [*Gedankenarbeiten*] nés de motifs très différents¹¹ », comme si les résultats de l'un pouvaient corroborer ceux de l'autre.

Chaque domaine de la mathématique formelle – qu'il s'agisse de l'arithmétique ou d'une géométrie non euclidienne, de la structure logique de la géométrie euclidienne ou d'une partie de la physique théorique – est défini comme une multiplicité de « choses » (*Dinge*), dont on ne peut avoir aucune intuition, dont on ne sait rien, sinon qu'elles ont entre elles certaines relations purement conceptuelles, décrites par un nombre fini

9 D. Mahnke, « Von Hilbert zu Husserl. Erste Einführung in die Phänomenologie, besonders der formalen Mathematik », *Unterrichtsblätter für Mathematik und Naturwissenschaften*, 29, 1923, p. 34-37.

10 Hilbert, « Neubegründung der Mathematik », art. cit., p. 157-177 (trad. fr., p. 107-177).

11 Sur l'interprétation proposée par Dietrich Mahnke des rapports entre Husserl et Hilbert, voir M. Hartimo, « Husserl and Hilbert », dans S. Centrone (dir.), *Essays on Husserl's Logic and Philosophy of Mathematics*, Dordrecht, Springer, 2017, p. 245-263.

d'axiomes – axiomes de jonction, d'ordre, de continuité, etc. Une telle multiplicité « existe » (au sens mathématique, non au sens physique) lorsque ses axiomes sont mutuellement compatibles, c'est-à-dire lorsqu'il n'est pas possible de dériver en un enchaînement fini d'inférences, à partir de certains axiomes, une proposition qui contredise un autre axiome du système, ou ses conséquences. D'où il suit que l'une des tâches principales de la méthode axiomatique consiste à donner des preuves d'existence, en établissant le caractère non contradictoire des systèmes d'axiomes.

Dans le cas des géométries euclidiennes et non euclidiennes ou de la physique, ces démonstrations sont obtenues en se ramenant à des domaines de l'Analyse qui leur sont « formellement équivalents » ou « logiquement isomorphes », c'est-à-dire dont les éléments obéissent aux mêmes axiomes, lorsqu'on les considère dans leur forme purement logique conceptuelle, et abstraction faite de leur contenu intuitif. Ainsi par exemple, dans les *Grundlagen der Geometrie*¹², Hilbert avait résolu le problème de la non-contradiction des axiomes de la géométrie euclidienne du plan d'une façon indirecte et relative, en le réduisant au problème de la non-contradiction des axiomes définissant l'ensemble des nombres réels comme corps ordonné archimédien maximal : « Cette réduction était possible grâce à la méthode des coordonnées cartésiennes, qui permet d'associer bijectivement à tout point du plan muni d'un repère orthonormé un couple de nombres réels¹³ ». Il en va de même des démonstrations de consistance des axiomes en thermodynamique, en théorie élémentaire du rayonnement ou dans d'autres branches de la physique¹⁴, qui se ramènent à la question de la consistance des axiomes de l'Analyse.

12 Hilbert, *Grundlagen der Geometrie*, Leipzig, Teubner, 1899 (trad. fr. P. Rossier, *Les Fondements de la géométrie*, Paris, Dunod, 1971). Sur l'axiomatisation de la géométrie euclidienne, voir M. Geiger, *Systematische Axiomatik der euklidischen Geometrie*, Augsburg, Benno Filser, 1924.

13 H. Bénis Sinaceur, Présentation de « Sur les fondements de la logique et de l'arithmétique », *op. cit.*, p. 245.

14 Sur la démonstration de consistance des axiomes de la théorie élémentaire du rayonnement et leur compatibilité avec les lois élémentaires de l'optique, voir D. Hilbert, « Zur Begründung der elementaren Strahlungstheorie » (1914), *Gesammelte Abhandlungen*, Bd. III, *op. cit.*, § 4, p. 252-257.

La preuve *directe* de la consistance du système axiomatique de l'Analyse, ou même de l'arithmétique et de la théorie des ensembles, constituait en revanche un problème non résolu et, pour certains, insoluble. Alessandro Padoa considérait par exemple que le deuxième problème de Hilbert n'était qu'une « causerie qui se pouvait supprimer¹⁵ ». Hilbert pouvait s'abstenir de tout effort pour appliquer les méthodes de raisonnement utilisées en théorie des nombres irrationnels au problème de la démonstration directe de la non-contradiction des axiomes de l'arithmétique, en raison d'une dissymétrie constitutive. Tandis que les *contradictions* ou *dépendances* des propositions ne peuvent être démontrées que par « raisonnements déductifs » (c'est-à-dire syntaxiquement), les *non-contradictions* ou les *indépendances* des propositions ne peuvent l'être que par des « constatations » (c'est-à-dire sémantiquement) : « On constate, écrivait Padoa, que les interprétations choisies vérifient ou ne vérifient pas les propositions en question¹⁶ ».

Hilbert était convaincu depuis longtemps qu'une « construction simultanée » (*simultaner Aufbau*) de l'arithmétique et de la logique formelle était nécessaire ; car il fallait éviter les paradoxes liés à l'usage des notions arithmétiques (concept de nombre, d'ensemble, etc.) dans l'exposé des lois logiques, dont on attendait cependant qu'elles servent de fondement à l'arithmétique elle-même¹⁷. Le diagnostic de Poincaré était sur ce point plus sévère : le cercle n'affectait pas seulement les exposés traditionnels des principes de la logique. Il était présent dans la logique de Russell lui-même, qui faisait appel à la notion d'ensemble, quoiqu'il l'appelât « classe » et la considérât comme logique¹⁸. Mais, dans ce

15 A. Padoa, « Le problème n° 2 de M. David Hilbert », *L'enseignement mathématique*, 5, 1903, p. 85. Cité par Hourya Bénis Sinaceur dans la Présentation de sa traduction française de Hilbert, « Sur les fondements de la logique et de l'arithmétique », *op. cit.*, p. 247.

16 A. Padoa, « Le problème n° 2 de M. David Hilbert », art. cit., p. 90.

17 Hilbert, « Über die Grundlagen der Logik und der Arithmetik », *Verhandlungen des 3. Internationalen Mathematiker-Kongresses : in Heidelberg vom 8. bis 13. August 1904*, Leipzig, Krazer, 1905, p. 176 (trad. fr. H. Bénis Sinaceur, « Sur les fondements de la logique et de l'arithmétique », *op. cit.*, p. 257-258).

18 H. Poincaré, « Les mathématiques et la logique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 14, 1906, p. 17.

deuxième état de la théorie, l'exigence de construire simultanément l'arithmétique et la logique formelle conduit à faire un pas supplémentaire : elle implique d'effectuer une « formalisation rigoureuse des théories mathématiques tout entières, démonstrations comprises, de telle sorte que les inférences et conceptualisations mathématiques soient, sur le patron du calcul logique, incluses dans l'édifice mathématique au titre de parties constitutives formelles¹⁹ ». La mathématique rigoureusement formalisée se mue dès lors en un « stock de formules » démontrables faisant intervenir, outre les signes mathématiques usuels, un certain nombre de signes logiques (l'implication notée \rightarrow , le quantificateur universel noté (\forall) avec une variable à l'intérieur des parenthèses et, plus tard, la négation dont Hilbert pense alors pouvoir se passer).

S'agissant de la consistance de l'arithmétique élémentaire, Hilbert montre qu'elle peut être développée sur la base intuitive de signes concrets. Il introduit d'abord un certain nombre de signes (les nombres) qui forment les objets même de la mathématique, mais qui ne signifient rien : $1, 1+1, 1+1+1, \text{etc.}$: « Ces signes numériques, qui sont des nombres et qui constituent complètement les nombres, sont eux-mêmes l'objet de notre considération, mais ils n'ont par ailleurs aucune signification²⁰ ». Outre ces signes numériques, Hilbert introduit un certain nombre de signes qui ont une signification, et qui servent à communiquer : les signes 2 et 3 sont les écritures abrégées de $1+1$ et $1+1+1$ (ce sont des signes de signes, des signes qui désignent d'autres signes) ; les signes « et » servent à communiquer des assertions ; la suite de signes n'est pas une formule arithmétique²¹, mais sert seulement à communiquer le fait que le chiffre 3 – abréviation de $1+1+1$ – dépasse le signe 2 – abréviation de $1+1$ –, c'est-à-dire que ce dernier signe est une partie du premier.

De même, la suite de signes $a + b = b + a$ n'est pas une formule (au sens strict de la mathématique formelle), mais seulement la

19 Hilbert, « Neubegründung der Mathematik », art. cit., p. 165 (trad. fr., p. 119).

20 *Ibid.*, p. 163 (trad. fr., p. 117, modifiée).

21 Ce n'est pas une « formule » au sens strict de la mathématique formelle, mais on pourrait dire, suivant la remarque Paul Bernays, qu'il s'agit d'une « formule avec une signification », en prenant le terme au sens large.

communication du fait que le signe $a + b$ est le même que le signe $b + a$. Or il est possible, dit Hilbert, d'« apercevoir [*einsehen*] l'exactitude du contenu sémantique [*das inhaltliche Zutreffen*] de cette communication²² ». On peut supposer pour cela que $b > a$, c'est-à-dire que le signe numérique b dépasse le signe numérique a ; et écrire que $b = a + c$, où c est la communication d'un signe numérique. Reste donc à démontrer que $a + a + c = a + c + a$, c'est-à-dire que les deux signes numériques de part et d'autre du signe d'égalité n'en font qu'un ; ce qui est le cas si $a + c = c + a$. Or cette dernière expression est obtenue à partir de la précédente en faisant disparaître au moins un 1 , par dissociation de a ; et ce procédé de dissociation peut se répéter jusqu'à ce que les sommandes coïncident ; car chaque chiffre a est par définition composé par concaténation²³ des signes 1 et $+$. Il peut donc pareillement se décomposer par dissociation des signes dont il a été composé.

Une arithmétique ainsi pratiquée ne comportant pas d'axiomes, elle ne peut donner lieu à aucune contradiction. Elle est composée de signes concrets sur lesquels on effectue des opérations et à propos desquels on formule des énoncés contentuels. On ne peut pas cependant « construire » (*aufbauen*) de cette manière toute l'Analyse ; car ce procédé contentuel intuitif ne permet pas de formuler des assertions concernant une infinité de nombres ou de fonctions : comment pour une infinité de nombres pourrait-on écrire tous les signes numériques ou introduire toute les abréviations nécessaires ? On se trouverait confronté aux incohérences relevées par Frege dans sa critique des définitions reçues des nombres irrationnels²⁴.

22 Hilbert, « Neubegründung der Mathematik », art. cit., p. 164 (trad. fr., p. 118, modifiée).

23 Nous empruntons ce terme à Dominique Pradelle, qui décrit ainsi le processus de réduction morphologique qui est ici à l'œuvre : « S'il y a idéalité, ce n'est plus celle des significations, pas plus que celle d'objets visés par les significations, mais seulement celle d'entités morphologiques identifiables et de règles de concaténation intrathéoriques » (D. Pradelle, *Intuition et idéalités. Phénoménologie des objets mathématiques*, Paris, PUF, 2020, p. 152-153).

24 Voir G. Frege, *Grundgesetze der Arithmetik*, Jena, Hermann Pohle, 1903, Bd. II.

C'est pourquoi Hilbert se transporte sur un plan supérieur, où axiomes, formules et démonstrations de la théorie mathématique sont eux-mêmes pris pour objets d'une étude contentuelle. À cette fin, il faut d'abord remplacer par des formules et par des règles, c'est-à-dire reproduire au moyen de formalismes, les raisonnements contentuels qu'on fait couramment dans les théories mathématiques. D'où la « formalisation rigoureuse », qui donne tout son sens à l'exigence de construction simultanée de l'arithmétique et de la logique formelle. Les axiomes ($a = a$, $1 + (a + 1) = (1 + a) + 1$; etc.), formules et démonstrations qui constituent ainsi l'édifice formel de la mathématique sont exactement ce qu'étaient les signes numériques vides de sens dans la construction précédente de l'arithmétique élémentaire ; et ce sont eux qui deviennent maintenant, comme l'étaient les signes de l'arithmétique, le thème des raisonnements contentuels, donc de la pensée véritable. D'où la séparation stricte entre le plan des formules et démonstrations formelles et celui des raisonnements contentuels. La fondation définitive des mathématiques s'obtient donc pour Hilbert par une critique de la démonstration, comprise par analogie avec la critique de la raison.

Le jeu de formules auquel conduit la formalisation, outre sa portée mathématique, a explicitement pour Hilbert une portée philosophique. Il découvre les règles suivant lesquelles s'exerce la « technique de notre pensée » (*Technik unseres Denkens*) – règles qu'il est possible de décrire : « L'idée maîtresse de ma théorie de la démonstration n'est rien d'autre que de dépeindre l'activité de notre intelligence [*die Tätigkeit unseres Verstandes*], de dresser un inventaire des règles suivant lesquelles notre pensée fonctionne réellement²⁵ ». Ces analyses n'appellent-elles pas une « révolution copernicienne », semblable à la révolution kantienne, reconduisant de l'objet au sujet de la connaissance ou, dans la terminologie husserlienne, du noème à la noèse, de l'objet intentionnel aux actes intentionnels de la conscience rationnelle ?

25 Hilbert, « Die Grundlagen der Mathematik », *Abhandlungen aus dem Mathematischen Seminar der Universität Hamburg*, 6, 1928, p. 79 (trad. fr. J. Largeault, *Intuitionisme et théorie de la démonstration*, op. cit., p. 158).

DIETRICH MAHNKE ET L'ÉLUCIDATION PHÉNOMÉNOLOGIQUE DU SENS DE LA MÉTHODE AXIOMATIQUE

Dans son article « De Hilbert à Husserl » (1923), où il se propose d'introduire un lecteur de culture plutôt scientifique à la phénoménologie et à sa méthode à partir de l'exemple des analyses phénoménologiques de l'arithmétique axiomatisée, Mahnke s'attache à élucider, du point de vue de la théorie de la connaissance, le sens de la méthode axiomatique et de ses objets. Que sont par exemple les « choses » dont parle Hilbert ? Naturellement, il ne s'agit pas de réalités physiques, ni de concepts idéaux comme ceux de la géométrie intuitive. Il s'agit plutôt de « simples squelettes conceptuels sans revêtement matériel sensible²⁶ », de formes de choses comparables aux variables de fonctions avec des places vides $f(*)$, introduites par Hilbert pour former, avec les signes de constantes, l'édifice formel de la mathématique. Ces simples supports de relations sont comparables aux catégories purement grammaticales dont parle Husserl dans les *Recherches logiques*, comme unité et pluralité, tout et partie, sujet et prédicat ; car de même que dans la forme propositionnelle « S est p », il est possible de remplacer S et p par n'importe quels termes, dont le premier est d'espèce sujet, le second d'espèce prédicat, de même on peut introduire, dans les propositions de l'arithmétique formelle, des choses très différentes quant au contenu, à condition qu'elles vérifient dans leurs relations mutuelles les lois de commutativité, d'associativité, etc. : des segments, des temps, des énergies, des fréquences, etc.

Le système de l'arithmétique formelle n'est donc pas une discipline scientifique déterminée, mais seulement la forme logique de théories que l'on utilise en tant que « squelette déductif homogène » dans toutes les disciplines « logiquement isomorphes » ou « formellement équivalentes ». Toute la mathématique formelle relève selon Husserl d'une logique pure comprise comme théorie de toutes les théories nomologiques, dans la mesure précisément où elle donne une forme déterminée à certains types essentiels de théories possibles, et corrélativement à leurs domaines

26 Mahnke, « Von Hilbert zu Husserl », art. cit., p. 35.

possibles, et recherche leurs relations mutuelles, régies par des lois : « Toutes les théories véritables sont alors des spécialisations, ou encore des singularisations des formes de théories correspondantes, de même que tous les domaines de la connaissance élaborés théoriquement sont des multiplicités singulières²⁷ ».

La constitution d'une théorie des formes de théories possibles n'a pas seulement une importance théorique ; elle a aussi une signification pratique ; car le fait de pouvoir ranger une théorie dans la classe formelle dont elle dépend peut être très utile sur le plan méthodologique. En effet, il est possible de résoudre certains problèmes posés dans une discipline théorique, ou dans une théorie d'une discipline donnée, en faisant retour au « type catégorial » ou à la forme de la théorie, voire à une forme ou à une classe de formes plus englobantes et à leurs lois. On peut penser par exemple à la théorie des multiplicités à n dimensions issue de la généralisation de la forme des théories géométriques, à la théorie des groupes de transformations de Lie, etc.

280

Cette élucidation de l'essence des « choses » de la mathématique axiomatique montre qu'il est philosophiquement erroné de dire des signes numériques intuitifs qu'ils sont les véritables objets de l'arithmétique ; et pourtant, Mahnke soutient que cette affirmation erronée recèle une « vérité profonde²⁸ », dont la phénoménologie permet d'explicitier le sens. Hilbert est en effet conduit à cette affirmation, parce qu'il considère que de simples formules ne suffisent pas à démontrer la consistance de l'arithmétique, et que des opérations intuitives comme la composition, la décomposition des signes et les inférences contentuelles sont nécessaires ; et à cet égard, il en va de la mathématique comme de la métaphysique, qui n'admet pas non plus de « preuve purement conceptuelle d'existence », même si le concept d'existence n'est pas univoque au regard de la mathématique et de la métaphysique.

27 Husserl, *Logische Untersuchungen*, Bd. I: *Prolegomena zur reinen Logik*, éd. E. Heidegger, Den Haag, Martinus Nijhoff, 1975, § 70, Hua XVIII, p. 251 (trad. fr. H. Élie, A. L. Kelkel & R. Schérer, *Recherches logiques*, t. I: *Prolégomènes à la logique pure*, Paris, PUF, 1959, p. 275).

28 Mahnke, « Von Hilbert zu Husserl », art. cit., p. 36.

Or, sur ce point, Hilbert s'accorde avec l'idée fondamentale de Husserl selon laquelle toute affirmation scientifique ne trouve sa justification ultime que dans une intuition adéquate où l'objet de connaissance est donné précisément tel qu'il est visé. Husserl fait cependant une différence entre objets qui sont susceptibles de se donner dans une intuition sensible et objets qui ne peuvent se donner dans l'évidence que dans des actes rationnels d'un autre genre, dans une intuition catégoriale : « Le *un* et le *le*, le *et* et le *ou*, le *si* et le *alors*, le *tous* et le *aucun*, le *quelque chose* et le *rien*, les *formes de la quantité* et les *déterminations numériques*, etc. – tout cela ce sont des éléments propositionnels importants, mais nous chercherons en vain leurs corrélats objectifs dans la sphère des objets réels, ce qui veut dire, purement et simplement, des objets d'une perception sensible possible²⁹ ». Mais sur la base de ces perceptions sensibles s'édifient des actes rationnels supérieurs : la colligation et le dénombrement, par exemple ; et c'est précisément dans ces vécus logiques, fondés cependant dans des vécus sensibles, que les *collectiva* et les nombres nous sont donnés, c'est-à-dire que ce qui est pensé par les mots *et* ou *deux* trouve son remplissement dans l'intuition catégoriale correspondante. Hilbert a donc phénoménologiquement raison d'exiger pour le fondement des évidences arithmétiques que soient préalablement donnés des « objets discrets extralogiques³⁰ ».

Hilbert s'accorde en outre avec Leibniz en choisissant d'utiliser comme objets discrets extra-logiques, non pas des choses naturelles, mais des signes numériques artificiellement créés ; car comme tous les bons symboles ou caractères mathématiques, ces signes expriment les relations purement arithmétiques qui existent entre les choses dénombrables, comme l'ordre et la connexion, sans faire intervenir les déterminations matérielles étrangères à la question : « Il y a dans les caractères, écrivait Leibniz,

29 Husserl, *Logische Untersuchungen*, Bd. II, Zweiter Teil : *Untersuchungen zur Phänomenologie und Theorie der Erkenntnis*, éd. U. Panzer, Den Haag, Martinus Nijhoff, 1984, VI. Unters., § 43, Hua XIX/2, p. 667 (trad. fr. H. Élie, A. L. Kelkel & R. Schérer, *Recherches logiques*, t. III : *Éléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance*, Paris, PUF, 1963, p. 171).

30 Hilbert, « Neubegründung der Mathematik », art. cit., p. 162 (trad. fr., p. 117, modifiée).

quelque rapport, quelque ordre qui est le même que dans les choses, surtout si les caractères sont bien imaginés³¹ ». De même en géométrie, les caractères doivent se substituer aux figures, comme l'indiquent les fragments sur la *Caractéristique géométrique* de 1679 auxquels Mahnke fait ici référence³², car les figures sont souvent trop embrouillées et sèment la confusion dans l'esprit de celui qui les contemple. Or la géométrie analytique de Descartes ne peut pas se passer totalement des figures, puisqu'elle ne fait apparaître dans les calculs que les relations de grandeur, supposant connues les relations de situation à partir de la figure. D'où le projet d'une caractéristique géométrique reposant sur l'usage exclusif de caractères faisant connaître aussi la situation, c'est-à-dire les relations qu'entretiennent les figures entre elles. Prolongeant ces remarques, Mahnke écrira dans sa thèse sur Leibniz :

Le point de vue de Leibniz s'accorde en fait parfaitement avec la conception actuelle de Hilbert qui, dans ses derniers textes (contre les tentatives antérieures d'une fondation purement logico-formelle des mathématiques, mais aussi contre les efforts des « intuitionnistes » Brouwer et Weyl pour ne tolérer que les concepts mathématiques qu'on peut « construire » [*konstruieren*] intuitivement en un nombre fini d'étapes), entreprend une nouvelle fondation de toute la mathématique jusqu'à lui, qui s'attache à la méthode de formalisation et d'axiomatisation, mais qui fait aussi appel de manière essentielle aux opérations intuitives avec les signes de nombres et de formules extralogiques intuitivement donnés pour administrer la démonstration d'existence³³.

Mais Hilbert a tort d'en conclure que ces signes sont eux-mêmes les objets de l'arithmétique, et qu'ils n'ont aucune signification ; car le signe $1 + 1$

31 G. W. Leibniz, *Dialogus* [1890], dans *Die philosophischen Schriften von Gottfried Wilhelm Leibniz*, éd. C. I. Gerhardt, Hildesheim, Olms, 1961, t. VII, p. 191.

32 *Id.*, *Characteristica geometrica*, dans *Leibnizens mathematische Schriften*, éd. C. I. Gerhardt, Halle, Schmidt, 1858, t. I, p. 141.

33 Mahnke, « Leibnizens Synthese von Universalmathematik und Individualmetaphysik » [La synthèse leibnizienne de la mathématique universelle et de la métaphysique de l'individuel], *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*, 7, 1925, p. 507.

a une signification, ni plus ni moins que le signe abrégatif ε auquel Hilbert veut bien en accorder une : « Il est l'incarnation sensible [*Versinnlichung*] d'une relation purement logique, la liaison collective³⁴ ». Les véritables objets de l'arithmétique sont précisément ces relations logiques, et la valeur véritable des signes numériques tient à ce qu'ils sont les fondements sensibles les plus appropriés des intuitions catégoriales de nombres. Hilbert lui-même reconnaît d'ailleurs indirectement que les signes de formules ont aussi une signification, puisqu'il admet à côté des « inférences formelles » de la mathématique proprement dite, et pour en démontrer la consistance, les « inférences à contenu sémantique » de la métamathématique. Mahnke remarque cependant que la distinction entre simples symboles et significations proprement dites en croise une autre, celle qui existe entre objets idéaux et actes réels de la pensée mathématique. Le signe signifie l'existence d'une relation d'implication entre deux propositions, mais au signe sensible et à la conséquence logique qu'il exprime correspond nécessairement un acte de l'esprit qui vise l'état de choses objectif, ou bien de façon signitive sur le fondement d'une perception subjective de signe, ou bien sur le fondement d'une intuition catégoriale dans laquelle le visé parvient lui-même à l'autodotation ; car comme le montre Husserl au § 14 de la *Sixième Recherche logique*, une intention signitive a toujours un « support intuitif » (*intuitiver Anhalt*) – en l'occurrence la face sensible de l'expression –, mais elle n'a pas pour autant un « contenu intuitif » (*intuitiver Inhalt*) ; et il faut pour cela qu'elle vienne s'articuler à un acte intuitif, dont elle reste cependant spécifiquement distincte³⁵. Dans cette corrélation entre objets rationnels et actes rationnels objectivants, du noème et de la noèse, c'est la noématique qui, selon Mahnke, trouve son fondement dans la noétique.

Est-il possible cependant de déduire l'existence objective de l'ensemble des nombres, comme le propose Hilbert compris par Mahnke, de l'étude des procédures d'inférences humaines subjectives ? Les choses se conforment-elles à notre pensée ? Mahnke répond par l'affirmative ; car les

34 *Id.*, « Von Hilbert zu Husserl », art. cit., p. 36.

35 Voir Husserl, *Logische Untersuchungen*, VI. Unters., § 14, Hua XIX/2, p. 586 (trad. fr., RL III, p. 71-72).

« choses » de la logique et de la mathématique formelles sont de simples « formes catégoriales de choses », qui ne se trouvent pas dans la matière sensible, mais qui se constituent seulement dans des actes rationnels donateurs de forme. Dans cette opération, les contenus sensibles des choses restent inchangés, de même que leurs qualités figurales : « Les formes catégoriales n'agglutinent, ne nouent, n'assemblent pas les parties entre elles de telle manière qu'il en résulte un tout réel, perceptible par les sens. Elles ne donnent pas une forme au sens où le potier modèle une forme³⁶ ». C'est pourquoi le cours du monde ne peut jamais contredire, ni confirmer les lois idéales de la logique et de la mathématique formelles : « Des lois qui ne visent aucun fait, écrit Husserl au § 65 de la *Sixième Recherche logique*, ne peuvent être confirmées ni réfutées par aucun fait³⁷ ». Les formes catégoriales se fondent donc dans l'essence de la raison donatrice de formes.

Peut-on dans ces conditions accorder aux procédures d'inférences rationnelles une signification non seulement psychologique et individuelle, mais logique et générale ? Encore une fois, Mahnke répond par l'affirmative ; car le fait que les actes fondés « informent » l'objet sensible, qui se constitue alors en objectivité modifiée, ne signifie nullement que ces actes falsifient le réel, qu'ils le transfigurent en un monde phénoménal qui n'aurait de validité qu'individuelle, ou typiquement humaine. Les formes catégoriales n'altèrent pas la réalité ; ce qui ne signifie pas qu'elles n'ont qu'une valeur limitée personnelle, ou qu'elles ne sont valables que pour les âmes humaines, par exemple. Elles valent pour tout esprit doué de raison en général, tout esprit qui n'a pas seulement des moments de vécus sensibles, mais qui est aussi capable de saisir une vérité scientifique, d'appréhender l'objectivité configurée par les fonctions catégoriales : « Les lois formelles noématiques véritablement "objectives", c'est-à-dire instituant l'objectivité en général, ne se fondent pas dans les lois de fait empirico-psychologiques, ayant une validité subjective individuelle, tout au plus anthropologique, mais elles se fondent dans les lois d'essence phénoménologiques noétiques

36 *Ibid.*, § 61, Hua XIX/2, p. 715 (trad. fr., RL III, p. 224).

37 *Ibid.*, § 65, Hua XIX/2, p. 728 (trad. fr., RL III, p. 239).

ayant une validité universelle³⁸ ». Les noèses de la raison en général ne sont pas les vécus réels d'une psyché individuelle : elles « résident » dans ces vécus à peu près comme les cercles géométriques « résident » dans les cercles physiques. La noèse est au vécu psychique ce que le noème est à la chose sensible, et l'idée à la réalité. Mahnke retrouve ainsi l'idée développée par Natorp, et dont celui-ci pensait pouvoir trouver l'origine chez Héraclite³⁹, selon laquelle toute psyché individuelle, toute « monade animée » pourrait apercevoir en son for intérieur le *Logos* éternel qui serait commun à toutes ; et Natorp de citer les vers de Schiller : « Ce n'est pas dehors, là le cherche l'insensé / C'est en toi, tu le produis de toute éternité » (*Es ist nicht draussen, da sucht es der Tor / Es ist in dir, du bringst es ewig hervor*⁴⁰).

D'où la critique de ce qu'on pourrait appeler le « point de vue heideggérien⁴¹ » en philosophie des mathématiques, consistant à ne reconnaître comme « existant » que les seuls objets accessibles à une conscience *humaine*⁴². Or tel sera précisément le point de vue adopté par

38 Mahnke, « Von Hilbert zu Husserl », art. cit., p. 37.

39 « Je me suis cherché moi-même » (Héraclite, Fragment CI, cité par P. Natorp, « Selbstdarstellung », dans R. Schmidt (dir.), *Die deutsche Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellungen*, Leipzig, Meiner, 1921, t. I, p. 165).

40 F. Schiller, « Die Worte des Wahns » (1799), *Sämmtliche Werke*, Stuttgart, Cotta'scher Verlag, 1862, t. I, p. 340.

41 Nous n'entendons pas par là une philosophie des mathématiques qu'on pourrait reconstruire à partir des analyses disséminées ici ou là de Heidegger. Pour une tentative de ce genre, voir O. Souan, « Heidegger et les mathématiques », dans M. Caron (dir.), *Heidegger*, Paris, éditions du Cerf, 2006, p. 361-416. Sur ce que nous appelons ici « le point de vue heideggérien » en philosophie des mathématiques, voir C. Fr. Gethmann, « Hermeutische Phänomenologie und Logischer Intuitionismus. Zu O. Beckers Mathematische Existenz », dans A. Gethmann-Siefert & J. Mittelstrass (dir.), *Die Philosophie und die Wissenschaften. Zum Werk Oskar Beckers*, München, Fink Verlag, 2002, p. 109-128.

42 Voir sur ce point la critique formulée par Mahnke dans sa lettre à Becker du 8 septembre 1927, *Oskar Becker und die Philosophie der Mathematik*, éd. V. Peckhaus, München, Wilhelm Fink Verlag, 2005, p. 262. Voir aussi les analyses de P. Mancosu, « “Das Abendteuer der Vernunft” : O. Becker und D. Mahnke on the Phenomenological Foundations of the Exact Sciences », dans *Oskar Becker und die Philosophie der Mathematik*, op. cit., p. 238-239.

Becker, qui tentera de promouvoir une conception « anthropologique » de la connaissance contre une conception « absolue », sans rien ignorer naturellement des anciennes critiques husserliennes de l'anthropologisme logique, et pensant pouvoir du même coup donner un sens ontologique plus profond à la doctrine husserlienne de l'intuition catégoriale.

286

Mahnke considérait que la théorie de la démonstration, conçue par analogie avec la critique de la raison, lançait au philosophe un défi : celui de poursuivre le travail. Mais la poursuite du travail ne consistait pas pour le philosophe à obtenir de nouvelles formules démontrables à partir des axiomes au moyen de l'inférence formelle. Elle ne consistait pas non plus à ajouter de nouveaux axiomes aux théories et à démontrer leur consistance par l'inférence contentuelle. Le travail ne se poursuivait ni sur le plan de la mathématique proprement dite (la mathématique formalisée), ni sur celui de la « mathématique seconde ». Où donc se prolongeait-il ? Le prolongement consistait en réalité à déplacer la mathématique dans une autre dimension, ou sur un autre plan : « Car même si le système logique de Hilbert – génial constructeur [*Konstrukteur*] de systèmes mathématiques s'il en est – est déjà édifié [*ausgebaut*] en bonne et due forme, il reste aux philosophes la tâche, qui se trouve dans une tout autre dimension, d'élucider [*aufzuklären*] du point de vue de la théorie de la connaissance l'essence intime et le sens véritable de la méthode axiomatique et de ses objets⁴³ ». Mahnke sur ce point était fidèle à l'enseignement de Husserl – cet enseignement qu'il avait suivi à Göttingen dans ses années de formation. Le mathématicien n'y était pas considéré comme un « pur théoricien » (*reiner Theoretiker*). Il n'était pas le défenseur d'intérêts théoriques au sens ultime et définitif : « Il n'est bien plutôt que l'ingénieur technicien, en quelque sorte le constructeur [*Konstrukteur*] qui, objectivement et sans réflexion, se plonge dans les multiples connexions formelles, construit [*aufbaut*] des œuvres correspondantes comme des œuvres techniques⁴⁴ ».

43 Mahnke, « Von Hilbert zu Husserl », art. cit., p. 35.

44 Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/1907*, éd. U. Melle, Hua XXIV, Dordrecht, Martinus Nijhoff, 1984, § 31c, p. 163 (trad. fr. L. Joumier, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance [1906/1907]*, Paris, Vrin, 1998, p. 209).

On a pu dire que l'autofondation des mathématiques devait surtout permettre, dans l'intention de Hilbert, de « s'adonner, la conscience nette, aux mathématiques idéales⁴⁵ » ; c'est tout à fait exact ; mais l'attitude de Husserl à l'égard de l'autofondation des mathématiques était-elle si différente ? Car la liquidation du problème mathématique des fondements ne devait-elle pas permettre au philosophe, pour les mêmes raisons, d'accéder à la claire conscience de sa propre tâche ? Telle était du moins la position de Husserl exprimée dans ses cours de Göttingen. Analysant en effet le processus historique d'émancipation des sciences à l'égard de la philosophie, Husserl déclarait qu'il ne fallait pas y voir une menace pour la philosophie, ni même pour la primauté qu'elle pouvait revendiquer en tant que philosophie première ; car, disait-il, il fallait reconnaître que la prise en charge des sciences naturelles et de leur méthode avait représenté pour la philosophie un véritable préjudice : « Ce n'est qu'une fois que l'on s'est détaché de toutes les théories naturelles que la tâche philosophique intervient dans sa pureté⁴⁶ ».

45 J. Largeault, *Intuitionisme et théorie de la démonstration*, op. cit., p. 110-111.

46 Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie*, § 31d, Hua XXIV, p. 165 (trad. fr., p. 211).

D'UN *AUFBAU* À L'AUTRE : MODALITÉS
ET SIGNIFICATIONS DE LA « CONSTRUCTION »
DE MONDE, DE CARNAP À SCHÜTZ

Laurent Perreau

En 1932, Alfred Schütz publie sa thèse de doctorat remaniée¹. L'ouvrage, qui sera la seule monographie publiée de son vivant, se présente sous le titre suivant : *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt. Eine Einleitung in die verstehende Soziologie*².

Ce titre offre ainsi deux entrées possibles, qui signent une double ambition. En effet, la seconde partie du titre retenu par Schütz, pour commencer par celle-ci, fait de l'ouvrage une « Introduction à la sociologie de compréhension³ ». Elle prend explicitement pour objet

- 1 Alfred Schütz (1899-1959) a produit une œuvre singulière, à la croisée de la philosophie et des sciences sociales. Originaire de Vienne, il dut s'exiler aux États-Unis vers la fin des années 1930. À partir de 1943, il enseigna régulièrement à la *New School for Social Research* à New York, tout en exerçant une activité de conseiller juridique. Pour une biographie exhaustive : H. R. Wagner, *Alfred Schütz : An Intellectual Biography*, Chicago/London, The University of Chicago Press, 1983. Pour une introduction très complète, cf. D. Cefaï, *Phénoménologie et sciences sociales. Alfred Schutz. Naissance d'une anthropologie philosophique*, Genève, Librairie Droz, 1998.
- 2 A. Schütz, *Alfred Schütz Werkausgabe*, Bd. II : *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt. Eine Einleitung in die verstehende Soziologie*, éd. M. Endreß et J. Renn, Konstanz, UVK Verlagsgesellschaft mbH, 2004. L'ouvrage parut initialement à Vienne en 1932 ; il fit l'objet d'une réédition en 1960, et fut ensuite traduit en langue anglaise en 1967 sous un titre qui esquivait les difficultés de traduction du titre original, *The Phenomenology of the Social World* (trad. angl. G. Walsh & F. Lehnert, Evanston (Ill.), Northern UP, 1967).
- 3 Nous retenons la traduction proposée par Jean-Pierre Grossein pour « *verstehende Soziologie* » (littéralement : « sociologie compréhensive »),

la méthodologie de la sociologie développée par Max Weber dans le premier chapitre d'*Économie et société*⁴, que Schütz tient pour décisive, voire pour définitive. Selon Schütz, Weber « a donné à la sociologie allemande d'aujourd'hui sa détermination, en ce qu'elle se présente désormais comme une science et non plus comme une doctrine du Salut, et il lui a livré l'appareil logico-méthodologique dont elle avait besoin pour résoudre cette tâche particulière⁵ ». À la suite de Simmel, Weber a pour premier mérite d'éviter les hypostases de l'« esprit objectif » en revenant au comportement individuel et au « sens » subjectivement visé par l'agent. L'activité de compréhension individuelle et interindividuelle apparaît ainsi comme une donnée première qui doit constituer le matériau propre de l'analyse sociologique. Le second mérite de la méthodologie wébérienne, aux yeux de Schütz, concerne la méthodologie des sciences sociales et l'établissement d'analyses rigoureuses qui vont conduire l'explicitation et l'explication de la compréhension individuelle et interindividuelle. Ainsi, Weber montre en quoi l'*objectivité* et la *scientificité* de la sociologie dépendent de procédures qui peuvent être méthodologiquement définies, notamment *via* la construction idéaltypique, ce mode de conceptualisation absolument déterminant pour la pratique de la comparaison sociologique et l'identification des chaînes causales qui régissent les phénomènes sociaux.

Si l'acquis wébérien constitue le point de départ des considérations de Schütz, il n'est pas certain, en revanche, que l'entreprise soit véritablement une « Introduction » en bonne et due forme à la sociologie de compréhension, même si le titre de l'ouvrage le présente de cette manière. Dès la première section de son texte, Schütz précise que « l'édification » (*Aufbau*) de la sociologie wébérienne sera « supposée connue⁶ ». En fait d'« Introduction », Schütz propose en réalité une réinterprétation philosophique, à visée refondatrice, de la conceptualité

c'est-à-dire procédant par compréhension). Cf. J.-P. Grossein, « Leçon de méthode wébérienne », dans Max Weber, *Concepts fondamentaux de sociologie*, trad. fr. J.-P. Grossein, Paris, Gallimard, 2016.

4 *Ibid.*

5 A. Schütz, *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt*, op. cit., p. 85.

6 *Ibid.*

wébérienne. Ainsi, s'il approuve les principes et les résultats de l'approche wébérienne, Schütz entend les confirmer et les conforter en reprenant l'élaboration conceptuelle de ses concepts fondamentaux, tels que ceux d'« agir social » (*soziales Handeln*, soit l'agir orienté en fonction du comportement des autres membres du monde social), de « sens » subjectivement visé (soit le sens considéré comme produit d'une conscience individuelle), etc. Cette entreprise s'autorise d'une analyse constitutive de l'expérience subjective. Pour mener cette dernière à bien, Schütz s'efforce, de manière très originale, de mobiliser conjointement les apports de la phénoménologie husserlienne, en recentrant celle-ci sur l'analyse de l'attitude naturelle, et certains aspects de la théorie bergsonienne de la conscience et de la Durée. De cette manière, au-delà de la refonte philosophique de la méthodologie wébérienne, l'ouvrage inaugural de Schütz nourrit l'ambition de contribuer à la refondation philosophique des sciences sociales.

Cependant la première partie du titre de l'ouvrage situe aussi celui-ci dans le champ d'une philosophie sociale, voire d'une ontologie du monde social. Ce que Schütz se propose d'accomplir, avec *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt*, c'est bien de décrire la « construction » (*Aufbau*) du monde social, en tant que celle-ci « fait sens » ou encore en tant qu'elle se révèle « dotée de sens » (*sinnhaft*). En somme, Schütz se propose d'assumer « l'exigence d'une théorisation achevée des formes de société humaine⁷ », en rendant compte de la structuration du monde social, à partir d'une investigation focalisée sur la question de la production du sens de l'agir social par l'agent lui-même et sa compréhension ultérieure par d'autres agents. Ce second projet est étroitement lié au premier, puisqu'il en découle directement, mais il possède aussi une spécificité et une ampleur qui l'en distinguent.

Or il se trouve que ce projet de philosophie sociale s'indique sous un intitulé (*Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt*) qui consonne singulièrement avec le titre que Rudolf Carnap avait donné à son maître-ouvrage paru à Berlin en 1928, *Der logische Aufbau der Welt*

7 *Ibid.*, p. 84.

(*La Construction logique du monde*⁸). Dans ce qui suit, nous nous proposons de revenir sur la parenté qui semble s'indiquer dans ces deux titres, si proches dans leurs formulations. Il s'agira tout à la fois de tenter de mesurer ce que Schütz doit à Carnap et de voir comment la notion d'*Aufbau* est mise à l'œuvre dans l'ouvrage de Schütz.

LE RAPPORT DE SCHÜTZ AU CERCLE DE VIENNE : ÉLÉMENTS DE CONTEXTUALISATION

292

Afin de pouvoir apprécier ce que Schütz doit à Carnap – si toutefois il lui doit quelque chose –, commençons par formuler une série de remarques d'ordre historique. L'*Aufbau* publié par Schütz en 1932 est le résultat de recherches conduites sur une période d'une douzaine d'années. En 1921, Schütz a achevé ses études de droit. En 1933, il devra se résoudre à l'émigration vers la France, puis les États-Unis, en raison de l'évolution de la situation politique autrichienne. Entre ces deux bornes temporelles qui délimitent la période de formation et de maturation de son œuvre, Schütz travaille dans différents établissements bancaires viennois, tout en se consacrant, sur son temps libre, à des réflexions d'ordre philosophique.

Par l'intermédiaire de ses maîtres, Ludwig von Mises et Hans Kelsen, mais aussi de ses amis, le philosophe Felix Kaufmann, le politiste Erich Voegelin, l'économiste Fritz Machlup, Alfred Schütz est en lien avec le milieu intellectuel viennois. Celui-ci présente la particularité de se structurer autour de « cercles » et de séminaires plus ou moins informels, mais réguliers et dynamiques. Schütz fréquente ainsi le séminaire privé de Ludwig von Mises, ainsi que le *Geistkreis* fondé par Friedrich August von Hayek et Herbert Furth au début des années 1920. Schütz y intervient à plusieurs reprises sur des thématiques littéraires, philosophiques ou musicologiques.

8 R. Carnap, *Der logische Aufbau der Welt* (1928) [désormais *Aufbau*], Hamburg, F. Meiner, 1998 (trad. fr. Th. Rivain revue par É. Schwartz, *La Construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2002, puis 2019).

En 1928, Moritz Schlick fonde le *Verein Ernst Mach*. La fondation de cette « société » scientifique est en réalité la traduction institutionnelle des activités d'un groupe informel, qui se réunissait depuis la Première Guerre, et régulièrement depuis 1924 sous le nom de *Schlick Kreis* (cercle de Schlick, lequel fut nommé à l'Université de Vienne en 1922). Les scientifiques et philosophes qui en faisaient partie partageaient l'ambition d'une unification des sciences et d'une philosophie qui serait elle-même enfin rendue scientifique. La Société Ernst Mach, sous la direction de Moritz Schlick jusqu'à son assassinat en 1936, se donne ainsi pour but de promouvoir les principes de l'empirisme logique. Elle organise des conférences et publie une revue qui a pour nom *Erkenntnis*. En 1929, Otto Neurath, Hans Hahn et Rudolf Carnap publie un manifeste intitulé *Wissenschaftliche Weltauffassung – Der Wiener Kreis* (« Conception scientifique du monde – Le cercle de Vienne »). C'est dans ce contexte que Rudolf Carnap publie, en 1928, *Der logische Aufbau der Welt* (*La Construction logique du monde*).

À notre connaissance, Schütz ne prit jamais part aux activités de la Société Ernst Mach ou du Cercle de Vienne. Il ne les ignorait toutefois pas. De surcroît, les différents cercles qui animaient la vie intellectuelle viennoise n'étaient pas strictement délimités : il arrivait qu'un membre d'un cercle participe également aux activités d'un autre groupe. Sous cette perspective, la figure de Felix Kaufmann (1895-1949) a sans aucun doute joué un rôle déterminant. Alfred Schütz et Felix Kaufmann se connurent durant leurs études de droit et ils restèrent durablement amis. De 1922 à 1938, Felix Kaufmann fut *Privatdozent* à la Faculté de Droit de l'Université de Vienne, avant de s'exiler aux États-Unis. Dans les années 1920, il a tenté d'opérer une forme de synthèse entre la philosophie néokantienne du droit et la phénoménologie, qu'il connaissait bien. Mais il se consacre également à la question du fondement des mathématiques et c'est à cette occasion qu'il en vient à fréquenter le Cercle de Vienne. Or Felix Kaufmann a dirigé la thèse de Schütz et il demeure très proche de celui-ci, qui le remercie en ces termes dans l'« Avant-propos » de son *Aufbau* : « Mes remerciements vont aussi à Felix Kaufmann, qui a accompagné et encouragé le déroulement de mon travail dans toutes ses phases avec un intérêt toujours renouvelé, qui s'est aussi soumis à la

pénible révision des corrections et qui m'a proposé maintes suggestions extrêmement précieuses⁹ ». On peut donc supposer que Schütz avait une assez bonne connaissance des activités du Cercle de Vienne par l'intermédiaire de son ami Felix Kaufmann, même s'il n'a pas pris part aux activités de cette société savante. Il avait manifestement lu le texte de Carnap *Der logische Aufbau der Welt*, puisqu'il le cite dans son *Aufbau* – nous allons y revenir.

DU MONDE EN GÉNÉRAL AU MONDE SOCIAL

294 Dans ce contexte, il est patent que le titre choisi par Schütz fait implicitement référence à l'ouvrage de Carnap. Il fonctionne comme une sorte de décalque du titre retenu par Carnap : ce dont il sera question, c'est à chaque fois d'une « construction » de monde. Mais on remarque d'emblée que le titre de l'*Aufbau* de Schütz substitue le monde social au monde en général : la première altération concerne donc le domaine d'objets considéré. En outre, le titre de l'ouvrage de Schütz remplace l'adjectif « logique » de la « construction logique » du monde par l'adjectif *sinnhaft*, qui signifie « pourvu de sens » ou encore « doté de sens ». Il n'est donc pas question d'une quelconque « construction logique », mais d'une construction ou d'une édification du monde social qui « fait sens », dans la mesure où le sens que nous attribuons à une action sociale, à une relation sociale ou encore à une institution résulte d'une activité de conscience complexe, stratifiée, qui a trait au « sens » de l'entité considérée.

Ainsi, même si le titre de l'ouvrage de Schütz apparaît comme une sorte de décalque du titre donné par Carnap à son propre ouvrage, cela ne signifie nullement que Schütz souscrit aux principes de l'empirisme logique, ni qu'il adhère à la « conception scientifique du monde » qui était celle des membres du Cercle de Vienne. Ce titre ne doit pas être compris comme une désignation d'un prolongement de *La Construction logique du monde* qui serait à trouver dans le champ des sciences sociales.

9 A. Schütz, *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt*, op. cit., p. 76.

Cette interprétation pouvait pourtant être tentante, si l'on se remémore que le § 23 de *La Construction logique du monde* accorde un statut particulier à une catégorie d'objets que Carnap présente comme étant « la plus importante pour la philosophie¹⁰ », à savoir la catégorie des « objets spirituels » (*geistiger Gegenstände*). Cette catégorie est distincte de celle des « objets physiques » et de celle des « objets psychiques ». Elle comprend l'ensemble des objets « culturels, sociaux, historiques » et délimite le domaine d'objets des « sciences de l'esprit », Carnap reprenant sur ce point un partage entre sciences de l'esprit et sciences de la nature déjà bien établi par Dilthey au siècle précédent¹¹. Les objets spirituels sont encore distingués des « objets psychiques » en ceci que les « porteurs » (*Träger*) des objets spirituels sont interchangeables : « Un État, des mœurs, peuvent subsister [*bestehen bleiben*], alors que les sujets porteurs passent et sont remplacés¹² ». Les énoncés qui se rapportent à de tels objets sont distincts des énoncés qui se rapportent aux objets psychiques et ils correspondent à différentes sphères au sein du système de constitution.

Dans *La Construction logique du monde*, Carnap cherche en outre à reconstruire le passage ou plutôt l'étagement entre les objets physiques, psychiques et spirituels. Le point de départ de ses considérations se situe, d'une part, dans ce que Carnap appelle les « manifestations » psychiques des objets spirituels, par l'intermédiaire desquelles les objets spirituels deviennent actuellement conscients et, d'autre part, dans leurs « témoignages » (*Dokumentationen*) qui sont « les formes physiques durables dans lesquelles la vie de l'esprit se cristallise pour ainsi dire¹³ ». Or le système de constitution élaboré par Carnap a pour principe méthodique fondamental de connaître les objets selon leurs rapports de réductibilité. Carnap en vient ainsi à soutenir l'idée que les objets

¹⁰ Carnap, *Aufbau*, § 23, p. 29 (trad. fr., p. 84).

¹¹ Dilthey est d'ailleurs cité dans la suite du texte : « Seule la philosophie de l'histoire récente (depuis Dilthey) a dégagé l'individualité du domaine des sciences de l'esprit sur le plan de la méthode et de la théorie de l'objet. » (*Ibid.*, § 24, p. 30-31 ; trad. fr., p. 85).

¹² *Ibid.*, § 23, p. 30 (trad. fr., p. 85).

¹³ *Ibid.*, p. 31 (trad. fr., p. 86).

spirituels sont réductibles aux objets psychiques et qu'ils doivent être constitués à partir d'eux¹⁴. Il n'y a cependant là nul « psychologisme » aux yeux de Carnap, car il demeure bien certain que les objets spirituels représentent une classe d'objets distincte de celles des objets psychiques¹⁵. Ce qu'il s'agit de mettre en évidence, c'est la constitution de niveaux *logiques* supérieurs selon les rapports formels qui régissent les objets des diverses sciences, et cette constitution ne doit bien sûr pas être confondue avec une *métaphysique* des objets spirituels. « Constituer » ne signifie pas, ici, que les objets spirituels soient composés des objets psychiques, car ils sont bien ontologiquement distincts, mais qu'il est possible de traduire les propositions qui les concernent, d'un registre à l'autre : il y a une valeur *logique* du sens constitutionnel qui peut s'énoncer différemment, dans le registre du spirituel et dans celui du psychique.

Toutefois, si Carnap esquisse quelques considérations en direction de la constitution des objets spirituels primaires et des objets spirituels de niveaux plus élevés, tels l'État ou encore les « groupes ou les organisations sociologiques¹⁶ », il reste qu'il est à ses yeux impossible de détailler plus avant leurs « constitutions » respectives, puisque « la psychologie (ou la phénoménologie) de la connaissance culturelle n'a pas encore atteint le même niveau de développement et de représentation systématique que celle des perceptions¹⁷ ». De ce fait, Carnap se trouve contraint d'en rester à de simples « indications ».

Faut-il alors considérer que Schütz inscrirait ses pas dans ceux de Carnap, pour remettre sur le métier une entreprise que l'on peut penser inachevée ou seulement esquissée ? Il n'en est rien. En effet, même si Schütz connaît les travaux du Cercle de Vienne, même s'il conçoit le titre de son ouvrage en décalque de celui de l'ouvrage de Carnap, même si Carnap, de son côté, appelle de ses vœux une investigation consacrée

14 C'est là tout l'acquis des § 55 et 56 de l'ouvrage : *ibid.*, § 55 et 56, p. 74-77 (trad. fr., p. 128 sq.).

15 « Il n'y a donc aucun psychologisme dans notre mode de constitution des objets spirituels » (*ibid.*, § 151, p. 203 ; trad. fr., p. 248).

16 *Ibid.*, § 150, p. 201 (trad. fr., p. 247).

17 *Ibid.*

aux objets des sciences dites spirituelles, force est de constater que Schütz ne s'embarrasse pas d'une quelconque discussion du projet de Carnap et ce n'est pas par rapport à lui qu'il conçoit son propre projet. En somme, le projet de la « construction » du monde social n'est pas dans le prolongement du projet de Carnap : il s'agit assez clairement de frayer la voie d'une alternative, même si Schütz ne s'en explicite pas clairement.

Dans le corps du texte, on découvre tout de même une mise à distance assez claire de la philosophie de Carnap. Carnap est alors explicitement cité et ce sera la seule occurrence dans l'ensemble de l'ouvrage. Il ne s'agit pas, pour Schütz, de commenter l'ensemble du projet de Carnap pour s'en distinguer, mais la démarcation établie par Schütz est assez significative pour que l'on s'y arrête.

Le point de litige déclaré porte sur la question du rapport à autrui et plus particulièrement sur la saisie du sens de « l'agir » (*Handeln*) d'autrui. Schütz tient pour acquis le point suivant : Weber a fait de « l'action dotée de sens » l'objet spécifique de la sociologie de compréhension. Aux yeux de Schütz, cette délimitation repose sur des présupposés qui ne sont pas clairement mis au jour et qui méritent investigation. Un premier présupposé tient au fait que « l'action dotée de sens » ne se conçoit que si autrui associe lui-même un sens à son comportement, de telle sorte que je peux comprendre le sens de cet « agir » de la même manière que je peux comprendre mon propre agir. Mais ce premier présupposé se complète d'un second présupposé, en vertu duquel le sens visé de l'action ou du comportement d'autrui ne coïncide pas nécessairement avec le sens que je perçois en tant qu'observateur qui l'interprète. Schütz prend ainsi acte du fait que les vécus d'autrui ne sont pas les miens et qu'ils ne pourront pas l'être. La saisie du sens de l'action d'autrui ne se fonde pas sur une pénétration intégrale de l'esprit d'autrui : l'observation externe de ce qui est fait ne me donne pas accès à ce qu'autrui vit intérieurement. Comme le souligne Schütz : « l'existence d'une telle empathie, d'une empathie totale, n'est qu'une hypothèse qui, comme on le verra, contredit les légalités eidétiques de la vie de la conscience »¹⁸. Schütz condamne ainsi

18 A. Schütz, *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt*, op. cit., p. 102.

l'idée d'une empathie pleine et entière, qui produirait une sorte de fusion spirituelle avec la conscience de l'agent, position qu'illustrent à ses yeux certains textes de Scheler. Mais Schütz précise encore sa position, en cherchant à prévenir ce qui lui apparaît clairement comme une conception erronée de la possibilité de compréhension des actions d'autrui et, au-delà, de l'ensemble des phénomènes de la vie sociale en général. En effet, on ne doit pas déduire de ce qui précède que le psychisme d'autrui, du fait qu'il m'est par principe inaccessible, se réduirait à ce que je peux en percevoir, soit à ses manifestations physiques. Or, ce type de réductionnisme est précisément celui de Carnap dans *La Construction logique du monde*. Pour Schütz, les écrits de Carnap « semblent soutenir le point suivant : ce que nous appelons agir ou comportement d'autrui ne se présente pas, dans les faits, comme la série des vécus d'autrui comme tel est le cas pour notre propre comportement. Elles se présentent plutôt comme une séquence d'événements du monde extérieur, comme une modification perçue rapportée à un objet qui est ici le corps vivant d'autrui¹⁹ ». De fait, pour Carnap, notre expérience directe des choses se limite au domaine des objets physiques. Nous n'avons pas d'accès direct à l'expérience vécue « intérieure » qu'autrui a de ses propres états de conscience ou de ses actions.

L'objection que Schütz adresse à Carnap tient, pour l'essentiel, au fait que celui-ci méconnaît le premier postulat qui est au fondement de l'idée wébérienne d'un « agir » doté de sens et livré à la compréhension. Or, « pour comprendre cet objet en général en tant que corps vivant d'autrui, en tant que corps vivant d'un autre, nous devons d'abord présupposer l'existence d'un *ego* étranger, et son "animation" [*Beseelung*]²⁰ ». Cette présupposition est une évidence qui relève du fonctionnement de l'attitude naturelle. En faire fi, c'est s'affranchir du fonctionnement même de cette attitude naturelle. Une fois cette présupposition laissée de côté, il ne reste plus, en effet, dans l'action d'autrui, qu'une séquence d'événements extérieurs. Mais c'est alors tout ce que le psychisme d'autrui pouvait laisser paraître et s'exprimer dans l'action qui se trouve

19 *Ibid.*, p. 103.

20 *Ibid.*

tout bonnement perdu. L'action d'autrui ne se distingue alors plus vraiment d'un phénomène purement physique et Carnap, selon Schütz, ne peut plus vraiment faire droit à ce qui signe la spécificité d'une action humaine et plus précisément d'une action sociale, à savoir le fait qu'elle soit pourvue de sens.

Toute la difficulté consiste donc, pour Schütz, à éviter une solution réductionniste : il faut à la fois reconnaître l'action d'autrui comme une action à part entière, c'est-à-dire comme une action qui « fait sens », tout en prenant acte d'une disjonction fondamentale, puisque je ne pourrais jamais comprendre tout à fait l'action d'autrui comme il la comprend lui-même. La solution que Schütz apporte à ce problème consiste à remobiliser le concept d'indice établi par Husserl dans la première des *Recherches logiques* :

À partir de ces produits et de ces objets du monde extérieur, on peut s'interroger en retour sur les séquences productives, sur les actions d'autrui qui les ont fait advenir. Tous ces processus et ces objets matériels ont alors sens pour moi qui en fait l'expérience et y réfléchit. Mais ce sens n'est pas nécessairement identique à celui qu'associe autrui à son agir, en produisant son action. Car les objectités du monde extérieur (déroulements et produits) ne sont que les *indices* du sens visé par celui qui agit, dont l'action est perçue comme une séquence d'événements ou produit tel objet du monde extérieur²¹.

Le réductionnisme supposé de Carnap, qui assimilerait sans reste l'action d'autrui à une séquence d'événements physiques (alors même que le propos de Carnap reconnaît pourtant bien la spécificité du registre du « spirituel » et son indépendance à l'égard du physique et du psychique), est ainsi évité au profit d'une conception expressiviste, où l'action observée est conçue comme un indice ou un ensemble d'indices des vécus de la conscience de l'*alter ego*.

21 *Ibid.*, p. 103.

UNE AUTRE « CONSTRUCTION » DU MONDE : SUR LA PLASTICITÉ DU CONCEPT D'*AUFBAU*

Le projet original de Schütz, depuis le commentaire de la méthodologie des sciences sociales proposées par Weber et en direction d'une philosophie sociale décrivant la « construction » du monde social, s'offre donc en alternative au projet de Carnap. L'intérêt que l'on peut trouver au rapprochement des deux projets philosophiques ne se résume pas pour autant au simple constat d'une différence assumée. Si tel était le cas, la parenté des titres resterait proprement inintelligible. Or il se trouve que l'ouvrage de Schütz se présente pourtant bien comme une « construction » de monde. Mais là encore, il faut prendre acte du fait que Schütz fait manifestement jouer la notion d'*Aufbau* en un sens différent, en montrant par là la plasticité de cette notion.

300

Pour le faire apparaître, il faut revenir au projet qui était celui de Carnap dans *La Construction logique du monde*. La « Préface de la première édition », celle de 1928, présente la « nouvelle logique » comme l'instrument indispensable d'une philosophie qui se voudrait enfin scientifique. La « construction » du monde désigne en réalité une nouvelle manière de philosopher qui entend laisser derrière elle la spéculation métaphysique et prendre au sérieux l'exigence scientifique de rationalisation des énoncés. Carnap y voit même « un moyen particulièrement efficace d'élucidation des concepts et de clarification de l'état de ses questions²² ». Dans la « Préface de la seconde édition », bien plus tardive puisqu'elle date de 1966, Carnap rappelle que l'objectif de l'*Aufbau* est de « reconstruire rationnellement les concepts de tous les domaines de la connaissance à partir de concepts qui se rapportent au donné immédiat²³ ». La tâche fondamentale de l'ouvrage est donc double : il s'agit de mener à bien une clarification conceptuelle et une reconstruction rationnelle de l'ensemble des connaissances possibles.

22 Carnap, *Aufbau*, Vorwort zur ersten Auflage, p. XIII (trad. fr., « Préface de la première édition », p. 53).

23 *Ibid.*, Vorwort zur zweiten Auflage, p. XVII (trad. fr., « Préface de la seconde édition », p. 45).

Lorsque l'on relit l'*Aufbau* de Schütz depuis la perspective carnapienne – en particulier le début de l'ouvrage où s'expose le projet d'ensemble –, il semble tout de même qu'il persiste quelque chose des intentions initiales de Carnap, même si Schütz ne le revendique pas explicitement. En un sens, les deux auteurs œuvrent à une entreprise de clarification conceptuelle, raison pour laquelle le terme d'*Aufbau* convient encore pour désigner l'entreprise schütziennne. On peut identifier deux proximités manifestes, qui doivent toutefois faire l'objet d'une appréciation nuancée.

Une première proximité tient au fait que l'exigence d'une saisie proprement scientifique de la réalité est reconduite par Schütz, sur le terrain délimité des sciences sociales. Ainsi peut-il déplorer le fait que la sociologie soit si sujette à controverses que des problèmes ou des questions aporétiques paraissent entraver ses progrès. Cette situation est à ses yeux le résultat d'une « attitude » principielle du chercheur en sciences sociales qui dénote une absence de réflexion rigoureuse sur les présupposés et les implications de la démarche de recherche : « Des présuppositions métaphysiques déclarées ou tacites, des jugements de valeur et des postulats d'ordre éthique et politique déterminent bien souvent l'attitude principielle du chercheur en sciences sociales vis-à-vis de son objet²⁴ ». C'est bien pour restaurer une scientificité déficiente qu'il faut contribuer philosophiquement au maintien d'une autre attitude, proprement scientifique :

Une telle attitude est toutefois difficilement conciliable avec cette exigence de simple saisie et description du monde factuel prédonné, postulat fondamental de toute activité scientifique. Saisir ce monde des faits sociaux en lui-même, sans idée préconçue, l'ordonner par un travail conceptuel logique et intègre et soumettre le matériau ainsi gagné à une exacte analyse, doit précisément demeurer en toute circonstance la tâche privilégiée de tout examen du monde social qui se veut scientifique²⁵.

Néanmoins, le respect impératif d'une exigence stricte de scientificité n'implique nulle adhésion à la « conception scientifique » du monde

24 A. Schütz, *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt*, op. cit., p. 83.

25 *Ibid.*, p. 84.

qui était celle des membres du Cercle de Vienne : il s'agit seulement, pour Schütz, de prendre acte de la performance remarquable de la sociologie et de la méthodologie wébérienne pour la conforter philosophiquement.

C'est sur ce point qu'une seconde proximité peut être décelée : l'*Aufbau* de Schütz est bien encore, malgré les résultats déjà remarquables de la sociologie wébérienne, une entreprise de clarification conceptuelle. En effet, aux yeux de Schütz, Weber n'est pas assez conséquent car il ne pousse pas assez loin la réflexion épistémologique sur ses propres présupposés :

[Max Weber] ne voulait s'occuper de questions épistémologiques qu'autant que l'exigeaient les problèmes scientifiques concrets et n'y gagner que des instruments utiles ; dès que ceux-ci se trouvaient à sa disposition, il interrompait ses analyses. Certes, l'apport de sa méthodologie est considérable, ses vues sur la problématique de la conceptualisation sociologique sont incorruptibles, son instinct philosophique, garant d'une juste attitude critique à l'égard du savoir, est admirable, mais il lui importait peu d'adosser ses résultats à une position philosophique fondamentale assurée, comme d'éclairer les présuppositions de ses concepts fondamentaux²⁶.

À bien lire ce qui précède, il semble donc que la « clarification » des concepts escomptée ne se réalise pas tant sous la forme d'une redéfinition de ceux-ci, et encore sous la forme d'une réduction au « donné immédiat », comme chez Carnap, mais bien plus par l'entremise d'une analyse des présupposés qui sous-tendent l'activité de conceptualisation sociologique. L'entreprise schütziennne n'est pas de rectification, mais de complément : l'épistémologie wébérienne doit être prolongée par une philosophie sociale réfléchie, qui va miser l'essentiel de son propos sur une analyse descriptive des logiques de l'attitude naturelle, ce rapport spontané de la conscience au monde de la vie quotidienne : « [Weber] se contente de présupposer naïvement que le monde en général et, partant, que les phénomènes dotés de sens (*sinnhaft*) du monde social sont *intersubjectivement conformes* et ce, de la manière même selon laquelle nous comptons naïvement au quotidien sur la prédonation d'un

monde extérieur homogène et conforme à notre appréhension²⁷ ». Une phénoménologie de l'attitude naturelle est ainsi requise, qui viendra clarifier le rôle des « présuppositions », c'est-à-dire des évidences tenues pour allant de soi, qui déterminent tout à la fois l'attitude du chercheur en sciences sociales, mais aussi bien celle de tout membre du monde social. L'épistémologie se voit ainsi débordée et complétée par une philosophie sociale d'inspiration phénoménologique, où il s'agit d'analyser le rapport de toute conscience à la vie sociale en général.

Une « remarque » (*Anmerkung*) importante, qui figure à la fin de la première section – largement introductive – de l'*Aufbau* de Schütz, précise cette intention directrice. Il est à noter que ce texte a d'ailleurs été rédigé à la demande expresse de Felix Kaufmann, cet ami proche, déjà évoqué plus haut, qui fréquentait le Cercle de Vienne et qui attendait de Schütz qu'il donne quelques indications sur son rapport à Husserl et Scheler. Dans cette brève « Remarque », Schütz affirme son rejet de la phénoménologie transcendantale, sans que la critique de celle-ci soit véritablement développée, et son choix résolu en faveur d'une phénoménologie procédant d'une réflexion sur l'attitude naturelle, ainsi que l'idée déterminante d'une « socialité mondaine », c'est-à-dire d'une « socialité » qui est appréhendée depuis le rapport de l'attitude naturelle au monde social :

L'intention de ce livre est d'analyser les phénomènes de sens dans la socialité *mondaine*, ce qui ne rend pas nécessaire l'expérience transcendantale gagnée à partir d'elle et ne nous oblige pas à demeurer en régime de réduction phénoménologique transcendantale. Dans la socialité mondaine, nous n'avons plus affaire aux phénomènes de constitution de la sphère phénoménologique réduite mais plutôt aux corrélats qui leur correspondent dans l'attitude naturelle²⁸.

On voit ainsi comment le projet philosophique de Schütz peut préserver la désignation directrice d'*Aufbau*, tout en la faisant jouer de manière différente. Si une certaine parenté entre les projets de Carnap et de Schütz

27 *Ibid.*, p. 88.

28 *Ibid.*, p. 129.

peut être trouvée autour d'une même exigence de scientificité et autour d'un souci commun d'œuvrer à la « clarification » des concepts des sciences en général ou des sciences sociales en particulier, il est aussi manifeste que ces deux exigences sont satisfaites de manière très différentes.

L'EXIGENCE STRUCTURALE : LE RÔLE DES CONCEPTS DE « CONSTITUTION », « CONTEXTE DE SENS » ET « STRUCTURE »

304

Il reste alors à examiner un dernier point, tout à la fois pour rendre compte de la plasticité remarquable du concept d'*Aufbau* et faire pleinement droit à l'exigence structurale qui sous-tend l'usage de cette désignation, ainsi qu'aux différentes modalités de sa réalisation chez Carnap et chez Schütz.

Dans l'ouvrage de Carnap, l'investigation de la « construction logique » du monde se soutient d'une série de concepts logico-méthodologiques. Au premier rang desdits concepts figure le concept d'un « système de constitution » (*Konstitutionssystem*), explicitement compris comme un « système logique » ou encore comme « le système général de la connaissance dans lequel les différentes sciences apparaissent comme des parties reliées les unes aux autres de manière organique²⁹ », et défini comme suit au § 2 de l'*Aufbau* carnapien : « Par système de constitution, nous entendons une mise en ordre étagée de telle sorte que les objets de chaque niveau soient constitués à partir des objets de niveau inférieur³⁰ ».

Cette définition appelle au moins trois précisions. Tout d'abord, peu importe que l'on parle ici d'objets ou de concepts, puisque le § 5 de l'*Aufbau* stipule qu'il n'est pas nécessaire d'établir une « différence essentielle » entre les termes d'objet et de concept, car l'objet est ici compris en un sens purement logique, et non en un sens ontologique. Ensuite, constituer, au sens de Carnap, c'est traduire toutes les propositions portant sur ce concept

29 J.-B. Fournier, « Les concepts de la constitution : authenticité et traçabilité », présentation de la trad. fr. de « Concepts propres et impropres » de Carnap, *Philosophie*, n° 143, 2019, p. 4.
30 Carnap, *Aufbau*, § 2, p. 1-2 (trad. fr., p. 58).

en propositions portant sur des concepts déjà constitués : la reconstruction rationnelle, qui veut dépasser les limites d'une simple axiomatique qui se contenterait de produire des définitions terminologiques, permet de s'assurer des relations qui existent effectivement entre les concepts. Enfin, il faut souligner le fait que le concept de constitution est indissociable du concept de réductibilité (*Zurückführbarkeit*), qui est son envers et sa condition de possibilité : si un concept est réductible à d'autres concepts, c'est qu'il est constitué par ceux-ci.

Le concept de structure (*Struktur*) joue également un rôle déterminant dans l'entreprise de reconstruction rationnelle de l'ensemble de la connaissance, puisqu'il est « au fondement de la théorie de la constitution³¹ ». La structure est un type particulier de relation entre des objets ou des concepts : elle correspond à l'ensemble des propriétés formelles de cette relation. Ainsi, une relation pourra être dite symétrique, réflexive, transitive ou encore connexe, univoque ou non. Or l'enjeu est ici de première importance, puisque cette structure engage l'objectivité même de la science. Ainsi, tout énoncé scientifique peut en droit être transformé en une proposition structurelle : il se trouve ainsi dépourvu de toute matérialité et de toute subjectivité. Aux yeux de Carnap, la physique illustre merveilleusement cette transformation possible des concepts physique en purs concepts de structure³².

Ce bref repérage de l'importance des concepts de constitution et de structure est utile pour comprendre la parenté et les différences qui se rejouent autour de l'exigence structurale partagée qui anime les ouvrages de Carnap et de Schütz, sous des modalités différentes.

Chez Schütz, la redéfinition des concepts de constitution et de structure est médiatisée par un troisième terme, celui de « contexte de sens » (*Sinnzusammenhang*), par lequel il convient de commencer. En effet, la vie des agents du monde social est comme tramée par une multitude de « contexte de sens », c'est-à-dire de totalités relationnelles qui lient ces mêmes agents par des actes de compréhension :

31 *Ibid.*, § 10, p. 11 (trad. fr., p. 67).

32 *Ibid.*, § 16, p. 20 (trad. fr., p. 76).

Ainsi toute science du sens du monde social renvoie-t-elle aux actes dotés de sens de la *vie* dans le monde social, à notre expérience quotidienne des autres hommes, à notre compréhension du sens prédonné et à l'institution de nouveaux comportements faisant pleinement sens. Car tout ceci, nos actes de compréhension et de position du sens, nos représentations du sens de notre propre comportement ou de celui d'autrui, ou du sens d'un produit [*Erzeugnis*] (au sens large du mot, sous lequel tombent aussi les « objectivations culturelles »), appartiennent au monde social qui est, en tant que monde faisant pleinement sens, celui que la sociologie doit explorer³³.

306

Les contextes de sens sont donc le produit d'actes de position de sens (*Sinnsetzung*) (c'est-à-dire le sens qu'attribue un agent à sa propre action) et des actes d'interprétation du sens (*Sinndeutung*) (par l'agent lui-même sur son action en cours ou passée, ou par autrui). Schütz reproche à Weber de ne pas avoir pris toute la mesure de la diversité des « contextes de sens » qui tissent le monde social, alors qu'ils constituent sa dimension primordiale. C'est l'ensemble de ces « contextes de sens » que la sociologie doit désormais prendre pour objet. Or il faut, pour soutenir la scientificité de la sociologie nouvelle, rendre compte des modalités variées de la production et de la saisie du sens de toute action sociale, et tenir compte de la diversité des points de vue et perspectives portés sur le monde social : « À travers ces actes de position et d'interprétation du sens, la texture de sens du monde social se construit pour nous selon les divers degrés d'un anonymat varié, selon la proximité et l'éloignement de l'expérience vécue, selon des perspectives d'appréhension multiples et entrecroisées³⁴ ».

Puisque toute compréhension se rapporte, directement ou indirectement, à un sens subjectivement visé, il devient possible d'envisager de compléter la sociologie weberienne d'une phénoménologie de la conscience du sens. Pour Schütz, à la suite de Weber, « subjectif » et « objectif » désignent deux modes d'appréhension des réalités

33 Schütz, *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt*, op. cit., p. 90.

34 *Ibid.*, p. 89.

symboliques constitutives du monde social. Dans l'*Aufbau*, le sens « subjectivement visé » est le sens considéré *in statu nascendi*, comme produit d'une conscience individuelle. Le sens objectif est le produit isolé, le résultat achevé et détaché de ce processus de constitution originaire, qui peut alors devenir l'objet de différentes disciplines scientifiques. L'enquête sur le sens « subjectivement visé » doit donc passer par l'examen de sa genèse dans la conscience individuelle. C'est sous cette perspective que Schütz remobilise le concept de *constitution*, en son acception proprement husserlienne, laquelle n'a, à dire le vrai, que peu en commun avec l'acception carnapienne. La constitution désigne l'ensemble des processus et actes de la conscience intentionnelle qui déterminent le « sens » de tel ou tel objet de conscience. On pourra noter que Schütz préserve les intentions générales d'une analyse constitutive de la conscience, tout en limitant strictement son application à l'attitude naturelle :

Dans la socialité mondaine, nous n'avons plus affaire aux phénomènes de constitution de la sphère phénoménologique réduite mais plutôt aux corrélats qui leur correspondent dans l'attitude naturelle. [...] En renonçant de manière délibérée à la problématique de la subjectivité et de l'intersubjectivité transcendantales qui n'apparaissent en général qu'au moyen de la réduction phénoménologique, nous mettrons alors en œuvre [...] cette « psychologie phénoménologique » qui n'est en fin de compte pour Husserl, « en tant que phénoménologie constitutive de l'attitude naturelle », qu'une psychologie de l'intersubjectivité pure, et rien d'autre³⁵.

L'exigence structurale, pour être satisfaite, passe nécessairement par des analyses constitutives, mais en faisant intervenir un concept de constitution qui a une signification fort différente de celle que Carnap lui attribue.

Le concept de structure, tel que Schütz le mobilise, doit lui aussi être compris à partir de la problématique de « contextes de sens ». Sous ce terme, Schütz désigne l'ensemble des relativités dans lesquelles tout membre du monde social se trouve pris, en tenant tout particulièrement compte des différences temporelles de position, qui font varier les points de

35 *Ibid.*, p. 130.

vue sur le sens des actions sociales. Dans le monde social, la compréhension interindividuelle s'applique non seulement dans la simultanéité vécue de la relation de face-à-face (c'est le cas de l'*Umwelt*), mais encore dans des *quasi-simultanéités*, qui me renvoient à un monde des contemporains (*Mitwelt*), à un monde des prédécesseurs (*Vorwelt*), à un monde des successeurs (*Folgewelt*). La compréhension interindividuelle doit alors opérer à différents degrés de proximité et d'éloignement, à différents niveaux d'actualisation et de concrétisation, elle se rapporte à des *alter ego* plus ou moins anonymes. Le concept de structure répond donc spécifiquement, chez Schütz, au besoin de concevoir l'étagement et la différenciation de différentes sphères de compréhension de l'action sociale.

308

À ce point, au terme de l'examen des apports conjoints des concepts de *contexte de sens*, de *constitution* et de *structure*, nous pouvons prendre toute la mesure de l'exigence structurale qui traverse l'ensemble des analyses de Schütz et qui situe la portée de son ouvrage bien au-delà du registre du commentaire de l'œuvre de Weber. La tâche nouvelle de la philosophie sociale se conçoit en effet dans ces termes, qui explicitent le titre choisi par Schütz : « Explorer méthodiquement ces relations structurelles de la construction dotée de sens du monde social, découvrir leurs connexions fondationnelles et en délimiter les différentes strates devient la tâche la plus pressante d'une théorie des sciences sociales³⁶ ». La construction (*Aufbau*) du monde social doit donc rendre compte de la constitution du sens de l'action sociale, qui est son soubassement, et des relations structurelles différenciées qui sont au principe de la complexité du monde social.

En somme, la comparaison des projets respectifs de Carnap et Schütz ne peut manquer de faire apparaître une série de différences thématiques et méthodologiques. Le plus étrange tient sans doute au fait que cette démarcation opère sur le fond d'un certain nombre d'affinités lexicales ou conceptuelles, même si, dans le détail des textes, des différences notables sont à chaque fois manifestes. Le fond commun des deux entreprises tient sans doute au projet d'une reconstruction rationnelle, par-delà les voies diverses et variées que celle-ci peut prendre, et à une exigence structurale partagée.

36 *Ibid.*, p. 90.

L'HÉRITAGE DE L'*AUFBAU* ET LA THÈSE DE SCRUTABILITÉ

Arnaud Dewalque

Quel est l'héritage légué par Rudolf Carnap dans l'*Aufbau* ? Dans ce chapitre, j'explore l'idée selon laquelle l'*Aufbau* est un projet métathéorique et métaphilosophique offrant un cadre général pour comparer différentes théories philosophiques. Je soutiens qu'en dépit d'importantes divergences, ce projet a été poursuivi de manière impressionnante par David Chalmers dans *Constructing the World* (2012). Après une brève introduction, je reviens brièvement, dans la première section, sur la réception et l'échec du projet initial de Carnap. Dans la deuxième, j'expose les principales modifications apportées par Chalmers à ce projet. Enfin, dans la troisième, j'illustre le caractère métathéorique de la « thèse de scrutabilité » à partir d'un cas particulier, à savoir le cas des vérités intentionnelles.

CONSTITUTION CARNAPIENNE ET THÈSE DE SCRUTABILITÉ DE CHALMERS

Le projet philosophique présenté par Rudolf Carnap dans l'*Aufbau* en 1928 visait à reconstruire l'ensemble des énoncés scientifiques à partir d'une petite classe d'énoncés de base. Son ambition principale était de démontrer de cette façon l'unité de la science, soit l'idée que, derrière l'apparente multiplicité des sciences, il y a en réalité une seule science, un seul discours scientifique sur l'ensemble du monde ou un seul domaine d'objets sur lequel portent tous les énoncés scientifiques. Prenant à la lettre l'injonction de Russell de « substituer les constructions logiques aux

entités inférées¹ », Carnap a donc entrepris de forger une *théorie* générale de la constitution d'après laquelle il est possible de « dériver ainsi tous les concepts à partir d'un petit nombre de concepts fondamentaux² ». Il a aussi entrepris, dans l'*Aufbau*, d'illustrer cette théorie en construisant un *système* particulier de constitution capable d'assigner à tous les énoncés scientifiques la place qui leur revient au sein de l'édifice unitaire de la science.

310

Ce projet s'est heurté à d'importantes critiques dans le courant du xx^e siècle. D'un côté, le système de constitution esquissé à titre d'exemple par Carnap en 1928 – un système qui n'admet à sa base que des concepts logiques et la relation « __ est phénoménalement similaire à __ » – est apparu intenable. D'un autre côté, certains principes directeurs de la théorie de la constitution – en particulier l'usage de définitions explicites pour passer d'un niveau à l'autre – ont été remis en question par les développements ultérieurs de la tradition analytique, si bien que la possibilité même de construire un système de constitution a semblé illusoire. En un mot, l'*Aufbau* a paru définitivement mort et enterré, sans espoir de résurrection.

Pendant, depuis la fin des années 1990, plusieurs projets plus ou moins apparentés à l'*Aufbau* ont vu le jour dans la philosophie analytique de l'esprit. C'est le cas, notamment, de la « métaphysique sérieuse » de Frank Jackson (1998) et, plus récemment, de la « thèse de scrutabilité » de David Chalmers (2012) et de « l'axiomatique totale » d'Uriah Kriegel (2016)³. Ces auteurs ont suggéré qu'il y avait quelque chose de

- 1 B. Russell, « The Relation of Sense-Data to Physics », dans *Mysticism and Logic and Other Essays*, London, Allen & Unwin, 1918; rééd. London, Penguin Books, 1953, p. 148 (trad. fr. O. Massin, « La relation des *sense data* à la physique », dans B. Russell, *Mysticisme et logique*, Paris, Vrin, 2007, p. 149).
- 2 R. Carnap, *Der logische Aufbau der Welt* [désormais *Aufbau*], Hamburg, Meiner, 1998, p. 1 (trad. fr. Th. Rivain, *La Construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2002 – traduction modifiée).
- 3 F. Jackson, *From Metaphysics to Ethics. A Defence of Conceptual Analysis*, Oxford, Clarendon Press, 1998; D. Chalmers, *Constructing the World*, Oxford, OUP, 2012; U. Kriegel, « Philosophy as Total Axiomatics: Serious Metaphysics, Scrutability Bases, and Aesthetic Evaluation », *Journal of the American Philosophical Association*, 2/2, 2016, p. 272-290.

profondément correct dans l'idée carnapienne de constitution. Certes, leurs projets s'écartent assez fortement de celui de Carnap. Contrairement à certaines tentatives plus isolées, ils ne visent nullement à le faire revivre en produisant un nouveau *système* de constitution particulier ou un nouvel *Aufbau*⁴. Leur portée est aussi sans commune mesure avec celle de l'*Aufbau*. Alors que Carnap voulait rendre compte de l'ensemble des vérités *scientifiques*, ces projets portent sur la *totalité* des vérités, qu'elles soient scientifiques ou non – ce qui inclut, par exemple, les vérités modales (« il est possible/nécessaire que *p* »), intentionnelles (« Pierre croit/désire que *p* »), morales (« il est moralement bien/mal que *p* »), etc. En dépit de ces importantes divergences, les projets auxquels je viens de faire allusion conservent néanmoins quelque chose de la théorie de la constitution de Carnap, à savoir l'idée que l'on peut rendre compte du monde dans son ensemble en dérivant certains concepts d'autres concepts plus fondamentaux ou en reconduisant certains énoncés à d'autres énoncés plus primitifs. Ils prennent au sérieux, en somme, la différence entre énoncés dérivables ou « scrutables » et énoncés non dérivables, « basiques » ou « axiomatiques ».

Dans ce chapitre, je m'intéresse à la thèse de scrutabilité de Chalmers, soit à l'idée que certaines vérités sont scrutables à partir d'autres vérités plus primitives. En réalité, contrairement à ce que le nom laisse entendre, il s'agit moins d'une thèse déterminée que d'un *cadre théorique* pour comparer des positions philosophiques. Il y a au moins trois raisons qui justifient de s'intéresser à la notion de scrutabilité dans un ouvrage consacré à l'*Aufbau*. D'abord, parmi tous les projets que je viens de mentionner, celui de Chalmers est le plus élaboré et le plus détaillé. Ensuite, il s'inspire assez explicitement de Carnap, dont il s'écarte sur plusieurs points fondamentaux mais qu'il défend sur d'autres. À rebours de la lecture dominante, Chalmers soutient effectivement que, moyennant certains ajustements, « les projets dans l'esprit de Carnap et de Russell se présentent sous un jour étonnamment favorable [*look surprisingly good*]⁵ ». Enfin, un intérêt majeur de la thèse

-
- 4 Voir surtout H. Leitgeb, « New Life for Carnap's "Aufbau" ? », *Synthese*, 180/2, 2011, p. 265-299.
 5 D. Chalmers, *Constructing the World*, *op. cit.*, p. XIX.

de scrutabilité de Chalmers est d'offrir un cadre général pour formuler et discuter un grand nombre de positions philosophiques, y compris certaines thèses aujourd'hui défendues en philosophie de l'esprit, comme celle de la réductibilité des vérités intentionnelles à d'autres vérités plus primitives (j'y reviendrai plus loin). La thèse de la scrutabilité s'accompagne ainsi d'une *réactualisation* de certaines idées carnapiennes, dont elle démontre la pertinence et l'actualité dans le contexte de la philosophie contemporaine de l'esprit.

312 L'objectif que je poursuis ici est relativement modeste. Il s'agit, pour l'essentiel, de présenter la thèse de scrutabilité de Chalmers en mettant en évidence ce qui la distingue de la théorie de la constitution de Carnap. Très sommairement, on peut dire que le projet de Chalmers consiste, d'abord, à reformuler la thèse principale de la théorie carnapienne de la constitution en termes de « scrutabilité » et, ensuite, à explorer différents types de scrutabilité (définitionnelle ou non, *a priori* ou non, structurelle ou non, etc.), selon les contraintes qu'on jugera bon de se fixer ou les positions philosophiques qu'on souhaitera défendre. À mon sens, la force de la thèse de scrutabilité réside précisément dans le fait qu'elle peut être vue comme une sorte de matrice servant à produire différents systèmes constitutionnels, l'*Aufbau* de Carnap apparaissant *a posteriori* comme l'un d'entre eux. Comme je l'ai indiqué d'emblée, je soutiens que la thèse de scrutabilité de Chalmers est fidèle en cela à au moins une des interprétations de l'*Aufbau*, à savoir celle qui en fait un projet métathéorique visant à prendre de la hauteur pour comparer différents systèmes constitutionnels. Cette idée devrait s'éclairer en cours de route.

LA RÉCEPTION DE L'*AUFBAU*

Avant d'exposer les modifications apportées par Chalmers à la théorie de la constitution de Carnap, il est nécessaire de rappeler pourquoi cette théorie est généralement considérée comme un échec. C'est ce que je fais dans cette section. Je commence par présenter les grandes lignes du projet initial de Carnap et les principales interprétations de ce projet, puis j'indique brièvement les raisons pour lesquelles il est communément considéré comme un échec. Mon objectif n'étant pas d'évaluer les

objections classiques soulevées contre l'*Aufbau*, je me bornerai à un rappel sommaire.

Dans l'*Aufbau* de 1928, Carnap s'attaque principalement à deux problèmes. Le premier est le problème de l'unification des sciences : comment unifier l'ensemble des discours théoriques sur le monde ? Le second est le problème de l'objectivité scientifique : comment distinguer les énoncés scientifiquement recevables, ou « objectifs », des énoncés non recevables ? La théorie de la constitution est censée répondre à ces deux questions. Pour éviter tout malentendu, il n'est sans doute pas inutile de rappeler que l'usage du terme « constitution », chez Carnap, se veut neutre par rapport à la distinction entre réalisme et idéalisme. Négativement parlant, le vocabulaire de la constitution n'est ni réaliste ni idéaliste. Les objets sont constitués mais ne sont ni produits par la pensée (idéalisme) ni simplement reconnus (réalisme). Que signifie donc la notion de « constitution » ?

Une bonne manière de comprendre la théorie carnapienne de la constitution consiste à y voir la combinaison de trois idées principales, à savoir la thèse de la traductibilité des vérités scientifiques, la contrainte d'objectivité et le pluralisme. Il est intéressant de remarquer que cette combinaison singulière génère certaines tensions au sein du projet de Carnap. Elle est aussi à l'origine de trois interprétations divergentes de l'*Aufbau*. Je vais rapidement considérer chacune des idées que je viens de mentionner, avec un œil sur l'interprétation correspondante.

Commençons par la *thèse de la traductibilité* des vérités scientifiques. Cette thèse stipule que toutes les vérités scientifiques sont reconductibles à une petite base d'énoncés fondamentaux. Par « reconductibilité », Carnap entend qu'il est possible de les « traduire » dans le vocabulaire des énoncés de base, donc qu'il est possible de les reformuler sans perte dans un vocabulaire plus fondamental. Cette thèse est censée résoudre le problème de l'unité. Puisque tous les énoncés sont traduisibles dans les termes des énoncés de base, « *il n'y a au fond qu'un seul domaine d'objets, et donc qu'une seule science*⁶ ». Le système constitutionnel particulier esquissé par Carnap à titre d'exemple en 1928 est relativement connu. Très schématiquement,

6 Carnap, *Aufbau*, § 4 (je traduis).

d'après ce système, les objets ou événements culturels pourraient être définis en termes d'états mentaux, les états mentaux en termes de comportements, les comportements en termes de mouvements des corps, les corps en termes de propriétés spatio-temporelles, les propriétés spatio-temporelles en termes de qualités sensibles, et les qualités sensibles en termes de concepts logiques (« ou », « et », « existe », etc.) et de similarité phénoménale entre vécus élémentaires (le fait que l'expérience perceptive d'une nuance de rouge, par exemple, soit vécue comme similaire à l'expérience perceptive d'une autre nuance de rouge permet de constituer la qualité chromatique « rouge », etc.). Parallèlement, les énoncés sur des objets culturels porteraient donc en réalité sur des états mentaux, les énoncés psychologiques sur des comportements, les énoncés comportementaux sur des mouvements corporels, et ainsi de suite. Dans la terminologie de Carnap, ces énoncés sont « reconductibles » les uns aux autres. Comme la notion de « reconductibilité » est *transitive*, il s'ensuit que les énoncés sur des objets culturels porteraient *in fine*, comme tous les énoncés des étages intermédiaires, sur des relations entre vécus élémentaires, lesquelles relations seraient intégralement formulables au moyen de concepts logiques et de la notion de similarité phénoménale. La thèse de la traductibilité et le choix d'une base phénoménale font presque inévitablement apparaître l'*Aufbau* comme un *projet d'inspiration empiriste*. Ce projet viserait à reconduire l'ensemble des vérités sur le monde à une classe de vérités – les « énoncés d'observation » – directement vérifiables par l'expérience, la perception ou l'observation. C'est l'interprétation classique généralement en vigueur depuis Quine. D'après cette interprétation, l'*Aufbau* est un ouvrage emblématique de l'empirisme logique, au sens où il vise à mettre les outils de la logique moderne (Frege, Russell) au service du programme empiriste classique (Locke, Hume *et alii*).

Cette lecture classique cadre toutefois assez mal avec certains autres aspects de la théorie de la constitution qui ont été mis en évidence dans la littérature. L'*Aufbau* de 1928, en effet, ne repose pas seulement sur la thèse de la traductibilité des énoncés scientifiques. Une deuxième idée directrice de la théorie de la constitution de Carnap est la *contrainte d'objectivité*. Cette contrainte concerne le type d'énoncés qui peuvent être admis

dans la « base » à partir de laquelle on s'efforce de constituer toutes les vérités scientifiques sur le monde. Elle stipule que tous les énoncés qui appartiennent à la base doivent être vérifiables intersubjectivement. Comme l'écrit Carnap au § 14, tous les « objets » d'énoncés scientifiques doivent pouvoir être caractérisés « sans ostension » (*ohne Aufweisung*), à savoir de façon purement « structurelle⁷ ». Cette contrainte est censée résoudre le problème de l'objectivité des énoncés scientifiques, en mettant de côté tout ce qui n'est pas pertinent pour la science, à savoir les différences liées au « contenu » (réputé incommunicable) des expériences subjectives. Comme l'écrit Carnap : « Si, après l'utilisation de toutes les relations disponibles scientifiquement, il ne se trouve plus aucune différence entre deux objets déterminés au sein d'un domaine d'objet, alors ces objets sont pour la science parfaitement identiques, aussi différents qu'ils puissent être considérés d'un point de vue subjectif⁸ ». Cette compréhension de l'objectivité en termes d'énoncés structurels produit une image assez différente de l'*Aufbau*. Elle fait apparaître le projet de Carnap, non plus comme un projet empiriste, mais comme un *projet d'inspiration néokantienne* visant à éliminer le donné ou à le dépouiller de tout caractère informationnel au profit de caractérisations purement structurelles ou fonctionnelles. En dépit de sa volonté affichée de rester neutre par rapport aux systèmes philosophiques idéalistes et réalistes qui étaient alors en vigueur, Carnap semble faire sien la conception néokantienne de l'objectivité. C'est, en gros, l'interprétation mise en avant dans les années 1990 par Michael Friedman et Alan Richardson⁹.

Enfin, une troisième idée directrice de la théorie de la constitution est le *pluralisme*. En 1928, Carnap soutient, en effet, que plusieurs classes

7 *Ibid.*, § 14 (trad. fr., p. 72).

8 *Ibid.*, § 15 (trad. fr., p. 74-75).

9 M. Friedman, *Reconsidering Logical Positivism*, Cambridge (U.K.), CUP, 1999; A. Richardson, *Carnap's Construction of the World: The Aufbau and the Emergence of Logical Empiricism*, Cambridge (U.K.), CUP, 1998. Il faut rappeler à cet égard que les premiers travaux académiques de Carnap ont été supervisés par le néokantien Bruno Bauch qui, à la suite de Frege, défend l'idée que les concepts qui constituent la connaissance ont un caractère purement fonctionnel. Voir B. Bauch, *Wahrheit, Wert und Wirklichkeit*, Leipzig, Meiner, 1923.

d'énoncés peuvent être choisies comme énoncés de base et que le choix d'une base est tout aussi justifiable que le choix d'une autre. Dans le système de constitution esquissé dans l'*Aufbau*, la base est constituée d'énoncés portant sur les vécus élémentaires d'un sujet ou sur des sections de flux de conscience ; il s'agit d'une base « phénoménale ». Mais il aurait pu en être autrement. En fait, on pourrait peut-être voir là un troisième problème directeur derrière le projet de l'*Aufbau* : comment choisir la base d'un système de constitution ? Quels sont les critères pertinents ? Le fait que Carnap ait été amené à se poser cette question ne suggère pas seulement, à nouveau, que l'interprétation empiriste de l'*Aufbau* est en porte-à-faux par rapport au projet véritable de Carnap. Elle suggère aussi que l'*Aufbau* peut être interprété comme un *projet métathéorique*, une comparaison de différents systèmes constitutionnels et une réflexion sur leurs avantages et inconvénients. C'est la lecture défendue il y a quelques années par Christopher Pincock¹⁰. L'idée est simple : le choix de la classe d'énoncés de base est certes arbitraire, mais cela ne veut pas dire que les systèmes de constitution correspondants se valent à tous égards. Des systèmes de constitution différents donnent un aperçu de l'ensemble des connaissances scientifiques sur le monde depuis une perspective différente. Autrement dit, chaque système constitutionnel organise les connaissances en fonction de certaines *priorités*¹¹.

En résumé, on a donc lu l'*Aufbau* tantôt comme un projet d'inspiration empiriste, tantôt comme un projet d'inspiration néokantienne et tantôt comme un projet métathéorique. Dans la mesure où ces différents projets coexistent chez Carnap, il y a assurément certaines tensions dans l'ouvrage de 1928. Quoiqu'il en soit, on s'accorde généralement à dire que, au moins selon les deux premières interprétations, l'*Aufbau* de 1928 est un échec patent. Je voudrais à présent rappeler succinctement les raisons de cet échec. De manière générale, l'*Aufbau* de Carnap s'est principalement heurté à deux types d'objections, qui sont motivées par deux problèmes majeurs.

10 C. Pincock, « A Reserved Reading of Carnap's *Aufbau* », *Pacific Philosophical Quarterly*, 86, 2005, p. 518-543.

11 *Ibid.*, p. 539.

Très sommairement, un premier problème concerne la thèse de la traductibilité des énoncés scientifiques. En 1928, Carnap soutient que la traductibilité est assurée par des définitions explicites. Pour Carnap, un concept est traductible au moyen d'autres concepts si et seulement s'il peut être explicitement défini au moyen de ces derniers. Ce sont des définitions explicites qui nous permettent de passer d'un niveau à l'autre, par exemple d'un énoncé mental ou psychologique à un énoncé comportemental, d'un énoncé sur le monde physique à un énoncé sur les qualités sensibles, etc. Dans les termes de Carnap, la définition est une « règle qui permet d'éliminer le nom du nouvel objet de toutes les propositions dans lesquelles il peut se présenter¹² ». On parle de *définition explicite* lorsque le signe qui désigne l'objet est explicitement déclaré être « synonyme » (*gleichbedeutend*) d'autres signes. Par exemple, à supposer que le nombre « 1 » et l'opération mathématique « + » soient connus, écrit Carnap, le nombre « 2 » peut être défini explicitement de la façon suivante : « $2 =_{\text{Df}} 1 + 1$ ¹³ ».

Le problème est que, dans bien des cas, il semble impossible de fournir une définition explicite. La philosophie analytique, dans le courant du *xx^e* siècle, s'est caractérisée par ce qu'on a parfois appelé une « fuite loin des définitions ». La théorie carnapienne de la constitution définitionnelle présuppose, d'une part, qu'il est possible d'identifier les conditions nécessaires et suffisantes de l'usage d'un terme et, d'autre part, qu'il y a une distinction nette entre les vérités analytiques (les propositions qui seraient vraies en vertu de la seule signification des mots) et les vérités synthétiques (les propositions qui seraient vraies en vertu de leur correspondance avec le monde). Or, on considère généralement que la première présupposition a été remise en question avec succès par Wittgenstein, et la seconde par Quine. Wittgenstein s'est efforcé d'établir une présomption en faveur de l'idée qu'un terme comme « jeu » ne se laisse pas définir au moyen de conditions nécessaires et suffisantes. Parallèlement, Quine s'est efforcé d'établir une présomption en faveur de l'idée qu'il n'y avait pas de frontière

12 Carnap, *Aufbau*, § 38, p. 51 (trad. fr., p. 106).

13 *Ibid.*, p. 52 (trad. fr., p. 106).

nette entre vérité analytique et vérité synthétique. Ces développements paraissent saper les fondements de la théorie de la constitution.

Un deuxième problème concerne le caractère étroit de la base d'énoncés à partir de laquelle Carnap tente de reconstruire l'ensemble des vérités scientifiques. D'un côté, la base du système de constitution imaginé par Carnap en 1928 semble trop large pour satisfaire ses propres standards. Conformément à la contrainte d'objectivité que s'impose Carnap, les seules déterminations scientifiquement valables sont des déterminations structurelles; toutes les déterminations qui reposent sur une expérience subjective doivent être éliminées. Or, on peut objecter que le système constitutionnel de Carnap présuppose encore une expérience subjective, à savoir la « reconnaissance de similarité » (la relation fondamentale « __ est phénoménalement similaire à __ »). Bien que Carnap envisage, au § 155, que cette relation puisse être éliminée, c'est-à-dire reformulée à l'aide d'un vocabulaire purement logique¹⁴, il est douteux qu'elle puisse être effectivement éliminée avec succès. D'un autre côté, la base du système de constitution de Carnap – le vocabulaire logique plus la relation de similarité phénoménale – semble trop étroite. Pour diverses raisons qu'il n'est pas utile de rappeler ici, il est douteux, par exemple, que les vérités à propos des corps physiques (Chisholm), à propos des points spatio-temporels (Quine) ou même à propos des qualités sensibles (Goodman) soient reconductibles à des vérités exprimées purement au moyen de la relation de similarité phénoménale et d'un vocabulaire logique¹⁵. Plausiblement, une base purement logique – ou logique et phénoménale – n'est pas à la hauteur des promesses de la théorie de la constitution; elle ne permet pas de constituer *tous* les énoncés scientifiques sur le monde.

Le résultat de ces critiques classiques est bien résumé par Pincock: « Contrairement à la théorie des descriptions de Russell, qui a ses partisans et ses détracteurs, presque toutes les interprétations de l'*Aufbau* le considèrent comme un échec¹⁶ ». L'optimisme de Chalmers contraste avec ce constat. « Nous avons des raisons de croire », écrit Chalmers,

14 *Ibid.*, § 155 (trad. fr., 253-254).

15 Voir D. Chalmers, *Constructing the World*, *op. cit.*, p. 7-9.

16 C. Pincock, « A Reserved Reading of Carnap's *Aufbau* », *art. cit.*, p. 518.

« qu'un *Aufbau* couronné de succès existe quelque part dans l'espace philosophique¹⁷ ». De façon importante, un constat d'échec n'est pas quelque chose de purement négatif. On peut estimer que l'échec de l'*Aufbau* est instructif, qu'il nous apprend quelque chose sur les limites d'un tel projet, mais aussi sur les modifications qui peuvent y être apportées pour rendre le projet plus résistant aux objections classiques. Je vais maintenant tourner mon attention vers les modifications suggérées par Chalmers.

LA THÈSE DE SCRUTABILITÉ

Dans cette section, je présente la position de Chalmers concernant la viabilité du projet carnapien. Sa position est en substance la suivante. Le projet derrière l'*Aufbau* est viable et peut être immunisé contre les objections rappelées dans la section précédente à condition d'y apporter deux modifications principales : d'une part, assouplir la méthode de constitution et, d'autre part, avoir une conception plus libérale (ou moins restrictive) de la « base » d'énoncés à partir desquels on entreprend de scruter l'ensemble des vérités sur le monde. Comme le reconnaît Chalmers lui-même, ces deux modifications altèrent sans doute assez considérablement le projet de Carnap (j'y reviendrai un peu plus loin dans cette section).

Avant toute chose, ce que Chalmers propose, ce n'est pas tant un nouveau système constitutionnel qu'une nouvelle théorie de la constitution – une théorie de la constitution « assouplie », qui s'écarte de celle formulée par Carnap. Il ne propose pas un système constitutionnel concurrent de celui esquissé par Carnap, mais esquisse un schème qui devrait permettre de construire des tels systèmes en fonction des contraintes théoriques ou philosophiques que l'on s'imposera. Autrement dit, il s'agit simplement d'identifier quelques conditions minimales requises et quelques options. L'objectif de Chalmers est donc clairement métathéorique : il s'agit de « construire un plan pour un plan du monde¹⁸ ».

17 D. Chalmers, *Constructing the World*, *op. cit.*, p. 430.

18 *Ibid.*, p. xviii.

La deuxième chose à remarquer est que le projet d'*Aufbau* se trouve ici considérablement élargi. Cet élargissement apparaît déjà avec la formulation de la thèse de scrutabilité. D'après cette thèse, un sujet rationnel idéal qui connaît certaines vérités peut, par simple raisonnement, formuler d'autres vérités ou est en position de les connaître. On dira alors que ces autres vérités sont « scrutables » à partir des premières. Plus exactement, la thèse de scrutabilité stipule que « toutes les vérités à propos du monde sont *scrutables* à partir de certaines vérités de base¹⁹ ». L'idée de Chalmers, en somme, est que la thèse de scrutabilité ne concerne pas seulement les énoncés scientifiques ; elle concerne aussi l'ensemble des énoncés ordinaires à propos du monde (« toutes les vérités »). Elle forme donc la base d'une *théorie totale*. En d'autres termes, n'importe quelle vérité ordinaire, morale, esthétique, etc., soit fera partie de la classe d'énoncés servant de base au système soit sera scrutable à partir de cette classe. Le caractère totalisant ou omni-englobant de ce projet est bien résumé par Kriegel :

Même si nous sommes tentés de considérer que les sciences naturelles délivrent le cœur de la théorie totale, celle-ci peut aussi inclure des vérités qui ne viennent pas des sciences : des vérités à propos des relations *entre* les sciences naturelles (entre la biologie et la chimie, disons), des vérités venant des sciences humaines (des généralisations littéraires, disons), des vérités à propos de questions normatives (des vérités morales, par exemple), et ainsi de suite²⁰.

Naturellement, pour qu'il y ait scrutabilité, il faut qu'il y ait une certaine relation entre les vérités « basiques » (*i. e.* appartenant à la classe d'énoncés de base) et les vérités non basiques. Les secondes doivent être logiquement dérivables des premières. En vertu de quoi sont-elles dérivables ? Autrement dit, comment passe-t-on des vérités basiques aux vérités non basiques ? Nous avons vu dans la section précédente que, d'après la théorie de la constitution de Carnap, ce sont des définitions explicites qui font le travail. Une phrase *S* est définitionnellement

19 *Ibid.*, p. XIII.

20 U. Kriegel, « Philosophy as Total Axiomatics... », art. cit., p. 276.

scrutable à partir d'une base B si S peut être logiquement dérivée de certains membres de B à l'aide des définitions adéquates. Par exemple, le nombre « 2 » peut être défini explicitement au moyen de « 1 » et de l'opération « + ». De la même façon, suggère Chalmers, la vérité ordinaire « John est un célibataire » serait scrutable à partir de certains énoncés de base (« John est un homme », « John n'est pas marié », etc.) et de la définition explicite selon laquelle la phrase « x est un célibataire » est équivalente à « x est un homme non marié ». D'après cette manière de voir, ce serait donc une définition explicite (Df) qui nous permettrait de passer de certains énoncés provisoirement pris comme « base » (B) à la phrase qui est scrutable à partir d'eux (S) :

S « John est célibataire »

Df « x est célibataire » =_{Df} « x est un homme non marié »

B « John est un homme », « John est non marié », ...

Mais comment faire lorsque nous ne disposons pas de définitions explicites, comme l'ont objecté Wittgenstein et Quine ? Dans les termes de Chalmers, le problème est le suivant : si la scrutabilité de S dépend de la possibilité de fournir une définition explicite d'un ou plusieurs termes et s'il n'est pas toujours possible de fournir une définition explicite, alors le projet constitutionnel s'effondre. Sans définition explicite, il serait impossible de scruter les vérités non basiques à partir des vérités basiques.

Cependant, Chalmers estime qu'il ne s'agit là d'un obstacle qu'en apparence. Il affirme effectivement que la scrutabilité d'un énoncé S ne dépend pas nécessairement de définitions explicites. Certes, soutient Chalmers, l'une des morales à tirer des recherches de Wittgenstein et de Quine est sans doute que la thèse de la scrutabilité définitionnelle est fautive : il n'est pas vrai que toute vérité est soit axiomatique (primitive) soit *définitionnellement* scrutable à partir d'une base. Mais toute scrutabilité n'est pas forcément définitionnelle. Supposons, par exemple, que le mot « fauteuil » ne fasse pas l'objet d'une définition explicite. Même dans ce cas, décrire un objet au moyen de termes familiers qui ne contiennent pas le mot « fauteuil » nous permet généralement de décider si l'objet décrit est un fauteuil ou non.

De façon intéressante, Chalmers remarque que c'est précisément un mécanisme similaire qui est à l'œuvre dans les célèbres cas de Gettier : sans disposer d'une définition explicite de ce qu'est « connaître », nous concluons, à partir d'un scénario donné, que ce scénario correspond à un cas de jugement vrai justifié mais que ce n'est pas un cas de connaissance. La vérité « le sujet qui se trouve dans telle situation ne *sait* pas que *p* » est scrutable à partir de la description du scénario, même si nous ne disposons pas d'une définition explicite de ce qu'est « savoir » ou « connaître » (*to know*). Bien plus, la possibilité même d'évaluer et de rejeter la définition traditionnelle de la connaissance comme « croyance vraie justifiée » *présuppose* qu'il est possible de scruter certains énoncés à partir d'autres sans l'aide d'une définition explicite de la connaissance. En fait, poursuit Chalmers, tous les contre-exemples avancés contre la définition d'un terme sont des cas de scrutabilité sans définition explicite – et, souvent, ce sont des cas de scrutabilité *a priori* : il suffit de comprendre les énoncés de base et d'appliquer un minimum de réflexion rationnelle pour être en position de connaître la vérité d'un énoncé dérivé. L'argument de Chalmers peut être reconstruit de la façon suivante : (1) si une définition explicite était requise pour dériver un concept à partir d'autres concepts plus fondamentaux, alors il serait impossible de produire des contre-exemples à une définition proposée (par exemple, la définition de la « connaissance » en termes de « croyance vraie justifiée ») sans formuler de définition alternative ; (2) il est souvent possible de produire des contre-exemples à une définition proposée sans formuler de définition alternative (par exemple, les cas épinglés par Gettier suggèrent que, dans une situation donnée, on a affaire à une « croyance vraie justifiée » bien qu'intuitivement on ne parlerait pas de « connaissance ») ; donc, (3) une définition explicite n'est pas requise pour dériver un concept à partir d'autres concepts plus fondamentaux.

Chalmers conclut donc que le passage des vérités basiques aux vérités non basiques n'est pas « otage d'une analyse explicite » des concepts concernés²¹. Pour qu'une phrase vraie (*S*) soit scrutable à partir d'une base provisoire (*B*), il suffit que le sujet possède une certaine maîtrise (*M*)

21 D. Chalmers, *Constructing the World*, *op. cit.*, p. 14.

de l'usage des termes conceptuels. On voit ainsi apparaître un modèle de scrutabilité non définitionnelle qui ressemble à quelque chose comme ceci :

S « John est célibataire »

M (maîtrise du concept de « célibataire »)

B « John est un homme », « John est non marié », ...

Plausiblement, l'impossibilité de fournir une définition explicite serait inoffensive contre un tel modèle, puisqu'il ne présuppose pas de telle définition. La morale à tirer de tout cela, conclut Chalmers, est que certaines vérités sont logiquement impliquées *a priori* par d'autres vérités, donc scrutables à partir d'elles par un sujet rationnel idéal, sans qu'il soit nécessaire d'avoir des définitions explicites pour garantir leur scrutabilité *a priori*. Cette thèse suggère qu'un projet dans le style de l'*Aufbau* est viable malgré l'absence de définitions explicites.

Il reste encore à faire face au second problème, celui de l'étroitesse de la base. Dans l'exemple ci-dessus, les vérités prises provisoirement comme base sont des vérités macroscopiques ordinaires (« John est un homme », « John est non marié »). Mais la question se pose naturellement de savoir si ces vérités ne sont pas elles-mêmes scrutables à partir d'autres vérités plus primitives. On retrouve ici la question du choix de la base. Chalmers appelle *base de scrutabilité* « une classe de vérités à partir desquelles toutes les vérités sont scrutables, pour une notion de scrutabilité donnée²² ». On se souvient que la deuxième objection principale contre l'*Aufbau* concernait l'étroitesse de la base : il est plausible de soutenir que les vérités à propos des objets physiques, des points de l'espace-temps et des qualités sensibles ne peuvent pas être constituées purement et simplement à partir d'une base logique, avec ou sans la relation de similarité phénoménale. Une manière assez évidente de résoudre ce problème consiste à *élargir la base de scrutabilité* de façon à y inclure d'autres types d'énoncés. C'est ce que propose de faire Chalmers.

Dans *Constructing the World*, Chalmers défend sa version préférée de la base de scrutabilité – celle qui correspond à ses propres convictions

22 *Ibid.*, p. 20.

philosophiques. Il s'agit d'une base minimale « à quatre volumes », c'est-à-dire englobant quatre sous-classes d'énoncés. D'après le système proposé, la base de scrutabilité devrait inclure une sous-classe *P* d'énoncés physiques (par exemple, « il y a une chose de telle ou telle forme, masse, localisation, structure moléculaire, etc. », et les énoncés contrefactuels correspondants : « dans telle situation, il y aurait... », etc.), une sous-classe *Q* d'énoncés qualitatifs/phénoménaux – ainsi baptisés en référence à ce qu'on appelle communément le caractère qualitatif de l'expérience – (« il y a certaines choses qui *apparaissent* telles ou telles », « dans telle situation, il y aurait... », etc.), une sous-classe *I* d'énoncés indexicaux (« je suis Arnaud Dewalque », « il est maintenant 18:06 », etc.) et une sous-classe *T* comportant un seul énoncé « totalisant » (« c'est tout »). Par commodité, la base de scrutabilité correspondante peut être désignée au moyen des lettres *PQIT* pour « énoncés physiques, énoncés qualitatifs, énoncés indexicaux, énoncé totalisant ».

Pourquoi une base à plusieurs « volumes » ? Et pourquoi inclure *ces* sous-classes d'énoncés et non pas d'autres ? Parce que toute tentative visant à réduire davantage la base en se passant de l'une de ces quatre sous-classes se heurte à d'imposantes difficultés – c'est du moins ce que soutient Chalmers. On voit mal, notamment, comment constituer des énoncés sur les choses physiques à partir d'énoncés sur le caractère qualitatif de l'expérience et inversement. Le fait que certaines choses *apparaissent* telles ou telles ne permet vraisemblablement pas d'inférer quoi que ce soit au sujet d'entités physiques qui ne sont pas perçues, par exemple. On peut aussi songer ici à l'argument antiphénoménaliste de Chisholm²³. Soit les deux énoncés suivants : l'énoncé (*p*) « ceci est (physiquement) rouge », formulé en langage des choses physiques, et l'énoncé (*q*) « du rouge apparaîtra » ou « il y aura une expérience de rouge », formulé en langage qualitatif, expérientiel ou phénoménal (il n'est pas nécessaire, dans le présent contexte, de distinguer ces termes). Pour constituer le discours sur le monde physique au moyen du discours sur l'expérience, il faut que l'énoncé *p* soit traductible au moyen de *q* et d'autres énoncés

23 Voir R. Chisholm, « The Problem of Empiricism », *Journal of Philosophy* 45, 1948, p. 512-517 ; cf. D. Chalmers, *Constructing the World*, op. cit., p. 8.

phénoménaux du même genre. Mais pour que cela soit le cas, il faut que p implique (*entails*) q : chaque fois qu'il est vrai que « ceci est rouge », il doit aussi être vrai que, si je regarde l'objet, « du rouge apparaîtra ». Or, remarque Chisholm, il n'y a aucune contradiction à affirmer p et à nier q . On peut facilement imaginer qu'un objet rouge n'apparaîsse pas rouge. Pour que l'implication fonctionne, insiste Chisholm, il est nécessaire de spécifier certaines conditions d'observation déterminées. C'est seulement en conjonction avec un autre énoncé r que l'énoncé (p) « ceci est rouge » implique l'énoncé (q) « du rouge apparaîtra ». Par exemple :

Si (r) ceci est observé à la lumière du jour et (p) ceci est rouge, alors (q) du rouge apparaîtra.

Mais la conjonction de p avec un énoncé r' , qui spécifie d'autres conditions d'observation, non seulement n'impliquera pas (q) « du rouge apparaîtra », mais impliquera ($\text{non-}q$) « du rouge n'apparaîtra pas ». Par exemple :

Si (r') ceci est observé dans des conditions normales à l'exception de la présence de lumières bleues et si (p) ceci est rouge, alors ($\text{non-}q$) du rouge n'apparaîtra pas.

Puisque la conjonction de r' et de p implique $\text{non-}q$, il est *impossible* que p implique q . Par conséquent, « ceci est rouge » n'implique pas « du rouge apparaîtra », et le projet visant à reconduire les énoncés sur les choses physiques aux énoncés sur les apparences ou les phénomènes est voué à l'échec²⁴.

Inversement, le fait qu'il y ait des entités physiques avec telle ou telle forme, masse, localisation, etc., ne permet vraisemblablement pas d'inférer qu'il y a des choses qui apparaissent telles ou telles à quelqu'un. Songez au célèbre « argument de la connaissance » avancé par Frank Jackson²⁵. À supposer que Mary sache tout ce qu'il y a à connaître sur la neurophysiologie de la perception des couleurs, rien ne lui permet

24 R. Chisholm, « The Problem of Empiricism », art. cit., p. 513-514.

25 F. Jackson, « Epiphenomenal Qualia », *The Philosophical Quarterly*, 32, n° 127, 1982, p. 127-136.

de prédire l'effet que cela fait de voir du rouge. Il paraît plausible que, lorsqu'elle sera libérée de la pièce en noir et blanc dans laquelle elle a vécu et verra du rouge pour la première fois, elle apprendra quelque chose de nouveau ; or, par hypothèse, elle connaissait déjà tous les énoncés en langage physique ; donc, il y a une connaissance qui n'est pas exprimée par les énoncés en langage physique. Dans les termes de Chalmers, on dira que l'énoncé phénoménal « du rouge apparaîtra » n'est pas scrutable *a priori* à partir d'une classe d'énoncés physiques. Dans la lignée de Chisholm et de Jackson, Chalmers soutient donc que, selon toute vraisemblance, la sous-classe *Q* des énoncés qualitatifs/phénoménaux n'est pas scrutable à partir de la sous-classe *P* des énoncés physiques, et inversement.

326

L'impossibilité de « construire le monde physique » à partir de la manière dont les choses apparaissent et de « construire le monde phénoménal » à partir de l'existence des choses physiques – bref, l'impossibilité d'établir des implications strictes entre les deux sous-classes d'énoncés – est un argument pour inclure ces deux sous-classes dans la base de scrutabilité. L'idée est simplement que, si l'on veut obtenir une *théorie totale* du monde à partir d'une base de scrutabilité, et si cette théorie inclut des énoncés physiques et des énoncés qualitatifs/phénoménaux, alors, compte tenu de l'impossibilité de scruter les énoncés physiques à partir des énoncés qualitatifs/phénoménaux et inversement, il n'y a d'autre choix que d'inclure tous ces énoncés dans la base de scrutabilité. On obtient de la sorte une base de scrutabilité *PQ*. Carnap, dans son système constitutionnel de 1928, s'était contenté d'une base qualitative/phénoménale et logique ; il avait envisagé, quelques années plus tard, la possibilité de construire un autre système avec une base purement physique ou physicaliste. Les arguments antiphénomistes et antiphysicalistes que je viens de rappeler suggèrent que les deux options sont vouées à l'échec, et qu'elles sont vouées à l'échec pour des raisons similaires. Il est douteux que l'on parvienne jamais à rendre compte du monde physique en termes purement phénoménaux ou des expériences vécues en termes purement physiques. Naturellement, ceux qui sont insensibles aux arguments antiphysicalistes comme l'argument de la connaissance – ou estiment que ces arguments ne sont pas concluants – pourront poursuivre le programme physicaliste et tâcher d'établir la scrutabilité des vérités qualitatives/

phénoménales à partir d'une base P constituée uniquement d'énoncés en langage physique (*idem* pour les phénoménalistes). Chalmers, de son côté, estime que la prise au sérieux des arguments antiréductionnistes nous oblige d'une certaine façon à élargir la base à PQ ²⁶.

Bien que significatif, cet élargissement ne semble pas encore suffisant pour obtenir une théorie totale du monde, estime Chalmers. À partir d'une base de scrutabilité PQ , un sujet rationnel idéal ne pourra pas inférer des énoncés comme « je suis Arnaud Dewalque » ou « il est maintenant 18:15 ». Il ne sera pas non plus en mesure de formuler des jugements d'existence négatifs comme « il n'existe pas de serpents ailés ». Si ces énoncés disent bien quelque chose du monde, il est nécessaire de leur trouver une place dans la théorie totale. Pour des raisons que je n'exposerai pas ici, les vérités indexicales (« il est maintenant 18:15 ») ne semblent pas scrutables à partir d'autres vérités ; il paraît donc nécessaire de les inclure dans la base. On obtient ainsi une base de scrutabilité PQI , où I désigne la sous-classe des énoncés indexicaux. Les vérités négatives, quant à elles (« il n'existe pas de serpents ailés »), pourraient être dérivées d'une base PQI à condition d'y ajouter un unique énoncé totalisant « c'est tout », qui permet d'inférer, à partir de toutes les vérités contenues dans la base et de celles qui sont scrutables à partir d'elles, qu'il n'existe rien d'autre dans

26 Une autre motivation pour inclure la sous-classe Q d'énoncés qualitatifs/phénoménaux dans la base de scrutabilité réside dans le raisonnement suivant : plausiblement, l'attribution de certaines propriétés physiques (être rouge, être chaud, etc.) dépend de certains types d'expériences ; si l'on ne peut pas rendre compte de ces expériences en termes purements physiques (ou physiques, indexicaux et totalisants), alors on ne peut pas non plus rendre compte de l'attribution de certaines propriétés physiques en termes purements physiques (ou physiques, indexicaux et totalisants). Cf. D. Chalmers et F. Jackson, « Conceptual Analysis and Reductive Explanation », *The Philosophical Review*, 110/3, 2001, p. 318-319 : « On peut soutenir que savoir si un objet est rouge requiert que l'on sache s'il est le genre d'objet qui cause une certaine sorte d'expérience chromatique, et savoir si un objet est chaud requiert qu'on sache s'il est le genre d'objet qui cause des expériences de chaleur. Si c'est le cas, alors, si les vérités à propos de l'expérience chromatique et de l'expérience calorique ne sont pas impliquées par PTI , les vérités à propos de la couleur et de la chaleur ne sont pas non plus ».

le monde. On obtient ainsi une base de scrutabilité élargie à *PQIT*, où *T* désigne l'énoncé totalisant « c'est tout ».

Faisons le point. L'*Aufbau* de Carnap s'est heurté à deux types de problèmes : l'absence de définitions explicites et l'étroitesse de la base. S'agissant du premier problème, Chalmers soutient que l'absence de définitions ne menace qu'une version particulière de la thèse de scrutabilité, à savoir la scrutabilité définitionnelle ; il présente un argument en faveur de la thèse de scrutabilité *a priori* non définitionnelle. S'agissant du second problème, il plaide pour un élargissement de la base de scrutabilité, de façon à y inclure les vérités qui ne sont pas scrutables à partir d'autres vérités. Le système vers lequel il tend lui-même est un système qui repose sur une base élargie *PQIT*. Ces deux modifications altèrent considérablement le projet initial de Carnap. En particulier, « on pourrait se demander si le fait d'élargir à ce point la base est dans l'esprit de l'*Aufbau*²⁷ ». Si l'on suit les suggestions de Chalmers, que reste-t-il de l'héritage de l'*Aufbau* ?

328

On se rappelle que l'*Aufbau* peut être interprété comme un projet d'inspiration empiriste (basé sur la traductibilité des énoncés scientifiques en énoncés d'observation), un projet d'inspiration néokantienne (basé sur une conception structurelle de l'objectivité), ou encore un projet métathéorique (basé sur la possibilité de comparer plusieurs systèmes de constitutions avec des bases différentes). Pour être fidèle à l'esprit de l'*Aufbau*, il n'est pas nécessaire que la théorie de Chalmers intègre tous ces projets. Il suffit qu'elle poursuive l'un d'entre eux. Est-ce le cas ?

Considérons d'abord l'interprétation empiriste. Un partisan de cette interprétation objectera que, en incluant simplement dans la base les énoncés qui résistent à une traduction dans un vocabulaire plus primitif, on perd ce qui rendait justement le projet empiriste de Carnap attractif. On renonce ainsi à la conviction qu'il est possible de traduire tous les énoncés scientifiques en d'autres énoncés plus fondamentaux qui se révèlent tous, *in fine*, formulables dans un seul et même vocabulaire primitif. Au contraire, la base de scrutabilité vers laquelle tend Chalmers est une base *multiple* (« à plusieurs volumes »), qui combine un vocabulaire physique, qualitatif/phénoménal et indexical. Ceux qui interprètent encore l'*Aufbau*

27 D. Chalmers, *Constructing the World*, *op. cit.*, p. 9.

de Carnap comme un projet empiriste, phénoménal et vérificationniste, verront là un abandon total de ce projet. À cela, Chalmers répond que le choix d'une base formulée dans le seul langage phénoménal – ou logique et phénoménal – était moins important pour Carnap que la contrainte d'objectivité et le caractère structurel des énoncés de base – qui sont mis en avant, à juste titre, dans les interprétations « néokantiennes » de l'*Aufbau*. C'est sans doute vrai. Il reste que l'ambition de Carnap, en réduisant tous les énoncés scientifiques à une base unique, était en même temps d'*unifier les sciences*, et le fait d'admettre une base multiple *PQIT* est clairement incompatible avec cet objectif. Il faut toutefois noter que le renoncement au projet d'unification peut être motivé par le raisonnement suivant : si toutes les sciences pouvaient être unifiées, alors les énoncés physiques pourraient être réduits à des énoncés qualitatifs/phénoménaux ou inversement ; or, pour Chalmers (qui endosse les arguments antiréductionnistes de Chisholm et Jackson), les énoncés physiques ne sont précisément pas réductibles à des énoncés qualitatifs/phénoménaux, pas plus que les énoncés qualitatifs/phénoménaux ne sont réductibles à des énoncés physiques ; donc, toutes les sciences ne peuvent pas être unifiées. Si Chalmers a raison de défendre une conception antiréductionniste des énoncés physiques *et* des énoncés qualitatifs/phénoménaux, alors le projet d'unification des sciences est voué à échouer. On pourrait certainement résister à l'argument en soutenant que les énoncés qualitatifs/phénoménaux ne sont pas scientifiques et n'ont donc pas à être intégrés dans le système de constitution. Mais il faut se rappeler que la thèse de scrutabilité, au sens où l'entend Chalmers, ne concerne pas seulement tous les énoncés scientifiques, mais *toutes les vérités* sur le monde, qu'elles soient scientifiques ou non. Cela nous amène à la deuxième interprétation de l'*Aufbau*.

Qu'en est-il de l'interprétation qui voit dans l'*Aufbau* un projet d'inspiration néokantienne, d'après lequel seuls les énoncés structurels sont scientifiques et acceptables dans la base ? Ce projet survit-il dans le système à base multiple *PQIT* préconisé par Chalmers ? Manifestement, non. La contrainte d'objectivité, qui était censée garantir le caractère scientifique du système constitutionnel, est également abandonnée, puisque Chalmers estime qu'il est nécessaire d'inclure dans la base une sous-classe *Q* d'énoncés qualitatifs/phénoménaux, réputés (à tort ou à

raison) « subjectifs » et non scientifiques. Dans la mesure où ces énoncés sont non scrutables à partir de *P*, *PI*, ou *PIT*, la base de scrutabilité de Chalmers correspond à une conception antiréductionniste à propos de la manière dont les choses apparaissent au sujet, et cette conception n'est pas compatible avec la contrainte d'objectivité structurelle que s'imposait Carnap. Chalmers reconnaît cela explicitement, mais tempère en même temps cet écart par rapport à l'*Aufbau* :

Le fait d'en appeler, sans les réduire, à des qualités phénoménales spécifiques ne cadre pas avec le programme structuraliste de l'*Aufbau* [...]. Il reste que, à certains égards, cette version peut être vue comme une extension du programme phénoménologique poursuivi dans l'*Aufbau*, en prenant comme point de départ une caractérisation bien plus riche des états phénoménaux²⁸.

330

Comme je l'ai rappelé plus haut, Carnap lui-même avait admis, dans le système proposé en 1928, la relation fondamentale « __est phénoménalement similaire à__ ». En d'autres termes, sa propre base de scrutabilité était aussi une base partiellement phénoménales ou phénoménologique, et Chalmers s'appuie sur ce constat pour affirmer que l'inclusion de la sous-classe *Q* d'énoncés qualitatifs/phénoménaux ne rompt pas complètement avec l'*Aufbau* de Carnap, mais en constitue en quelque sorte une version élargie plus « libérale ». On objectera malgré tout que c'est justement sa *radicalité* qui fait l'intérêt du projet de Carnap, et qu'une conception plus large, qui abandonne cette radicalité, n'est définitivement pas dans l'esprit de l'*Aufbau*. Force est de conclure que le modèle de Chalmers ne cadre ni avec la tentative d'unifier les sciences en les fondant dans l'expérience ni avec celle de garantir leur objectivité au sens où l'entendait Carnap. Lorsqu'on considère les deux premières interprétations de l'*Aufbau*, donc, il y a incontestablement un fossé qui sépare le cadre théorique proposé par Chalmers et le projet initial de Carnap.

Qu'en est-il de la troisième interprétation de l'*Aufbau*, celle qui en fait un projet métathéorique ? La théorie de la scrutabilité de Chalmers est-elle fidèle à l'esprit de ce projet ? Je pense que la réponse, ici, est affirmative.

28 *Ibid.*, p. 429.

Bien qu'il ait sa propre préférence pour la base de scrutabilité *PQIT*, Chalmers n'exclut pas que d'autres bases soient envisageables (dont certaines qui « se rapprochent encore plus des objectifs poursuivis par Carnap²⁹ »). En fait, la thèse de scrutabilité permet de mettre en lumière et de comparer différentes théories philosophiques. Argumenter en faveur d'une base de scrutabilité *PQ(IT)* (comme le fait Chalmers) équivaut en fait à argumenter en faveur d'une forme de dualisme entre le monde décrit dans le langage de la physique et le monde décrit dans le langage qualitatif/phénoménal. Pareillement, argumenter en faveur d'une base de scrutabilité unique *P* équivaudrait à défendre une forme de monisme physicaliste, tout comme argumenter en faveur d'une base de scrutabilité unique *Q* équivaudrait à défendre une forme de phénoménalisme. À cet égard, le cadre fourni par la thèse de scrutabilité correspond assez bien à l'interprétation qui fait de l'*Aufbau* un projet métathéorique. En somme, la thèse de scrutabilité permet de « prendre de la hauteur », d'adopter une perspective métathéorique et de comparer différents systèmes de constitution ou, comme dirait Chalmers, différentes bases de scrutabilité. On peut naturellement produire des arguments en faveur de telle ou telle base, et Chalmers ne s'en prive pas. Mais au bout du compte, le choix d'une base de scrutabilité dépendra en grande partie des convictions philosophiques de chacun. Autrement dit : « Même si l'on accepte le cadre théorique général de la scrutabilité, le verdict que l'on posera à propos de cas spécifiques dépendra des conceptions philosophiques substantielles que l'on défend sur les problèmes correspondants³⁰ ». La thèse de scrutabilité permet d'explicitier les différences fondamentales entre des conceptions philosophiques divergentes et de les comparer. Or, c'est justement cette dimension métathéorique et métaphilosophique qui est au cœur de l'*Aufbau*, d'après la troisième interprétation. En dépit de l'abandon du projet d'unification des sciences et de fondation de l'objectivité scientifique, la théorie de la scrutabilité me semble donc bel et bien conserver quelque chose du projet initial de Carnap.

29 *Ibid.*, p. 10.

30 *Ibid.*, p. 312.

Pour terminer, je voudrais illustrer la manière dont la thèse de scrutabilité offre un cadre théorique pour exposer et comparer différentes positions philosophiques. À cette fin, je vais brièvement considérer un problème particulier, à savoir celui de la scrutabilité des vérités intentionnelles.

LA SCRUTABILITÉ DES VÉRITÉS INTENTIONNELLES

332

Appelons *vérités intentionnelles* tous les énoncés vrais qui attribuent un état mental intentionnel à un sujet (ou, éventuellement, à un groupe de sujets). Bien qu'il ne faille pas restreindre *a priori* la classe des énoncés intentionnels, des énoncés comme « Pierre croit que p » et « Paul désire que q » sont généralement considérés comme des exemples paradigmatiques de vérités intentionnelles. Une des questions qui se posent est de savoir si les vérités intentionnelles de ce genre sont réductibles à d'autres vérités. Reformulée en termes de scrutabilité, la question de savoir si on peut défendre une théorie réductive de l'intentionnalité non phénoménale est équivalente aux deux questions suivantes : d'abord, les vérités intentionnelles sont-elles scrutables à partir de vérités plus primitives ? Ensuite, si c'est le cas, quelle est la base de scrutabilité nécessaire ? Il y a, en gros, trois manières de trancher la première question, à savoir l'éliminativisme, le réductionnisme et l'antiréductionnisme à propos des états intentionnels (non phénoménaux). Les différentes façons de trancher la seconde question correspondent à différentes variétés de réductionnisme. Je vais passer ces options rapidement en revue.

Une première option est l'*éliminativisme* à propos des états intentionnels. Compris en termes de scrutabilité, l'éliminativisme est la conception selon laquelle les vérités intentionnelles ordinaires (i) ne font pas partie de la base de scrutabilité et (ii) ne sont pas scrutables à partir d'autres énoncés. Pour un éliminativiste, les états intentionnels n'existent tout simplement pas. Les énoncés qui attribuent de tels états relèvent de ce qu'on appelle communément la « psychologie populaire » et sont appelés à être éliminés de notre description du monde au profit, par exemple, de théories formulées dans le vocabulaire de la neurophysiologie. Les éliminativistes défendent un *antiréalisme* à propos de l'intentionnalité. Une autre manière de caractériser l'éliminativisme à propos des états intentionnels consiste à

dire que la question de savoir si un énoncé intentionnel est vrai ne peut absolument pas être tranchée, ni dans un sens ni dans l'autre, parce que de tels énoncés sont, en un sens important, mal formulés et n'expriment aucune espèce de réalité (en termes carnapiens, on dirait peut-être qu'ils se trouvent en dehors du système de constitution).

Une deuxième option est le *réductionnisme* à propos des états intentionnels. Comme les éliminativistes, les réductionnistes soutiennent que (i) les énoncés intentionnels n'ont pas leur place dans la base de scrutabilité mais, contrairement à eux, ils défendent l'idée que (ii) les énoncés intentionnels sont scrutables à partir d'autres énoncés. Pour un réductionniste, il y a un sens à dire que les états intentionnels existent et que les énoncés intentionnels expriment une réalité. Autrement dit, les réductionnistes défendent une forme de *réalisme* à propos des états intentionnels. Mais, comme le remarque Jackson, si l'affirmation qu'il existe des états intentionnels doit être plus qu'un acte de foi, alors il est nécessaire d'indiquer comment on peut obtenir des énoncés intentionnels à partir d'*autres* énoncés :

Par exemple, les physicalistes qui ne sont pas éliminativistes à propos des états intentionnels doivent dire *quelque chose* sur la manière dont le récit physique à propos de notre monde rend vrai le récit intentionnel à propos de lui. Autrement, leur réalisme à propos des états intentionnels sera un acte de foi plus que quoi que ce soit d'autre³¹.

Maintenant, le physicalisme non éliminativiste n'est naturellement pas la seule forme de réductionnisme. En fait, comme je l'ai laissé entendre, le cadre théorique offert par la thèse de scrutabilité suggère qu'il y a autant de variétés de réductionnisme que de manières de concevoir la base de scrutabilité. Ainsi, bien qu'il n'adhère pas au physicalisme, Chalmers lui-même défend une variété de réductionnisme d'après laquelle toutes les vérités intentionnelles non phénoménales sont scrutables à partir d'une classe mixte *PQI* d'énoncés physiques, qualitatifs/phénoménaux et indexicaux. Sans offrir d'argument définitif, il soutient que cette conception a une certaine plausibilité :

31 F. Jackson, *From Metaphysics to Ethics*, op. cit., p. 29.

Bien que l'on puisse raisonnablement se demander si une information comportementale seule suffit à produire une « interprétation radicale » des croyances d'un sujet, une fois qu'une information phénoménale et environnementale complète est ajoutée, il n'y a aucune raison claire de penser que la vie mentale du sujet est indéterminée. Du moins, il n'est pas facile de voir de quelle sorte de vérité mentale nous pourrions rester ignorants, compte tenu de toute cette information³².

334

Par exemple, d'après ce modèle, la vérité intentionnelle ordinaire « Pierre croit que ses clés sont dans la poche gauche de son imper », qui attribue une croyance à Pierre, serait scrutable *a priori* à partir d'énoncés du type « cet individu-ci s'appelle Pierre, est dans tel ou tel état cérébral et dans tel environnement physique, et a telle ou telle expérience cognitive » (ou d'autres énoncés du même genre). Pareillement, la vérité intentionnelle ordinaire « Paul désire manger une glace au chocolat », qui attribue un désir à Paul, serait scrutable *a priori* à partir d'énoncés du type « cet individu-ci s'appelle Paul, est dans tel ou tel état cérébral et dans tel environnement physique, et a telle ou telle expérience conative » (ou d'autres énoncés du même genre). Naturellement, pour qu'une proposition de ce genre soit viable, un certain nombre de présuppositions doivent être acceptées. D'abord, il faudrait admettre qu'il y a des expériences cognitives et conatives ou, comme disent aujourd'hui les philosophes de l'esprit, une phénoménologie de la cognition (un « effet que cela fait » de croire) et une phénoménologie du désir (un « effet que cela fait » de désirer). Il faudrait sans doute aussi admettre que ces expériences cognitives et conatives sont déjà « richement intentionnelles » (au sens de l'intentionnalité *phénoménale*³³). Ensuite, et par conséquent, il faudrait également admettre que la scrutabilité des vérités intentionnelles à partir

32 D. Chalmers, *Constructing the World*, *op. cit.*, p. 275.

33 *Ibid.* Voir, par exemple, G. Graham, T. Horgan & J. Tienson, « Consciousness and Intentionality », dans M. Velmans & S. Schneider (dir.), *The Blackwell Companion to Consciousness*, Oxford, Blackwell, 2007, p. 468-484 (trad. fr. A. Dewalque, « Conscience et intentionnalité », dans A. Dewalque & C. Gauvry [dir.], *Conscience et représentation. Introduction aux théories représentationnelles de l'esprit*, Paris, Vrin, 2016, p. 225-250).

de *PQI* ne requiert pas une analyse explicite des énoncés intentionnels en énoncés phénoménaux non intentionnels (on a vu que, selon Chalmers, la scrutabilité ne présuppose pas nécessairement de définition explicite), mais aussi que le fait de comprendre les vérités phénoménales de la base comme des vérités phénoménales-intentionnelles ne rend pas certaines vérités intentionnelles triviales, etc. La proposition de Chalmers est donc liée à certaines prises de position controversées concernant la relation entre intentionnalité et phénoménalité (ou expérience). Quoi qu'il en soit, si elle s'avère correcte, alors les vérités intentionnelles sont scrutables par un sujet idéal à partir d'une base contenant des énoncés physiques, qualitatifs/phénoménaux et indexicaux – bien qu'elles ne soient pas scrutables à partir d'une base contenant des énoncés physiques seuls.

Une troisième option est l'*antiréductionnisme* (ou primitivisme) à propos des états intentionnels non phénoménaux. Les antiréductionnistes soutiennent que les vérités intentionnelles (i) font partie de la base de scrutabilité et (ii) ne sont donc pas scrutables à partir d'autres vérités. Ce sont des vérités « primitives » ou « basiques », à partir desquelles on peut éventuellement dériver d'autres vérités mais qui ne sont pas elles-mêmes dérivables d'autres vérités (pour des raisons que je ne détaillerai pas, Chalmers suggère que cette position entraîne le risque de rendre certains énoncés *trivialement* vrais³⁴). À nouveau, peu importe ici les raisons qui plaident pour ou contre l'antiréductionnisme à propos des vérités intentionnelles. Ce qui a été dit suffit à montrer que les différentes options actuellement disponibles sur le marché peuvent être reformulées et distinguées les unes des autres au moyen de différentes thèses de scrutabilité concurrentes – ce qui suffit à attester du caractère métathéorique et métaphilosophique de la théorie de la scrutabilité.

Résumons-nous. J'ai défendu l'idée que la thèse de scrutabilité de Chalmers offrait un cadre théorique pour comparer des théories philosophiques et, en ce sens, restait fidèle à l'*Aufbau* de Carnap à condition d'interpréter celui-ci comme un projet métathéorique, et non simplement comme un projet d'inspiration empiriste ou comme un

34 Voir D. Chalmers, *Constructing the World*, *op. cit.*, p. 275-278.

projet d'inspiration néokantienne. On pourrait encore résumer cette idée en mettant en évidence la conception de la philosophie qui découle de la thèse de scrutabilité. C'est ce que suggère Chalmers lui-même dans le passage suivant :

La thèse de scrutabilité génère une image métaphilosophique tout à fait particulière. Si cette thèse est correcte, alors toutes les vérités philosophiques (comme toutes les autres vérités) peuvent être établies au moyen d'un raisonnement idéal *a priori* à partir des vérités de base. Il se peut que nous soyons ignorants de ces vérités parce que nous ignorons des vérités de base ou parce que nous ne sommes pas des raisonneurs idéaux. Mais il n'y a pas de troisième forme d'ignorance. Les questions qui ne peuvent pas être tranchées par un raisonnement *a priori* à partir des vérités de base n'ont pas de réponses déterminées³⁵.

336

Comme le remarque Chalmers, cette conception de la philosophie s'écarte assurément de celle de l'empirisme classique (Hume) et de l'empirisme logique (Carnap). Dans l'empirisme de Hume, les concepts qui ne se laissent pas reconduire à des impressions sensibles sont « dépourvus de sens » ; ici, la base est plus large et les questions qui ne se laissent pas trancher à partir des vérités de base ne sont pas dépourvues de sens, mais bien « indéterminées ». Le vérificationnisme du Cercle de Vienne est aussi abandonné au profit d'une conception plus souple de la scrutabilité, qui ne requiert pas de définitions explicites. Il reste que, malgré ces divergences, l'image de la philosophie qui en résulte, soutient Chalmers, présente un « parallèle structurel » avec celle de l'empirisme³⁶. Ce parallèle structurel réside intégralement dans la thèse de scrutabilité, soit l'idée que toutes les vérités à propos du monde se laissent établir à partir d'une classe plus ou moins « compacte » de vérités de base. Le point commun entre toutes les déclinaisons possibles de la thèse de scrutabilité est l'idée que les énoncés qui ne sont pas scrutables – qui sont « hors de portée » des relations de scrutabilité – n'ont pas le même statut (quel qu'il soit) que les énoncés qui sont scrutables à partir des vérités de base. Mais

35 *Ibid.*, p. 272.

36 *Ibid.*

une fois encore, il serait erroné d'interpréter la thèse de scrutabilité comme une espèce d'empirisme. L'empirisme correspond plutôt à une version de la thèse de scrutabilité (à partir d'une base exclusivement expérientielle ou phénoménale), tout comme le physicalisme correspond à une autre version (à partir d'une base exclusivement physique), etc. La thèse de scrutabilité permet bien, en ce sens, de comparer des théories philosophiques, c'est-à-dire des systèmes ayant différentes bases de scrutabilité.

BIBLIOGRAPHIE

On trouvera ci-dessous toute la littérature primaire et secondaire citée ou mentionnée dans les contributions de ce volume, ainsi que les ouvrages et les articles qui peuvent y être ajoutés pour constituer une bibliographie de référence concernant l'*Aufbau* de Carnap.

- ACHINSTEIN P., BARKER S. F. (dir.), *The Legacy of Logical Positivism*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1969.
- ACKERMAN W., « Zum Hilbertschen Aufbau der reellen Zahlen », *Mathematische Annalen*, 99, 1928, p. 118-133 ; repris dans J. Van Heijenoort, *A Source Book in Mathematical Logic*, Cambridge, Harvard UP, 1967, p. 493-507.
- AVENARIUS R., *Kritik der reinen Erfahrung*, 2 Bände, Leipzig, Reisland, 1888-1890, 1907 (2^e éd.).
- , *Der menschliche Weltbegriff*, Leipzig, Reisland, 1905.
- AWODEY S., CARUS A.W., « Carnap : Completeness and Categoricity », *Erkenntnis*, 54, 2001, p. 145-172.
- AWODEY S., KLEIN, C. (dir.), *Carnap Brought Home*, Chicago/La Salle, Open Court, 2004.
- AYER A.J., *Logical Positivism*, New York, The Free Press, 1959.
- BAUCH B., *Wahrheit, Wert und Wirklichkeit*, Leipzig, Meiner, 1923.
- BECKER O., « Beiträge zur phänomenologischen Begründung der Geometrie und ihrer physikalischen Abwendungen », *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*, VI, 1923, p. 385-560.
- , *Briefwechsel mit Dietrich Mahnke*, éd. B. P. Aust & J. Sattler, dans V. Peckhaus (dir.), *Oskar Becker und die Philosophie der Mathematik*, München, Wilhelm Fink Verlag, 2005, p. 245-278.
- BÉGOUT B., *La Généalogie de la logique. Husserl, l'antéprédicatif et le catégorial*, Paris, Vrin, 2000.
- BENOIST J., *Phénoménologie, sémantique, ontologie. Husserl et la tradition logique autrichienne*, Paris, PUF, 1997.

- , « L'*Aufbau* comme phénoménologie », dans S. Laugier (dir.), *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001, p. 189-218.
- , « Critique du donné », *Archives de philosophie*, 73, n° 1, janvier-mars 2010, p. 9-27.
- BERGMANN G., *The Metaphysics of Logical Positivism*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1967.
- BLANCHÉ R., *L'Axiomatique*, Paris, PUF, 1955.
- BOLZANO B., *Wissenschaftslehre. Versuch einer ausführlichen und Grösstentheils neuen Darstellung der Logik mit steter Rücksicht auf deren bisherige Bearbeiter*, Berlin, Seidel, 1837; trad. fr. des deux premiers livres par J. English, *Théorie de la science*, Paris, Gallimard, 2011, p. 55-133.
- BOUVERESSE J., « Rudolf Carnap et l'héritage de l'*Aufklärung* », dans *Essais VI. Les lumières des positivistes*, Marseille, Agone, 2011, p. 55-113.
- BRENTANO F., *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, Leipzig, Meiner, 1924; trad. fr. M. de Gandillac, *La Psychologie du point de vue empirique*, Paris, Aubier, 1944; trad. revue et présentée par J.-F. Courtine, *Psychologie du point de vue empirique*, Paris, Vrin, 2008.
- , *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, t. 2 : *Von der Klassifikation der psychischen Phänomene*, Leipzig, Meiner, 1925.
- , *Die Abkehr vom Nichtrealen*, Hamburg, Meiner, 1952.
- , *Die Lehre vom richtigen Urteil*, Bern, Francke, 1956.
- , *Deskriptive Psychologie (Vorlesungen 1890-91)*, Hamburg, Meiner, 1982; présentation et trad. fr. A. Dewalque, *Psychologie descriptive*, Paris, Gallimard, 2017.
- , *Über Ernst Machs « Erkenntnis u. Irrtum ». Mit zwei Anhängen : Kleine Schriften über E. Mach. Der Brentano-Mach-Briefwechsel*, éd. R. M. Chisholm & J. C. Marek, Amsterdam, Rodopi, 1988.
- BRISART R., « La théorie de l'objet dans les *Recherches logiques* de Husserl », dans J. Benoist & J.-F. Courtine (dir.), *Les Recherches Logiques, une œuvre de percée*, Paris, PUF, 2003, p. 125-139.
- CARNAP R., *Der Raum. Ein Beitrag zur Wissenschaftslehre*, *Kant-Studien, Ergänzungsheft* 56, 1922; repr. Vaduz/Liechtenstein, Topos Verlag, 1991; trad. fr. P. Wagnier, *L'Espace, Une contribution à la théorie de la science*, Paris, Gallimard, 2017.
- , *Vom Chaos zur Wirklichkeit*, manuscrit publié et traduit dans B. Andrieu et F. Félix, (dir.), *Construction et réduction. Textes inédits sur le physicalisme (1922-1955)*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2011, p. 53-101.

- , « Über die Aufgabe der Physik und die Anwendung des Grundsatzes der Einfachheit », *Kant-Studien*, 23, 1923, p. 90-107 ; rééd. et trad. angl. A. W. Carus *et al.* (dir.) R. Carnap, *The Collected Works of Rudolf Carnap*, t. I : *Early Writings*, Oxford, OUP, 2019, p. 209-245.
- , « Dreidimensionalität des Raumes und Kausalität. Eine Untersuchung über den logischen Zusammenhang zweier Fiktionen », *Annalen der Philosophie*, IV, p. 105-130 ; rééd. et trad. angl. A. W. Carus *et al.* (dir.) R. Carnap, *The Collected Works of Rudolf Carnap*, t. I : *Early Writings*, Oxford, OUP, 2019, p. 247-296.
- , « Über die Abhängigkeit der Eigenschaften des Raumes von denen der Zeit », *Kant-Studien*, 30, 1925, p. 331-345 ; rééd. et trad. angl. A. W. Carus *et al.* (dir.), R. Carnap, *The Collected Works of Rudolf Carnap*, t. I : *Early Writings*, Oxford, OUP, 2019, p. 297-338.
- , *Physikalische Begriffsbildung*, Karlsruhe, Braun, 1926.
- , « Eigentliche und uneigentliche Begriffe », *Symposion : Philosophische Zeitschrift für Forschung und Aussprache*, 1/4, 1927, p. 355-374 ; trad. fr. J.-B. Fournier, « Concepts propres et impropres », *Philosophie*, n° 143, 2019, p. 10-24.
- , *Der Logische Aufbau der Welt*, Hamburg, Felix Meiner Verlag, 1998 ; trad. angl. R. A. George, *The Logical Structure of the World*, London, Routledge-Kegan Paul, 1967 ; trad. fr. Th. Rivain, revue par É. Schwartz, *La Construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2002.
- , *Scheinprobleme in der Philosophie*, Berlin, Felix Meiner, 1928 ; rééd. T. Mormann dans *Scheinprobleme in der Philosophie und andere metaphysikkritische Schriften*, Hamburg, Meiner, 2004.
- , *Untersuchungen zur allgemeinen Axiomatik*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2000.
- , « Die alte und die neue Logik », *Erkenntnis*, 1/1, 1930 ; trad. fr. Général Vouillemin, *L'Ancienne et la nouvelle logique*, Paris, Hermann, 1933 ; nouvelle trad. par Ch. Bonnet, à paraître.
- , « Die logizistische Grundlegung der Mathematik », *Erkenntnis*, 2/23, 1931, p. 91-105 ; trad. fr. par F. Rivenc, à paraître.
- , « Überwindung der Metaphysik durch logische Analyse der Sprache », *Erkenntnis*, 2, 1932, p. 219-241 ; trad. angl. R. A. George, « The Elimination of Metaphysics Through the Logical Analysis of Language », dans A. J. Ayer (dir.), *Logical Positivism*, New York, Macmillan, 1959, p. 59-81 ; trad. fr. A. Soulez (dir.), « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique

- du langage », dans R. Carnap *et al.*, *Manifeste du Cercle de Vienne et autres essais*, Paris, Vrin, 2010, p. 148-171.
- , *Logische Syntax der Sprache*, Wien, Springer, 1934.
- , *The Logical Syntax of Language*, New York, Harcourt, Brace and Co., 1937
- , « Logical Foundations of the Unity of Science », dans O. Neurath, R. Carnap & C. Morriss (dir.), *Foundations of the Unity of Science. Towards an International Encyclopaedia of Unified Science*, t. 1, Chicago, University of Chicago Press, 1937.
- , « Les deux concepts de probabilité » [1945], trad. fr. J. Boyer, dans R. Carnap, *Logique inductive et probabilité (1945-1970)*, éd. P. Wagner, Paris, Vrin, 2015, p. 47-69.
- , « Quine on Analyticity », dans R. Creath, *Dear Carnap, dear Van. The Quine-Carnap Correspondence and Related Works*, La Salle, University of California Press, 1990, p. 427-432.
- , « Intellectual Autobiography », dans P. A. Schlipp (dir.), *The Philosophy of Rudolf Carnap*, La Salle, Ill., Open Court, 1963, p. 3-84.
- CARUS A. W., *Carnap and Twentieth-Century Thought. Explication as Enlightenment*, Cambridge, CUP, 2007.
- , « Carnap's intellectual development », dans M. Friedman & R. Creath, *The Cambridge Companion to Carnap*, Cambridge, CUP, 2007, p. 19-42.
- , « Carnap and Phenomenology: What Happened in 1924 ? », dans C. Damböck (dir.), *Influences on the Aufbau*, Dordrecht, Springer, coll. « Vienna Circle Institute Yearbook » 18, 2016, p. 137-162.
- , « Die Entwicklung von Carnaps *Aufbau* 1920-1928 », à paraître dans C. Damböck & G. Wolters (dir.), *Young Carnap in an Historical Context: 1918-1935/ Der junge Carnap in historischem Kontext 1918-1935*, Dordrecht, Springer, coll. « Veröffentlichungen des Instituts Wiener Kreis », 2021.
- CATON H., « Carnap's First Philosophy », *The Review of Metaphysics*, 28/4, juin 1975, p. 623-659.
- CAVAILLÈS J., « L'École de Vienne au congrès de Prague », *Revue de métaphysique et de morale*, 42/1, janvier 1935, p. 137-149 ; repr. dans *Œuvres complètes de philosophie des sciences*, Paris, Hermann, 1994, p. 565-575.
- , *Sur la logique et la théorie de la science*, Paris, Vrin, 1976.
- CHALMERS D., *Constructing the World*, Oxford, OUP, 2012.
- CHALMERS D., JACKSON F., « Conceptual Analysis and Reductive Explanation », *The Philosophical Review*, 110/3, 2001, p. 315-361.

- CHISHOLM R., « The Problem of Empiricism », *Journal of Philosophy*, 45, 1948, p. 512-517.
- CIRERA R., *Carnap and the Vienna Circle*, Amsterdam, Rodopi, 1994.
- CLAESGES U., *Husserls Theorie der Raumkonstitution*, Den Haag, Martinus Nijhoff, coll. « Phaenomenologica » 19, 1964.
- COBB-STEVENS R., *Husserl and Analytic Philosophy*, Dordrecht/Boston/London, Kluwer Academic Publishers, 1990 ; trad. fr. E. Paquette, *Husserl et la philosophie analytique*, Paris, Vrin, 1998.
- COFFA A., *The Semantic Tradition from Kant to Carnap: to the Vienna Station*, Cambridge., CUP, 1991.
- , « Le positivisme logique, la tradition sémantique et l'a priori », dans J. Sebestik & A. Soulez (dir.), *Le Cercle de Vienne : doctrines et controverses*, Paris, Klincksieck, 1986 ; rééd. Paris, L'Harmattan, 2001, p. 81-102.
- COMETTI J.-P. & MULLIGAN K. (dir.), *La Philosophie autrichienne de Bolzano à Musil : histoire et actualité*, Paris, Vrin, 2001.
- COURTINE J.-F., *Archéo-logique. Husserl, Heidegger, Patočka*, Paris, PUF, 2013.
- CREATH R. (dir.), *Dear Carnap, dear Van. The Quine-Carnap Correspondence and Related Works*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1990.
- CREATH R., FRIEDMAN M. (dir.), *The Cambridge Companion to Carnap*, Cambridge, CUP, 2007
- DAMBÖCK C., « Rudolf Carnap and Wilhelm Dilthey: "German" Empiricism in the *Aufbau* », dans R. Creath (dir.), *Rudolf Carnap and the Legacy of Logical Empiricism*, Dordrecht, Springer, coll. « Vienna Circle Institute Yearbook » 16, 2012, p. 67-88.
- (dir.), *Influences on the Aufbau*, Dordrecht, Springer, coll. « Vienna Circle Institute Yearbook » 18, 2016.
- DERRIDA J., « Genèse et structure » et la phénoménologie », dans *L'Écriture et la différence*, Paris, Éditions du Seuil, 1967, p. 229-251.
- DESCARTES R., *Regulae ad directionem ingenii*, dans *Œuvres de Descartes publiées par Charles Adam & Paul Tannery*, 1897-1913, rééd. Paris, Vrin, 1964, t. X, p. 359-469 ; éd. et trad. fr. J.-M. & M. Beyssade, *Règles pour la direction de l'esprit*, dans *Œuvres complètes*, t. I, éd. J.-M. Beyssade & D. Kambouchner, Paris, Gallimard, 2016, p. 324-497.
- , *Méditations métaphysiques – Objections et Réponses*, dans *Œuvres de Descartes publiées par Charles Adam & Paul Tannery*, 1897-1913, rééd. Paris, Vrin, 1964, t. IX, p. 1-217 ; dans *Œuvres complètes*, t. IV-1, éd. J.-M. Beyssade & D. Kambouchner, Paris, Gallimard, 2018.

- DEWALQUE A., « Présentation du traducteur », dans F. Brentano, *Psychologie descriptive*, Paris, Gallimard, 2017, p. 7-62.
- DILTHEY W., *Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften*, Berlin, Reimer, 1910, repris dans *Gesammelte Schriften*, t. VII, Stuttgart/Göttingen, Teubner, Vandenhoeck & Ruprecht, 1979 ; trad. fr. partielle S. Mesure, *L'Édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, Paris, éditions du Cerf, 1988.
- DUFOUR É., *Paul Natorp. De la Psychologie générale à la Systématique philosophique*, Paris, Vrin, 2010.
- DUMMETT M., *The Origins of Analytical Philosophy*, London, Duckworth, 1993 ; trad. fr. M.-A. Lescourret, *Les Origines de la philosophie analytique*, Paris, Gallimard, 1991.
- DURFEE H. A., *Analytic Philosophy and Phenomenology*, The Hague, Nijhoff, 1976.
- ENGLISH J., « Husserl et Hilbert : la phénoménologie est-elle axiomatisable ? », dans J.-F. Courtine (dir.), *Phénoménologie et logique*, Paris, PÉNS, 1996, p. 83-107.
- FERRARI M., *Retours à Kant. Introduction au néo-kantisme*, trad. fr. T. Loisel, Paris, Éditions du Seuil, 1997.
- FINDLAY J. N., *Meinong's Theory of Objects and Values*, Oxford, Clarendon Press, 1963.
- FINK E., *VI. Cartesianische Meditation. Teil 1 : Die Idee einer transzendentalen Methodenlehre*, Hua Dokumente II/1, Dordrecht/Boston/London, Kluwer Academic Publishers, 1988 ; trad. fr. N. Depraz, *Sixième Méditation cartésienne. Première partie : L'idée d'une théorie transcendantale de la méthode*, Grenoble, Jérôme Millon, 1994.
- , « Die Phänomenologie Edmund Husserls in der gegenwärtigen Kritik », dans *Studien zur Phänomenologie (1930-1939)*, Den Haag, Nijhoff, 1966 ; trad. fr. D. Franck, « La philosophie phénoménologique d'Edmund Husserl face à la critique contemporaine », dans *De la phénoménologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1974, p. 95-175.
- FOURNIER J.-B., « Concepts morphologiques et concepts propres : le problème de l'axiomatisation de l'expérience chez E. Husserl et R. Carnap », *Philosophie*, n° 138, 2017, p. 46-61.
- , « Quel espace pour l'expérience ? Helmholtz, Husserl et la possibilité d'une fondation empirique de la géométrie », dans J. Farges & D. Pradelle (dir.) *Husserl. Phénoménologie et fondements des sciences*, Paris, Hermann, 2019, p. 173-192.

- , *Carnap et la question transcendantale*, Paris, Vrin, 2021.
- FREGE G., *Die Grundlagen der Arithmetik* [Breslau, 1884], éd. C. Thiel, Hamburg, F. Meiner, 1988 ; trad. fr. C. Imbert, *Les Fondements de l'arithmétique*, Paris, Éditions du Seuil, 1969.
- , « Funktion und Begriff » [Jena, 1891], trad. fr. C. Imbert, « Fonction et concept », dans *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, p. 80-101.
- , « Über Begriff und Gegenstand », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 16/2, 1892, p. 192-205 ; trad. fr. C. Imbert, « Concept et objet », dans *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, p. 127-141.
- , « Über Sinn und Bedeutung », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, 100, 1892, p. 25-50 ; trad. fr. C. Imbert, « Sens et dénotation », dans *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, p. 102-126 ; trad. fr. J. Benoist, « Sens et dénotation », dans S. Laugier & B. Ambroise (dir.), *Philosophie du langage, Signification, vérité, réalité*, Paris, Vrin, 2009.
- , *Grundgesetze der Arithmetik*, 2 t., Jena, H. Pohle, 1893-1903, réimpr. Hildesheim/Zürich/New York, G. Olms, 1998.
- , « Rezension von : E. G. Husserl, *Philosophie der Arithmetik*. I », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, 103, 1894 ; trad. fr. C. Imbert, « Compte rendu de *Philosophie der Arithmetik* de Husserl », dans *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, p. 142-159.
- , « Der Gedanke », *Beiträge zur Philosophie des deutschen Idealismus*, Erfurt, Verlag der Keyzerschen Buchhandlung, t. 1, 1918-1919, p. 58-77 ; trad. fr. C. Imbert, « La pensée », dans *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, p. 170-195.
- , « [Ausführungen über Sinn und Bedeutung] », dans *Nachgelassene Schriften*, t. I, éd. H. Hermes, F. Kambartel & F. Kaulbach, Hamburg, F. Meiner, 1969, p. 128-136 ; trad. fr. J. Bouveresse, « Précisions sur le sens et la signification », dans G. Frege, *Écrits posthumes*, Nîmes, J. Chambon, 1994, p. 139-148.
- , « [Aufzeichnungen für Ludwig Darmstaedter] », dans *Nachgelassene Schriften*, t. I, éd. H. Hermes, F. Kambartel & F. Kaulbach, Hamburg, F. Meiner, 1969, p. 299-303.
- FREUD S., « Konstruktionen in der Analyse », *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, 23/4, 1937, p. 459-469 ; trad. fr., « Constructions dans l'analyse », dans *Cœuvres complètes*, Paris, PUF, 2010, t. XX, p. 61-73.

- FRIEDMAN M., « Carnap's *Aufbau* Reconsidered », *Noûs*, 21, 1987, p. 521-545.
 —, *Reconsidering Logical Positivism*, Cambridge, U.K., CUP, 1999.
 —, *A Parting of the Ways: Carnap, Cassirer, and Heidegger*, Chicago, The University of Chicago Press, 2000.
- GEIGER M., *Systematische Axiomatik der euklidischen Geometrie*, Augsburg, Benno Filser, 1924.
- GÖDEL K., « Russell's Mathematical Logic », dans P. A. Schilpp (dir.), *The Philosophy of Bertrand Russell*, LaSalle, Open Court, 1944, p. 123-153 ; version augmentée dans K. Gödel, *Collected Works*, t. II : *Publications 1938-1974*, éd. S. Feferman *et al.*, Oxford, OUP, 1990, p. 119-141.
 —, *Collected Works III*, Oxford, OUP, 1996.
- GOMPERZ H., *Weltanschauungslehre, I, Methodologie*, Jena, 1905.
- GOODMAN N., *The Structure of Appearance*, Cambridge, Harvard UP, 1951, 2^e éd. : New York, Bobbs-Merrill, 1966 ; 3^e éd. : Dordrecht Boston, Reidel, 1977 ; trad. fr. J.-B. Rauzy (dir.), *La Structure de l'apparence*, Paris, Vrin, 2005.
 —, « The Significance of *Der Logische Aufbau der Welt* », dans A. Schilpp (dir.), *The Philosophy of Rudolf Carnap*, La Salle, Ill., Open Court, 1963, p. 545-558.
 —, *Ways of Worldmaking*, Indianapolis, Hackett, 1978 ; trad. fr. M.-D. Popelard, *Manières de faire des mondes*, Paris, Gallimard, 2006.
- GRAHAM G., HORGAN T. et TIENSON J., « Consciousness and Intentionality », dans M. Velmans et S. Schneider (dir.), *The Blackwell Companion to Consciousness*, Oxford, Blackwell, 2007, p.468-484 ; trad. fr. A. Dewalque, « Conscience et intentionnalité », dans A. Dewalque et C. Gauvry (dir.), *Conscience et représentation. Introduction aux théories représentationnelles de l'esprit*, Paris, Vrin, 2016, p. 225-250.
- GRANGER G.-G., « Was in Königsberg zu sagen wäre... », *Manuscripto*, V, 1, 1981, p. 69-90 ; repr. dans *Invitation à la lecture de Wittgenstein*, Aix en Provence, Alinéa, 1990.
 —, « Le problème de la "construction logique du monde" », *Revue internationale de philosophie*, 37, n° 144/145, 1983, p. 5-36 ; repr. dans *Formes, opérations, objets*, Paris, Vrin, 1994, p. 297-326.
 —, « Logisch-Philosophische Abhandlung et Logischer Aufbau der Welt », dans *Actes du 9^e Colloque de Kirchberg 1984*, Wien, Hölder-Pichler-Tempsky, 1985, p. 433-445 ; repris dans *Philosophie, langage, science*, Paris, EDP Sciences, 2003.

- HADDOCK G. E. R., *The Young Carnap's Unknown Master. Husserl's Influence on Der Raum and Der logische Aufbau der Welt*, Aldershot, England/Burlington, VT, Ashgate, 2008.
- HANNA R., *Kant and the Foundations of Analytic Philosophy*, Oxford/New York, Clarendon Press/OUP, 2001.
- HARTIMO M., « Husserl and Hilbert », dans S. Centrone (dir.), *Essays on Husserl's Logic and Philosophy of Mathematics*, Dordrecht, Springer, 2017, p. 245-263.
- HEIDEGGER M., *Sein und Zeit*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1986 ; trad. fr. E. Martineau, *Être et temps*, Paris, Authentica, 1985.
- HELMHOLTZ H. V., *Handbuch der physiologischen Optik*, Leipzig, L. Voss, 1850.
- , « Über den Ursprung und Bedeutung der geometrischen Axiome », dans *Schriften zur Erkenntnistheorie*, Berlin/Heidelberg, Springer, 1921, p. 15-39 ; trad. fr. J.-B. Fournier, « De l'origine et de la signification des axiomes géométriques », *Philosophie*, n° 134, 2017, p. 15-37.
- , « Über die Tatsachen, die der Geometrie zugrunde liegen », dans *Schriften zur Erkenntnistheorie*, Berlin/Heidelberg, Springer, 1921, p. 38-69.
- , *Die Tatsachen in der Wahrnehmung*, in *Schriften zur Erkenntnistheorie*, Springer, 1921, p. 109-175 ; trad. fr. C. Bouriau, « Les Faits dans la perception », *Philosophia Scientiae*, 7/1, 2003, p. 49-78.
- HILBERT D., *Grundlagen der Geometrie*, Leipzig/Berlin, Teubner, 1899 ; trad. fr. P. Rossier, *Les Fondements de la géométrie*, Paris, Dunod, 1971.
- , « Über die Grundlagen der Logik und der Arithmetik », dans *Verhandlungen des 3. Internationalen Mathematiker-Kongresses : in Heidelberg vom 8. bis 13. August 1904*, Leipzig, Krazer, 1905, p. 174-185 ; trad. fr. H. Sinaceur, « Sur les fondements de la logique et de l'arithmétique », dans F. Rivenc & Ph. de Rouilhan (dir.), *Logique et fondements des mathématiques. Anthologie (1850-1914)*, Paris, Payot, 1992, p. 245-270.
- , *Zur Begründung der elementaren Strahlungstheorie* [1914], dans *Gesammelte Abhandlungen*, t. III : *Analysis, Grundlagen der Mathematik, Physik, Verschiedenes, nebst einer Lebensgeschichte*, Berlin/Heidelberg, Springer, 1935, p. 238-257.
- , *Neubegründung der Mathematik. Erste Mitteilung* [1922], dans *Gesammelte Abhandlungen*, t. III : *Analysis, Grundlagen der Mathematik, Physik, Verschiedenes, nebst einer Lebensgeschichte*, Berlin/Heidelberg, Springer, 1935, p. 157-177 ; trad. fr. J. Largeault, « Nouvelle fondation des mathématiques. Première communication », dans *Intuitionnisme et théorie de la démonstration*, Paris, Vrin, 1992, p. 107-130.

- , « Die Grundlagen der Mathematik », *Abhandlungen aus dem mathematischen Seminar der Hamburgischen Universität*, 6, 1928, p. 65-85 ; trad. fr. J. Largeault, « Les Fondements des mathématiques », dans *Intuitionnisme et théorie de la démonstration*, Paris, Vrin, 1992, p. 145-163.
- HINTIKKA J., « La dimension phénoménologique », trad. J.-M. Roy, *Les Études philosophiques*, 1995, vol. 1, « Signification, phénoménologie et philosophie analytique », p. 39-64.
- , *Selected Papers*, Dordrecht, Kluwer, 1996-1998.
- (dir.), *Rudolf Carnap, Logical Empiricist*, Dordrecht, Reidel, 1975.
- HUME D., *A Treatise of Human Nature*, Oxford, Clarendon Press, 2014 ; trad. fr. A. Leroy, *Traité de la nature humaine*, Paris, Aubier Montaigne, 1973 ; trad. fr. du Livre I et de l'Appendice par Ph. Baranger et Ph. Saltel, dans Hume, *L'Entendement : Traité de la nature humaine*, Paris, GF-Flammarion, 1995.
- , *An Enquiry concerning Human Understanding*, London, Millar, 2014 ; trad. fr. M. Malherbe, *Enquête sur l'entendement humain*, dans *Essais et Traités sur plusieurs sujets*, III, Paris, Vrin, 2004, p. 35-186.
- HUSSERL E. [L'édition des Husserliana (Hua) est celle des *Œuvres Complètes* éditées sous la responsabilité des Archives Husserl de Louvain et publiées aux éditions Martinus Nijhoff, La Haye, puis, à partir de 1980, par Kluwer Academic Publishers, Dordrecht/Boston/London, et depuis 2004, par Springer, Dordrecht.]
- , *Cartesianische Meditationen und Pariser Vorträge*, éd. S. Strasser, Hua I, 1950 ; trad. fr. coordonnée par M. B. de Launay, *Méditations cartésiennes et Les Conférences de Paris*, Paris, PUF, 1994.
- , *Die Idee der Phänomenologie, Fünf Vorlesungen*, éd. W. Biemel, Hua II, 1950 ; trad. fr. A. Lowit, *L'Idée de la phénoménologie. Cinq leçons*, Paris, PUF, 1970.
- , *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie*
 1. *Erstes Buch : Allgemeine Einführung in die reine Phänomenologie*, nouv. éd. K. Schuhmann, Hua III/1, 1976 ; trad. fr. P. Ricœur, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*, t. I : *Introduction générale à la phénoménologie pure*, Paris, Gallimard, 1950 ; trad. fr. J.-F. Lavigne, *Idées directrices pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 2018.
 2. *Zweites Buch : Phänomenologische Untersuchungen zur Konstitution*, éd. M. Biemel, Hua IV, 1952 ; trad. fr. E. Escoubas, *Recherches phénoménologiques pour la constitution*, Paris, PUF, 1982.

3. *Drittes Buch : Die Phänomenologie und die Fundamente der Wissenschaften*, éd. M. Biemel, Hua V, 1952 ; trad. fr. D. Tiffeneau, *La Phénoménologie et les fondements des sciences*, Paris, PUF, 1993.
- , *Die Krisis der Europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie. Eine Einleitung in die phänomenologische Philosophie*, éd. W. Biemel, Hua VI, 1954 ; trad. fr. G. Granel, *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Paris, Gallimard, 1976.
- , *Erste Philosophie (1923-1924) I – Kritische Ideen-Geschichte*, éd. R. Boehm, Hua VII, 1956 ; trad. fr. A. L. Kelkel, *Philosophie première*, t. I : *Histoire critique des idées*, Paris, PUF, 1970.
- , *Phänomenologische Psychologie. Vorlesungen Sommersemester 1925*, éd. W. Biemel, Hua IX, 1962 ; trad. fr. Ph. Cabestan, N. Depraz & A. Mazzù, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, Paris, Vrin, 2001.
- , *Zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins (1893-1917)*, éd. R. Boehm, Hua X, 1966 ; trad. fr. partielle H. Dussort, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, Paris, PUF, 1964.
- , *Analysen zur passiven Synthesis. Aus Vorlesungs- und Forschungs-manuskripten (1918-1926)*, éd. M. Fleischer, Hua XI, 1966 ; trad. fr. B. Bégout & J. Kessler, *De la synthèse passive. Logique transcendantale et constitutions originaires*, Grenoble, J. Millon, 1998.
- , *Philosophie der Arithmetik, mit ergänzenden Texten (1890-1901)*, éd. L. Eley, Hua XII, 1970 ; trad. fr. J. English, *Philosophie de l'arithmétique. Recherches psychologiques et logiques*, Paris, PUF, 1992.
- , *Zur Phänomenologie der Intersubjektivität. Texte aus dem Nachlass*
Erster Teil : 1905-1920, éd. I. Kern, Hua XIII, 1973 ; trad. fr. partielle J. English, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, Paris, PUF, 1991 ; trad. de textes choisis par N. Depraz, *Sur l'intersubjectivité*, 2 t., Paris, PUF, 2001.
Zweiter Teil : 1921-1928, éd. I. Kern, Hua XIV, 1973 ; trad. de textes choisis par N. Depraz, *Sur l'intersubjectivité*, 2 t., Paris, PUF, 2001.
Dritter Teil : 1929-1935, éd. I. Kern, Hua XV, 1973 ; trad. fr. partielle par N. Depraz et P. Vandeveld, *Autour des Méditations cartésiennes (1929-1932). Sur l'intersubjectivité*, Grenoble, J. Millon, 1998 ; trad. de textes choisis par N. Depraz, *Sur l'intersubjectivité*, 2 t., Paris, PUF, 2001.
- , *Ding und Raum, Vorlesungen 1907*, éd. U. Claesges, Hua XVI, 1973 ; trad. fr. J.-F. Lavigne, *Chose et espace. Leçons de 1907*, Paris, PUF, 1989.
- , *Formale und transzendente Logik, Versuch einer Kritik der logischen Vernunft*, éd. P. Janssen, Hua XVII, 1974 ; trad. fr. S. Bachelard, *Logique*

formelle et logique transcendantale. Essai d'une critique de la raison logique, Paris, PUF, 1957.

- , *Logische Untersuchungen*, éd. E. Holenstein, Hua XVIII, XIX/1, et XIX/2, 1975/1984; trad. fr. H. Élie, A.-L. Kelkel, et R. Schérer, *Recherches Logiques*, t. I: *Prolégomènes à la logique pure*; t. II/1 et II/2: *Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance*; t. III: *Éléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance*, Paris, PUF, 1959-1962.
- , *Studien zur Arithmetik und Geometrie. Texte aus dem Nachlass (1896-1901)*, éd. I. Strohmeyer, Hua XXI, 1983.
- , *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/1907*, éd. U. Melle, Hua XXIV, 1984; trad. fr. L. Joumier, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance. Cours (1906-1907)*, Paris, Vrin, 1998.
- , *Aufsätze und Vorträge (1911-1921)*, éd. T. Nenon & H.-R. Sepp, Hua XXV, 1987; trad. fr. de l'article « Philosophie als strenge Wissenschaft » par M. de Launay, *La Philosophie comme science rigoureuse*, Paris, PUF, 1989.
- , *Natur und Geist. Vorlesungen Sommersemester 1927*, éd. M. Weiler, Hua XXXII, 2001; trad. fr. J. Farges, *Nature et esprit. Leçons du semestre d'été 1927*, Paris, Vrin, 2017.
- , *Zur phänomenologischen Reduktion. Texte aus dem Nachlass (1926-1935)*, éd. S. Luft, Hua XXXIV, 2002; trad. fr. J.-F. Pestureau, *De la réduction phénoménologique. Textes posthumes (1926-1935)*, Grenoble, Jérôme Millon, 2007.
- , *Einleitung in die Ethik. Vorlesungen Sommersemester 1920 und 1924*, éd. H. Peucker, Hua XXXVII, 2004; trad. fr. partielle M.-H. Desmeules & J. Farges, *Normativité et déconstruction. Digression dans les Leçons sur l'éthique de 1920*, Paris, Vrin, 2020.
- , *Die Lebenswelt. Auslegungen der vorgegebenen Welt und ihrer Konstitution. Texte aus dem Nachlass (1916-1937)*, éd. R. Sowa, Hua XXXIX, 2008.
- , *Zur Lehre vom Wesen und zur eidetischen Variation. Texte aus dem Nachlass (1981-1935)*, éd. D. Fonfara, Hua XLI, 2012.
- , *Grenzprobleme der Phänomenologie. Analysen des Unbewusstseins und der Instinkte. Metaphysik. Späte Ethik. Texte aus dem Nachlass (1908-1937)*, éd. R. Sowa et T. Vongehr, Hua XLII, 2014.
- , *Natur und Geist. Vorlesungen Sommersemester 1919*, éd. M. Weiler, Hua Materialien IV, 2002.
- , *Späte Texte über Zeitkonstitution (1929-1934): die C-Manuskripte*, éd. D. Lohmar, Hua Materialien VIII, 2006.

- , *Einleitung in die Philosophie. Vorlesungen 1916-1920*, éd. H. Jacobs, Hua Materialien IX, 2012.
- , « Esquisse d'une préface aux *Recherches Logiques* » [1913], trad. fr. J. English, dans *Articles sur la logique (1890-1913)*, Paris, PUF, 1975, p. 352-407.
- , *Erfahrung und Urteil. Untersuchungen zur Genealogie der Logik*, éd. L. Landgrebe [1939], Hambourg, Claassen & Goverts, 1954 ; trad. fr. D. Souche-Dagues, *Expérience et jugement. Recherches en vue d'une généalogie de la logique*, Paris, PUF, 1970.
- , *Husserl Kronik. Denk- und Lebensweg Edmund Husserls*, éd. K. Schuhmann, Hua Dokumente I, Den Haag, Martinus Nijhoff, 1977.
- , *Briefwechsel*, éd. E. et K. Schuhmann, Hua Dokumente III, 10 t. 1993 ; t. 3 : *Die Göttinger Schule* ; trad. fr. partielle D. Pradelle, « Husserl/Mahnke, Correspondance (1917-1933 [Extraits] », *Philosophie*, n° 129, 2016, p. 3-54 ; t. 4 : *Die Freiburger Schüler*.
- IMBERT C., *Phénoménologies et langues formulaires*, Paris, PUF, 1992.
- INGARDEN R., « Le problème de la constitution et le sens de la réflexion constitutive chez Husserl », dans *Husserl, Cahiers de Royaumont, Philosophie III*, Paris, Minuit, 1959, p. 242-264.
- , *On the Motives which led Husserl to Transcendental Idealism*, Den Haag, Martinus Nijhoff, 1975.
- JACOB P., *L'Empirisme logique*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980.
- JACOB P. (dir.), *De Vienne à Cambridge. L'héritage du positivisme logique de 1950 à nos jours*, Paris, Gallimard, 1980.
- JACKSON F., « Epiphenomenal Qualia », *The Philosophical Quarterly*, 32, 127, 1982, p. 127-136.
- , *From Metaphysics to Ethics. A Defense of Conceptual Analysis*, Oxford, Clarendon Press, 1998.
- JAGNOW R., « Carnap, Husserl, Euclide et l'idée d'une géométrie matérielle », dans D. Fisette et S. Lapointe (dir.), *Aux origines de la phénoménologie. Husserl et le contexte des Recherches logiques*, Paris/Québec, Vrin/Presses Universitaires de Laval, 2003, p. 41-59.
- JOERGENSEN J., *The Development of Logical Positivism, International Encyclopedia of Unified Science*, Chicago, University of Chicago Press, 1951.
- JOUMIER L., « Le concept naturel de monde d'Avenarius et son appropriation husserlienne », dans J.-F. Lavigne & D. Pradelle (dir.), *Monde, structures et objets de pensée. Recherches phénoménologiques en hommage à Jacques English*, Paris, Hermann, 2016, p. 247-281.

- KANT I., *De Mundi sensibilis atque intelligibilis forma et principis*, Akademie Ausgabe, t. II, p. 387-419 ; trad. fr. F. Alquié, *Dissertation de 1770 : De la forme et des principes du monde sensible et du monde intelligible*, dans *Œuvres philosophiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1980, p. 629-678.
- , *Kritik der reinen Vernunft*, Akademie Ausgabe, t. III et IV ; trad. fr. J.-L. Delamarre & F. Marty, *Critique de la raison pure*, dans *Œuvres philosophiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1980 ; trad. fr. A. Renaut, *Critique de la raison pure*, Paris, Aubier, 1997, puis Paris, GF-Flammarion, 2006.
- , *Logik* (Jäsche), Akademie Ausgabe, t. IX ; trad. fr. L. Guillermit, *Logique*, Paris, Vrin, 1982.
- KITCHEN F.J., *An Investigation of Husserl's relevance to Carnap's early philosophy*, Michigan State University, East Lansing (MI), PhD, 1980.
- KRAFT V., *The Vienna Circle*, New York, The Philosophical Library, 1953.
- KRAUTH L., *Die Philosophie Carnaps*, Wien, Springer, 1970.
- KRIEGEL U., « Philosophy as Total Axiomatics : Serious Metaphysics, Scrutability Bases, and Aesthetic Evaluation », *Journal of the American Philosophical Association*, 2/2, 2016, p. 272-290.
- KUHN T., *The Copernican Revolution*, Cambridge, Harvard UP, 1957.
- , *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, The University of Chicago Press, 1962 ; trad. fr. L. Meyer, *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983.
- LANDGREBE L., « Seinsregionen und regionale Ontologie in Husserls Phänomenologie », dans *Der Weg der Phänomenologie. Das Problem einer ursprünglichen Erfahrung*, Gütersloh, Gerd Mohn, 1963, p. 143-162.
- , *The Phenomenology of Edmund Husserl. Six Essays*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 1981.
- LARGEAULT J., *Intuitionnisme et théorie de la démonstration*, Paris, Vrin, 1992.
- LASK E., *Die Logik der Philosophie und die Kategorienlehre*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1911-1913 ; trad. fr. J.-F. Courtine (dir.), *La Logique de la philosophie et la doctrine des catégories*, Paris, Vrin, 2002.
- LAUGIER S., *L'Anthropologie logique de Quine*, Paris, Vrin, 1992.
- , « De Quine à Carnap, l'empirisme logique aujourd'hui », *Revue internationale de philosophie*, 51, n° 202/4, décembre 1997, p. 541-555.
- (dir.), *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001.

- LAUGIER S., WAGNER P. (dir.), *Philosophie des sciences, naturalismes et réalismes*, Paris, Vrin, 2004.
- LAUTMAN A., *Les Mathématiques, les Idées et le Réel physique*, Paris, Vrin, 2006.
- LAVIGNE J.-F., *Husserl et la naissance de la phénoménologie (1901-1913). Des Recherches logiques aux Ideen : la genèse de l'idéalisme transcendantal phénoménologique*, Paris, PUF, 2005.
- , « La prétendue "neutralité métaphysique" des *Recherches logiques* : quelques leçons d'une lecture fidèle de la première théorie phénoménologique de la connaissance (1900-1901) », dans J. Benoist & J.-F. Courtine (dir.), *Les Recherches Logiques, une œuvre de percée*, Paris, PUF, 2003, p. 183-202.
- LECLERCQ B., *Intuition et déduction en mathématiques. Retour au débat sur la « crise des fondements »*, Bruxelles, éditions Modulaires Européennes, 2014.
- LEIBNIZ G. W., *Characteristica Geometrica*, dans *Leibnizens mathematische Schriften*, éd. C. I. Gerhardt, Halle, Schmidt, 1858, t. I, p. 141-168.
- , *Dialogus* [1890], dans *Die philosophischen Schriften von Gottfried Wilhelm Leibniz*, éd. C. I. Gerhardt, Hildesheim, Olms, 1961, t. VII, p. 190-193.
- , *Discours de métaphysique*, suivi de *Monadologie* et autres textes, éd. et trad. fr. M. Fichant, Paris, Gallimard, 2004.
- LEITGEB H., « New Life for Carnap's "Aufbau" ? », *Synthese*, 180/2, 2011, p. 265-299.
- LEPAGE F., PAQUETTE M., RIVENC F. (dir.), *Carnap aujourd'hui*, Montréal/Paris, Bellarmin/Vrin, 2002.
- LEVINAS E., « Réflexions sur la "technique" phénoménologique », repris dans *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, Paris, Vrin, 2001, p. 155-172.
- LEWIS C. I., *Mind and the World-Order*, New York, Scribner, 1929.
- LOCKE J., *An Essay concerning Human Understanding*, Oxford, Clarendon, 1894 ; trad. fr. J.-M. Vienne, *Essai sur l'entendement humain*, 2 t., Paris, Vrin, 2001 et 2006.
- LOTZE R. H., *Logik, III. Buch*, éd. G. Misch, Leipzig, 1928 (2^e éd.), Hamburg, Meiner, 1989 ; trad. fr. par A. Dewalque du chap. II : « Die Ideenwelt » : « Le monde des Idées », *Philosophie*, n° 91, 2006, p. 13-23.
- MACH E., *Die Analyse der Empfindungen und das Verhältnis des Physischen zum Psychischen*, Jena, Fischer, 1903 ; 9^e éd. : Jena, G. Fischer, 1922, réimpr. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1991 ; trad. fr. F. Eggers & J.-M. Monnoyer, *L'Analyse des sensations. Le rapport du physique au psychique*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, 1996.

- , *Erkenntnis und Irrtum*, Leipzig, Barth, 1905 ; trad. fr. M. Dufour, *La Connaissance et l'erreur*, Paris, Flammarion, 1908.
- MAHNKE D., « Von Hilbert zu Husserl. Erste Einführung in die Phänomenologie, besonders der formalen Mathematik », *Unterrichtsblätter für Mathematik und Naturwissenschaften*, 29, 1923, p. 34-37.
- , « Leibnizens Synthese von Universalmathematik und Individualmetaphysik », *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*, 7, 1925, p. 305-611.
- MANCOSU P., « “Das Abendteuer der Vernunft” : O. Becker and D. Mahnke on the Phenomenological Foundations of the Exact Sciences », dans V. Peckhaus (dir.), *Oskar Becker und die Philosophie der Mathematik*, München, Fink Verlag, 2005, p. 229-243.
- MAYER V. E., « Die Konstitution der Erfahrungswelt. Carnap and Husserl », *Erkenntnis*, 35, 1991, p. 287-303, repris dans W. Spohn (dir.), *Special Volume in Honor of Rudolf Carnap and Hans Reichenbach*, Dordrecht, Kluwer, 1991, p. 316-339.
- , « Carnap und Husserl », dans D. Bell & W. Vossenkuhl (dir.), *Wissenschaft und Subjektivität*, Berlin, Akademie Verlag, 1992.
- , *Edmund Husserl, Logische Untersuchungen*, Berlin, Akademie Verlag, 2008.
- MEINONG A., « Über Gegenstände höherer Ordnung und deren Verhältniss zur inneren Wahrnehmung », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, 21, 1899, p. 187-272 ; trad. fr. G. Fréchette, « Sur les objets d'ordre supérieur et leur rapport à la perception interne », dans D. Fiset & G. Fréchette (dir.), *À l'École de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin, 2007, p. 261-341.
- , *Über Gegenstandstheorie und Selbstdarstellung*, Berlin, Meiner, 1988 ; trad. fr. J.-F. Courtine & M. de Launay, *Théorie de l'objet et présentation personnelle*, Paris, Vrin, 2000.
- , « Über die Stellung der Gegenstandstheorie im System der Wissenschaft », *Mind*, New Series, 18, 1907.
- MORAND., « Brentano's Thesis », *Proceedings of the Aristotelian Society*, n° 70, 2015, p. 105-126.
- MORMANN T., « Husserl's Philosophy of Science and the Semantic Approach », *Philosophy of Science*, 58, 1991, p. 61-83.
- , *Rudolf Carnap*, München, C. H. Beck, 2000.
- , « Synthetic Geometry and *Aufbau* », dans T. Bonk (dir.), *Language, Truth and Knowledge. Contribution on the Philosophy of Rudolf Carnap*, Dordrecht, Springer, 2003, p. 45-64.

- , « Between Heidelberg and Marburg: on the *Aufbau's* Neo-kantian Origins and the AP / CP-Divide », *Sapere aude*, n° 1, 2006, p. 22-50
- , « Carnap's *Aufbau* in the Weimar Context », dans C. Damböck (dir.), *Influences on the Aufbau*, Dordrecht, Springer, coll. « Vienna Circle Institute Yearbook » 18, 2016, p. 115-136.
- MOULINES C. U., « Hintergründe der Erkenntnistheorie des frühen Carnap », *Grazer Philosophische Studien*, n° 23, 1985, p. 1-18.
- , « Making Sense of Carnap's *Aufbau* », *Erkenntnis*, 35, *Special Volume in Honor of Rudolf Carnap and Hans Reichenbach*, dir. W. Spohn, Dordrecht, Kluwer, 1991, p. 263-286.
- NATORP P., *Die logischen Grundlagen der exakten Wissenschaften*, Leipzig/Berlin, Teubner, 1910.
- , *Allgemeine Psychologie nach kritischer Methode*. Erster Buch : *Objekt und Methode der Psychologie*, Tübingen J. C. B. Mohr, 1912 ; trad. fr. É. Dufour et J. Servois, *Psychologie générale selon la méthode critique*. Premier livre: *Objet et méthode de la psychologie*, Paris, Vrin, 2008.
- , « Selbstdarstellung », dans R. Schmidt (dir.), *Die deutsche Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellungen*, Leipzig, Meiner, 1921, t. I, p. 151-176.
- NORTON B. G., *Linguistic Frameworks: A Re-Examination of Carnap's Metaphilosophy*, The Hague, Mouton, 1977.
- OUELBANI M., « Von einigen Problemen in Carnaps *Der logische Aufbau der Welt* », *Grazer philosophische Studien*, 58-59, *Skizzen zur Österreichischen Philosophie*, dir. R. Haller, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 2000.
- PADOA A., « Le problème n° 2 de M. David Hilbert », *L'Enseignement mathématique*, 5, 1903, p. 85-91.
- PEANO G., *Notations de logique mathématique: Introduction au Formulaire de Mathématique) publié par la Revista di matematica*, Turin, Bocca Frères/Ch. Clausen, 1894.
- PINCOCK C., « A Reserved Reading of Carnap's *Aufbau* », *Pacific Philosophical Quarterly*, 86, 2005, p. 518-543.
- POINCARÉ H., « Les Mathématiques et la logique », *Revue de Métaphysique et de morale*, 14, 1906, p. 17-38.
- , *Science et Méthode*, Paris, Flammarion, 1909.
- , *Dernières pensées*, Paris, Flammarion, 1919.
- , *La Science et l'hypothèse*, Paris, Flammarion, 1968.

PRADELLE D., *L'Archéologie du monde. Constitution de l'espace, idéalisme et intuitionnisme chez Husserl*, Dordrecht/Boston/London, Kluwer Academic Publishers, coll. « Phaenomenologica » 157, 2000.

—, « La constitution des idéalités est-elle une création ? », *Les Études philosophiques*, 2008/2, p. 227-251.

—, « Solipsisme et stratification méthodique », commentaire de la Cinquième Méditation cartésienne, 1^{re} partie (§§ 42-48), dans J.-F. Lavigne (dir.), *Les Méditations cartésiennes de Husserl*, Paris, Vrin, 2008, p. 135-174.

—, « La question des ontologies matérielles », dans J. Benoist & V. Gérard (dir.), *Lectures de Husserl*, Paris, Ellipses, 2010, p. 197-218.

—, *Par-delà la révolution copernicienne : Sujet transcendantal et facultés chez Kant et Husserl*, Paris, PUF, 2012.

356

—, « Y a-t-il un platonisme phénoménologique ? Primat de l'*idea* et "langage de l'expérience encore muette" », *Philosophie*, n° 141, 2019, p. 35-62.

—, *Intuition et idéalités. Phénoménologie des objets mathématiques*, Paris, PUF, 2020.

PROUST J., *Questions de forme. Logique et proposition analytique de Kant à Carnap*, Paris, Fayard, 1986.

—, « Formal Logic as Transcendental in Wittgenstein and Carnap », *Noûs*, 21, 1987, p. 501-520.

PRZYWARA P., *Teoria przestrzeni Husserla i Carnapa. Analiza porównawczo-krytyczna (Husserl's and Carnap's Theories of Space. A Comparative-Critical Analysis)*, thèse, The Catholic University of Lublin, Lublin, 2005.

QUINE W. V. O., « Two Dogmas of Empiricism », dans *From a Logical Point of View*, Cambridge, Mass./London, Harvard University Press, 1953 ; trad. fr. P. Jacob, dans P. Jacob (dir.), *De Vienne à Cambridge. L'héritage du positivisme logique de 1950 à nos jours*, Paris, Gallimard, 1980.

—, « Le mythe de la signification », dans *La Philosophie analytique, Cahiers de Royaumont, IV*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1962, p. 139-169.

—, *Word and Object*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1960 ; trad. fr. J. Dopp & P. Gochet, *Le Mot et la chose*, Paris, Flammarion, 1978, rééd. Paris, Flammarion Champs, 2000.

—, « Epistemology Naturalized », dans *Ontological Relativity and Other Essays*, New York, Columbia UP, 1969, p. 69-90 ; trad. fr. J. Largeault, « L'épistémologie naturalisée », dans S. Laugier & P. Wagner (dir.), *Philosophie des sciences*, t. 2, Paris, Vrin, 2002, p. 36-60.

—, *The Time of my Life*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1985

- , *From Stimulus to Science*, Cambridge, Mass./London, England, Harvard University Press, 1995.
- RAMSEY F.P., « Fondements des mathématiques », dans *Logique, philosophie et probabilités*, trad. fr. P. Engel et M. Marion (dir.), Paris, Vrin, 2003, p. 69-121.
- RAUZY J.-B., « Sur l'ontologie de l'*Aufbau* », dans S. Laugier (dir.), *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001, p. 111-133.
- , « Intensions, signification et propriétés », *Les Études philosophiques*, n° 84, 2008/1, p. 29-48.
- RICHARDSON A. W., « How not to Russell Carnap's *Aufbau* », dans A. Fine, M. Forbes, & L. Wessels (dir.), *Proceedings of the Philosophy of Science Association Meetings 1990*, t. 1, East Lansing, MI, Philosophy of Science Association, 1990, p. 3-14.
- , *Carnap's Construction of the World: the Aufbau and the Emergence of Logical Empiricism*, Cambridge, U.K./New York, CUP, 1998.
- RICHARDSON A., W., GIERE, R. (dir.), *The Origins of Logical Positivism*, Minneapolis, University of Minnesota Press, coll. « Minnesota Studies in the Philosophy of Science », 1996.
- RICHARDSON A., W., UEBEL, T. (dir.), *The Cambridge Companion to Logical Empiricism*, Cambridge, CUP, 2007.
- RIEMANN B., « Über die Hypothesen, welche der Geometrie zu Grunde liegen », éd. R. Dedekind, *Abhandlungen der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, n° 13, 1867, p. 133-150 ; trad. fr. L. Laugel « Sur les hypothèses qui servent de base à la Géométrie », dans *Œuvres mathématiques de Riemann*, Paris, Librairie Scientifique A. Blanchard, 1968, p. 280-299.
- ROSSI J.-G., « Carnap, lecteur de Russell », dans S. Laugier (dir.), *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001, p. 103-109.
- ROUILHAN Ph. (DE), *Frege. Les paradoxes de la représentation*, Paris, Minuit, 1985.
- ROY J.-M., « Carnap's Husserlian Reading of the *Aufbau* », dans S. Awohey et C. Klein (dir.), *Carnap Brought Home*, Chicago/La Salle, Open Court, 2004.
- , « Sauver les phénomènes intentionnels : intentionnalité, représentation et symbole », dans J. Petitot, F. Varela, B. Pachoud & J.-M. Roy (dir.), *Naturaliser la phénoménologie : Essais sur la phénoménologie contemporaine et les sciences cognitives*, Paris, CNRS éditions, 2003.
- , *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010.

- RUNGGALDIER E., *Carnap's Early Conventionalism*, Amsterdam, Rodopi, 1984.
- RUSSELL B., *Principles of Mathematics* ; trad. fr. partielle J.-M. Roy, *Les Principes de la mathématique*, dans *Écrits de logique philosophique*, Paris, PUF, 1989, p. 3-200.
- , « Meinong's Theory of Complexes and Assumptions », dans D. Lackey (dir.), *Essays in Analysis*, New York, George Braziler, 1904 ; trad. fr. B. Langlet, « La théorie des complexes et des assumptions de Meinong », *Philosophie*, n° 146, juin 2020, p. 11-25 (I) et *Philosophie*, n° 147, septembre 2020, p. 3-33 (II-III).
- , « On Denoting », *Mind*, New Series, 14, 1905, p. 479-493 ; trad. fr. J.-M. Roy, « De la dénotation », dans *Écrits de logique philosophique*, Paris, PUF, 1989.
- , « Les paradoxes de la logique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 14/5, 1906, p. 627-650.
- , « Mathematical Logic as based on the Theory of Types », *American journal of mathematics*, 30, 1908, p. 222-262 ; rééd. G. Heinzmann, dans Poincaré, Russell, Zermelo & Peano, *Textes sur la discussion sur les fondements des mathématiques (1906-1912) : des antinomies à la prédicativité*, Paris, Blanchard, 1986, p. 200-223.
- , *Philosophical Essays*, New York, Simon and Schuster, 1910 ; trad. fr. F. Clementz et J.-P. Cometti, *Essais philosophiques*, Lausanne, Payot, 1997.
- , *Principia Mathematica*, I-II, Cambridge, CUP, 1910-1913, 1925-1927 (2^e éd.), p. 37-65 ; trad. fr. du chap. II (« The Theory of logical Types ») par J.-M. Roy, « La théorie des types logiques », dans *Écrits de logique philosophique*, Paris, PUF, 1989, p. 270-308.
- , *Theory of Knowledge: the 1913 Manuscript*, London, Routledge (1992) ; trad. fr. J.-M. Roy, *Théorie de la connaissance. Le manuscrit de 1913*, Paris, Vrin, 2002.
- , *Our Knowledge of the External World*, London-Chicago, Open Court, 1914, repr. London, Allen and Unwin, 1926 ; trad. fr. P. Devaux, *La Méthode scientifique en philosophie. Notre connaissance du monde extérieur*, Lausanne, Payot, 2018.
- , « The Relation of Sense-Data to Physics », *Scientia*, 16, 1914, p. 1-27, repris dans *Mysticism and Logic and Other Essays*, London, Allen and Unwin, 1918 ; *The Collected Papers of Bertrand Russell*, t. 8, London, Allen and Unwin, 1986, p. 3-26 ; trad. fr. G. Bourgin revue par Russell, « Les Rapports des données sensorielles avec la physique », *Scientia*, supplément 16, 1914, p. 3-34 ;

- nouvelle trad. fr. O. Massin, « La relation des *sense-data* à la physique », dans B. Russell, *Mysticisme et logique*, Paris, Vrin, 2007, p. 141-166.
- , *The Philosophy of Logical Atomism*, *The Monist*, 28, 1918, p. 495-527 et 29, p. 33-63, p. 190-222 et p. 344-380, puis dans *The Collected Papers of Bertrand Russell*, t. 8, éd. R. C. Marsh, London, Allen & Unwin, 1956 ; trad. fr. J.-M. Roy, *La philosophie de l'atomisme logique*, dans *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, PUF, 1989, p. 336-442.
- , *Introduction to Mathematical Philosophy*, London, George Allen & Unwin, 1919 ; trad. fr. F. Rivenc, *Introduction à la philosophie mathématique*, Paris, Payot, 1991.
- , *Briefe an Frege*, dans *Gottlob Freges Briefwechsel mit D. Hilbert, E. Husserl, B. Russell, sowie ausgewählte Einzelbriefe Freges*, Hamburg, F. Meiner, 1980, p. 59-100 ; texte et trad. fr. C. Webern, dans G. Frege & B. Russell, *Correspondance*, Paris, E.P.E.L., 1994 ; trad. fr. Ph. de Rouilhan de la lettre XXXVI/1 et XXXVI/2 des 16 et 22 juin 1902, dans F. Rivenc & Ph. De Rouilhan (dir.), *Logique et fondements des mathématiques*, Paris, Payot, 1992, p. 240-243.
- , *My Philosophical Development*, London, Unwin, 1959 ; trad. fr. G. Auclair, *Histoire de mes idées philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961.
- , *Autobiography*, London, Unwin, 1967 ; trad. fr. M. Berveiller, *Autobiographie (1872-1967)*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.
- RUSSELL B., WHITEHEAD A. N., *Principia Mathematica*, London, Norton, 1910, t. 1.
- RYCKMAN T., « Carnap and Husserl », dans M. Friedmann & R. Creath, *A Cambridge Companion to Carnap*, Cambridge, CUP, 2007.
- SARKAR S., « Husserl's Role in Carnap's *Der Raum* », dans T. Bonk (dir.), *Language, Truth and Logic. Contributions to the Philosophy of Rudolf Carnap*, Dordrecht, Kluwer, 2003.
- SAUER W., « Carnaps *Aufbau* in kantianer Sicht », *Grazer philosophischer Studien*, 23, 1985, p. 19-35.
- SERBAN C., *Phénoménologie de la possibilité : Husserl et Heidegger*, Paris, PUF, 2016.
- SCHILLER F., *Sämmtliche Werke*, Stuttgart, Cottascher Verlag, 1862, t. 1.
- SCHILPP P. A. (dir.), *The Philosophy of Rudolf Carnap*, La Salle, Illinois, Open Court, 1963.
- SCHLICK M., « Gibt es intuitive Erkenntnis ? », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie und Soziologie*, 34, 1913, p. 472-488.

- , *Allgemeine Erkenntnislehre*, dans *Moritz Schlick, Kritische Gesamtausgabe*, éd. F. Stadler et H.-J. Wendel : *Allgemeine Erkenntnislehre*, Abteilung 1, Band 1, Wien, Springer, 2009 ; trad. fr. C. Bonnet, *Théorie générale de la connaissance*, Paris, Gallimard, 2009.
- , « Erleben, Erkennen, Metaphysik », *Kant-Studien*, 31, 1926, p. 146-158 ; trad. fr. A. Soulez (dir.), « Le vécu, la connaissance, la métaphysique », dans Carnap *et al.*, *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris, Vrin, 2010, p. 175-188.
- « Die Wende der Philosophie », *Erkenntnis*, 1, 1930-1931, p. 4-11 ; trad. fr. D. Chapis-Schmitz, « Le Tournant de la philosophie », dans S. Laugier & P. Wagner (dir.), *Philosophie des sciences. Théories, expériences et méthodes*, Paris, Vrin, 2004, p. 177-186.
- , « Gibt es ein materiales Apriori ? », dans *Gesammelte Aufsätze 1926-1926*, Wien, Gerold & Co, 1938, p. 19-30.
- SCHNELL A., *La genèse de l'apparaître. Études phénoménologiques sur le statut de l'intentionnalité*, Beauvais, Mémoires des Annales de phénoménologie, 2004.
- , *Temps et phénomène. La phénoménologie husserlienne du temps*, Hildesheim, Olms, 2004
- , *Husserl et les fondements de la phénoménologie constructive*, Grenoble, Jérôme Millon, 2007.
- SCHOLZ H., *Abriss der Geschichte der Logik*, Freiburg/München, Verlag Karl Alber, 1931 ; trad. fr. E. Coumet, F. de Laur & J. Sebestik, *Esquisse d'une histoire de la logique*, Paris, Aubier-Montaigne, 1968.
- SCHUPPE W., *Grundriß der Erkenntnistheorie und Logik*, Berlin, Weidmann, 1894.
- , « Die immanente Philosophie », *Zeitschrift für immanente Philosophie*, II, 1897, p. 1-35.
- SCHWARTZ É., « Esthétique et logique entre Kant et le premier Carnap : l'avenir d'une "espérance déçue" ? », dans C. Morel (dir.), *Esthétique et logique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2012, p. 137-168.
- , « L'intentionnalité dans l'*Aufbau* de Carnap », *Revue philosophique de Louvain*, 114/3, 2016, p. 547-578.
- SEBESTIK J., « "Préhistoire" du Cercle de Vienne », dans R. Carnap *et al.*, *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, Paris, Vrin, 2010, p. 87-98.
- SEBESTIK J., SOULEZ A. (dir.), *Le Cercle de Vienne, doctrines et controverses*, Paris, Klincksieck, 1986 ; rééd. Paris, L'Harmattan, 2001.

SERON D., *Théorie de la connaissance du point de vue phénoménologique*, Liège, bibliothèque de la faculté de Philosophie et de Lettres de l'université de Liège, fascicule CCXCI, 2006.

—, « Brentano's "descriptive" realism », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, vol. 10, 2014/n° 4, p. 1-14.

—, « La conscience a-t-elle des parties ? », dans L.-J. Lestocart (dir.), *Esthétique de la complexité : Pour un cognitivisme non linéaire*, Paris, Hermann, 2017, p. 23-49.

—, « Intentionalisme et phénoménologie de l'intentionnalité », *Études phénoménologiques – Phenomenological Studies*, n° 1, 2017, p. 45-63.

—, « Brentano on appearance and reality », dans U. Kriegel (dir.), *The Routledge Handbook of Franz Brentano and the Brentano School*, New York, Routledge, 2017, p. 169-177.

—, « Intentionality vs. psychophysical identity », dans F. Stadler (dir.), *Ernst Mach. Life, Work, and Influence/Ernst Mach. Leben, Werk und Wirkung*, Cham, Springer, 2019, p. 187-198.

—, « Intentionality and the language of appearance », dans K. Novotný & C. Nielsen (dir.), *The World and the Real*, Nordhausen, Traugott Bautz, 2020.

—, « Consciousness and representation », dans D. Fisette, G. Fréchette & H. Janoušek (dir.), *Franz Brentano's Philosophy After One Hundred Years*, Springer, sous presse.

SINACEUR H., « Présentation » de la traduction française de Hilbert, « Sur les fondements de la logique et de l'arithmétique », dans F. Rivenc & Ph. de Rouilhan (dir.), *Logique et fondements des mathématiques. Anthologie (1850-1914)*, Paris, Payot, 1992, p. 245-255.

SOUAN O., « Heidegger et les mathématiques », dans M. Caron (dir.), *Heidegger*, Paris, éditions du Cerf, 2006, p. 361-416.

STONE A. D., « On the Sources and Implications of Carnap's *Der Raum* », *Studies in History and Philosophy of Science*, vol. 41, n° 1, 2010, p. 65-74.

TARSKI A., « Le concept de vérité dans les langages formalisés » [1933], dans *Logique, sémantique, métamathématique, 1923-1944*, éd. G.-G. Granger, Paris, A. Colin, 1972, t. 1, p. 157-269.

THRON F., *Subjekt und Gegenstand : Zur Konstitution der Aussenwelt im Anschluss an Husserl und Carnap*, München, Karl Alber, 2013.

TRAGESSER R. S., « Eidetic analysis, informal rigor and a phenomenological critique of Carnap's notion of explication », *Philosophy and Phenomenological Research*, n° 33, 1972-1973, p. 48-61.

- TYE M., *Consciousness and Persons : Unity and Identity*, Cambridge (MA), MIT Press, 2003.
- UEBEL T. (dir.), *Rediscovering Logical Positivism*, Dordrecht, Kluwer, 1991.
- VAIHINGER H., *Die Philosophie des Als Ob*, Leipzig, Meiner, 1911 ; trad. fr. C. Bouriaud, *La Philosophie du comme si, Philosophia scientiae*, n° spécial 8, 2008.
- VUILLEMIN J., *Philosophie de l'algèbre*, Paris, PUF, 1962.
- , « La constitution selon Carnap : la construction logique du monde », *L'Âge de la science*, n° 4, octobre-décembre 1969, p. 303-333.
- , *La Logique et le monde sensible. Essai sur les théories contemporaines de l'abstraction*, Paris, Flammarion, 1971.
- WADE SAVAGE C., « Carnap's *Aufbau* Rehabilitated », dans T. Bonk (dir.), *Language, Truth and Knowledge. Contribution on the Philosophy of Rudolf Carnap*, Dordrecht, Springer, 2003, p. 79-86.
- WAGNER P., « Le contexte logique de l'*Aufbau* : Russell et Carnap », dans S. Laugier (dir.), *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001, p. 17-42.
- , (dir.), *Carnap's Ideal of Explication and Naturalism*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2012.
- WEBB J., « Reconstruction from Recollection and the Refutation of Idealism : a Kantian Theme in the "Aufbau" », *Synthese*, 93, n° 1/2, 1992, p. 93-105.
- WEDBERG A., « How Carnap Built the World in 1928 », dans J. Hintikka (dir.), *Rudolf Carnap, Logical Empiricist. Materials and Perspectives*, Dordrecht, Springer, coll. « Synthese Library » 73, 1975, p. 15-54.
- WITTGENSTEIN L., « Logisch-philosophische Abhandlung », *Annalen der Naturphilosophie*, 14, 1921, p. 185-262 ; trad. angl. C. K. Ogden, *Tractatus Logico-Philosophicus*, préface par B. Russell, London, Routledge and Kegan Paul, 1922 ; trad. fr. G.-G. Granger, *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Gallimard, 1993.

INDEX NOMINUM

A _____

- Ackermann, Wilhelm 196.
Avenarius, Richard 110, 111, 120,
237.

B _____

- Bauch, Bruno 51, 189, 193, 315.
Becker, Oskar 36, 201, 207, 285, 286.
Bégout, Bruce 112.
Bénis Sinaceur, Hourya 272, 274,
275.
Benoist, Jocelyn 21, 22, 24, 29, 31, 33,
34, 37-40, 44, 46, 57, 63, 65, 70, 72,
74, 129, 130, 216, 234.
Bernays, Paul 186, 276.
Bolzano, Bernard 243.
Bradley, Francis Herbert 22.
Brentano, Franz 12, 13, 43, 123, 237-
241, 243-261, 263, 272.
Brouwer, Luitzen Jan Egbertus 282.
Burali-Forti, Cesare 174.

C _____

- Carnap, Rudolf 7-14, 21-47, 49-61,
63-80, 106, 117-144, 149-174, 178-
195, 197-212, 215, 216, 218, 220,
222, 224-226, 228-240, 242, 243,
245, 247-256, 261-264, 289, 291-
300, 302-305, 307-320, 326, 328-
331, 335, 336.
Carus, André W. 7, 21, 77, 179, 190,
201, 202, 206.
Cassirer, Ernst 12, 141, 189, 243.

- Cavallès, Jean 185, 186, 201, 208.
Cefàï, Daniel 289.
Chalmers, David 14, 309-312, 318-
331, 333-336.
Chisholm, Roderick 247, 318, 324-
326, 329.
Cohen, Hermann 51, 113, 189.
Courtine, Jean-François 113, 216.
Creath Richard 21, 189, 192, 193.

D _____

- Dewalque Arnaud 14, 43, 334.
Dilthey, Wilhelm 102, 128, 196, 206,
295.
Dufour, Éric 113.

E _____

- English, Jacques 21, 111, 193, 216.

F _____

- Farges, Julien 10, 81.
Ferrari, Massimo 112.
Fournier, Jean-Baptiste 12, 21, 189,
304.
Frege, Gottlob 44, 49, 50, 55, 56,
58-60, 67, 130-132, 139, 143, 152,
153, 155, 188, 193, 197, 200, 203,
208, 210, 212, 242, 272, 277, 314,
315.
Freud, Sigmund 114.
Friedman, Michael 21, 192, 193, 208,
242, 315.
Furth, Herbert 292.

G

- Gethmann, Carl Friedrich 285.
 Gérard, Vincent 13, 34.
 Gödel, Kurt 11, 173-180, 191.
 Gomperz, Heinrich 32.
 Goodman, Nelson 63, 186, 195, 243,
 252, 318.
 Granger, Gilles Gaston 186, 195.
 Grossein, Jean-Pierre 290.

H

- Hahn, Hans 187, 188, 293.
 Hartimo, Mirja 273.
 Hayek, Friedrich August von 292.
 Hegel, Georg Wilhelm Friedrich 192,
 194.
 Heidegger, Martin 9, 27, 90, 116, 196,
 201, 269, 270, 285.
 Héraclite 285.
 Hilbert, David 13, 55, 177, 186, 196,
 203, 208, 269-283, 285-287.
 Hume, David 129, 130, 144, 261,
 314, 336.
 Huntington, Edward Vermilye 13.
 Husserl, Edmund 7, 9-14, 21-39, 41,
 43-48, 53, 55, 57, 65, 68, 70, 72-74,
 76-122, 124, 126-130, 134, 136-
 140, 143, 144, 184, 189-191, 193,
 196, 197, 199-203, 205-210, 215-
 218, 226-229, 231, 233-237, 243,
 250, 263, 264, 269, 270, 273, 278-
 281, 283-287, 291, 299, 303, 307.

J

- Jackson, Frank 310, 325-327, 329,
 333.
 Joumier, Laurent 111.

K

- Kant, Immanuel 27, 32, 41, 66, 80, 81,
 93, 94, 96, 112, 119, 130-134, 137,

- 138, 141, 169, 191, 192, 194, 209,
 210, 220, 222, 224, 252, 278, 369.

- Kaufmann, Felix 8, 293, 294, 303.
 Kelsen, Hans 292.
 Köhler, Wolfgang 32.
 Kriegel, Uriah 249, 310, 320.
 Kronecker, Leopold 51, 271.

L

- Landgrebe, Ludwig 7, 90, 92, 102,
 105, 128, 206, 209, 215.
 Lask, Emil 51.
 Lautman, Albert 185, 186, 201.
 Leclercq, Bruno 11, 12, 139.
 Leibniz, Gottfried Wilhelm 67, 80,
 204, 281, 282.
 Leitgeb, Hannes 311.
 Lewis, Clarence Irving 243.
 Locke, John 228, 238, 314.
 Lotze, Rudolf Hermann 34, 51.

M

- Mach, Ernst 66, 110, 120-122, 131,
 187, 230, 233, 234, 236-238, 242,
 247, 248, 254-256, 259, 261, 263,
 264.
 Machlup, Fritz 292.
 Mahnke, Dietrich 13, 196, 202, 269,
 270, 272, 273, 279, 280, 282-286.
 Mancosu, Paulo 285.
 Mauthner, Fritz 238.
 Mayer, Verena 21, 24, 44, 128, 250.
 McTaggart, John M. Ellis 22.
 Meinong, Alexius 123, 237.
 Mises, Ludwig von 292.
 Mormann, Thomas 184.
 Moulines, Carlos Ulises 228.

N

- Natorp, Paul 112, 113, 122, 189, 242,
 285.

Nestroy, Johann 213.
Neurath, Otto 144, 194, 212, 293.

O _____
Ockham, Guillaume d' 173.
Ouelbani, Mélika 60.

P _____
Padoa, Alessandro 275.
Patzig, Günther 184.
Perreau, Laurent 13.
Pieri, Mario 190.
Pincock, Christopher 316, 318.
Platon 49, 67, 114.
Poincaré, Henri 100, 174, 179, 271, 275.
Pradelle, Dominique 10, 12, 34, 94, 111, 113, 119, 196, 197, 202, 277.

Q _____
Quine, Willard Van Orman 143-145, 160, 161, 171, 174, 175, 181, 182, 184, 186, 189, 191-194, 314, 317, 318, 321.

R _____
Reichenbach, Hans 186, 228.
Reidemeister, Kurt 187.
Richard, Jules 174.
Richardson, Alan 192, 315.
Rickert, Heinrich 81, 82, 142, 169, 206.
Rosado Haddock, Guillermo E. 250.
Rossi, Jean-Gérard 23.
Russell, Bertrand 11, 12, 22, 23, 46, 51-57, 59-61, 123, 125, 126, 131, 132, 134, 139, 144, 155, 166, 168, 170-182, 188-192, 197, 198, 201, 202, 208, 211, 212, 239, 240, 242, 246, 275, 310, 311, 314, 318.

S _____
Scheler, Max 250, 298, 303.
Schiller, Friedrich von 285.
Schlick, Moritz 8, 31, 32, 184, 186-188, 190, 195-199, 203, 207, 208, 211-213, 293.
Schnell, Alexander 79, 86, 106, 116, 117.
Schuhmann, Karl 7, 270.
Schuppe, Wilhelm 32.
Schütz, Alfred 9, 13, 289-308.
Schwartz, Élisabeth 12, 21, 24, 25, 29, 32, 37-40, 44, 47, 48, 50, 52, 70, 73, 75, 79, 216, 264.
Sebestik, Jan 243.
Serban, Claudia 91.
Seron, Denis 12, 118, 247, 254, 260, 272.
Simmel, Georg 290.
Sinaceur, Hourya 272, 274-276.
Souan, Olivier 285.
Souche-Dagues, Denise 92.

V _____
Valéry, Paul 21, 77.
Vœgelin, Eric 292.
Vuillemin, Jules 186, 202.

W _____
Wagner, Helmut R. 289.
Wagner, Pierre 11, 23, 49, 159, 161, 171, 178, 187, 188, 240.
Waismann, Friedrich 187, 199, 213.
Weber, Max 290, 297, 300, 302, 306, 308.
Wertheimer, Max 32.
Weyl, Hermann 282.
Whitehead, Alfred North 126, 131, 134, 166.
Windelband, Wilhelm 206.

Wittgenstein, Ludwig 133, 144, 187,
195, 197-200, 203, 204, 208, 209,
211-213, 238, 317, 321.

LES AUTEURS

Arnaud Dewalque est professeur au département de philosophie de l'université de Liège et professeur adjoint à l'université du Luxembourg. Il travaille principalement sur la philosophie austro-allemande et l'intersection entre phénoménologie et philosophie analytique de l'esprit (conscience, intentionnalité, jugement). Il a récemment coédité *Conscience et représentation. Introduction aux théories représentationnelles de l'esprit* (avec C. Gauvry, Paris, Vrin, 2016), *Psychological Themes in the School of Alexius Meinong* (avec V. Raspa, Berlin, De Gruyter, 2019) et *Philosophy of Language in the Brentano School* (avec C. Gauvry & S. Richard, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2020).

Chercheur aux Archives Husserl de Paris (CNRS/ENS), **Julien Farges** a consacré de nombreux travaux à la phénoménologie husserlienne, notamment dans sa relation au néokantisme de l'école de Heidelberg ou à la *Lebensphilosophie*. Ses recherches actuelles portent sur les philosophies de l'expérience pure et sur la question de l'ordre des réalités dans le monde, thèmes sur lesquels la phénoménologie husserlienne entre en dialogue avec l'empirisme et le positivisme. Outre une traduction, avec M.-H. Desmeules, d'un important manuscrit husserlien (*Normativité et déconstruction. Digression dans les Leçons sur l'éthique de 1920*, Paris, Vrin, 2020), il a récemment édité, en codirection avec D. Pradelle, *Husserl. Phénoménologie et fondements des sciences* (Paris, Hermann, 2019) et publié par ailleurs : « Aesthetic, Intuition, Experience. Husserl's Redefinition of the Transcendental Aesthetic », dans C. Serban & I. Apostolescu (dir.), *Husserl, Kant and Transcendental Phenomenology*, Berlin, De Gruyter, 2020, p. 251-269 ; « L'apodicticité ou l'évidence sans l'adéquation. Nouveau regard sur la voie cartésienne chez Husserl », dans D. Pradelle & C. Riquier (dir.), *Descartes et la phénoménologie* (Paris, Hermann, 2018, p. 91-111).

Ancien élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm et agrégé de philosophie, **Jean-Baptiste Fournier** est docteur de philosophie contemporaine de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et maître de conférences à Sorbonne Université. Auteur d'une thèse sur le concept de constitution chez Husserl et Carnap, il travaille sur l'histoire de la philosophie transcendantale. Il a publié *Carnap et la question transcendantale* (Paris, Vrin, 2021) et a traduit l'édition du centenaire des écrits épistémologiques de Helmholtz (*Théorie de la connaissance, L'édition du centenaire, 1821-1921, avec les notes de Moritz Schlick et Paul Hertz*, à paraître chez Vrin ; ce volume reprend la traduction déjà publiée des « Faits dans la perception » et de leurs suppléments par C. Bouriau et A. Bienvenu). Il est membre associé des Archives Husserl de Paris (UMR 8547 : Pays germaniques).

Vincent Gérard est professeur de philosophie moderne et contemporaine à l'université Clermont Auvergne et directeur du laboratoire Philosophie et rationalités (PHIER). Il travaille sur la phénoménologie, la philosophie allemande et la philosophie des mathématiques. Il a contribué récemment au *Handbook of Phenomenology and Phenomenological Philosophy*, New York/London, Routledge, 2020 (« Mathematics », « Ontology, Metaphysics, First Philosophy ») et à plusieurs autres collectifs : « The Ego beside Itself », dans Iulian Apostolescu & Claudia Serban (dir.), *Husserl, Kant and Transcendental Phenomenology*, Berlin, Walter de Gruyter, 2020 ; « Husserl et le réalisme critique », dans Julien Farges & Dominique Pradelle (dir.), *Husserl. Phénoménologie et fondements des sciences*, Paris, Hermann, 2019.

Professeur de Logique et Philosophie analytique à l'Université de Liège, **Bruno Leclercq** est aussi un spécialiste de l'œuvre de Husserl, auquel il a consacré un ouvrage (*Fondements logiques et phénoménologiques de la rationalité mathématique chez Husserl*, Paris, Vrin, 2015) et de nombreux articles. Depuis vingt-cinq ans, il s'efforce de dresser des ponts entre philosophie analytique et phénoménologie.

Laurent Perreau est professeur de philosophie contemporaine à l'université de Franche-Comté. Il est membre du laboratoire des Logiques de l'Agir (EA 2274) et membre associé des Archives Husserl de Paris (CNRS-UMR 8547). Ses travaux portent essentiellement sur la phénoménologie, l'épistémologie des sciences sociales et la philosophie sociale. Il a publié *Le Monde social selon Husserl* (Dordrecht, Springer, 2013) et *Le Sujet social. Bourdieu et la critique de la phénoménologie* (Paris, CNRS éditions, 2019), et dirigé ou codirigé les ouvrages collectifs *L'Expérience* (Paris, Vrin, 2010), *Husserl. La science des phénomènes* (Paris, CNRS éditions, 2012, avec A. Grandjean), *Erving Goffman et l'ordre de l'interaction* (Paris, CURAPP-ESS/CEMS, 2012, avec D. Céfai) et *Le Phénomène* (Paris, Vrin, 2015).

Ancien élève de l'École normale supérieure, **Dominique Pradelle** est professeur de philosophie allemande contemporaine à la faculté des Lettres de Sorbonne Université et directeur des Archives Husserl de Paris. Ses travaux portent sur la phénoménologie, la philosophie des mathématiques et l'esthétique musicale. Il a publié *L'Archéologie du monde* (Dordrecht, Kluwer, 2000), *Par-delà la révolution copernicienne* (Paris, PUF, 2012), *Généalogie de la raison* (Paris, PUF, 2013) et *Intuition et idéalités. Phénoménologie des objets mathématiques* (Paris, PUF, 2020). Il a dirigé la traduction d'œuvres de Reinach (*Phénoménologie réaliste*, Paris, Vrin, 2012) et de Heidegger (*Pensées directrices*, Paris, Éditions du Seuil, 2019), et codirigé *Penser avec Desanti* (avec F.-D. Sebbah, Mauvezin, TER, 2010), *Phénoménologie transcendantale : monde, structures et objets de pensée* (avec J.-F. Lavigne, Paris, Hermann, 2016), *Descartes et la phénoménologie* (avec C. Riquier, Paris, Hermann, 2018) et *Husserl. La phénoménologie et les fondements des sciences* (avec J. Farges, Paris, Hermann, 2019).

Élisabeth Schwartz est professeur émérite à l'université de Clermont Auvergne (UCA). Ses travaux ont porté sur l'histoire et la philosophie de la logique, des mathématiques et des systèmes formels dans leurs applications à la linguistique, en liaison avec l'histoire de la philosophie telle que pratiquée en France par J. Vuillemin (avec qui elle a édité en 1986 l'ouvrage posthume de L. Guillemit sur Kant ainsi que sa traduction

posthume des *Prolégomènes*) et G. G. Granger, à la suite duquel elle a assumé à Aix la direction de l'équipe d'Épistémologie comparative associée au CNRS. Parallèlement à une première série de travaux portant sur la question des universaux du langage, envisagée du double point de vue de la linguistique générative algorithmique et du programme philosophique des grammaires générales raisonnées entre Port-Royal et les Idéologues, elle a engagé dès 1969, à l'occasion du premier Congrès international consacré en France à Wittgenstein, un travail de commentaire et de traduction en français des œuvres de Wittgenstein, Frege et Tarski, et dirigé et révisé la traduction française de l'*Aufbau* de Carnap (Paris, Vrin, 2002).

370

Denis Seron est maître de recherche du Fonds national belge de la recherche scientifique et maître de conférences à l'université de Liège, où il dirige le Creph/Centre de recherches phénoménologiques. Il est l'auteur de nombreux articles et monographies dans le domaine de la philosophie contemporaine. Son dernier livre est *Apparaître : Essai de philosophie phénoménologique* (Leiden/Boston, Brill, 2017).

Pierre Wagner est professeur de philosophie à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et membre de l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques (IHPST, UMR 8590). Ses domaines de spécialisation sont la philosophie de la logique, l'histoire de la philosophie analytique et la philosophie de l'empirisme logique, celle de Carnap en particulier. Il est l'auteur de *La Machine en logique* (Paris, PUF, 1998), de *La Logique* (Paris, PUF, 2015 [3^e éd.]) et de *Logique et philosophie* (Paris, Ellipses, 2014), et a dirigé ou codirigé plusieurs volumes, dont *Les Philosophes et la sciences* (Paris, Gallimard, 2002), *L'Âge d'or de l'empirisme logique* (avec Ch. Bonnet, Paris, Gallimard, 2006) et *Carnap's Logical Syntax of Language* (Basingstoke, Macmillan, 2009).

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos

Julien Farges, Jean-Baptiste Fournier & Dominique Pradelle..... 7

PREMIÈRE PARTIE

Aufbau et constitution phénoménologique : entre édification et structure logique

Ambiguïtés de la constitution : constitution logique *vs.* transcendante

Dominique Pradelle..... 21

Construction et reconstruction comme méthodes phénoménologiques : à la croisée du statique et du génétique

Julien Farges..... 77

Construction logique et constitution transcendante du monde.

Les principes catégoriels de la constitution du monde
sont-ils analytiques ou synthétiques *a priori* ?

Relecture carnapienne du projet phénoménologique

Bruno Leclercq..... 119

DEUXIÈME PARTIE

Méthodes et concepts de l'*Aufbau* carnapien

Construction et fiction dans l'*Aufbau* de Carnap

Pierre Wagner..... 149

Les méthodes logiques et le programme philosophique de la *Konstitution* dans *Der logische Aufbau der Welt*

Élisabeth Schwartz..... 183

Mes vécus sont-ils vécus ? De quelques faux-amis phénoménologiques de la constitution carnapienne Jean-Baptiste Fournier.....	215
---	-----

Carnap contre Brentano sur l'intentionnalité Denis Seron.....	237
--	-----

TROISIÈME PARTIE

Héritages philosophiques du projet d'*Aufbau*

Hilbert et l' <i>Aufbau</i> simultané de l'arithmétique et de la logique Vincent Gérard.....	269
---	-----

D'un <i>Aufbau</i> à l'autre : modalités et significations de la « construction » de monde, de Carnap à Schütz Laurent Perreau.....	289
---	-----

L'héritage de l' <i>Aufbau</i> et la thèse de scrutabilité Arnaud Dewalque.....	309
--	-----

Bibliographie.....	339
--------------------	-----

Index nominum.....	363
--------------------	-----

Les auteurs.....	367
------------------	-----

Table des matières.....	371
-------------------------	-----